

Chimère

Gerritsen, Tess

VISIT...

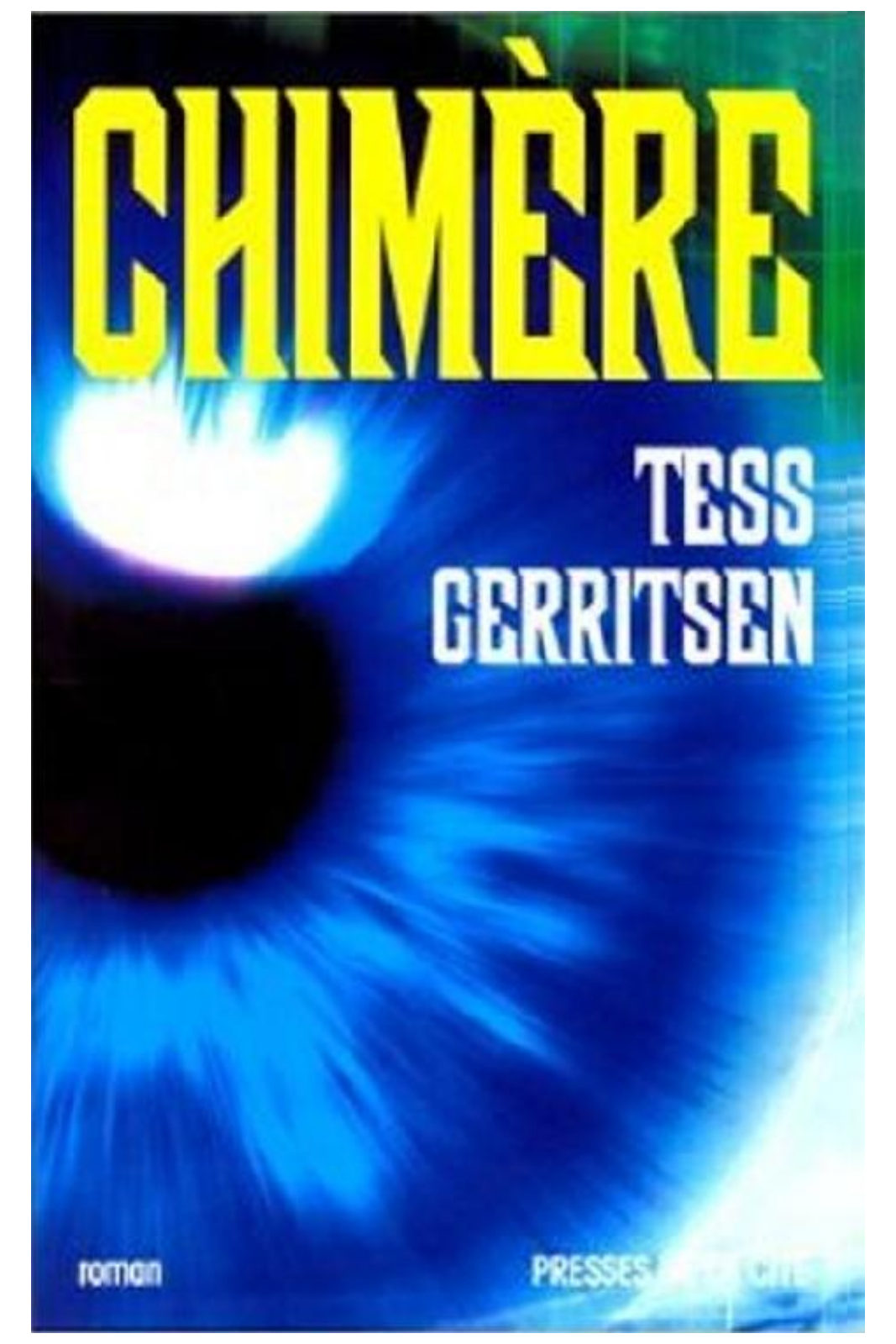
LANZAROTE
Caliente.COM

TESS GERRITSEN

Chimère



CHIMÈRE

The background of the cover is a vibrant blue with a bright, glowing white light source on the left side, creating a radial pattern of light rays that spread across the entire surface. The overall effect is dynamic and ethereal.

TESS
GERRITSEN

roman

PRESSES DE LA POÉSIE

TESS GERRITSEN

Chimère

ROMAN TRADUIT PAR DOMINIQUE HAAS

PRESSES DE LA CITÉ

Titre original :
GRAVITY

Publié avec l'accord de Pocket Books,
département de Simon and Schuster, New York

@ Tess Gerritsen, 1999

@ Presses de la Cité, 2000, pour la traduction
française.

Aux hommes et aux femmes
qui ont fait du vol dans l'espace une réalité.

Les plus grands exploits de l'humanité
ont été bâtis sur des rêves.

La mer

Le rift des Galápagos

(0° 30' sud, 90° 30' ouest)

Il planait au bord de l'abîme.

En dessous de lui s'ouvrait la gueule ténébreuse et glacée d'un monde sous-marin où les rayons du soleil n'avaient jamais pénétré, où la seule clarté était la lueur fugitive d'une créature bioluminescente. À plat ventre dans la coque moulée sur son corps du *Deep Flight IV*, la tête logée dans le cône nasal de polycarbonate cristal, le docteur Stephen D. Ahearn avait l'impression grisante de voler en apesanteur dans l'immensité de l'espace. Les pinceaux lumineux projetés par les phares latéraux révélaient le crachin doux et continu de débris organiques tombant de très haut, des eaux éclairées de la surface : des squelettes de protozoaires, qui parcouraient des milliers de mètres avant de rejoindre leur dernière demeure : le fond de l'océan.

Il guida le *Deep Flight* sous cette douce pluie de particules planctoniques, le long de la lèvre du canyon sous-marin, en restant au-dessus du plateau, l'abîme étant à sa gauche. Le sédiment paraissait stérile, mais les preuves de vie abondaient. Le fond de l'océan portait les traces de passage de créatures errantes, à présent abritées sous leur chape d'alluvions. Il y avait aussi des traces de présence humaine : un bout de chaîne rouillée, lovée comme un serpent autour d'une ancre échouée, une bouteille de soda, à moitié enfouie dans la vase. Des vestiges fantomatiques du monde étranger du dessus.

Une image surprenante apparut soudain dans son champ de vision. Il eut l'impression d'être entré dans une forêt sous-marine calcinée. Des cheminées noires comme de la suie, des tubes de six mètres de haut, annelés, formés par des minéraux dissous, remontant par des failles de la croûte terrestre. En agissant sur le manche, il obliqua doucement vers la droite, afin d'éviter les cheminées.

— J'arrive à l'évent hydrothermique, annonça-t-il. Vitesse : deux nœuds. Fumeurs noirs à bâbord.

— Bien reçu, Steve. Comment le bébé se comporte-t-il ? crépita la voix d'Helen dans ses écouteurs.

— Magnifiquement. J'en veux un pour mon petit Noël.

Elle éclata de rire.

— Apprêtez-vous à faire un très gros chèque plein de zéros. Vous avez repéré le gisement de nodules ? Il devrait se trouver droit devant vous.

Ahearn ne répondit pas tout de suite. Il prit le temps de scruter les brumes marines.

— Je le vois, déclara-t-il enfin.

Les nodules de manganèse ressemblaient à des boulets de charbon posés sur le fond de l'océan. Ces galets étrangement lisses, formés par la concrétion de minéraux autour de pierres ou de grains de sable, constituaient une source très prisée de titane et autres métaux rares. Mais il ignore les nodules. Il cherchait quelque chose de bien plus précieux.

— Je descends dans le canyon, dit-il.

D'une pression sur le manche, il amena le *Deep Flight* par-dessus le bord du plateau. La vitesse augmenta, passant à deux nœuds et demi, et la voilure, conçue pour produire l'effet inverse des ailes d'un avion, entraîna l'appareil vers le fond. Il amorça sa descente dans l'abysse.

— Douze cents mètres, dit-il. Douze cent cinquante...

— Faites gaffe ; la gorge est étroite. Vous enregistrez la température de l'eau ?

— Elle commence à monter. Elle est à douze degrés, actuellement.

— Vous êtes encore à une certaine distance de l'évent. D'ici deux mille mètres, vous serez dans de l'eau chaude.

Une ombre passa subitement juste devant la tête d'Ahearn. Il eut un mouvement de recul, actionna involontairement le manche. L'engin fit une embardée et heurta brutalement la paroi du canyon. Un choc retentissant ébranla la coque.

— Oh, Seigneur !

— Steve ? appela Helen. Steve, que se passe-t-il ?

Il respirait beaucoup trop fort, et son cœur cognait contre ses côtes. *La coque ! Pourvu que la coque ne soit pas endommagée !* Il tendit l'oreille, à l'affût du gémissement de l'acier écrasé, du rugissement fatal de l'eau s'engouffrant dans la brèche. Il était à mille cinq cents mètres de profondeur ; une pression de cent atmosphères se refermait sur lui comme un poing. La moindre fissure dans la coque, la moindre fuite d'eau, et il serait broyé.

— Steve, répondez !

Il était trempé de sueur. Une sueur glacée. Il réussit enfin à parler :

— J'ai été surpris. J'ai heurté la paroi du canyon...

— Il y a des dégâts ?

Il scruta le dôme.

— Je ne sais pas. J'ai dû heurter la paroi avec le sonar avant.

— Vous arrivez encore à manœuvrer ? Il testa les commandes, parvint à ramener l'engin vers la gauche.

— Oui, oui. Ça a l'air d'aller, conclut-il avec un gros soupir. Quelque chose est passé juste devant le dôme. Ça m'a fait un choc.

— Quelque chose ?

— C'est allé tellement vite ! Juste un sillage... comme une queue de serpent.

— Ça ressemblait à une tête de poisson avec un corps d'anguille ?

— Oui. C'est exactement ce que j'ai vu.

— Alors ça devait être un membre de la famille des *Zoarcidae*, ou *Thermarces cerberus*.

Cerbère..., se dit Ahearn avec un frisson. Le chien à trois têtes qui gardait la porte des Enfers.

— Ils sont attirés par la chaleur et le soufre, reprit Helen. Vous en verrez de plus en plus au fur et à mesure que vous vous rapprocherez de l'évent.

Si vous le dites. Ahearn était à peu près ignare en biologie marine. Les créatures qui passaient maintenant devant le dôme de Plexi n'étaient pour lui que des objets de curiosité, des pancartes vivantes qui lui indiquaient la route à suivre. Les deux mains à présent crispées sur les commandes, il continuait à descendre toujours plus bas, vers le fond de l'abîme qui était son vrai but.

Deux mille mètres. Trois mille.

Et s'il avait endommagé la coque ?

Quatre mille mètres. La pression écrasante de l'eau augmentait proportionnellement à la profondeur. L'eau de plus en plus noire était à présent moirée de volutes de soufre montant de l'évent, loin en bas. Les phares latéraux arrivaient à peine à trouer les sédiments minéraux en suspension. Il manœuvra pour sortir de l'eau soufrée, et la visibilité s'améliora. Il poursuivit la descente en longeant l'une des parois de l'évent hydrothermique, émergea du geyser d'eau chauffée par le magma. La température extérieure grimpait toujours.

Cinquante degrés.

Un nouveau mouvement traversa son champ de vision. Cette fois, il réussit à maintenir sa prise sur les commandes. D'autres *Zoarcidae* planaient la tête en bas, pareils à de gros et gras serpents suspendus dans le vide. L'eau qui jaillissait de l'évent en dessous était riche en hydrogène sulfuré bouillant, un composé chimique toxique, rigoureusement incompatible avec la vie. Et pourtant, dans ces ténèbres mortelles, des formes de vie fantastiques et belles réussissaient à s'épanouir. Des *Riftiae*, vers tubicoles de deux mètres de long, coiffés de plumets écarlates, se balançaient, fixés à la paroi du canyon. Il vit des grappes de bivalves blancs, géants, d'où sortaient des langues rouges, veloutées. Il y avait aussi des crabes d'une pâleur spectrale, inquiétante, qui détalait entre les crevasses.

Malgré la climatisation, il commençait à avoir chaud.

Six mille mètres. L'eau était à quatre-vingts degrés. Dans le geyser chauffé par le magma bouillant, la température devait être de plus de deux cents degrés. Le fait qu'il y ait de la vie ici, dans le noir absolu, dans ces eaux surchauffées, empoisonnées, était un véritable miracle.

— Je suis à six mille soixante mètres, annonça-t-il. Je ne vois toujours rien.

— Il y a une corniche en saillie sur la paroi, fit dans ses écouteurs la voix lointaine, crachotante, d'Helen. Vous devriez la voir vers six mille quatre-vingts mètres.

— Je regarde.

— Ralentissez votre descente. Vous devriez bientôt arriver dessus.

— Six mille soixante-dix. Je cherche toujours. C'est une vraie purée de pois, ici. Je suis peut-être dans la mauvaise direction.

— ... relevés sonar... s'effondre au-dessus de vous ! Le message haché d'Helen se perdit dans un crépitement d'électricité statique.

— Je n'ai pas compris. Répétez !

— La paroi du canyon est en train de s'effondrer ! Elle va vous tomber dessus ! Tirez-vous de là !

Il fut pris de panique en entendant le vacarme des pierres criblant la coque et actionna brutalement les commandes. Une énorme masse sombre surgit de la boue, juste devant lui, et heurta un ressaut du canyon, projetant une nouvelle avalanche de débris dans l'abîme. Les chocs s'accéléchèrent. Puis il y eut un *clang* ! retentissant, et une secousse aussi brutale qu'un coup de poing.

La tête de Stephen fut projetée en arrière, sa mâchoire heurta la coque moulée sur son corps. Il fut projeté sur le côté, entendit l'atroce crissement métallique de l'aile droite qui éraflait les roches en saillie. L'appareil fut ballotté follement, les sédiments se mirent à tourbillonner autour du cône nasal, dans un nuage vertigineux.

Il actionna d'un coup sec la commande d'urgence des ballasts et joua avec le manche pour faire remonter l'appareil. Le *Deep Flight IV* fit un bond en avant. Le métal racla la roche et l'engin s'arrêta net. Il était penché sur la gauche. Stephen actionna frénétiquement les commandes, passa sur avant toute.

Sans résultat.

Il cessa toute manœuvre, le cœur battant. Allons, ce n'était pas le moment de céder à la panique. Pourquoi l'appareil refusait-il de bouger ? Pourquoi cette absence de réaction ? Il s'obligea à regarder les voyants lumineux de la batterie et du moteur. Aucun problème de ce côté-là. La jauge de profondeur indiquait six mille quatre-vingt-deux mètres.

Les sédiments se déposèrent lentement et des formes apparurent dans le rayon du projecteur tribord. Droit devant lui, au-delà du dôme, s'étendait un paysage étrange de pierres noires, déchiquetées,

peuplé de *Riftiae* rouge sang. Il se démancha le cou pour regarder son aile droite. Ce qu'il vit lui cailla le sang dans les veines.

L'aile était coincée entre deux blocs de pierre. Il ne pouvait pas bouger, ni dans un sens ni dans l'autre. Je suis piégé dans une tombe sous-marine, à six mille mètres de la surface.

— ... recevez ? Steve ? Vous me recevez ?

Il entendit sa propre voix, rendue stridente par la peur :

— Peux pas bouger... Aile droite coincée...

— ... aileron gauche. Un petit battement pourrait vous dégager.

— J'ai essayé. J'ai tout essayé. Je suis coincé.

Il y eut un silence mortel dans les écouteurs. Les avait-il perdus ? La communication était-elle coupée ?

Il pensa au navire qui oscillait doucement au gré des flots, loin là-haut. Il pensa au soleil. C'était une belle journée d'été, sur le pont, avec tous ces oiseaux qui habillaient le ciel. Et le bleu infini de la mer...

Soudain, une voix se fit entendre. C'était Palmer Gabriel, l'homme qui avait financé l'expédition. Il parlait d'un ton calme, pondéré, comme toujours :

— La procédure de sauvetage est amorcée, Steve. L'autre appareil est en train de descendre. Nous allons vous ramener à la surface le plus vite possible.

Un silence, puis :

— Vous voyez quelque chose ? Qu'y a-t-il autour de vous ?

— Je... je suis posé sur une plate-forme juste au-dessus de l'évent.

— Vous distinguez les détails ?

— Comment ça ?

— Vous êtes à six mille mètres de profondeur, juste à l'endroit qui nous intéressait. Que pouvez-vous nous dire de la plate-forme sur laquelle vous êtes posé ? Les roches ?

Je suis en train de crever, et il me parle de ces putains de cailloux !

— Steve, allumez le stroboscope. Dites-nous ce que vous voyez.

Il s'obligea à reporter son attention sur le panneau de commandes et actionna un interrupteur.

Des éclairs saccadés trouèrent les ténèbres. Il regarda le paysage ainsi révélé qui vacillait devant ses rétines. L'instant d'avant, il ne voyait que les vers. Soudain, son regard fut attiré par l'immense champ de débris épars à la surface du plateau : des pierres d'un noir de charbon, comme des nodules de magnésium, sauf qu'avec leurs bords tranchants, déchiquetés, on aurait dit des bouts de verre. Il regarda, sur sa droite, les roches fracturées qui coïnciaient son aile, et il comprit brusquement ce qu'il voyait.

— Helen avait raison, murmura-t-il.

— Je ne vous reçois pas.

— Elle avait raison ! La source d'iridium... Je la vois nettement...

— Votre signal faiblit. Je vous conseille...

La voix de Gabriel se perdit dans un crépitement d'énergie statique et s'estompa tout à fait.

— Je ne vous reçois plus. Répétez ! Je ne vous reçois plus ! s'écria Ahearn.

Pas de réponse.

Il entendait son cœur battre la chamade, le rugissement de sa propre respiration. *Du calme, du calme. Je brûle mon oxygène trop vite.*

Devant le dôme transparent, la vie décrivait son petit ballet dans les eaux empoisonnées. Alors que les minutes s'étiraient, devenaient des heures, il regardait passer les plumets écarlates des *Riftiae* qui peignaient l'eau, à la recherche de nutriments. Il vit un crabe sans yeux traverser lentement le champ de pierres.

Le système d'éclairage commença à donner des signes de défaillance. La pompe du système de climatisation se tut tout d'un coup.

La batterie était en train de le lâcher.

Il coupa le projecteur stroboscopique. Seule brillait, à présent, la faible lueur du phare gauche. D'un instant à l'autre, il commencerait à sentir la chaleur de cette eau chauffée à quatre-vingts degrés par le magma. Elle irradierait à travers la coque, le ferait lentement frire dans sa propre sueur. Il sentait déjà une goutte couler de son cuir chevelu, rouler le long de sa joue. Il garda les yeux fixés sur ce crabe solitaire qui s'aventurait prudemment sur la corniche de pierre.

Le phare se mit à clignoter.

Et s'éteignit.

Le lancement

7 juillet

*(deux ans plus tard)**Lancement interrompu.*

Dans le vacarme assourdissant des moteurs d'appoint et les trépidations qui menaçaient de leur briser les dents, l'ordre d'interrompre le lancement de l'orbiteur s'imposa avec une telle évidence à Emma Watson, la spécialiste mission, qu'elle aurait aussi bien pu l'entendre rugir dans ses écouteurs. Aucun des membres de l'équipage ne l'avait prononcé à haute voix, mais elle sut à cet instant que la décision s'imposait, et d'urgence. Elle n'avait pas encore entendu le verdict de la bouche de Bob Kittredge, le commandant, ou de Jill Hewitt, la pilote, qui étaient assis dans la cabine, devant elle. Ils n'avaient pas besoin de se parler. Ils travaillaient en équipe depuis si longtemps qu'ils se comprenaient sans mot dire, et les voyants jaune d'or qui clignotaient sur la console de la navette leur dictaient sans ambiguïté la suite des opérations.

Quelques secondes plus tôt, *Endeavour* avait atteint le point d'accélération maximale du lancement. À ce moment, l'orbiteur avait rencontré la résistance de l'atmosphère et commencé à vibrer violemment. Kittredge avait rapidement réduit les gaz à soixante-dix pour cent afin de limiter la trépidation. Les voyants des systèmes d'alarme de la console leur annonçaient qu'ils avaient perdu deux des trois moteurs principaux. Avec un seul moteur principal et deux propulseurs d'appoint, ils n'arriveraient jamais à atteindre l'orbite.

Le lancement devait être interrompu.

— Contrôle, ici *Endeavour*, dit Kittredge d'une voix ferme et sèche, rigoureusement dénuée d'appréhension. Impossible de remettre les gaz. Les moteurs principaux centre et gauche ont lâché à Max Q. Nous sommes au fond du trou. Suivons la procédure d'interruption du lancement et regagnons la base.

— Bien reçu, *Endeavour*. Confirmons deux moteurs principaux coupés. Procédez à l'interruption du lancement après extinction des propulseurs d'appoint.

Emma, qui feuilletait déjà la liasse de check-lists, retrouva la fiche intitulée « Retour à la base après interruption du lancement ».

L'équipage connaissait la procédure par cœur, mais, dans la frénésie d'un tir avorté, une étape vitale pouvait être oubliée. La check-list était leur filet de sécurité.

Le cœur battant à se rompre, Emma parcourut la séquence de procédures, qui étaient clairement indiquées en bleu. On pouvait survivre à l'interruption d'un lancement consécutive à l'arrêt de deux moteurs. Enfin, théoriquement. Pour cela, ils auraient besoin d'un enchaînement de quasi-miracles. D'abord, ils devaient disperser leur carburant, puis couper le dernier moteur principal et se séparer de l'énorme réservoir ventral. Après quoi il faudrait que Kittredge remette l'orbiteur à la verticale et le ramène au point de lancement. Il aurait une chance, et pas deux, de tenter un atterrissage en douceur à Kennedy. Une seule erreur et *Endeavour* tombait à la mer.

Kittredge tenait leurs vies entre ses mains.

Sa voix – ils étaient en contact permanent avec le contrôle de mission – paraissait toujours aussi ferme et assurée, presque blasée, alors qu'ils approchaient de la limite des deux minutes, le point critique suivant. Le signal d'extinction des moteurs d'appoint se mit à clignoter sur le tube cathodique de l'écran de visualisation. L'arrêt serait bientôt effectif.

Emma ressentit la brutale décélération lorsque les propulseurs eurent consommé tout leur carburant. Puis les propulseurs se détachèrent du réservoir, et un éclair de lumière vive emplit le hublot, l'obligeant à fermer les yeux.

Le rugissement du lancement laissa place à un silence inquiétant, les terribles secousses s'apaisèrent et leur trajectoire devint paisible. Dans le calme soudain, elle prit conscience de l'accélération de son propre poulx, des battements de son cœur qui cognait contre ses côtes.

— Contrôle, ici *Endeavour*, fit Kittredge avec un calme surnaturel. Séparation moteurs d'appoint effectuée.

— Bien reçu. Séparation constatée.

— Nous amorçons la manœuvre de retour.

Kittredge appuya sur la commande marquée *Tir avorté*, qui était déjà réglée sur l'option *Retour à la base*.

Dans son combiné audio, Emma entendit Jill Hewitt appeler :

— Emma, la check-list !

— Voilà !

Emma commença à lire tout haut, d'une voix qui lui parut aussi étonnamment calme que celle de Kittredge et de Hewitt. Si quelqu'un avait surpris leur conversation, il n'aurait jamais soupçonné qu'ils couraient à la catastrophe. Ils fonctionnaient comme des machines, toute panique abolie, chacun de leurs mouvements dicté par la mémoire et l'entraînement. Les ordinateurs de bord régleraient automatiquement leur trajectoire de retour. Ils poursuivirent la

procédure, montant encore à plus de cent mille mètres pour dissiper leur carburant.

Puis l'orbiteur amorça la manœuvre de retournement qui consistait à effectuer un tête-à-queue, et Emma eut l'impression de se retrouver dans le tambour d'une machine à laver. L'horizon, qui était au-dessus de leurs têtes, se redressa brusquement et ils repartirent vers Kennedy, à près de six cent cinquante kilomètres de là.

— *Endeavour*, ici contrôle de mission. Vous êtes go pour la coupure du moteur principal.

— Bien reçu, répondit Kittredge. Moteur principal coupé.

Sur le panneau de contrôle, les voyants correspondant aux trois moteurs passèrent soudain au rouge. Les moteurs principaux étaient coupés. D'ici vingt secondes, le réservoir ventral tomberait dans l'océan.

Perte rapide d'altitude, se dit Emma. *Enfin, nous rentrons chez nous.*

Elle sursauta. Un signal d'alarme retentit, et des voyants se mirent à clignoter sur la console.

— Contrôle ! L'ordinateur numéro trois est en rideau ! s'écria Hewitt. Nous avons perdu un vecteur de navigation ! Je répète, avons perdu un vecteur de navigation !

— C'est peut-être une défaillance du système de mesure inertielle, remarqua Andy Mercer, l'autre spécialiste mission qui était assis à côté d'Emma. Déconnectez-le.

— Non ! Ça pourrait être une avarie du data bus ! contra Emma. Je recommande de lancer le système de secours.

— Entendu, fit Kittredge.

— Système de secours lancé ! annonça Hewitt. Elle passa sur l'ordinateur numéro cinq.

Le vecteur reparut. Tout le monde poussa un soupir de soulagement.

Le vacarme des charges explosives signala la séparation du réservoir ventral. Ils ne le virent pas sombrer dans l'océan, mais ils savaient qu'ils venaient de surmonter une nouvelle crise. L'orbiteur volait librement, maintenant, gros oiseau maladroit planant vers son nid.

— Et merde ! aboya Hewitt. Nous avons perdu l'un des groupes auxiliaires de bord !

La tête d'Emma fut brusquement ballottée en même temps qu'un nouveau signal d'alarme retentissait. L'un des groupes auxiliaires était hors service. Puis une autre alarme se fit entendre, et son regard paniqué vola vers les consoles. Une multitude de voyants clignotaient. Sur les écrans vidéo, toutes les données avaient disparu et laissé place à des zébrures noires et blanches, très inquiétantes. *Une panne d'ordinateur catastrophique.* Ils naviguaient à l'aveuglette. Sans

paramètres de navigation. Sans commande des volets.

— Je suis sur l'avarie du groupe auxiliaire, avec Andy ! hurla Emma.

— Relancez le système de secours !

Hewitt actionna la commande et lâcha un juron.

— J'ai rien, les gars. Rien du tout...

— Recommence !

— Toujours rien !

— L'aile gauche est en train de plonger ! s'écria Emma, avec l'impression que son estomac se retournait.

Kittredge lutta un moment avec le manche, mais ils avaient déjà dérapé trop loin sur la gauche. L'horizon passa à la verticale et se retrouva sens dessus dessous. L'estomac d'Emma refit la culbute alors qu'ils basculaient dans l'autre sens, l'aile droite pointée vers le haut. La rotation suivante fut encore plus rapide, l'horizon se convulsant en un tourbillon vertigineux de ciel et de mer, qui lui mit le cœur au bord des lèvres.

Une spirale mortelle.

Elle entendit Hewitt gémir et Kittredge dit, avec une morne résignation :

— C'est fichu.

Puis le tourbillon fatal s'accéléra, et ils plongèrent vers une fin abrupte, choquante.

Il n'y eut bientôt plus que le silence.

— Désolée, les gars, fit une voix amusée dans leurs écouteurs. Ce coup-ci, vous vous êtes bien plantés. Emma arracha son casque.

— Ça, Hazel, ce n'était pas juste !

— Hé, vous vouliez nous tuer, là ! ronchonna Jill Hewitt, en écho. Nous n'avions aucune chance de nous en sortir !

Emma fut la première à sortir en rampant du simulateur de vol de la navette. Les autres membres de l'équipage lui emboîtèrent le pas, et ils entrèrent comme un vent de tempête dans la salle de contrôle, une vaste pièce aveugle où leurs trois instructeurs étaient assis devant des rangées de consoles.

Hazel Barra, la chef d'équipe, se tourna avec un sourire machiavélique vers l'équipage de quatre personnes dont Kittredge était le commandant. Hazel avait l'air d'une bonne grosse matrone à la chevelure exubérante, brune et frisée. En réalité, c'était une joueuse invétérée, qui en faisait voir de toutes les couleurs à ses équipages et semblait considérer comme une victoire le fait d'avoir leur peau au cours d'une simulation. Elle était bien consciente du fait que tout lancement pouvait s'achever en désastre, et elle voulait que ses astronautes soient munis de tous les moyens de survie possibles et

imaginables. Perdre un de ses équipages était un cauchemar auquel elle espérait bien ne jamais être confrontée.

— Ce coup-ci, Hazel, vous avez vraiment tapé au-dessous de la ceinture, ronchonna Kittredge.

— Hé, les gars, vous vous en sortez toujours. Il fallait bien vous rabattre un peu votre caquet.

— Allez, fit Andy. Deux moteurs en rideau au décollage ? Une défaillance du data bus ? Un groupe auxiliaire de bord HS ? Et la cerise sur le gâteau, l'ordinateur numéro cinq qui rend l'âme ? Ça fait combien d'avaries et de pannes, tout ça ? Ce n'est pas réaliste, voyons !

Patrick, l'un des autres instructeurs, se retourna à son tour avec un immense sourire.

— Et encore, mes agneaux, vous n'avez pas remarqué toutes nos petites surprises.

— Ah bon ? Parce qu'il y en avait d'autres ?

— J'ai vérolé les capteurs de votre réserve d'oxygène. Aucun de vous n'a repéré que la pression avait chuté, hein ?

Kittredge éclata de rire.

— On avait d'autres chats à fouetter ! On avait une douzaine d'autres avaries à juguler !

Hazel leva un de ses gros bras de déménageur comme pour demander une trêve.

— D'accord, les gars. On en a peut-être un peu trop fait. Franchement, vous nous avez étonnés en tenant le coup aussi longtemps après l'interruption du lancement. On vous aurait bien balancé une autre clé à molette dans les gencives, pour voir comment vous réagissiez.

— C'est pas une clé à molette, c'est toute la caisse à outils que vous nous avez balancée, répliqua Hewitt.

— La vérité, fit Patrick, c'est que vous êtes trop sûrs de vous, les enfants.

— Le terme exact est « confiants », rectifia Emma.

— Ce qui est une qualité, admit Hazel. C'est bien, d'avoir confiance en soi. Vous avez fait un superbe travail d'équipe dans la simu intégrée, la semaine dernière. Même Gordon Obie a dit qu'il était impressionné.

— Il a dit ça, le Sphinx ? releva Kittredge, le sourcil arqué dans une expression étonnée.

Gordon Obie était le directeur des opérations de vol, un homme si étrangement silencieux et lointain que personne au Johnson Space Center de Houston ne le connaissait vraiment. Il pouvait assister à une réunion entière de programmation de mission sans dire un mot, et pourtant tout le monde était sûr qu'il enregistrerait mentalement le

moindre détail. Les astronautes le considéraient avec un mélange de crainte et de respect. Il avait un tel pouvoir sur la désignation des équipages qu'il pouvait faire une carrière ou la briser à jamais. Le fait qu'il ait porté un jugement élogieux sur l'équipage de Kittredge était vraiment une bonne nouvelle.

Mais, après avoir repris son souffle, Hazel leur tira le tapis sous les pieds.

— D'un autre côté, reprit-elle, il est aussi un peu inquiet de vous voir prendre les choses par-dessus la jambe, comme ça. Vous donnez l'impression de penser que c'est un jeu.

— Et comment il voudrait qu'on le prenne ? rétorqua Hewitt. Il faudrait peut-être qu'on rumine les dix mille façons dont on pourrait se crasher, hein ?

— Le désastre n'est pas qu'une théorie.

Après cette déclaration lâchée d'une voix calme et tranquille, un ange passa. Depuis *Challenger*, tous les membres du corps des astronautes étaient bien conscients qu'un nouvel accident majeur leur pendait au nez. Ce n'était qu'une question de temps. Les hommes et les femmes assis dans le nez de ces fusées faites pour exploser, propulsées par des milliers de tonnes de poussée, ne pouvaient se permettre de craindre les risques du métier. Et pourtant ils abordaient rarement le sujet. Parler de mourir dans l'espace, c'était en admettre la possibilité. Reconnaître que son nom pouvait figurer parmi ceux de l'équipage du prochain *Challenger*.

Hazel se rendit compte qu'elle avait douché leur enthousiasme. Ce n'était pas la meilleure façon de mettre fin à une séance d'entraînement, et elle entreprit une manœuvre de rétropédalage :

— Je vous dis ça seulement parce que vous avez déjà atteint un niveau impressionnant. Je me donne un mal fou pour vous faire encore progresser. Vous n'êtes plus qu'à trois mois du lancement, et vous êtes au point. Mais je veux que vous soyez encore plus au point que ça.

— En d'autres termes, les gars, reprit Patrick depuis sa console, la ramenez pas trop.

Bob Kittredge baissa la tête avec une feinte humilité.

— Bon, maintenant, on va rentrer chez nous et revêtir la haire et le cilice.

— L'excès de confiance en soi est un danger, insista Hazel.

Elle se leva et se dressa devant Kittredge. C'était un vétéran qui avait déjà accompli trois missions avec la navette. Il faisait une demi-tête de plus qu'elle et il avait le port assuré du pilote de la Navale qu'il avait jadis été. Il en aurait fallu un peu plus pour intimider Hazel. Les astronautes, qu'ils soient spécialistes des fusées ou héros militaires, éveillaient tous en elle le même instinct maternel : il fallait qu'ils

reviennent vivants de leur mission.

— Vous êtes tellement doué pour donner des ordres, Bob, dit-elle. Vous avez fait croire à votre équipage que c'était un jeu d'enfant.

— Non, c'est eux qui en font un jeu d'enfant. Parce qu'ils sont vraiment bons.

— On verra. La simu intégrée est pour mardi, avec Hawley et Higuchi à bord. Comptez sur nous pour tirer de nouveaux lapins de notre chapeau.

— D'accord, essayez de nous tuer, répondit Kittredge avec un sourire. Mais tâchez de rester fair-play.

— Le destin est rarement fair-play, rétorqua solennellement Hazel. Ne comptez pas sur moi pour l'être.

Emma et Bob Kittredge étaient assis dans un box du *Fly By Night*, à disséquer les simulations du jour autour d'une bière. C'était un rituel qu'ils avaient institué onze mois plus tôt, lorsque l'équipage du cent soixante-deuxième vol de la navette avait été constitué et qu'ils venaient de se rencontrer, tous les quatre. Ils se retrouvaient tous les vendredis soir au *Fly By Night*, sur Nasa Road 1 juste après le Johnson Space Center, pour faire le point sur les progrès de leur entraînement. Kittredge, qui avait personnellement choisi chacun des membres de son équipage, avait amorcé le rituel. Ils travaillaient déjà plus de soixante heures par semaine ensemble, mais il donnait l'impression de ne pas être pressé de rentrer chez lui. Emma pensait que Kittredge, qui venait de divorcer, vivait seul, et qu'il avait peur de rentrer dans une maison vide. Mais lorsqu'elle apprit à mieux le connaître, elle se rendit compte que ces réunions n'étaient qu'un moyen de prolonger la décharge d'adrénaline que lui procurait son métier. La seule raison d'être de Kittredge était de voler. Pour s'entraîner, il lisait les manuels de la navette, d'une redoutable aridité. Il passait tout son temps libre aux commandes d'un des T-38 de la NASA. On aurait dit qu'il en voulait à la gravité qui lui rivait les pieds au sol.

Il n'arrivait pas à comprendre que les autres membres de son équipage puissent avoir envie de rentrer chez eux à la fin de la journée, et ce soir-là ils n'étaient que deux dans leur box habituel du *Fly By Night*, ce qui paraissait le rendre un peu mélancolique. Jill Hewitt était invitée au récital de piano de son neveu et Andy Mercer fêtait son dixième anniversaire de mariage. Seuls Emma et Kittredge s'étaient pointés au rendez-vous rituel, et maintenant qu'ils avaient fini de revoir les simus de la semaine, le silence s'éternisait entre eux. Ils avaient épuisé les thèmes professionnels, et ils manquaient de sujets de conversation.

— Je vais en T-38 à White Sands, demain, annonça-t-il. Ça te dirait de m'accompagner ?

— Peux pas. J'ai rendez-vous avec mon avocat.

— Alors vous continuez, Jack et toi ?

— La procédure est lancée, soupira-t-elle. Jack a son avocat, moi le mien. Ce divorce est comme un train emballé, maintenant.

— On dirait que tu le regrettes. Elle reposa fermement sa bière.

— Je ne regrette absolument rien.

— Alors pourquoi portes-tu encore ton alliance ?

Elle regarda l'anneau d'or. Avec une soudaine férocité, elle essaya de l'ôter, en vain. Après sept années passées à son doigt, l'anneau semblait s'être incrusté dans sa chair et refusait d'en bouger. Elle étouffa un juron, tira à nouveau dessus, si fort, cette fois, que la bague lui érafla la peau en passant sur la jointure. Elle la posa sur la table.

— Et voilà. Une femme libre.

Kittredge eut un petit rire.

— Vous aurez fait traîner votre divorce plus longtemps que je n'ai été marié. À propos de quoi pouvez-vous encore vous bagarrer, tous les deux ?

Elle s'appuya au dossier de la banquette, soudain lasse.

— À propos de tout. Je reconnais que je n'ai pas été raisonnable non plus. La semaine dernière, on a essayé de s'asseoir et de faire le partage de nos biens. Ce que je veux, ce qu'il veut. Nous nous étions promis de nous conduire comme des gens civilisés. Deux adultes calmes et matures. Enfin, le temps que nous arrivions au milieu de la liste, c'était la guerre ouverte. Et pas de quartier.

Elle poussa un soupir. En réalité, ils avaient toujours été comme ça, Jack et elle. Aussi obstinés, aussi farouchement passionnés l'un que l'autre. En amour comme à la guerre, ça faisait toujours des étincelles entre eux.

— Nous n'avons réussi à nous mettre d'accord que sur une chose, continua-t-elle. C'est moi qui garde le chat.

— Veinarde.

— Et toi, tu n'as jamais eu de regrets ? demanda-t-elle en le regardant.

— À propos de mon divorce ? Jamais.

Sa réponse était plate, sans équivoque, mais il avait baissé les yeux comme s'il essayait de dissimuler une vérité qu'ils connaissaient tous les deux : il n'avait pas encore fait le deuil de son mariage raté. Même un homme assez hardi pour s'attacher des tonnes de carburant explosif au derrière pouvait souffrir d'un banal cas de solitude.

— J'ai fini par mettre le doigt sur le problème, reprit-il. Et le problème, c'est que les civils ne nous comprendront jamais parce qu'ils ne font pas le même rêve que nous. Les seules femmes capables de rester mariées à un astronaute sont les saintes et les martyres. Ou celles qui se foutent pas mal qu'on soit mort ou vivant. Bonnie n'était

pas une martyre, ajouta-t-il avec un petit rire amer. Et elle comprenait que dalle à notre rêve.

Emma regarda l'alliance qui brillait sur la table.

— Jack comprenait, dit-elle doucement. C'était son rêve aussi. C'est même ce qui a tout gâché entre nous. Moi, j'ai réussi à aller là-haut, et pas lui. Il est resté sur le carreau.

— Mouais. Il aurait fallu qu'il grandisse et qu'il affronte la réalité. Tout le monde n'a pas les tripes pour ça.

— Écoute, je préférerais que tu ne parles pas de lui comme si c'était une sorte de rebut.

— Hé, c'est lui qui a démissionné !

— Que voulais-tu qu'il fasse ? Il savait qu'on ne lui confierait jamais de mission. À quoi bon rester dans le corps si on ne te laisse pas voler ?

— C'est pour son bien qu'ils ont fait ça.

— C'était un pari médical. Avoir eu un calcul rénal ne veut pas dire qu'on en aura un autre.

— D'accord, Dr Watson. C'est toi le toubib. Alors dis-moi une chose : tu prendrais Jack dans ton équipage ? Connaissant ses antécédents médicaux ?

— Oui, répondit-elle après réflexion. En tant que médecin, oui, je le prendrais. Il aurait toutes les chances de s'en sortir parfaitement dans l'espace. Il avait tellement à apporter. Je n'arrive pas à comprendre pourquoi ils n'ont pas voulu l'envoyer là-haut. Nous avons beau être en cours de divorce, ça ne m'empêche pas de le respecter.

Kittredge se mit à rire et vida sa chope de bière.

— Tu n'es pas tout à fait objective, là, hein ?

Elle s'apprêtait à répliquer lorsqu'elle s'aperçut qu'il lui avait cloué le bec. Il avait raison. Elle n'avait jamais été objective à propos de Jack McCallum.

Dehors, dans la chaleur lourde de la nuit d'été, elle s'arrêta au milieu du parking du *Fly By Night* et leva les yeux vers le ciel. Les lueurs de Houston faisaient pâlir les étoiles, mais elle reconnaissait quand même les constellations familières, réconfortantes. Cassiopée, Andromède, les Sept Sœurs. Chaque fois qu'elle les regardait, elle pensait à ce que Jack lui avait dit alors qu'ils observaient les étoiles, allongés côte à côte dans l'herbe, par un beau soir d'été. Le soir où elle avait réalisé qu'elle était amoureuse de lui. *Le ciel est plein de femmes, Emma. Tu es à ta place, là-haut.*

— Tu y serais aussi, Jack, dit-elle doucement.

Elle ouvrit sa voiture, se mit au volant. Elle prit son alliance dans sa poche. Elle la regarda à la maigre lumière du plafonnier, pensa aux sept années de mariage qu'elle symbolisait. C'était presque fini,

maintenant.

Elle remet l'anneau dans sa poche. Sa main gauche lui faisait l'impression d'être nue, vulnérable. *Il va bien falloir que je m'y fasse*, pensa-t-elle, et elle mit le contact.

10 juillet

Le Dr Jack McCallum entendit le hurlement de la sirène de la première ambulance et sentit son poulx battre plus fort – un bref épisode de tachycardie. Une décharge d'adrénaline envahit son organisme, changeant son système nerveux en fils électriques à nu. Il lança un : « À nous de jouer, les gars ! » et franchit la porte des urgences. Il n'avait pas idée de ce qui les attendait, il savait juste qu'il y avait plusieurs blessés en route. Le dispatcheur des urgences leur avait annoncé un carambolage de quinze voitures sur l'I-45. L'accident avait fait deux morts et des dizaines de blessés. Les plus gravement atteints seraient envoyés au Bayshore ou au Texas Med, mais tous les petits hôpitaux de la région, y compris le leur, le Memorial Southeast Hospital, étaient mis à contribution pour accueillir le soudain afflux de victimes.

Jack s'assura d'un rapide coup d'œil que son équipe était sur le pied de guerre. L'autre médecin urgentiste, Anna Slezak, était debout à côté de lui, l'air grave et pugnace. Leur équipe de soutien comprenait quatre infirmières, un chef de labo et un interne qui avait l'air terrifié. C'était le benjamin de l'équipe ; il n'était sorti de l'école que depuis un mois et il donnait l'impression désespérante d'avoir deux mains gauches. *Il vaudrait mieux qu'il fasse psycho*, se dit Jack.

L'ambulance franchit la rampe d'accès et recula vers la porte des urgences. La sirène s'interrompit sur un dernier hurlement. Jack ouvrit l'arrière du fourgon à la volée et jeta un coup d'œil à la victime : une jeune femme aux cheveux blonds collés par le sang. Elle avait la tête et le cou immobilisés dans un collier cervical. Ils la sortirent de l'ambulance et, en la regardant plus attentivement, il se rendit compte que ce n'était pas une inconnue.

— Debbie, dit-il.

Elle le regarda sans le voir. En tout cas, elle n'eut pas l'air de le reconnaître.

— Jack McCallum, dit-il.

— Oh. Jack, dit-elle en fermant les yeux. Ma tête... J'ai mal, ajouta-t-elle dans un gémissement.

Il posa sa main sur son épaule dans une attitude réconfortante.

— On va s'occuper de vous, mon petit. Ne vous en faites pas.

Ils poussèrent le chariot vers le service des urgences et la salle de traumatologie.

— Tu la connais ? demanda Anna.

— C'est la femme de Bill Haning. L'astronaute.

— L'un des gars de la station spatiale ? releva Anna avec un petit rire. Voilà des gens qui savent ce que c'est qu'un appel à longue distance !

— Nous n'aurons pas de mal à le joindre, s'il le faut. JSC lui relaiera le message.

— Tu veux que je la prenne en charge ?

La question était justifiée. Les docteurs évitaient généralement de soigner leur famille et leurs amis. On ne pouvait pas rester objectif quand le patient allongé sur la table était quelqu'un qu'on connaissait et qu'on aimait. Cela dit, bien qu'ils aient parfois assisté aux mêmes réunions, Debbie et lui, Jack la considérait comme une simple relation, pas une amie, et la soigner ne lui posait pas de problème.

— Je m'en occupe, dit-il en suivant le chariot vers la salle de traumatologie.

Il pensait déjà à ce qu'il fallait faire. Sa seule blessure visible était une plaie au cuir chevelu, mais il était clair qu'elle souffrait d'un traumatisme crânien, et il devait éliminer toute possibilité de fracture du crâne et des vertèbres cervicales.

Alors que les infirmières effectuaient les prélèvements sanguins pour le labo et ôtaient délicatement ce qui restait des vêtements de Debbie, l'ambulancier lui raconta rapidement ce qui s'était passé.

C'était la cinquième voiture du carambolage. Pour ce qu'on en sait, elle a pris un premier choc par l'arrière, la voiture a pivoté de quatre-vingt-dix degrés et a été heurtée à nouveau côté conducteur. La portière était enfoncée.

— Elle était consciente quand vous l'avez tirée de là ?

— Elle a perdu conscience pendant quelques minutes. Elle s'est réveillée quand on a branché la perf. On a tout de suite immobilisé la colonne vertébrale. La tension et le rythme cardiaque sont stables. Elle fait partie de ceux qui ont eu de la chance. Vous auriez dû voir le gars qui était derrière elle, ajouta l'infirmier en secouant la tête.

Jack s'approcha du chariot et examina la patiente. Les pupilles étaient réactives et ses mouvements extra-oculaires normaux. Elle leur dit son nom et elle savait où elle était, mais elle avait oublié la date. *Légèrement désorientée*, se dit-il. Une raison suffisante pour l'admettre en observation, au moins pour la nuit.

— Debbie, je vais vous envoyer à la radio, annonça-t-il. Nous allons vérifier que vous n'avez rien de cassé. Scan cérébral et des vertèbres cervicales. Et...

Une sirène lui coupa la parole. Il tendit l'oreille. Une autre

ambulance approchait.

— Faites ces radios, dit-il en repartant au trot vers l'entrée des urgences, où son équipe s'était reformée.

Une seconde sirène, plus faible, joignit sa plainte à la première. Jack et Anna se regardèrent, alarmés. Deux ambulances à la suite ?

— Ça va encore être une sacrée journée, murmura-t-il.

— La salle de trauma est dégagée ? demanda Anna.

— La patiente est en route pour la radio.

Il s'approcha de la première des deux ambulances, qui reculait vers la porte. À la seconde où elle s'immobilisa, il ouvrit la portière arrière à la volée.

Cette fois, c'était un homme. Entre deux âges, trop gros, à la peau livide, luisante de sueur. *En état de choc*, pensa aussitôt Jack, mais il n'y avait ni sang, ni blessure apparente.

— Encore une des victimes du carambolage, déclara l'ambulancier alors qu'ils emmenaient l'homme en salle de soins. Il s'est plaint de douleurs dans la poitrine quand on l'a sorti de sa voiture. Le rythme est stable, un peu de tachycardie, mais pas d'extrasystoles ventriculaires. Pouls à 90. On lui a fait de la morphine et de la nitro sur place, et l'oxygène passe à six litres.

Tout le monde était sur le pied de guerre. Pendant qu'Anna prenait note du bilan et des constantes, les infirmières branchaient le moniteur cardiaque qui émit aussitôt des bips réguliers. Jack arracha la feuille et se concentra aussitôt sur l'élévation de S-T en VI et VII.

— Insuffisance mitrale antérieure, dit-il à Anna.

— Je pensais bien à un problème de ce genre-là, acquiesça-t-elle. Une infirmière passa la tête par la porte.

— L'autre ambulance est arrivée !

Jack et deux infirmières se précipitèrent au-dehors.

Une jeune femme se tordait en hurlant de douleur sur un chariot. Jack jeta un coup d'œil à la jambe droite raccourcie, au pied tourné presque complètement sur le côté. La victime devait aller tout de suite en chirurgie. Il découpa rapidement les vêtements, révélant une hanche fracturée, le fémur enfoncé dans la cavité articulaire par la violence avec laquelle ses genoux avaient heurté le tableau de bord. Le seul fait de regarder la jambe grotesquement déformée lui donnait une vague nausée.

— Morphine ? demanda l'infirmière.

— Donnez-lui-en autant qu'elle voudra, approuva-t-il. Elle est dans un monde de souffrance. Demandez-en six unités. Et faites venir un orthopédiste le plus vite possible.

— Le Dr McCallum à la radio, d'urgence ! Le Dr McCallum à la radio !

Jack leva les yeux, en proie à une soudaine angoisse. *Debbie*

Haning. Il quitta la pièce en courant.

Il trouva Debbie allongée sur la table de radio. L'infirmière des urgences et le radiologue étaient penchés sur elle.

— On vient de finir les clichés du crâne et de la colonne cervicale, dit l'opérateur. Impossible de la réveiller. Elle ne répond même pas à la douleur.

— Il y a longtemps qu'elle est inconsciente ?

— Nous ne savons pas. Elle est restée sur la table dix ou quinze minutes avant qu'on remarque qu'elle ne parlait plus.

— Vous avez fait le scan cérébral ?

— L'ordinateur est en rideau. Il devrait remarcher d'ici quelques heures.

Jack projeta un pinceau lumineux dans les yeux de Debbie et eut un pincement au cœur. Sa pupille gauche était dilatée et non réactive.

— Montrez-moi les radios, demanda-t-il.

— Les clichés de la colonne sont déjà sur le négatoscope.

Jack se dirigea rapidement vers la pièce voisine et regarda les radios fixées aux panneaux lumineux. Il ne repéra pas de fracture sur les images du cou ; la colonne cervicale était stable. Il ôta les clichés du cou et les remplaça par ceux du crâne. Au premier coup d'œil il ne vit rien d'évident. Puis son regard fut arrêté par une ligne presque imperceptible courant le long de l'os temporal gauche. Une ligne si fine qu'on aurait dit une rayure faite par une épingle sur le film. Une fracture.

La fracture avait-elle entraîné la rupture de l'artère méningée moyenne gauche, causant une hémorragie dans le crâne ? En s'accumulant, le sang aurait provoqué une augmentation de la pression sur le cerveau. Ça expliquerait la rapide détérioration de l'état mental et la pupille dilatée.

Il fallait drainer le sang immédiatement.

— Ramenez-la aux urgences ! dit-il.

Quelques secondes plus tard, Debbie était attachée sur le chariot et ils la ramenaient au galop dans le couloir. Alors qu'ils viraient dans une salle de soins vide, il hurla à une infirmière :

— Appelez la neurochirurgie, c'est urgent ! Dites-leur que nous avons une hémorragie épidurale et que nous préparons la trépanation !

Ce dont Debbie avait besoin, en réalité, c'était d'un bloc opératoire en bonne et due forme, mais son état se détériorait si vite qu'ils ne pouvaient se permettre d'attendre. Ils devraient se contenter de la salle de soins. Ils la déposèrent sur la table et fixèrent une pieuvre d'électrodes sur sa poitrine. Sa respiration était devenue saccadée, erratique. Il était temps d'intuber.

Il venait d'ouvrir le pack de trachéo quand une infirmière dit :

— Elle est en arrêt respiratoire !

Il introduisit le laryngoscope dans la gorge de la jeune femme. Quelques secondes plus tard, elle était intubée et on lui envoyait de l'oxygène dans les poumons.

Une infirmière brancha le rasoir électrique. Les cheveux blonds de Debbie tombèrent sur le sol en grosses boucles soyeuses, dénudant le cuir chevelu.

L'employé passa la tête par la porte.

— Le neurochirurgien est pris dans les embouteillages ! Il ne sera pas là avant une bonne heure au moins.

— Trouvez-en un autre !

— Ils sont tous au Texas Med ! Ils ont toutes les blessures crâniennes.

Seigneur, c'est fichu, se dit Jack en regardant Debbie. À chaque minute qui passait, la pression intracrânienne augmentait. Des cellules cérébrales mouraient. *Si c'était ma femme, je n'attendrais pas une seconde de plus.*

Il déglutit péniblement.

— Donnez-moi le trépan. Je vais le faire moi-même.

Il surprit le regard interloqué de l'infirmière et ajouta avec plus d'assurance qu'il n'en éprouvait :

— Ce n'est pas plus compliqué que de faire un trou dans un mur. Je l'ai déjà fait.

Pendant que les infirmières préparaient le crâne dénudé, Jack enfila une blouse de chirurgien et des gants. Il mit le champ en place et s'aperçut avec stupeur que ses mains ne tremblaient pas, alors que son cœur battait la chamade. C'était vrai qu'il avait déjà pratiqué une trépanation, mais une seule fois, et il y avait des années de ça. Et sous la supervision d'un neurochirurgien, encore.

Il n'y a pas de temps à perdre. Elle est en train de mourir. Il faut le faire.

Il prit le scalpel et fit une incision rectiligne dans le cuir chevelu, au-dessus de l'os temporal gauche. Du sang suinta. Il l'épongea, cautérisa les capillaires. Pendant qu'un écarteur maintenait le rabat de peau, il coupa plus profondément à travers l'aponévrose et arriva au péricrâne, qu'il racla, exposant la surface du crâne.

Il prit le trépan. C'était un engin mécanique, qui marchait à la main, et qui paraissait presque archaïque. Le genre d'instrument qu'on aurait pu trouver dans la boîte à outils de son grand-père. Il commença par faire dans l'os, à l'aide d'une mèche en forme de spatule, un prétrou juste assez profond pour positionner le foret. Puis il remplaça la mèche par une fraise arrondie. Il respira un bon coup, présenta l'embout, commença à forer plus profondément. En direction du cerveau. Des gouttes de sueur perlèrent sur son front. Il perçait

sans confirmation radio, sur la seule base de son jugement clinique. Il ne savait même pas s'il intervenait au bon endroit.

Un soudain jaillissement de sang masqua le trou et éclaboussa le champ.

Une infirmière lui tendit un bassin. Il retira la fraise et vit un flot rouge, régulier, jaillir du cerveau et former une mare brillante dans la cuvette. Il avait percé au bon endroit. À chaque goutte, la pression devait diminuer dans le cerveau de Debbie Haning.

Il poussa un profond soupir et sentit la tension s'alléger dans ses épaules, lui laissant les muscles raides et endoloris.

— Ça devrait aller, dit-il avant de reposer le trépan et de prendre la sonde d'aspiration.

Une souris blanche planait dans le vide, comme dans une mer invisible. Le Dr Emma Watson dériva vers l'animal, les membres fuselés et aussi gracieuse qu'une danseuse sous-marine. Les mèches sinueuses de ses cheveux d'un brun presque noir faisaient autour de sa tête comme un halo fantomatique. Elle prit la souris et se tourna lentement vers la caméra. Elle tenait une seringue à la main.

Les images avaient près de deux ans. Elles avaient été filmées à bord de la navette *Atlantis* pendant le vol 141, mais c'était toujours le film préféré de Gordon Obie pour les opérations de relations publiques, et c'est pourquoi il le repassait sur les moniteurs vidéo de l'auditorium Teague de la NASA. Qui n'aurait aimé regarder évoluer Emma Watson ? Elle était souple, vive, et elle avait dans les yeux cette étincelle qu'on ne pouvait associer qu'au feu de la curiosité. De la petite cicatrice au-dessus d'un de ses sourcils à l'une de ses incisives légèrement écornée (un souvenir d'une descente mémorable à ski, à ce qu'il avait entendu dire), son visage était une anthologie de vie exubérante. Mais pour Gordon, son attrait principal était son intelligence. Sa compétence. Il suivait la carrière d'Emma à la NASA avec un intérêt qui n'avait rien à voir avec le fait que c'était une belle femme.

En tant que directeur des opérations de vol, Gordon Obie avait un pouvoir considérable sur la sélection des astronautes, et il veillait, par sécurité – d'autres auraient dit par indifférence –, à entretenir une certaine distance émotionnelle avec les hommes et les femmes qui constituaient ses équipages. Il était lui-même allé deux fois dans l'espace comme commandant de la navette, et on l'appelait déjà le Sphinx à l'époque. C'était un homme distant, énigmatique, peu enclin à parler pour ne rien dire. Il se sentait bien dans son silence et son relatif anonymat. Il trônait à présent sur l'estrade avec un aréopage d'officiels de la NASA, mais la majeure partie de l'assistance ne savait pas qui il était. Il était là pour le décorum. Exactement comme Emma

Watson : il était décoratif, il avait une tête qui attirait les regards, focalisant l'intérêt de l'auditoire.

La vidéo s'arrêta net et le logo de la NASA apparut sur l'écran : un disque bleu piqué d'étoiles, orné d'une ellipse en orbite et d'une comète rouge, à queue fourchue, qu'on appelait affectueusement « la boulette de viande ». Leroy Cornell, l'administrateur de la NASA, et Ken Blankenship, le directeur du Johnson Space Center, s'approchèrent du pupitre pour répondre aux questions. Leur mission, pour dire les choses sobrement, consistait à mendier de l'argent, et ils étaient devant un groupe hétérogène de membres du Congrès et de sénateurs, de responsables des divers sous-comités qui décidaient du budget de la NASA. Pour la seconde année d'affilée, le budget de la NASA avait été amputé de façon dévastatrice, et une atmosphère de sinistrose abjecte planait depuis peu dans les couloirs du JSC.

En regardant les hommes et les femmes bien habillés assis dans la salle, Gordon eut l'impression de contempler les représentants d'une civilisation extraterrestre. Qu'est-ce qui n'allait pas chez ces politicards ? Comment faisaient-ils pour ne pas voir plus loin que le bout de leur nez ? Il n'arrivait pas à comprendre qu'ils ne partagent pas sa conviction la plus passionnée : ce qui distinguait l'homme de l'animal était sa soif de connaissance. Tous les enfants posaient la même question : « Pourquoi ? » Ils étaient programmés, depuis le jour de leur naissance, pour la curiosité, pour devenir des explorateurs, pour traquer la vérité scientifique.

Et pourtant ces élus du peuple avaient perdu la curiosité qui fait de l'homme un être à nul autre pareil. Ils n'étaient pas venus à Houston demander « Pourquoi ? » mais « À quoi bon ? ».

C'était Cornell qui avait eu l'idée de tenter une opération de séduction en leur faisant faire ce qu'il appelait cyniquement « le Tom Hanks Tour », par référence au film *Apollo 13*, qui était la meilleure opération publicitaire que la NASA ait jamais connue. Cornell avait déjà présenté les dernières améliorations à bord de l'ISS, la Station spatiale internationale qui tournait au-dessus de leurs têtes. Il allait leur faire serrer la main de certains astronautes en chair et en os. N'était-ce pas ce dont tout le monde rêvait, approcher un gamin qui avait réussi, un héros ? Ensuite, il y aurait une visite guidée du Johnson Space Center, qui commencerait par le bâtiment n° 30 et la salle de contrôle. Tous ces gens auraient été incapables de faire la différence entre une console de vol et une console Nintendo, mais ça n'avait aucune importance ; cette débauche de technologie ne pouvait manquer de les éblouir et d'en faire des Vrais Croyants.

Sauf que ça ne marche pas, se dit Gordon, *désespéré. Ça ne prend pas sur ces politicards.*

La NASA avait des adversaires acharnés, à commencer par le

sénateur de Caroline du Sud, Phil Parish, qui était assis au premier rang. Un faucon pur et dur. Soixante-seize printemps, et une priorité absolue : préserver à tout prix le budget de la Défense, et la NASA pouvait aller se faire foutre. Il hissait présentement sa carcasse de cent cinquante kilos de son siège afin d'interpeller Cornell de sa voix un peu traînante – un phrasé de parfait gentleman.

— Avec cette station spatiale, votre agence a dépassé le budget de je ne sais combien de milliards de dollars, dit-il. Et je doute que le peuple américain ait envie de sacrifier sa capacité de défense rien que pour vous permettre de faire joujou là-haut avec vos jolis laboratoires d'expérimentation. Ça devait être un effort de coopération internationale, non ? Or, pour autant que je sache, c'est nous qui payons l'essentiel de l'addition. Comment voulez-vous que je justifie cet éléphant blanc auprès du bon peuple de Caroline du Sud ?

Cornell, l'administrateur de la NASA, répondit avec un sourire spécialement conçu pour passer à la télévision. C'était un animal politique, le type qui passait son temps à serrer des mains avec un charme, un charisme qui en faisaient une vraie bête de scène. Le chouchou des médias et la star de Washington, où il passait le plus clair de son temps à caresser le Congrès et la Maison-Blanche dans le sens du poil. Son but à lui était d'en tirer des subsides, toujours plus de subsides afin de combler le budget chroniquement insuffisant de l'agence spatiale. C'était la figure de proue de la NASA, alors que Ken Blankenship, l'homme chargé des opérations quotidiennes, la cheville ouvrière du JSC, n'était connu que des familiers de l'Agence. Ils étaient le yin et le yang de la NASA, deux hommes de tempéraments si radicalement différents qu'on avait du mal à comprendre comment ils pouvaient former une équipe efficace. On disait, à la NASA, que Leroy Cornell était tout en style et sans substance alors que Blankenship était tout en substance et sans style.

Cornell renvoya la balle avec élégance au sénateur Parish :

— Vous vous demandez pourquoi les autres pays ne contribuent pas. Eh bien, Sénateur, la réponse est qu'ils l'ont déjà fait. C'est vraiment une station spatiale internationale. Oui, les Russes sont cruellement à court d'argent. Oui, nous avons dû mettre au bout. Mais ils ont entièrement financé une partie de cette station orbitale. Ils ont un cosmonaute là-haut en ce moment même, et ils ont toutes les raisons de nous aider à maintenir la station en état de marche. Quant aux raisons pour lesquelles elle nous est indispensable, il suffit de voir les recherches que nous menons dans les domaines de la biologie et de la médecine. Des sciences des matériaux. Et de la géophysique. Nous en verrons les résultats concrets de notre vivant.

Un autre membre de l'assistance se leva, et Gordon sentit sa tension artérielle grimper en flèche. S'il y avait quelqu'un qu'il

méprisait plus que le sénateur Parish, c'était bien Joe Bellingham, le représentant du Montana. Avec ses allures de cow-boy Marlboro, c'était un crétin fini sur le plan scientifique. Lors des dernières élections au Congrès, il avait fait campagne pour que les écoles publiques enseignent le créationnisme. Pour qu'on flanque les livres de biologie à la poubelle et qu'on apprenne plutôt la Bible aux gosses. *Il pense probablement que ce sont les anges qui propulsent les fusées.*

— Qu'est-ce qui vous prend de partager notre technologie avec les Russes et les Japonais ? lança-t-il. Je n'aime pas que nous dilapidions nos secrets high-tech pour rien. C'est bien joli, ces histoires de coopération internationale, mais qu'est-ce qui les empêchera de tourner casaque et d'utiliser ces connaissances contre nous ? Pourquoi devrions-nous faire confiance aux Russes ?

La peur et la paranoïa. L'ignorance et la superstition. C'était de ça que ce pays était en train de crever. Rien que d'entendre les discours de ce Bellingham, Gordon avait le moral dans les chaussettes. Il se détourna, écoeuré.

C'est alors qu'il vit Hank Millar entrer dans l'auditorium. Millar était le chef du Centre des astronautes.

Il regarda Gordon avec un imperceptible mouvement de menton. Il avait l'air sombre, et Gordon comprit tout de suite qu'il y avait quelque chose qui n'allait pas.

Gordon quitta discrètement l'estrade et les deux hommes se retrouvèrent dans le couloir.

— Qu'y a-t-il ?

— Il y a eu un accident. La femme de Bill Haning. Ça a l'air sérieux.

— Et merde !

— Bob Kittredge et Woody Ellis attendent aux Relations publiques. Il faut que nous allions leur parler.

Gordon opina. Il jeta un coup d'œil par la porte de l'auditorium. Bellingham vitupérait toujours sur le thème du risque que comportait le fait de « partager nos secrets scientifiques avec les cocos ». Il suivit Hank dans la cour puis vers le bâtiment voisin, en proie aux plus noirs pressentiments.

Ils entrèrent dans un bureau du fond. Kittredge, le commandant de la navette pour le vol 162, était tout rouge et agité. Woody Ellis, le directeur de vol de la station orbitale, paraissait beaucoup plus calme, mais Gordon ne l'avait jamais vu perdre son sang-froid, même dans les crises les plus sérieuses.

— Quelle est la gravité de l'accident ? s'informa Gordon.

— La voiture de Mrs Haning s'est retrouvée au milieu d'une collision en série sur l'I-45, répondit Hank. Ils l'ont emmenée aux urgences du Memorial Southeast. C'est Jack McCallum qui s'est

occupé d'elle.

Gordon hocha la tête. Ils connaissaient tous Jack. Il ne faisait plus partie du corps des astronautes, mais il était toujours sur la liste des médecins de vol de la NASA. L'année précédente, il avait démissionné de la plupart de ses postes à la NASA et il travaillait maintenant aux urgences, dans un établissement privé.

— C'est Jack qui nous a prévenus pour Debbie, reprit Hank.

— Il vous a dit dans quel état elle était ?

— Elle a subi un grave traumatisme crânien. Elle est en soins intensifs, dans le coma.

— Le pronostic ?

— Il refuse de se prononcer.

Un ange passa. Ils réfléchissaient aux conséquences de cette tragédie pour la NASA.

— Il faut prévenir Bill, soupira Hank. Nous ne pouvons lui cacher la nouvelle. L'ennui...

Il laissa sa phrase en suspens. Il n'avait pas besoin d'en dire plus. Tous comprenaient le problème.

Bill Haning était depuis un mois à bord de la station orbitale, et en avait encore pour trois mois. La nouvelle allait l'effondrer. De tous les facteurs qui compliquaient les séjours prolongés dans l'espace, c'était le coefficient émotionnel qui préoccupait le plus la NASA. Un astronaute déprimé pouvait ficher toute une mission par terre. Ils avaient eu un problème semblable sur Mir, des années auparavant, lorsque le cosmonaute Volodya Dezhurov avait appris la mort de sa mère. Il s'était enfermé pendant plusieurs jours dans l'un des modules de Mir et avait refusé de parler au contrôle de mission moscovite. Sa douleur avait perturbé le travail de tout le monde à bord de la station.

— C'est un couple très uni, reprit Hank. Je peux vous dire tout de suite que Bill ne va pas bien le prendre.

— Vous nous conseillez de le remplacer ? avança Gordon.

— Au prochain vol de la navette. Les deux semaines d'attente seront déjà assez difficiles pour lui. Nous ne pouvons pas lui imposer de faire ses quatre mois là-haut. Ils ont deux jeunes enfants, vous savez, ajouta doucement Hank.

— Sa doublure pour la mission est Emma Watson, dit Woody Ellis. Nous pouvons l'envoyer par le vol 160. Avec l'équipage de Vance.

À la mention du nom d'Emma, Gordon prit bien soin de n'exprimer aucun intérêt particulier, aucune émotion.

— Que pensez-vous de Watson ? demanda-t-il d'une voix atone. Elle serait prête à partir avec trois mois d'avance ?

— Elle a été entraînée à prendre la relève de Bill. Elle est déjà au point sur la plupart des expériences à bord. Je pense que cette option est viable.

— Mouais. Je n'aime pas ça du tout, fit Bob Kittredge, le commandant de la navette.

— Le contraire m'aurait étonné, convint Gordon avec un soupir las en se tournant vers lui.

— Watson fait partie intégrante de mon équipage. Nous formons un tout cohérent. Je serais désolé de devoir changer tout ça.

— Votre équipe ne devait pas partir avant trois mois. Ça vous laisse le temps de vous retourner.

— Vous ne me facilitez pas la tâche.

— Vous voulez dire que vous n'aurez pas le temps de former une autre équipe en trois mois ?

— Tout ce que je dis, reprit Kittredge en pinçant les lèvres, c'est que mon équipe est déjà opérationnelle. Nous allons avoir du mal à nous passer de Watson.

— Et l'équipe du vol 160 ? demanda Gordon en regardant Hank. Vance et son équipage ?

— Aucun problème de leur côté. Watson prendra place sur le pont inférieur. Ils la livreront à la station orbitale comme n'importe quelle marchandise.

Gordon y réfléchit. Ce n'étaient encore que des hypothèses, pas des certitudes. Peut-être Debbie Haning sortirait-elle du coma en pleine forme, auquel cas Bill pourrait rester dans l'espace comme prévu. Mais comme tout le monde à la NASA, Bill avait l'habitude d'envisager toutes les éventualités, de préparer mentalement toutes les mesures à prendre si a, b ou c se produisait.

Il quêtâ, du regard, l'accord de Woody Ellis. Qui le lui donna, d'un hochement de tête.

— C'est bon, décida Gordon. Allez me chercher Emma Watson.

Elle le vit depuis l'autre bout du couloir. Il était en train de parler avec Hank Millar. Il lui tournait le dos et bien qu'il portât la même combinaison chirurgicale verte, standard, que tous les autres médecins, Emma sut tout de suite que c'était Jack. Sept ans de mariage tissaient des liens qui allaient bien au-delà de la simple reconnaissance physique.

C'était, à vrai dire, exactement la même vision qu'elle avait eue de lui la première fois qu'ils s'étaient rencontrés, alors qu'ils étaient tous les deux internes aux urgences du San Francisco General Hospital. C'était le matin. Il était au poste des infirmières et il écrivait au tableau, ses larges épaules courbées par la fatigue, les cheveux en désordre comme s'il venait de se lever. Ce qui était exactement le cas, d'ailleurs ; il avait passé une nuit de garde particulièrement éprouvante. Il s'était retourné, il l'avait regardée et ils avaient tout de suite été attirés l'un vers l'autre.

Maintenant, Jack avait dix ans de plus, ses cheveux noirs étaient striés de gris et la fatigue pesait à nouveau sur ses épaules. Ils ne s'étaient pas vus depuis trois semaines. Ils s'étaient brièvement parlé au téléphone, il y avait quelques jours de ça, et ils s'étaient encore engueulés. Ils donnaient l'impression de ne pas pouvoir se parler calmement, ces temps-ci, d'être incapables de mener une conversation civilisée, si brève qu'elle soit.

C'est donc avec appréhension qu'elle s'avança vers lui, dans le couloir.

Hank Millar la repéra avant lui, et son visage se crispa aussitôt, comme s'il savait qu'il y avait de la bagarre dans l'air et qu'il aurait donné n'importe quoi pour rentrer dans un trou de souris avant le début des hostilités. Jack avait dû repérer son changement d'expression, parce qu'il se retourna pour voir ce qui l'avait provoqué.

En apercevant Emma, il eut comme un sursaut et esquissa spontanément un sourire de bienvenue. L'air presque surpris et content de la voir. Pas tout à fait, mais quand même. Puis quelque chose d'autre prit le relais et le sourire disparut, laissant place à une expression qui n'était ni amicale ni hostile, simplement neutre. Le visage d'un étranger, se dit-elle, et c'était plus pénible, d'une certaine façon, que s'il l'avait accueillie avec une hostilité ouverte. Au moins, il aurait manifesté un semblant d'émotion, comme s'il restait quelque chose, ne serait-ce que des lambeaux, d'un mariage qui avait tout de même été heureux pendant un moment.

Elle se rendit compte qu'elle répondait à son regard atone par une neutralité équivalente. Et lorsqu'elle prit la parole, ce fut pour s'adresser aux deux hommes en même temps, sans favoriser l'un plus que l'autre.

Gordon m'a dit pour Debbie, commença-t-elle. Comment va-t-elle ?

Hank jeta un coup d'œil à Jack, attendant qu'il réponde. Et comme celui-ci n'en faisait rien, il finit par dire :

— Elle est toujours inconsciente. Nous nous tenons plus ou moins prêts à intervenir, en salle de garde. Si tu veux nous accompagner...

— Oui. Bien sûr, répondit-elle en s'apprêtant à le suivre.

— Emma, appela Jack. Je peux te parler ?

— Je vous reverrai plus tard, tous les deux, fit Hank, battant précipitamment en retraite.

— Lorsqu'il eut disparu au coin du couloir, ils se regardèrent.

— Debbie ne va pas bien du tout, reprit Jack.

— Que s'est-il passé ?

— Elle a fait une hémorragie épidurale. Quand elle est arrivée, elle était consciente, elle parlait. Et puis, en quelques minutes, elle a sombré. J'étais occupé avec un autre patient. Je ne m'en suis pas rendu compte tout de suite. Je n'ai commencé la trépanation que...

brief, elle est sous aide respiratoire, reprit-il après un instant de silence.

Emma tendit la main comme pour le toucher puis se ravisa. Il ne ferait que la repousser, elle le savait. Il y avait si longtemps qu'il n'acceptait plus aucune parole de consolation de sa part. Quoi qu'elle dise, si sincère qu'elle puisse être, il prendrait cela pour de la pitié. Et la pitié ne lui inspirait que du mépris.

— Ce n'était pas un diagnostic facile, Jack, articula-t-elle en désespoir de cause.

— J'aurais dû m'en rendre compte plus tôt.

— Tu dis que son état s'est dégradé très vite. Ne te reproche pas ce que tu pardonnerais aux autres.

— Ça ne me reconforte pas beaucoup.

— Je n'essaie pas de te reconforter ! s'exclama-t-elle, exaspérée. Je te fais simplement remarquer que tu as fait le bon diagnostic et pris les mesures qui s'imposaient. Pour une fois, tu ne peux pas t'accorder ça ?

— Écoute, le problème, ce n'est pas moi, d'accord ? rétorqua-t-il. C'est toi.

— Comment ça ?

— Debbie n'est pas près de quitter l'hôpital. Et ça veut dire que Bill...

— Je sais. Gordon Obie m'en a parlé.

Un instant de silence.

C'est décidé ? demanda Jack.

Elle acquiesça d'un hochement de tête.

— Bill redescend. Je monte le remplacer par la prochaine navette. Ils ont deux enfants, ajouta-t-elle à mi-voix tandis que son regard dérivait vers l'unité de soins intensifs. Il ne peut pas rester là-haut. Pas trois mois de plus.

— Tu n'es pas prête. Tu n'as pas eu le temps...

— Je serai prête.

Elle se détourna.

— Emma.

Il tendit la main pour la retenir et ce contact la surprit. Elle le regarda. Il la lâcha tout de suite.

— Quand pars-tu pour Kennedy ? demanda-t-il.

— D'ici une semaine. La quarantaine.

Il parut surpris. Il ne dit rien, s'efforçant encore d'encaisser le choc.

— À propos, reprit-elle. Tu pourrais t'occuper de Humphrey pendant mon absence ?

— Pourquoi ne pas le mettre dans une animalerie ?

— C'est cruel d'enfermer un chat pendant trois mois dans une

cage.

— Quelqu'un a-t-il débarrassé ce petit monstre de ses griffes, depuis le temps ?

— Allez, Jack. Il ne lacère les choses que quand il se sent abandonné. Fais un peu attention à lui et tes meubles n'auront rien à craindre.

Un appel retentit, et Jack leva les yeux.

— Le Dr McCallum, aux urgences ! Le Dr McCallum, aux urgences.

— Bon, il faut que tu y ailles, fit-elle en se détournant.

— Attends un peu. Tout ça va tellement vite. Nous n'avons pas eu le temps de parler.

— Si c'est du divorce, mon avocat pourra répondre à toutes tes questions pendant mon absence.

— Non, s'exclama-t-il d'un ton âpre, furieux, qui la surprit. Non, ce n'est pas à ton avocat que je veux parler !

— Alors, qu'as-tu à me dire ?

Il la regarda longuement comme s'il cherchait ses mots.

— C'est à propos de la mission, dit-il enfin. Ça va trop vite. Je ne trouve pas ça bien.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Ce remplacement de dernière minute. Tu vas partir avec un autre équipage.

— Vance sait manier son engin. Je me sens parfaitement à l'aise à l'idée de participer à cette mission.

— Et à bord de la station ? Tu pourrais être obligée de rester six mois là-haut.

— Je m'en sortirai. Pas de problème.

— Mais ce n'était pas prévu. Ça a été décidé au dernier moment.

— Qu'est-ce que tu veux dire, Jack ? Tu penses que je devrais renoncer ?

— Je ne sais pas ! lança-t-il en passant la main dans ses cheveux dans une attitude frustrée.

Ils restèrent un moment plantés l'un devant l'autre, ne sachant trop quoi se dire, et ne désirant pas, pourtant, mettre fin à la conversation. *Sept ans de mariage*, pensait-elle, *et voilà où nous en sommes : deux personnes incapables de rester ensemble et pas fichues non plus de se séparer*. Et maintenant, il était trop tard pour essayer de régler quoi que ce soit.

Le système d'appel général relança le message :

— Le Dr McCallum, aux urgences ! Jack la regarda, l'air déchiré.

— Emma...

— Vas-y, Jack, fit-elle d'un ton pressant. Ils ont besoin de toi.

Il poussa un gémissement de frustration et partit en courant vers les urgences.

Elle tourna les talons et s'éloigna dans l'autre direction.

12 juillet

À bord de la station orbitale

Le Dr William Haning était dans la coupole d'observation du module de connexion Un et regardait les nuages tournoyer au-dessus de l'océan Atlantique, à quatre cents kilomètres de là. Il posa le bout des doigts sur la paroi de verre comme pour écarter la barrière qui le séparait du vide de l'espace. Encore un obstacle qui l'éloignait de chez lui. De sa femme. Il regardait la Terre qui tournait tout là-bas. L'océan s'éclipsa alors que l'Afrique du Nord puis l'océan Indien apparaissaient lentement. La zone plongée dans l'ombre de la nuit approchait. Son corps flottait, en apesanteur, mais le poids du chagrin pesait sur sa poitrine au point de bloquer sa respiration.

Au même moment, dans un hôpital de Houston, sa femme luttait contre la mort, et il était incapable de l'aider. Il était piégé ici pour deux longues semaines encore, à regarder la ville où Debbie était peut-être en train de mourir, sans pouvoir la toucher. Tout ce qu'il pouvait faire, c'était fermer les yeux et s'efforcer d'imaginer qu'il était auprès d'elle et qu'il lui tenait la main.

Cramponne-toi. Bagarre-toi. Je serai bientôt près de toi.

— Bill ? Ça va ?

Il se retourna. C'était Diana Estes, qui arrivait en vol plané depuis le laboratoire américain. Il s'étonna de sa sollicitude. Il y avait un mois qu'ils vivaient les uns sur les autres, mais il n'avait jamais eu d'atomes crochus avec cette Anglaise trop froide, trop distante. C'était une blonde sculpturale et glacée, et malgré sa beauté, il ne la trouvait pas attirante. Cela dit, elle ne lui avait jamais témoigné le moindre intérêt non plus. Elle était évidemment beaucoup plus intéressée par Michael Griggs. Lequel Griggs avait une femme qui l'attendait sur Terre, mais ça ne semblait pas les perturber. Là-haut, dans la station orbitale, Diana et Griggs étaient comme les deux moitiés d'une étoile double, en orbite l'une autour de l'autre, liées par une sorte d'attraction gravitationnelle puissante.

Voilà ce qui arrivait, hélas, quand on mettait en présence dans un espace restreint six êtres humains originaires de quatre pays différents. Il y avait sans arrêt des schismes et des renversements d'alliances, des

groupes se formaient, se défaisaient, s'affrontaient. Le stress induit par la vie en commun dans un espace confiné les affectait tous diversement, mais chacun était frappé. Le Russe Nikolaï Rudenko, qui était à bord de la station orbitale depuis le plus longtemps, était renfrogné et irritable depuis quelque temps. Kenichi Hirai, de la NASDA, l'Agence spatiale japonaise, était tellement frustré par son anglais approximatif qu'il se cantonnait souvent dans un silence morose. Seul Luther Ames s'entendait encore avec tout le monde. Quand Houston annonça la mauvaise nouvelle concernant Debbie, Luther fut le seul à savoir, d'instinct, quoi dire à Bill, le seul qui lui ait parlé avec son cœur, avec ce qu'il y avait de plus humain en lui. Luther était originaire d'Alabama. Son père était un pasteur noir apprécié de tous, et il avait hérité du don paternel pour exprimer un sincère réconfort.

« Pour moi, ça ne fait aucun doute, Bill, avait-il dit. Il faut que tu rentres auprès de ta femme. Dis à Houston qu'ils ont intérêt à t'envoyer le taxi pour te récupérer, ou ils auront affaire à moi. »

Rien à voir avec la réaction de Diana. Chez elle, la logique l'emportait toujours. Elle avait calmement lâché que Bill ne pouvait rien faire pour hâter la guérison de sa femme. Debbie était dans le coma ; elle ne saurait même pas qu'il était là. *Aussi froide et sèche que les cristaux qu'elle fait pousser dans son labo*, se dit Bill en y repensant.

C'est pourquoi il n'en revenait pas qu'elle s'inquiète de lui. Elle était plantée là, dans le module relais, plus distante que jamais. Ses longs cheveux blonds flottaient autour de son visage comme des algues agitées par les flots.

Il se retourna à nouveau vers la paroi vitrée.

— J'attends que Houston apparaisse, dit-il.

— Tu as reçu des e-mails des charges utiles.

Il ne répondit pas. Il se contenta de regarder les lumières de Tokyo, qui clignotaient maintenant juste à la frontière entre le jour et la nuit.

— Bill, tu as des choses à faire. Si tu n'as pas la tête à ça, il va falloir que nous nous répartissions ton travail.

Son travail. Voilà de quoi elle était venue lui parler. Pas de sa souffrance, non, de son boulot : elle voulait savoir si on pouvait compter sur lui pour l'effectuer. Chaque journée passée à bord de la station orbitale était minutieusement programmée et laissait peu de temps à perdre en cogitations ou pour s'apitoyer sur son sort. Si l'un des membres de l'équipage était dans l'incapacité de travailler, les autres devaient reprendre le fardeau, ou les expériences resteraient en plan.

— Il y a des moments, reprit Diana avec sa logique implacable et glacée, où le travail est le meilleur exutoire au chagrin.

Il mit le doigt sur la tache floue qui était Tokyo.

— Ne fais pas semblant d'avoir un cœur, Diana. Ça ne trompe personne.

Elle ne répondit pas tout de suite. Il entendit seulement la vibration continue, omniprésente, de la station orbitale, un bruit auquel il était tellement habitué que c'était à peine s'il en avait conscience à présent.

— Je comprends que tu en baves en ce moment, reprit-elle imperturbablement. J'imagine que ça ne doit pas être facile de se retrouver coincé ici sans pouvoir rentrer chez soi. Mais c'est comme ça. Tu es bien obligé d'attendre la navette.

— Pourquoi attendre ? rétorqua-t-il avec un rire amer. Je pourrais être chez moi d'ici quatre heures.

— Allons, Bill, un peu de sérieux.

— Oh, mais je n'ai jamais été plus sérieux ! Je n'ai qu'à prendre le véhicule de secours et c'est réglé.

— Tu nous abandonnerais sans canot de sauvetage ? Tu as perdu la tête. Tu sais, ajouta-t-elle après un instant de réflexion, tu te sentiras peut-être mieux si tu prenais un léger tranquilisant. Juste pour t'aider à franchir cette mauvaise passe.

Il se retourna, toute sa peine, tout son chagrin laissant place à une rage sourde.

— Je prends une pilule et tout s'arrange, c'est ça ?

— Ça t'aiderait sûrement, Bill. Je voudrais simplement pouvoir être sûre que tu ne feras rien d'irrationnel.

— Va te faire foutre, Diana !

D'une poussée, il quitta la coupole et plana vers l'écoutille du labo, passant devant elle.

— Bill !

— Comme tu me le faisais remarquer avec tellement de tact, j'ai du travail.

— Je te l'ai dit, nous pouvons nous répartir tes tâches. Si tu ne te sens pas d'attaque...

— Je ferai mon putain de boulot !

Il dériva dans le labo américain. Il constata avec soulagement qu'elle ne le suivait pas. Il jeta un coup d'œil par-dessus son épaule et vit qu'elle se dirigeait vers le module d'habitation, sans doute pour vérifier le véhicule de rentrée d'urgence. Cette capsule récupérable, susceptible d'accueillir six astronautes, était leur seul moyen d'évacuation si une catastrophe frappait la station. Il avait évoqué la possibilité de s'en emparer pour le seul plaisir de lui faire peur, mais il s'en mordait les doigts. Maintenant, elle allait le tenir à l'affût du moindre signe de rupture émotionnelle.

Il était déjà assez pénible d'être coincé dans cette boîte à sardines de luxe, à quatre cents kilomètres au-dessus de la Terre. Le fait d'être

observé comme une bête curieuse ne ferait qu'aggraver les choses. Il crevait d'envie de rentrer chez lui, d'accord, mais il n'était pas instable. Toutes ces années d'entraînement, tous ces tests de sélection psychologiques l'avaient confirmé : Bill Haning était un pro. Un vrai. Certainement pas du genre à mettre la vie de ses collègues en danger.

D'une poussée experte sur une paroi, il se propulsa vers l'autre bout du labo et son poste de travail afin de consulter la dernière fournée d'e-mails. Diana avait raison sur un point : au moins, le travail l'empêcherait de penser à Debbie.

La plupart des messages venaient d'Aines Biological, le centre de recherches californien de la NASA. C'étaient pour l'essentiel des demandes de confirmation de données. La routine. Beaucoup d'expériences étaient suivies par télémesure depuis le sol, et il arrivait que les savants s'interrogent sur les informations qui leur parvenaient. Il fit la grimace en lisant une énième demande d'analyse d'urine et de selles des membres de l'équipage. Il relança le défilement du courrier et s'arrêta sur un nouveau message.

Un message d'une teneur différente. Qui n'émanait pas d'Ames mais d'un commanditaire privé. L'industrie finançait un certain nombre d'expériences effectuées à bord de la station et il recevait souvent des e-mails de chercheurs extérieurs à la NASA.

Le message émanait de SeaScience à La Jolla, en Californie :

Destinataire : Dr William Haning, Sciences de la vie, Station orbitale

Expéditeur : Helen Koenig, Investigateur responsable

Réf. : Expérience CCU#23 (culture d'archéobactéries)

Message : Les dernières données semblent indiquer une croissance rapide et inattendue de la masse cellulaire en culture. Veuillez vérifier à l'aide de votre système de mesure des micromasses.

Et voilà à quoi il servait : à flanquer un coup de pied dans la machine, se dit-il avec lassitude. Beaucoup d'expériences effectuées dans la station orbitale étaient télécommandées par les savants depuis la Terre. Les données étaient enregistrées par les divers instruments de bord, à l'aide de systèmes d'échantillonnage automatiques ou vidéo, et les résultats étaient directement transmis aux services de recherche au sol. Compte tenu de la quantité de matériel électronique hypersophistiqué qui se trouvait à bord de la station, il y avait fatalement, de temps en temps, des erreurs. C'était la seule véritable raison de la présence humaine dans l'espace : dépanner les appareils récalcitrants.

Il chargea le fichier CCU#23 sur l'ordinateur des charges utiles et parcourut le protocole. Les cellules en culture étaient des

archéobactéries, des organismes marins unicellulaires récoltés auprès des événements thermiques des grandes profondeurs sous-marines. Inoffensives pour les êtres humains.

Il flotta à travers le labo vers l'unité de culture cellulaire. Comme il était en chaussettes et non en chaussures à semelles-ventouse, il mit les pieds dans les étriers afin de rester calé devant son poste de travail. L'unité de culture était un système en forme de boîte doté de son propre système d'alimentation liquide qui maintenait dans une humidité permanente deux douzaines de cultures de cellules et de spécimens de tissus. La plupart des expériences étaient complètement étanches et ne nécessitaient aucune intervention humaine. Au cours des quatre semaines qu'il avait passées à bord de la station orbitale, il n'avait examiné qu'une fois le tube 23.

Il tira le plateau à alvéoles contenant les échantillons de cellules. Il contenait vingt-quatre éprouvettes rangées le long des parois. Il identifia celle qui portait la référence 23 et la retira du plateau.

Il fut tout de suite alarmé : le bouchon semblait soulevé par une pression intérieure. Le liquide légèrement trouble qu'il s'attendait à voir était maintenant d'un bleu-vert intense. Il retourna l'éprouvette. Le contenu ne bougea pas. Ce n'était plus un liquide mais une masse épaisse, visqueuse.

Il régla l'appareil de mesure des micromasses et plaça le tube dans la fente prévue pour les échantillons. Un instant plus tard, les données apparurent sur l'écran.

Ça ne va pas du tout, se dit-il. Il y avait probablement eu contamination. Soit l'échantillon de cellules original n'était pas pur, soit un autre organisme avait réussi à s'insinuer dans l'éprouvette, détruisant la culture primitive.

Il tapa sa réponse au Dr Koenig :

Confirmons les données transmises. La culture paraît radicalement modifiée. Elle n'est plus liquide. C'est maintenant une masse gélatineuse, brillante, d'un bleu-vert presque fluorescent. Devons envisager l'éventualité d'une contamination.

Il s'interrompt. Il y avait une autre possibilité : l'effet de la microgravité. Sur Terre, les cultures de tissus évoluaient généralement par plaques, qui se développaient en deux dimensions à la surface de leurs conteneurs. En apesanteur, libérées des contraintes de la gravité, les mêmes cultures se comportaient différemment. Elles croissaient dans les trois dimensions et prenaient des formes impensables sur Terre.

Et si le tube 23 n'était pas contaminé ? Et si c'était simplement comme ça que les archéobactéries se développaient en apesanteur ?

Il écarta presque aussitôt cette idée. Le changement était trop radical. La microgravité seule n'avait pu changer un organisme unicellulaire en cette surprenante masse verte.

Il tapa :

Vous retournons un échantillon de la culture #23 par prochain vol de la navette. Veuillez nous informer si vous avez d'autres instructions.

Le bruit inattendu d'un tiroir le fit sursauter. Il se retourna et vit que Kenichi Mirai était à son poste de travail. Depuis combien de temps était-il là ? Ce type était entré si discrètement dans le labo que Bill ne s'était même pas rendu compte de sa présence. Dans un monde où il n'y avait ni haut ni bas, où la provenance d'un bruit de pas n'était jamais nette, le seul moyen d'annoncer sa présence était de se signaler verbalement.

Kenichi remarqua le coup d'œil de Bill, mais se contenta d'un hochement de tête en guise de salut et poursuivit son travail. Son silence irrita Bill. Kenichi était un peu le fantôme de la station. Il se faufilait sans bruit, sans un mot, prenant tout le monde par surprise. Bill savait que s'il parlait aussi peu, c'est parce qu'il n'était pas à l'aise en anglais et qu'il n'avait pas envie de se ridiculiser. Enfin, il aurait quand même pu dire « salut » en entrant quelque part ; il aurait évité de mettre tout le monde à cran.

Bill reporta son attention sur le tube numéro 23 et se demanda à quoi cette masse gélatineuse pouvait bien ressembler, vue au microscope.

Il glissa l'éprouvette dans la boîte à gants en Plexiglas, referma le couvercle et passa les mains dans les gants scellés sur le côté. S'il renversait quelque chose, ça resterait confiné dans la boîte. Rien de tel que des fluides épars flottant par zéro-g pour semer le désastre dans le câblage électrique de la station. Il déboucha délicatement le tube. Il savait que le contenu était sous pression ; il voyait que le bouchon avait légèrement bougé. Il fut pourtant surpris quand il sauta comme un bouchon de champagne.

Il eut un mouvement de recul alors que le contenu éclaboussait l'intérieur de la boîte à gants. Le gel bleu-vert resta un moment collé aux parois, en frémissant comme s'il était vivant. Il était bel et bien vivant, d'ailleurs ; c'était une masse de micro-organismes liés par une matrice gélatineuse.

— Bill, il faut qu'on parle.

Il eut un sursaut. Il reboucha rapidement l'éprouvette et se tourna vers Michael Griggs qui venait d'entrer dans le module. Diana flottait juste derrière lui. *Des gens bien dans leur peau*, pensa Bill. Des gens si

minces, si athlétiques avec leurs shorts bleu cobalt et leurs chemises bleu marine arborant l'écusson de la NASA.

— Diana me dit que tu as des problèmes, poursuivit Griggs. Nous venons de parler avec Houston et ils pensent que ça te ferait peut-être du bien de prendre quelque chose. Juste pour t'aider à passer les quelques jours à venir.

— Alors comme ça, maintenant, vous avez réussi à inquiéter Houston, hein ?

— Ils s'en font pour toi. Comme nous tous.

— Écoute, ce que j'ai dit à propos du véhicule d'évacuation... C'était une blague.

— Mais ça nous a tous inquiétés.

— Je n'ai pas besoin de vos drogues. Fichez-moi la paix, c'est tout.

Il retira l'éprouvette de la boîte à gants et la remit dans son alvéole, dans le plateau des cultures de cellules. Il était trop furieux pour travailler, tout de suite.

— Il faut que nous puissions te faire confiance, Bill. Nous devons pouvoir compter les uns sur les autres, ici.

Bill se tourna rageusement vers lui.

— Tu vois un fou dangereux, là, tout de suite ? C'est ça ?

— Tu n'as qu'une chose en tête, en ce moment : ta femme. Je comprends ça. Mais...

— Comment pourrais-tu comprendre ? Je doute que tu penses beaucoup à ta femme, en ce moment.

Il jeta un regard entendu en direction de Diana et repartit à l'autre bout du labo, dans le module de connexion. Il s'apprêtait à entrer dans le module d'habitation quand il vit que Luther était là, en train de préparer la table pour le déjeuner.

Décidément, il n'y a aucun endroit où on puisse être un peu tranquille.

Incapable de retenir plus longtemps ses larmes, il battit brusquement en retraite et se réfugia dans la coupole.

Il tourna le dos aux autres et regarda la Terre, par les panneaux vitrés. La côte du Pacifique réapparaissait déjà. Une nouvelle aube. Un nouveau crépuscule.

Une autre éternité d'attente.

Kenichi regarda Griggs et Diana sortir en planant du laboratoire, propulsés par une poussée soigneusement mesurée. Ils se mouvaient avec une telle grâce... On aurait dit des dieux blonds. Il les observait souvent quand ils ne faisaient pas attention à lui. Il aimait surtout regarder Diana Estes, cette femme si blonde, à la peau si pâle qu'elle paraissait presque translucide.

Après leur départ, il resta seul dans le labo et put se détendre. Il y avait tellement de conflits à bord de cette station... ça lui mettait les

nerfs en boule et ça nuisait à sa concentration. C'était, par nature, un taciturne qui préférait travailler dans son coin. Il comprenait assez bien l'anglais, mais le parler lui demandait un effort, et il trouvait épuisant de faire la conversation. Il se sentait bien mieux tout seul, dans le silence, en la seule compagnie de ses animaux de laboratoire.

Il regarda par le hublot les souris de l'animalerie et il eut un sourire. D'un côté de la paroi de séparation, il y avait douze mâles et, de l'autre côté, douze femelles. Quand il était petit, au Japon, il avait des lapins et il aimait les serrer contre lui. Mais ces souris n'étaient pas des animaux de compagnie ; elles étaient isolées du contact avec les êtres humains, et l'air qu'elles respiraient était filtré et conditionné avant de retourner dans la station orbitale. Il ne les touchait jamais à main nue. Tous les spécimens biologiques, des bactéries aux rats de labo, étaient manipulés à l'aide des boîtes à gants qui se trouvaient à côté, de sorte qu'ils ne risquaient pas de contaminer l'air de la station.

Aujourd'hui, c'était le jour des prises de sang. Il n'aimait pas beaucoup ça. L'idée d'enfoncer des aiguilles dans ces souris lui déplaisait. Il murmura – en japonais – quelques mots d'excuse tout en mettant les mains dans les gants et transféra la première souris dans la zone de travail hermétique. Elle se débattit. Il la lâcha, la laissant planer en apesanteur pendant qu'il préparait la seringue. Il trouvait pathétique le spectacle de cette pauvre bête qui remuait frénétiquement ses petites pattes sans réussir à avancer d'un millimètre. Comme elle n'avait pas de point d'appui, elle restait suspendue dans le vide, impuissante.

Tout étant paré pour le prélèvement, il tendit ses mains gantées afin de rattraper la souris. Il remarqua seulement à ce moment-là le globule bleu-vert qui planait à côté. Si près d'elle, en fait, qu'elle lui donna un petit coup de sa langue rose, comme pour la goûter. Kenichi éclata de rire. Avaler des globules de liquide en suspension était une chose que les astronautes faisaient par jeu, et c'était ce que la souris semblait faire maintenant : s'amuser avec un nouveau jouet.

Puis il commença à se demander d'où venait la substance bleu-vert. Bill avait utilisé la boîte à gants. Aurait-il renversé un produit toxique ?

Kenichi flotta vers le poste d'ordinateur et regarda le protocole expérimental que Bill avait appelé en dernier. C'était le CCU#23, une culture de cellules. Il fut rassuré par la lecture du protocole : allons, le globule ne contenait rien de dangereux. Les archéobactéries étaient des organismes marins monocellulaires, sans caractéristiques pathogènes.

Satisfait, il retourna à la boîte à gants, y glissa les deux mains et reprit la seringue.

16 juillet

Liaison radio air-sol coupée.

Jack regarda la traînée blanche qui balafrait l'azur et sentit une terreur abjecte lui poignarder l'âme. Malgré le soleil qui lui cuisait le visage, il était baigné d'une sueur glacée. Il parcourut le ciel du regard. Où était passée la navette ? Il y avait quelques secondes à peine, elle décrivait une parabole dans un ciel sans nuages. Il avait d'abord senti les vibrations du sol ébranlé par le tonnerre du décollage. Puis elle avait pris son essor, et il avait senti son cœur s'envoler avec elle, propulsé par le rugissement des fusées. Il l'avait suivie des yeux jusqu'à ce qu'elle ne soit plus qu'une tête d'épingle qui étincelait au soleil.

Et maintenant, il ne la voyait plus. Ce qui avait été un plumet blanc, rectiligne, était maintenant une traînée déchiquetée de fumée noire.

Il scruta frénétiquement le ciel et surprit un tourbillon d'images vertigineux. Du feu dans le ciel. Une fourche diabolique de fumée. Des fragments déchiquetés tombant vers la mer.

Liaison radio coupée.

Il se réveilla, haletant, baignant dans sa sueur. Il faisait grand jour, et le soleil brillait, brûlant comme un brasier, par la fenêtre de sa chambre.

Il s'assit en gémissant au bord de son lit et se prit la tête à deux mains. Il avait oublié de rallumer le climatiseur, cette nuit-là, et sa chambre était une fournaise. Il alla, en titubant, actionner l'interrupteur, et se laissa retomber comme une masse sur son lit. Il poussa un soupir de soulagement en sentant l'air frais tomber de la bouche d'aération.

Toujours le même cauchemar.

Il se frotta la figure en essayant de chasser ces images, mais elles étaient irrémédiablement gravées dans sa mémoire. Il était en première année de fac lors de l'explosion de *Challenger*. Il traversait le salon adjacent au dortoir quand la télé avait diffusé les premières images de la catastrophe. Il avait revu cet horrible plan un nombre incalculable de fois, ce jour-là et les jours suivants, et il s'était si profondément incrusté dans son subconscient qu'il était devenu aussi

réel pour lui que s'il avait été sur place, à Cap Canaveral, ce matin-là.

Et voilà que ce souvenir refaisait surface dans ses cauchemars.

C'est à cause du départ d'Emma dans l'espace.

Il resta un long moment sous la douche, la tête sous le jet d'eau fraîche, comme s'il espérait diluer les dernières traces de son rêve. Il avait trois semaines de vacances à prendre, à partir de la semaine suivante, mais il n'était pas d'humeur à se détendre. Il n'avait pas pris la mer depuis des mois. Peut-être quelques semaines de voile, loin de la fureur de la ville, seraient-elles la meilleure des thérapies. Rien que lui, la mer et les étoiles.

Il y avait longtemps qu'il n'avait pas vraiment regardé les étoiles. Ces derniers temps, il semblait même éviter de les voir. Son regard avait toujours été attiré vers le haut, depuis qu'il était petit garçon. Sa mère lui avait raconté qu'un soir, quand il était tout petit, il s'était dressé sur la pelouse et avait levé les bras au ciel, comme pour attraper la Lune. En voyant qu'il n'y arrivait pas, il avait poussé un hurlement de frustration.

La lune, les étoiles, le noir de l'espace – tout cela était à présent hors d'atteinte, pour lui, et il avait souvent l'impression d'être redevenu ce petit garçon qui hurlait de rage, les pieds rivés à la Terre, les mains tendues vers le ciel.

Il coupa la douche et resta un moment tête basse, les cheveux dégoulinants, les mains appuyées au carrelage. *On est le 16 juillet*, se dit-il. *Emma part dans huit jours*. Il sentait la fraîcheur de l'eau sur son menton.

Dix minutes plus tard, il était habillé et au volant de sa voiture.

Ce jour-là, un mardi, Emma et son nouvel équipage devaient achever leurs trois jours de simulation intégrée. Elle serait sûrement fatiguée, elle n'aurait pas envie de le voir. Mais demain, il serait trop tard. Elle partirait pour Cap Canaveral. Et là, elle serait hors d'atteinte.

Au Johnson Space Center, il se gara sur le parking du bâtiment 30, présenta son badge de la NASA à la Sécurité et monta au trot vers la salle de contrôle de la navette. Il trouva tout le monde crispé et peu loquace. Les trois jours de simulation intégrée constituaient une sorte d'examen de passage pour les astronautes et l'équipe à terre, un déroulement complet de la mission, depuis le lancement jusqu'à l'atterrissage, agrémenté d'assez de problèmes critiques et d'incidents de fonctionnement pour que tout le monde reste en alerte. Trois équipes de contrôleurs s'étaient relayées plusieurs fois dans la salle au cours des trois derniers jours, et les deux douzaines d'hommes et de femmes qui étaient maintenant assis devant les consoles avaient l'air hagards. Les poubelles débordaient de gobelets à café et de canettes de Pepsi light. Quelques-uns des contrôleurs repérèrent Jack et le

saluèrent d'un signe de tête, mais l'heure n'était pas aux grandes retrouvailles. Ils avaient une crise grave sur les bras, et tout le monde était tendu. Il y avait des mois que Jack n'avait pas remis les pieds dans la salle de contrôle, mais rien n'avait changé. C'était toujours comme ça, chaque fois qu'une mission était sur le départ. Il y avait de l'électricité dans l'air.

Il s'approcha de la troisième rangée de consoles et de Randy Carpenter, le directeur de vol de la navette, mais il était trop absorbé, à ce moment-là, pour lui adresser la parole. Carpenter était le grand-prêtre des directeurs de vol du programme spatial. Pour le moment, il dressait ses cent trente kilos de carcasse dans la salle de contrôle, l'estomac en avant, les pieds écartés comme un capitaine de navire s'efforçant de garder son équilibre sur le pont, malgré la houle. C'était Carpenter qui commandait, dans cette salle. Il offrait, comme il se plaisait à le dire, « un exemple de premier choix de ce qu'un gros binoclard peut arriver à faire dans la vie ». Contrairement à Gene Krantz, le légendaire directeur de vol dont la devise, « L'échec n'est pas envisageable », avait fait une vedette des médias, Carpenter n'était vraiment connu qu'à la NASA. Il n'était pas très photogénique, ce qui en faisait un héros médiatique peu plausible, de toute façon.

En suivant l'échange sur le circuit audio, Jack reconstitua rapidement la nature de la crise à laquelle Carpenter était confronté. Jack avait eu le même problème lors de sa propre simulation intégrée, il y avait deux ans de ça, alors qu'il faisait encore partie du corps des astronautes et se préparait pour la mission 145. L'équipage de la navette avait signalé une chute vertigineuse de pression dans la cabine, symptomatique d'une fuite d'air. Ils n'avaient pas le temps d'en rechercher l'origine ; ils devaient procéder de toute urgence à la manœuvre de désorbitation.

Le contrôleur chargé de la dynamique, dont la console se trouvait sur la rangée frontale qu'on appelait la Tranchée, calculait rapidement les trajectoires de vol afin de déterminer le meilleur terrain d'atterrissage. Personne ne prenait cela pour un jeu. Ils étaient trop conscients que si le problème avait été réel, sept personnes auraient pu y laisser leur peau.

— Pression de la cabine descendue à 0,95 bar, annonça le contrôleur de l'environnement.

— Base aérienne d'Edwards, annonça le contrôleur de la dynamique. Contact à treize heures environ.

— À ce rythme-là, la pression de la cabine va descendre en dessous d'un demi-bar, reprit le contrôleur de l'environnement. Recommandez-leur de mettre tout de suite leurs casques. Avant l'initialisation de la séquence de rentrée.

Le contrôleur des communications relaya la consigne à *Atlantis*.

— Bien reçu, répondit le commandant Vance. Casques mis. Nous initialisons la manœuvre de désorbitation.

Jack fut pris, malgré lui, par le jeu, par le ton pressant des protagonistes. Alors que les secondes passaient, il gardait les yeux rivés à l'écran central sur le devant de la salle, où la trajectoire de l'orbiteur était matérialisée sur une carte globale. Il avait beau savoir que tous les problèmes étaient imaginaires et provoqués par une équipe de simulation perverse, il était pris par la sinistre gravité de l'exercice. Il ne se rendait même pas compte qu'il regardait, tous les muscles tendus, les chiffres qui défilaient sur l'écran.

La pression de la cabine tomba à 0,48 bar.

Atlantis entra dans les couches supérieures de l'atmosphère. C'était le début du black-out radio, qui durerait dix minutes. Dix longues minutes de silence, dues à la friction de la rentrée qui ionisait l'air autour de l'orbiteur, coupant toutes les communications.

— *Atlantis*, vous me recevez ? *Atlantis* ? Soudain, la voix du commandant Vance annonça :

— Nous vous recevons fort et clair, Houston. L'atterrissage, quelques instants plus tard, fut parfait. Fin de la partie.

Des applaudissements éclatèrent dans la salle de contrôle.

— C'est bon, les gars ! Excellent boulot ! fit Carpenter. Débriefing à quinze heures. On s'arrête pour casser la croûte.

Il ôta son casque et remarqua Jack pour la première fois.

— Hé, ça fait un bail qu'on ne vous a pas vu dans le secteur !

— Je jouais au docteur avec des civils.

— La chasse aux dollars, hein ? Jack éclata de rire.

— C'est ça. Il faudra que vous me disiez quoi faire de tout cet argent. La simu s'est bien passée ? demanda-t-il en parcourant du regard les contrôleurs qui se détendaient maintenant devant leurs consoles en déballant les sacs en papier marron contenant des sandwiches et des canettes de soda.

— Je suis très content. On s'est bien tirés de tous les incidents.

— Et l'équipage de la navette ?

— Fin prêt. Emma comme les autres, ajouta-t-il avec un regard appuyé. Elle est dans son élément, Jack, alors ne la perturbez pas. En ce moment, c'est de concentration qu'elle a besoin.

Ce n'était pas qu'un conseil amical, c'était un avertissement : *Gardez vos problèmes personnels pour vous. Ne venez pas me sabrer le moral de mes hommes.*

Jack attendit, l'oreille basse, un peu contrit, dans la chaleur écrasante. Emma sortit du bâtiment 5, qui hébergeait les simulateurs de vol, en même temps que les autres membres de l'équipage. Quelqu'un venait manifestement de lâcher une blague, parce qu'ils étaient tous hilares. Puis elle vit Jack et son sourire s'effaça.

— Je ne savais pas que tu devais venir, dit-elle.

— Moi non plus, répondit-il un peu piteusement, avec un haussement d'épaules.

— Débriefing dans dix minutes, annonça Vance.

— J'y serai, répondit-elle. Allez-y, je vous rejoins. Elle attendit que ses compagnons s'éloignent et se tourna vers Jack.

— Je n'ai pas beaucoup de temps, déclara-t-elle. Écoute, je sais que cette mission complique tout. Si tu es là pour les papiers du divorce, je te promets de les signer dès mon retour.

— Je ne suis pas venu pour ça.

— Alors il y a autre chose ?

— Ouais, fit-il après un instant de silence. Humphrey. Quel est son vétérinaire, déjà ? Au cas où il avalerait une boule de poils ou je ne sais quoi.

— C'est toujours le même, répondit-elle, intriguée. Le Dr Goldsmith.

— Ah oui.

Ils restèrent un moment plantés là, sans rien dire, sous le soleil qui leur martelait le crâne. Il sentait la sueur couler dans son dos. Soudain, elle lui parut petite, comme impalpable. Et pourtant c'était une femme qui aurait sauté d'un avion. Elle montait mieux que lui à cheval, elle savait faire des figures autour de lui sur la piste de danse. Sa femme, belle et intrépide.

Elle se retourna vers le bâtiment 30 où son équipe l'attendait.

— Il faut vraiment que j'y aille, Jack.

— Quand pars-tu pour Cap Canaveral ?

— À six heures, demain matin.

— Toute la tribu prend l'avion pour le lancement ?

— Évidemment. Tu ne seras pas là, hein ? demanda-t-elle après une pause.

Il ne pouvait chasser de son esprit le cauchemar de *Challenger*, les panaches de fumée noire, furieuse, balafrant le ciel bleu. *Je ne peux pas voir ça*, pensa-t-il. *Je ne peux pas affronter ça*. Il secoua la tête.

— Non.

Elle accueillit sa réponse avec un petit hochement de tête glacial et un regard qui voulait dire : « Je peux prendre de grands airs détachés, moi aussi. » Elle s'éloignait de lui, elle était déjà prête à partir.

— Emma..., fit-il en la prenant doucement par le bras, l'obligeant à se retourner. Tu vas me manquer.

— Mais oui, bien sûr, soupira-t-elle.

— Non, je t'assure.

— Tu restes parfois des semaines sans téléphoner, et voilà que je vais te manquer, lança-t-elle en riant.

Il fut frappé par l'amertume de sa voix. Et par la vérité de ses

paroles. Il l'évitait délibérément depuis quelques mois. Il trouvait pénible de se trouver dans son environnement immédiat, parce que sa réussite ne faisait qu'amplifier son propre sentiment d'échec.

Tout espoir de réconciliation était vain, il le voyait rien qu'à la froideur de son regard. Il n'y avait plus qu'à faire preuve d'élégance.

Il détourna les yeux, soudain incapable de soutenir son regard.

— Je suis juste venu te souhaiter bon voyage. Que tout aille bien, et une superbe aventure. Fais-moi signe quand tu passeras au-dessus de Houston ; je regarderai.

La station spatiale ressemblerait à une étoile mouvante, plus brillante que Vénus, filant dans le ciel.

— D'accord. Et toi, tu répondras, hein ?

Ils réussirent tous les deux à sourire. Leurs adieux seraient donc civilisés. Il ouvrit les bras et elle se pencha pour l'embrasser. Ce fut un baiser bref et maladroit, comme s'ils étaient deux étrangers s'étreignant pour la première fois. Il sentit son corps, si chaud et vivant, collé contre le sien. Puis elle recula et repartit vers le bâtiment du contrôle de mission.

Elle se retourna une fois, pour un dernier salut de la main. Comme il plissait les paupières pour s'abriter les yeux du soleil aveuglant, il ne vit qu'une silhouette noire aux cheveux voltigeant dans le vent brûlant. Et il sut qu'il ne l'aimerait jamais davantage qu'en cet instant, alors qu'il la regardait s'éloigner.

19 juillet

Cap Canaveral

Même de loin, c'était une vision à couper le souffle. Dans la lumière aveuglante des projecteurs, la navette Atlantis accouplée à son gigantesque réservoir orange et aux deux moteurs d'appoint jumeaux se dressait sur le pas de tir 39 B comme un phare monumental dans les ténèbres de la nuit. Elle pourrait la voir un nombre incalculable de fois, cette image de la navette éclairée sur le pas de tir lui ferait toujours la même impression phénoménale.

Les autres membres de l'équipage, qui se trouvaient à côté d'elle sur le tarmac, étaient aussi silencieux. Ils s'étaient réveillés à deux heures du matin afin de modifier leur cycle de sommeil, et ils avaient quitté leurs quartiers, au troisième étage du bâtiment des opérations de départ, pour avoir une vision nocturne du monstre qui allait les emmener dans l'espace. Un oiseau de nuit poussa un cri. La brise soufflant du golfe rafraîchissait l'air, chassant les miasmes des marais environnants.

— On se sent tout petit, à côté, hein ? fit le commandant Vance avec son doux accent traînant du Texas.

Les autres acquiescèrent dans un murmure.

— Aussi petit qu'une fourmi, ajouta Chenoweth, le bleu de l'équipe. J'oublie toujours à quel point elle est énorme, et quand je la vois je me dis, Seigneur, toute cette puissance... Et je pense que je suis un sacré putain de veinard de pouvoir monter dedans.

Ils éclatèrent tous de rire, mais d'un rire étouffé, un peu gêné, de paroissiens dans une église.

— Je n'aurais jamais cru qu'une semaine puisse passer aussi lentement, reprit Chenoweth.

Ce serait sa première mission à bord de la navette, et il était tellement excité qu'il donnait l'impression de générer son propre champ électrique.

— Ce gaillard en a assez d'être puceau, dit Vance.

— C'est foutrement vrai. J'ai hâte d'être là-haut. Vous connaissez tous le secret, vous autres, ajouta-t-il en levant vers le ciel un regard avide, et j'ai hâte de le découvrir.

Le secret. Celui que partageaient les heureux élus qui avaient réussi à monter là-haut. Ce n'était pas un secret qu'on pouvait transmettre ; il fallait le vivre en personne, voir de ses propres yeux les ténèbres de l'espace et le bleu de la Terre, tout en bas. Être collé au dossier de son siège par la poussée des fusées. Les astronautes qui revenaient de l'espace arboraient souvent un sourire entendu. Un sourire qui disait : *Je sais des choses que peu d'humains sauront jamais.*

C'est le sourire qu'avait Emma en émergeant du cockpit d'*Atlantis*, deux ans plus tôt. Elle s'était avancée dans le soleil, les jambes tremblantes, et elle avait regardé le ciel d'un bleu stupéfiant. Au cours des huit jours qu'elle avait passés à bord de l'orbiteur, elle avait vu le soleil se lever cent trente fois, elle avait vu les flammes dévorer la forêt au Brésil, elle avait vu l'œil d'un cyclone qui tourbillonnait au-dessus des îles Samoa. Elle avait vu une Terre qui paraissait d'une fragilité pathétique. Elle en était revenue changée à jamais.

D'ici cinq jours, à moins d'une catastrophe, Chenoweth partagerait le secret.

— Il est temps de faire briller la lumière sur ces rétines, dit Chenoweth. Mon cerveau se croit encore en pleine nuit.

— On est en pleine nuit, confirma Emma.

— Les gars, pour nous, c'est le début de la journée, rectifia Vance.

D'eux tous, c'était celui qui avait le plus vite réussi à réadapter son rythme circadien au nouveau cycle de veille et de sommeil. Il entra dans le bâtiment des opérations de départ pour commencer sa journée de travail. À trois heures du matin.

Les autres le suivirent. Seule Emma s'attarda un moment dehors à regarder la navette. La veille, on les avait conduits sur le pas de tir pour une dernière répétition des procédures de sauvetage de

l'équipage. Vue de près, en plein jour, la navette était d'une blancheur aveuglante, et trop énorme pour être appréhendée d'un seul coup d'œil. On ne pouvait en voir qu'une petite partie à la fois. Le nez. Les ailes. Les tuiles noires, pareilles à des écailles reptiliennes, du ventre. À la lumière du jour, elle paraissait bien réelle et concrète. Et là, éclairée sur le fond noir du ciel, elle n'avait pas l'air d'être de ce monde.

Dans la frénésie des préparatifs, Emma n'avait pas laissé prise à la peur. Elle avait fermement banni tout regret. Elle était prête à partir. Elle voulait partir. Mais à présent, elle éprouvait une vague appréhension.

Elle leva les yeux vers le ciel, vit les étoiles qui disparaissaient derrière une mer de nuages. Le temps allait changer. Elle se retourna avec un frisson et entra dans le bâtiment. Dans la lumière.

23 juillet

Houston

Debbie Haning avait une demi-douzaine de tuyaux dans le corps. Elle avait dans la gorge un tube de trachéo, par lequel on lui envoyait de l'oxygène dans les poumons. Une sonde gastrique introduite dans sa narine gauche descendait le long de son œsophage, jusque dans son estomac. Une autre sonde évacuait son urine, deux cathéters lui injectaient des fluides dans les veines, et dans son poignet était plantée l'aiguille d'une perfusion. Sur un oscilloscope dansait le tracé de son rythme cardiaque. Jack jeta un coup d'œil aux potences de perfusion accrochées au-dessus du lit, vit que les poches contenaient de puissants antibiotiques. C'était mauvais signe ; ça voulait dire qu'elle avait contracté une infection. Pas étonnant, au bout de deux semaines de coma. Le moindre trou dans la peau, le moindre tuyau de plastique, et c'était la porte ouverte aux microbes. Une guerre faisait rage dans le système circulatoire de Debbie.

Jack avait compris tout ça au premier coup d'œil, mais il ne dit rien à la mère de Debbie qui était assise à côté du lit, les deux mains crispées sur celle de sa fille. Debbie avait le visage flasque, la mâchoire pendante, les paupières entrouvertes. Elle était toujours plongée dans un coma profond, inconsciente de tout, même de la souffrance.

Quand Jack entra dans la salle, Margaret leva les yeux et le salua d'un hochement de tête.

— Elle a passé une mauvaise nuit, dit-elle. La fièvre. Ils ne savent pas d'où ça vient.

— Elle devrait s'en sortir avec les antibiotiques.

— Et après ? On traite l'infection, mais que va-t-il se passer

ensuite ? Elle n'aurait pas voulu ça, reprit-elle en inspirant un bon coup. Tous ces tuyaux, ces aiguilles. Elle aurait voulu qu'on la laisse partir.

— Il est trop tôt pour renoncer. L'électroencéphalogramme est encore actif. Elle n'est pas cliniquement morte.

— Alors pourquoi ne se réveille-t-elle pas ?

— Elle est jeune. Elle a toutes les raisons de vivre.

— Ce n'est pas une vie, ça.

Margaret regarda la main de sa fille. Elle était toute tuméfiée, marquée par les injections et les perfusions.

— Quand son père est mort, Debbie m'a dit qu'elle ne voudrait pas finir comme ça. Attachée sur un lit, alimentée de force, par des tuyaux. Je n'arrête pas d'y penser. À ce qu'elle disait... Qu'est-ce que vous feriez, vous, si c'était votre femme ? ajouta-t-elle en le regardant.

— Je ne renoncerais pas si vite.

— Même si elle vous avait dit qu'elle ne voulait pas finir comme ça ? Il réfléchit un instant. Et répondit, avec conviction :

— La décision m'appartiendrait, en fin de compte. Peu importe ce qu'elle, ou n'importe qui, pourrait me dire. Je ne laisserais pas tomber une personne que j'aime. Jamais. Je ne baisserais pas les bras tant qu'il resterait le moindre espoir de la sauver.

Ses paroles ne réconfortèrent pas la pauvre femme. Il n'avait pas le droit de l'interroger sur ses croyances, ses convictions, mais elle lui avait demandé son avis, et sa réponse était venue du cœur, pas de la tête.

Il lui donna une dernière petite tape sur l'épaule et quitta la pièce. La nature leur ôterait vraisemblablement la décision. Un patient comateux avec une infection généralisée avait déjà un pied dans la tombe.

Il quitta l'unité de soins intensifs en proie à de sombres pensées et prit l'ascenseur. C'était une façon déprimante d'inaugurer ses vacances. Son premier arrêt, décida-t-il en sortant au niveau de l'accueil, serait pour l'épicerie du coin où il achèterait un pack de bières. Une canette bien fraîche et un après-midi passé à charger le bateau, voilà ce qu'il lui fallait avant toute chose. Ça lui changerait les idées.

— Soins intensifs, code bleu ! Soins intensifs, code bleu !

Il leva brusquement la tête en entendant l'appel relayé par l'interphone de l'hôpital. *Debbie* ! se dit-il, et il fonça vers l'escalier.

Son box, dans l'unité de soins intensifs, grouillait déjà de monde. Il joua des coudes pour se frayer un chemin entre les infirmiers et jeta un coup d'œil à l'écran du système de monitoring. Elle fibrillait ! Son cœur était une boule de muscles tétanisés, incapable de pomper le sang, et donc de maintenir son cerveau en vie.

— Une ampoule d'adré en IV ! lança une infirmière.

— Tout le monde recule !

Jack vit le corps tressauter sous la décharge du défibrillateur, il vit le tracé bondir sur le moniteur, puis redevenir plat. Elle fibrillait toujours.

Une infirmière effectuait un massage cardiaque, ses cheveux voletant à chaque pression sur la poitrine. Le Dr Salomon, le neurologue, s'approcha du lit.

— On lui a fait de la cordarone ? demanda-t-il en jetant un coup d'œil à Jack.

— Elle passe, mais ça ne fait rien.

Jack regarda à nouveau le tracé. La fibrillation était passée de forte à faible amplitude. Elle évoluait vers un tracé plat.

— On l'a déjà choquée quatre fois, dit Salomon. Impossible d'obtenir un rythme.

— Vous avez essayé l'adré en intracardiaque ?

— On n'a plus rien à perdre. Allons-y !

L'infirmière prépara une seringue d'adrénaline et fixa une longue aiguille intracardiaque. Jack la prit en se disant que le combat était perdu d'avance. Ça ne changerait rien. Mais il pensait à Bill Haning, qui attendait de redescendre sur Terre et de retrouver sa femme. Puis il pensa à ce qu'il avait dit à Margaret, il y avait quelques instants à peine.

Pour quelqu'un que j'aime, jamais je ne baisserais les bras. Jamais. Pas tant qu'il y aurait le moindre espoir de le sauver.

Il regarda Debbie et, l'espace d'un instant troublant, l'image d'Emma lui traversa l'esprit. Il déglutit péniblement et dit :

— Cessez la compression.

L'infirmière leva les mains de son sternum.

Jack désinfecta rapidement la zone à la Bétadine et présenta la pointe de l'aiguille sous l'appendice xiphoïde. Il sentit son propre poulx faire un bond au moment où il l'enfonça dans la poitrine en tirant doucement sur le piston.

Un petit jaillissement de sang lui confirma qu'il était dans le cœur...

D'une seule pression du piston, il injecta la totalité de la dose d'adrénaline et retira l'aiguille.

— Reprenez le massage, dit-il en regardant le moniteur.

Allez, Debbie, bagarre-toi ; merde ! Tu ne vas pas nous claquer dans les doigts. Ne laisse pas tomber Bill.

Dans la pièce, on aurait entendu voler une mouche. Tout le monde avait les yeux fixés sur le moniteur. Le tracé était plat, le myocarde était en train de mourir, cellule après cellule. Personne n'avait besoin de parler ; tous avaient l'air consternés.

Elle est tellement jeune, se dit Jack. Trente-six ans.

Le même âge qu'Emma.

C'est le Dr Salomon qui prit la décision.

— C'est fini, dit-il tout bas. Heure de la mort : onze heures quinze.

L'infirmière qui effectuait le massage cardiaque recula avec raideur. Sous les lumières éclatantes de la salle, le torse livide de Debbie brillait comme du plastique. Un mannequin. Pas la femme pleine de joie de vivre que Jack avait rencontrée cinq ans plus tôt à une soirée de la NASA donnée sous les étoiles.

Margaret entra dans la petite pièce. Elle resta un moment plantée là, sans mot dire, comme si elle ne reconnaissait pas sa propre fille. Le Dr Salomon mit la main sur son épaule et dit doucement :

— C'est arrivé si vite. Nous n'avons rien pu faire.

— J'aurais dû être là, répondit Margaret d'une voix brisée.

— Nous avons fait tout ce qui était en notre pouvoir, reprit le Dr Salomon. Je suis vraiment navré.

— C'est pour Bill que je suis navrée, dit Margaret en prenant la main de sa fille pour l'embrasser. Il aurait voulu être là. Il ne se le pardonnera jamais.

Jack sortit de la petite pièce et se laissa tomber sur une chaise, au poste des infirmières. Les paroles de Margaret retentissaient encore dans sa tête. *Il aurait voulu être là. Il ne se le pardonnera jamais.*

Il regarda le téléphone. *Et moi, qu'est-ce que je fous là ?* se demanda-t-il.

Il prit un bottin sur le bureau de la salle de garde, le feuilleta, décrocha le téléphone et fit un numéro.

— Lone Star Travel, entonna une voix féminine.

— Je voudrais aller à Cap Canaveral...

L'air humide de Merritt Island entraînait par la vitre ouverte de la voiture de location. Ça sentait la jungle, le sol détrempé et la végétation pourrissante. La route qui menait au Kennedy Space Center était étrangement sauvage. Elle était bordée de plantations d'orangers, de baraques à beignets délabrées et de dépotoirs pleins de pièces de missiles au rebut, envahis par les mauvaises herbes. Dans la lumière déclinante, Jack vit, devant lui, les feux arrière de centaines de voitures qui avançaient au pas. Il allait se trouver pris dans la nasse, prisonnier de la meute de touristes qui cherchaient un endroit où se garer afin d'assister au lancement du lendemain matin.

Il ne voyait pas l'intérêt de se retrouver dans ce bordel. Non plus que d'essayer de forcer la porte de Port Canaveral. À cette heure-ci, les astronautes dormaient, de toute façon. Il était arrivé trop tard pour lui dire au revoir.

Il sortit de la file, fit demi-tour et repartit vers l'autoroute Al A. La route de Cocoa Beach.

Depuis l'époque d'Alan Shepard et de la première *Mercury 7*, Cocoa Beach était le point de ralliement des astronautes. C'était une enfilade d'hôtels, de bars et de boutiques à tee-shirts un peu miteuses qui s'étirait le long d'une bande de terre coincée entre la Banana River, à l'ouest, et l'Atlantique, à l'est. Jack connaissait bien le coin, du Tokyo Steak House au Moon Shot Bar. Il faisait jadis son jogging sur la même plage que John Glenn. Il y avait deux ans exactement, il était à Jetty Park et il regardait le pas de tir 39 A, de l'autre côté de la Banana River. Il admirait la navette, sa navette, le gros oiseau qui devait l'emmener dans l'espace. Ce souvenir était encore auréolé de douleur. Il se rappelait une longue course, par une après-midi torride. La douleur subite, crucifiante, qui lui avait poignardé le côté. Une souffrance si terrible qu'il s'était retrouvé à genoux, plié en deux. Et puis, à travers un brouillard hypnotique, le sombre visage du médecin de mission qui le regardait, aux urgences, et lui annonçait la mauvaise nouvelle. Un calcul rénal.

Il avait été rayé de la mission.

Mais le plus grave c'est que, du coup, il avait fait aussi une croix sur son avenir dans l'espace. Les antécédents de calcul rénal figuraient

au nombre des rares problèmes susceptibles de clouer un astronaute à terre. La microgravité provoquait des changements physiologiques dans les fluides corporels, qui entraînaient une déshydratation. Et occasionnaient aussi des fuites de calcium dans les os. Ces facteurs cumulés accroissaient le risque de faire un nouveau calcul pendant la mission, et ce risque, la NASA n'était pas disposée à le prendre. Bien que faisant encore partie du corps des astronautes, Jack était, de fait, rivé au sol. Il s'était accroché pendant un an, dans l'espoir de faire partie d'un nouvel équipage, mais n'avait plus jamais été choisi. Il était condamné à errer à jamais dans les couloirs de JSC, tel un astronaute fantôme en quête d'une mission.

Retour rapide au présent. Il était de nouveau à Cap Canaveral, mais plus comme astronaute : comme un touriste lambda, un de ces gloutons optiques, ronchons et désœuvrés, qui se traînaient sur l'A1 A. Tous les hôtels à soixante kilomètres à la ronde étaient complets, et il en avait assez d'être au volant.

Il tourna dans le parking du Hilton et alla au bar.

L'endroit avait bien changé depuis la dernière fois qu'il y avait mis les pieds. La moquette était neuve, il y avait de nouveaux tabourets, des fougères accrochées au plafond. Dans le temps, c'était un endroit plutôt décrépit, un vieux Hilton sur un vieil itinéraire touristique. Il n'y avait plus d'hôtels quatre étoiles sur Cocoa Beach. C'était de loin ce qu'il y avait de plus luxueux dans le coin.

Il commanda un whisky à l'eau et jeta un coup d'œil à la télévision, au-dessus du bar. Elle diffusait la chaîne officielle de la NASA. La navette *Atlantis* occupait tout l'écran, illuminée *a giorno* par les projecteurs, environnée par une vapeur spectrale. Emma allait partir dans l'espace. En regardant l'écran, il imagina les milliers de mètres de câbles et de fils électriques qui serpentaient dans la coque, les innombrables interrupteurs, les bus de données, les vis, les joints et les rivets. Ces millions de choses qui pouvaient tomber en panne. C'était un miracle que ça se passe généralement si bien, que les hommes, malgré leur imperfection, arrivent à concevoir et à construire un engin assez fiable pour que sept personnes acceptent de monter dedans. *Je vous en prie*, implora-t-il mentalement, *faites que ce lancement soit parfait. Que tout le monde fasse parfaitement son travail, que pas un boulon ne se desserre. Il faut qu'il soit parfait parce que mon Emma est à bord.*

Une femme s'assit sur un tabouret, à côté de lui, et dit :

— Je me demande à quoi ils peuvent bien penser, tout de suite.

Il se tourna vers elle, et ses pensées furent momentanément distraites par un aperçu fugitif de cuisse. Une fille mince, une de ces blondes lumineuses au visage parfait. D'une parfaite banalité, qu'on oubliait une heure après l'avoir vu.

— Qui ça ? demanda-t-il.

— Les astronautes. Si ça se trouve, ils se disent : « Et merde ! Dans quelle galère je me suis encore fourré ! »

Il haussa les épaules, ingurgita une gorgée de scotch.

— Ils ne pensent à rien du tout, en ce moment. Ils dorment.

— Moi, je n'arriverais pas à dormir.

— Leur rythme circadien a été complètement modifié. Ils ont dû aller se coucher il y a deux heures.

— Non, je veux dire, je ne pourrais pas fermer l'œil. Je serais là, les yeux grands ouverts, à chercher un moyen de me tirer de ce guêpier.

— Je vous garantis que s'ils n'arrivent pas à dormir, c'est parce qu'ils ont hâte de grimper dans ce gros oiseau et de filer dans le ciel ! dit-il en riant.

Elle le regarda avec étonnement.

— Vous faites partie du programme, hein ?

— J'en ai fait partie. Du corps des astronautes.

— Vous n'en faites plus partie ?

Il porta son verre à ses lèvres, sentit les cubes de glace heurter durement ses dents.

— J'ai pris ma retraite.

Il posa son verre vide, se leva et vit un éclair de déception briller dans les yeux de la femme. Il se risqua à envisager le tour que pourrait prendre la soirée s'il restait, s'il poursuivait la conversation. Une compagnie agréable. La perspective des prolongements possibles.

Alors il régla l'addition et quitta le Hilton.

À minuit, il était planté sur la plage à Jetty Park et regardait le pas de tir 39 B, de l'autre côté de l'eau. *Je suis là*, pensa-t-il. *Tu ne le sais pas, mais je suis là, avec toi.*

Il s'assit sur le sable et attendit l'aube.

24 juillet

Houston

« Un système de haute pression centré sur le golfe devrait garantir un ciel dégagé au-dessus de Cap Canaveral, si bien que l'atterrissage avec retour au site de lancement est go. Il y a des passages de nuages intermittents au-dessus de la base aérienne d'Edwards, mais le ciel devrait être dégagé au moment du lancement. Le terrain d'atterrissage de secours de Saragosse, en Espagne, est encore dégagé et devrait être go. Le site de Moron, en Espagne, est aussi dégagé et go. À Ben Guerir, au Maroc, on signale des vents soutenus et des tempêtes de sable. Ce site n'est donc pas envisageable en cas d'atterrissage d'urgence. »

Le premier rapport météo de la journée, diffusé simultanément à

Cap Canaveral, était satisfaisant, et Carpenter, le directeur de vol de la navette, était content. Le lancement était toujours go. Les mauvaises conditions météo au-dessus de l'aéroport de Ben Guerir n'étaient qu'un inconvénient mineur, puisque les deux terrains d'atterrissage d'urgence transatlantiques étaient dégagés. Ce n'étaient que des solutions de rechange au cas où toutes les autres mesures de repli auraient échoué, n'importe comment ; les terrains d'atterrissage d'urgence ne serviraient qu'en cas d'avarie majeure.

Il parcourut du regard la salle de contrôle à l'affût du moindre pépin. Tout le monde était sous pression, et la tension montait, comme toujours avant un lancement, ce qui était une bonne chose. Le jour où ils cesseraient de s'en faire, c'est là qu'ils feraient des bêtises. Carpenter tenait à ce que son personnel soit sur les nerfs, toutes les synapses crépitantes – un niveau d'éveil qui, à minuit, exigeait une dose supplémentaire d'adrénaline.

Carpenter était aussi tendu que tous les autres, bien que le compte à rebours se déroulât exactement comme prévu. L'équipe d'inspection de Kennedy avait achevé toutes les vérifications. Les contrôleurs chargés de la dynamique avaient reconfirmé le lancement à la seconde près. Et au même moment, des milliers de gens de toute sorte suivaient le même compte à rebours.

À Cap Canaveral, où la navette était prête pour le lancement, la même tension devait monter dans la chambre de mise à feu du centre de contrôle, où une équipe symétrique était aux consoles de commandes, prête pour le décollage. Dès la mise à feu des moteurs d'appoint, le contrôle de mission de Houston prendrait le relais. Bien qu'éloignées de plusieurs milliers de kilomètres, les deux salles de contrôle de Houston et de Cap Canaveral étaient en liaison si étroite qu'elles auraient pu se trouver dans le même bâtiment.

À Huntsville, en Alabama, les équipes de recherche du Marshall Space Flight Center attendaient le lancement de leurs expériences. À deux cent cinquante kilomètres au nord-est de Cap Canaveral, des bâtiments de la Navy attendaient au large de récupérer les moteurs d'appoint qui se détacheraient de la navette après l'extinction consécutive à l'épuisement du carburant.

Sur tous les terrains d'atterrissage d'urgence et les stations de poursuite disséminés autour du monde, du NORAD, dans le Colorado, à l'aéroport international de Banjul, en Gambie, des hommes et des femmes avaient les yeux rivés à la pendule.

Et en ce moment même, sept personnes s'apprêtent à mettre leur vie entre nos mains.

Puis les astronautes apparurent sur les écrans de télévision en circuit fermé. On les aidait à enfiler les combinaisons orange d'activité intravéhiculaire. Les images leur parvenaient en direct de Floride,

mais sans le son. Carpenter se rendit compte qu'il scrutait leur visage. Aucun ne trahissait la moindre angoisse, mais il savait que, sous leur air radieux, ils devaient être assez nerveux. Leur rythme cardiaque devait s'accélérer, leur tension nerveuse devait être à son comble. Ils connaissaient les risques, ils ne pouvaient faire autrement que d'éprouver un peu d'appréhension. Le fait de les voir à l'écran venait calmement rappeler à tous les personnels au sol que sept êtres humains comptaient sur eux pour faire correctement leur boulot.

Carpenter s'arracha à la contemplation du moniteur vidéo et ramena son attention sur son équipe de contrôleurs de vol assis devant les seize consoles. Il connaissait chacun par son nom, mais il s'adressait à eux par l'intitulé, souvent abrégé, de leur rôle au sein du contrôle de mission : le contrôleur chargé du guidage était Guidage tout court, le responsable des communications avec la navette était Capcom, l'ingénieur des systèmes de propulsion était Propulsion, le contrôleur chargé de la navigation était Navigation, le médecin de vol était Médical et son propre nom de code était Flight – « vol ».

Le compte à rebours était à T moins trois heures. Dans les délais. La mission était toujours go.

Carpenter mit la main dans sa poche et tripota son porte-clés porte-bonheur, un trèfle à quatre feuilles. C'était son rituel secret. Même les ingénieurs avaient leurs superstitions.

Que rien ne cloche, se dit-il. Pas tant que je serai là.

Cap Canaveral

Le trajet du véhicule qui amenait les astronautes du bâtiment des opérations de départ au pas de tir 39 B durait quinze minutes. Ce fut un trajet étrangement silencieux, aucun des membres de l'équipage n'ayant très envie de parler. Une demi-heure plus tôt, pendant qu'ils revêtaient leur tenue, ils plaisantaient et riaient sur ce ton strident, saccadé, caractéristique de l'excitation. La tension n'avait cessé de monter depuis qu'on les avait réveillés, à deux heures et demie, pour le traditionnel petit-déjeuner comprenant de la viande et des œufs. Pendant le briefing météo, la séance d'habillage puis la traditionnelle distribution des cartes, à la recherche de la meilleure main de poker, ils avaient manifesté une allégresse bruyante, un peu excessive, comme si tous leurs moteurs rugissaient de confiance.

Et maintenant, ils étaient muets.

Le véhicule s'arrêta. Chenoweth, le bleu de la bande, qui était assis à côté d'Emma, murmura :

— Je ne me serais jamais douté que l'érythème fessier faisait partie des maladies professionnelles.

Elle ne put s'empêcher de rire. Ils portaient tous des couches pour

adulte sous leurs combinaisons volumineuses. Ils avaient trois longues heures à attendre avant le décollage.

Les techniciens du pas de tir aidèrent Emma à sortir du véhicule. L'espace d'un instant, elle resta debout là, à regarder, émerveillée, la navette haute comme un immeuble de trente étages, qui brillait sous les feux des projecteurs. La dernière fois qu'elle était venue là, les seuls bruits qu'elle avait entendus étaient le vent soufflant de la mer et les cris des oiseaux. Maintenant, la navette spatiale était vivante, elle grondait et fumait comme un dragon qui se serait animé, réveillé par le carburant volatile qui bouillonnait dans ses entrailles.

Ils prirent l'ascenseur jusqu'au niveau 195 et se retrouvèrent sur la passerelle de métal perforé. Bien que ce soit le cœur de la nuit, les lumières du pas de tir éclairaient le ciel et les étoiles étaient à peine visibles, mais les ténèbres de l'espace les attendaient au-delà.

Dans la chambre blanche, stérile, des techniciens en combinaison de tissu spécial, non pelucheux, aidèrent les membres de l'équipage à passer l'un après l'autre par l'écouille et à prendre place dans l'orbiteur. Le commandant et le pilote s'installèrent en premier. Emma, qui était passagère du pont inférieur, s'assit en dernier. Elle se cala dans le siège rembourré, boucla son harnais, mit son casque et leva les pouces pour indiquer que tout allait bien.

La trappe se referma, isolant l'équipage de l'extérieur.

Malgré le brouhaha des voix dans le combiné audio qui la reliait au sol, en dépit des gémissements et des gargouillis qui constituaient le fond sonore de la navette en train de s'ébrouer, Emma entendait les battements de son propre cœur. Le bruit sourd, régulier, ponctuait cette cacophonie comme un rythme donné à la batterie. En tant que passagère du pont inférieur, à part réfléchir, elle n'aurait pas grand-chose à faire pendant les deux heures suivantes. Les vérifications avant vol seraient effectuées par les membres de l'équipage qui se trouvaient au poste de pilotage. Elle n'avait pas de vue sur l'extérieur, rien à regarder à part les compartiments d'entreposage et les réserves de vivres.

Dehors, l'aube illuminerait bientôt le ciel et les pélicans feraient du rase-mottes sur les vagues, le long de Playalinda Beach.

Elle inspira profondément et se résigna à l'attente.

Dehors, Jack était assis sur la plage et regardait le soleil se lever.

Il n'était plus seul à Jetty Park. Les badauds n'avaient cessé d'affluer depuis minuit. Une interminable chenille de phares rampait le long de la Bee Line Expressway. Certaines voitures obliquaient vers le nord et la réserve de Merritt Island ; les autres continuaient jusqu'à la Banana River et la ville de Cap Canaveral, au-delà. On y verrait bien d'un peu partout. Autour de lui, l'ambiance était à la fête. Les gens arrivaient avec des serviettes de bain, des paniers pique-nique. Et

ça riait, et les radios gueulaient, et les enfants fatigués braillaient. Au milieu de ce joyeux tourbillon, il dressait sa présence silencieuse d'homme seul avec ses pensées et ses angoisses.

Alors que le soleil apparaissait au-dessus de l'horizon, il regarda vers le nord, vers le pas de tir. Elle devait être à bord d'*Atlantis*, maintenant. Elle attendait, sanglée à son siège. Excitée, heureuse, un peu effrayée.

Il entendit une petite fille dire : « Il est vilain, le monsieur, Maman », et il se retourna. Ils se regardèrent un instant, les yeux dans les yeux, la petite princesse blonde et le monsieur hirsute, pas rasé. Puis la mère prit sa fille dans ses bras et s'éloigna rapidement sur la plage, à la recherche d'un endroit plus sûr.

Jack secoua la tête avec un soupir désabusé et regarda à nouveau vers le nord. Vers Emma.

Houston

Un calme trompeur régnait dans la salle de contrôle. Plus que vingt minutes avant la mise à feu. C'était le moment de confirmer que le lancement était encore go. Tous les contrôleurs de la salle du fond avaient achevé les vérifications des systèmes, et maintenant la salle de devant était prête à prendre le relais.

D'une voix calme, Carpenter déroula la check-list, exigeant confirmation verbale de chacun des contrôleurs.

- Bon, pour le lancement, go/no go, annonça-t-il. Dynamique ?
- Dynamique go, répondit le contrôleur chargé de la dynamique.
- Guidage ?
- Guidage go.
- Médical ?
- Médical go.
- Données ?
- Traitement des données, go.

Lorsque Carpenter eut fini l'appel, et qu'il eut reçu une réponse affirmative de chacun, il adressa un signe de tête collectif à la salle.

— Houston, vous êtes go ? demanda le contrôle de lancement de Cap Canaveral.

— Le contrôle de mission est go, affirma Carpenter.

Tout le monde au contrôle de mission de Houston entendit le message traditionnel du contrôle de lancement à l'équipage de la navette :

— *Atlantis*, vous êtes go. Bonne chance de notre part à tous, à Cap Canaveral, et Dieu soit avec vous.

— Contrôle de lancement, ici *Atlantis*, répondit la voix du commandant Vance. Merci d'avoir tout mis en œuvre pour que cet

oiseau soit prêt à voler.

Cap Canaveral

Emma ferma sa visière, la verrouilla et brancha l'alimentation en oxygène. Plus que deux minutes avant le décollage. Encoconnée, isolée dans sa combinaison, elle n'avait rien à faire à part compter les secondes. Elle sentit la vibration des cardans qui orientaient les moteurs principaux en position de lancement.

T moins trente secondes. La liaison électrique avec le contrôle au sol était maintenant coupée et les ordinateurs de bord prenaient le relais.

Son cœur se mit à battre plus vite, une soudaine décharge d'adrénaline se rua dans ses veines. Elle savait ce qui se passait au-dehors, seconde par seconde, et elle écouta le compte à rebours en se représentant la séquence d'événements en train de se dérouler.

À T moins 8 secondes, des milliers de litres d'eau étaient déversés sur le pas de tir afin d'amortir le rugissement des moteurs.

À T moins cinq, les ordinateurs de bord déclenchèrent l'ouverture des valves, envoyant l'hydrogène et l'oxygène liquides dans les moteurs principaux.

Au moment de la mise à feu des trois moteurs principaux, elle sentit que la navette faisait une embardée, se cabrait contre les crochets qui la retenaient sur le pas de tir.

Quatre. Trois. Deux... Point de non-retour.

Elle retint son souffle et ses mains se crispèrent lors de la mise à feu des moteurs d'appoint. La turbulence lui ébranlait les os, le rugissement était si fort qu'elle ne pouvait plus suivre les conversations dans son casque. Elle dut serrer les mâchoires pour empêcher ses dents de s'entrechoquer. Elle sentit ensuite la navette amorcer la parabole qui l'emmènerait au-dessus de l'Atlantique, et son corps fut plaqué au dossier de son siège par une accélération de 3 g. Ses membres étaient si lourds qu'elle pouvait à peine les bouger. Les vibrations devinrent si violentes qu'elle en vint à se demander si l'orbiteur n'allait pas voler en éclats. Ils étaient au point d'accélération maximale, et le commandant Vance annonça qu'il réduisait les gaz sur les moteurs principaux. D'ici moins d'une minute, il remettrait les gaz à pleine poussée.

Au fur et à mesure que les secondes passaient, que son casque bringuebalait autour de sa tête et que la pression colossale du décollage lui écrasait la poitrine comme dans un étau, elle éprouva une soudaine vague d'appréhension. C'était à ce stade du lancement que *Challenger* avait explosé.

Elle ferma les yeux et repensa à la simulation avec Hazel, deux semaines plus tôt. Ils arrivaient au moment où tout s'était mis à débloquer. Au moment où ils avaient dû interrompre le tir, et où Kittredge avait perdu le contrôle de l'orbiteur. C'était un moment critique du lancement, et elle ne pouvait rien faire ; elle était condamnée à l'impuissance, à rester allongée là, en faisant des vœux pour que la vie réelle soit moins impitoyable que la simulation.

Dans son casque, elle entendit Vance dire :

— Contrôle, ici *Atlantis*. Je remets les gaz.

— Bien reçu, *Atlantis*. Remise des gaz effectuée.

Jack regardait debout, les yeux levés vers le ciel, le cœur au bord des lèvres, la navette partir à l'assaut du ciel. Il entendit le rugissement des moteurs d'appoint qui crachaient leurs geysers de flammes jumeaux. La ligne blanche qui s'échappait des tuyères montait toujours, comme tracée par la minuscule bille brillante de la navette. Tout autour de lui, la foule éclata en applaudissements. Un lancement parfait, pensaient-ils tous. Mais Jack savait que beaucoup de choses pouvaient encore mal tourner.

Soudain, il s'aperçut avec affolement qu'il avait perdu le compte des secondes. Combien de temps s'était-il écoulé depuis le décollage ? Avaient-ils passé le point d'accélération maximale ? Il s'abrita les yeux du soleil matinal et s'efforça de suivre *Atlantis*, mais il ne voyait que le panache de gaz craché par les tuyères.

La foule commençait déjà à refluer vers les voitures.

Il resta planté là, paralysé par l'angoisse. Il n'y avait pas eu d'explosion effroyable. Pas de fumée noire. Pas de cauchemar.

Atlantis avait échappé à l'attraction terrestre comme si de rien n'était, et fonçait maintenant dans l'espace.

Il sentit des larmes rouler sur ses joues, mais il ne prit pas la peine de les essuyer. Et c'est ainsi qu'il les laissa couler tout en continuant à scruter le ciel, les yeux rivés sur la traînée blanche qui marquait l'ascension de sa femme dans les cieux.

La station

25 juillet

Beatty, Nevada

Sullivan Obie fut réveillé par la sonnerie du téléphone. Il poussa un gémissement. Il avait la bouche comme un fond de cage de perroquet et l'impression d'avoir la tête prise dans une grosse caisse. Il tendit la main vers le combiné et d'un mouvement maladroit, le flanqua par terre. Le bruit lui arracha un râle d'agonie. *Oh, et puis zut*, se dit-il.

Il se retourna et se retrouva le nez dans un nid d'oiseau.

Non. Des cheveux emmêlés.

Une femme ?

Les paupières plissées, car la lumière vive du matin le mettait à la torture, il vérifia qu'il y avait bien une femme à côté de lui, dans son lit. Une blonde. Qui ronflait. Il referma les yeux dans l'espoir de se rendormir et qu'elle aurait disparu lorsqu'il se réveillerait.

Mais il ne put se rendormir. Pas avec cette voix qui mugissait au téléphone.

Il tâtonna par terre, le long du lit, retrouva le combiné.

— Oui, Hildegarde, soupira-t-il. Qu'est-ce qu'il y a ?

— Qu'est-ce que vous foutez ? brailla Hildegarde.

— Ben, là, je suis au lit.

— Il est dix heures et demie ! *Allô ?* Vous m'écoutez ? Et la réunion avec les nouveaux investisseurs ? Je vous préviens que Casper hésite entre la crucifixion et la strangulation !

Les investisseurs. Et merde !

Il s'assit et se prit la tête à deux mains, le temps que son étourdissement passe.

— Je vous conseille de laisser tomber cette pétasse et de rappliquer tout de suite, reprit Hildegarde. Casper les emmène au hangar, là.

— Dix minutes, répondit-il.

Il raccrocha, se leva tant bien que mal. La « pétasse » ne bougea pas. Il ne voyait pas de qui il pouvait s'agir, mais il la laissa dormir. Il n'avait rien qui vaille la peine qu'on le fauche, de toute façon.

Il n'avait pas non plus le temps de se doucher ou de se raser. Il avala trois aspirines, les fit passer avec une tasse de café en poudre

chauffé au micro-ondes et partit dans le rugissement de sa Harley.

Hildegarde l'attendait devant le hangar. La Walkyrie dans toute sa splendeur. C'était une grande femme hommasse, rougeaude, avec le sale caractère qui allait avec. Décidément, il y avait des gens qui portaient bien leur nom.

— Ils s'apprêtent à repartir, gronda-t-elle. Amenez votre cul par ici.

— Qui sont ces types, déjà ?

— Un certain Mr Lucas et un dénommé Rashad. Ils représentent un consortium de douze investisseurs. Vous foutez ça en l'air, Sully, et on est cuits. Enfin, on est cuits, de toute façon, ajouta-t-elle en le lorgnant avec dégoût. Regardez-moi ça. Vous auriez tout de même pu vous raser, non ?

— Vous voulez que je rentre à la maison ? Je peux louer un smoking en cours de route.

— Ça va, grincha-t-elle en lui fourrant un journal plié dans la main.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Casper veut ça. Donnez-le-lui. Maintenant, allez les convaincre de nous faire un chèque. Un gros chèque.

Il entra dans le hangar en soupirant. Après la lumière aveuglante du désert, l'obscurité relative était un soulagement pour les yeux. Il mit un instant à repérer les trois hommes plantés devant les tuiles noires isolantes de l'orbiteur, l'*Apogee II*. Les deux visiteurs avaient l'air déplacés avec leur costume de ville, au milieu de tout ce matériel et de ces pièces détachées d'avions.

— Bonjour, messieurs ! lança-t-il. Excusez mon retard ; j'avais une réunion, et ces choses-là, on sait quand elles commencent mais jamais quand elles finissent, ce n'est pas à vous que je vais apprendre ça...

Il croisa le regard meurtrier de Casper Mulholland. Un regard qui disait clairement « N'en rajoute pas, espèce de trou du cul ». Il déglutit péniblement et se présenta :

— Sullivan Obie, l'associé de Mr Mulholland.

— Mr Obie connaît chaque écrou et chaque boulon de ce lanceur récupérable, enchaîna Casper. Il a travaillé avec le vieux maître en personne, Bob Truax, en Californie. En fait, il pourra vous expliquer le système mieux que moi. Chez nous, on l'appelle Obie-Wan.

Les deux visiteurs le regardèrent en ouvrant des yeux de hibou. Si même le langage universel de *La Guerre des Étoiles* n'arrivait pas à leur arracher un sourire, c'était mal barré.

Sullivan serra la main de Lucas, puis celle de Rashad, en élargissant son sourire alors qu'il sentait s'amenuiser ses espoirs. Avec, même, un sursaut de rancune envers ces deux messieurs si bien mis et leur fric dont ils avaient tant besoin, Casper et lui. *Apogee*

Engineering, leur bébé, le rêve qu'ils avaient entretenu pendant les treize dernières années, était sur le point de sombrer, et seul un apport d'argent frais par de nouveaux partenaires pourrait la sauver. Il fallait qu'ils fassent le numéro de leur vie, Casper et lui. Si ça ne marchait pas, ils n'avaient plus qu'à remballer leurs outils et à vendre l'orbiteur comme attraction de fête foraine.

D'un ample mouvement du bras, Sullivan embrassa l'*Apogee II* qui ressemblait moins à une fusée qu'à une grosse bouche d'incendie avec des hublots.

— Je sais que ça n'en a pas l'air, comme ça, poursuivit-il, mais ce que nous avons construit ici est le véhicule de lancement réutilisable qui offre le meilleur rapport qualité/prix actuellement sur le marché. Comme vous pouvez le constater, c'est un lanceur à un seul étage, à décollage vertical. Il monte à douze kilomètres, puis les moteurs à pressurisation amènent le véhicule à Mach quatre, sous pression dynamique basse. L'orbiteur est complètement réutilisable et ne pèse que huit tonnes et demie. Il répond aux principes qui, à notre avis, gouverneront, dans l'avenir, les vols spatiaux commerciaux : plus petit, plus rapide, plus économique.

— Quels moteurs utilisez-vous pour le décollage ? demanda Rashad.

— Des Rybinsk RD-38 aérobies, importés de Russie.

— Pourquoi de Russie ?

— Parce que, Mr Rashad, entre nous et le chien, il n'y a personne au monde qui en sache aussi long sur les fusées que les Russes. Ils ont mis au point des douzaines de moteurs de fusées à carburant liquide, fabriqués avec des matériaux avancés capables de résister à de fortes pressions. Or, ça me navre de le dire, mais il faut bien reconnaître que, depuis Apollo, notre pays n'a mis au point qu'un nouveau moteur de fusée à carburant liquide. L'industrie aérospatiale est complètement mondialisée, aujourd'hui. Nous croyons à la nécessité de choisir les meilleurs composants pour notre produit, quelle que puisse être leur provenance.

— Et comment cette... chose se pose-t-elle ? demanda le dénommé Lucas en regardant d'un air dubitatif l'orbiteur pareil à une bouche d'incendie.

— Ça, c'est le plus beau. Comme vous l'avez remarqué, l'*Apogee II* n'a pas d'ailes. Il n'a pas besoin de piste d'atterrissage. Il se pose à la verticale. Des parachutes freinent la descente, et le contact est amorti par coussin d'air. Il peut tomber n'importe où, y compris dans l'océan. Encore un coup de chapeau aux Russes, parce que cette technologie doit beaucoup à leur vieille capsule *Soyouz*. C'est resté leur cheval de bataille, ou plutôt un bon vieux cheval de labour, fiable et fidèle, pendant des dizaines d'années.

— Vous aimez bien cette vieille technologie popof, hein ? avança Lucas.

— J'aime les technologies qui marchent, rétorqua Sullivan avec raideur. On dira ce qu'on voudra, ces Russes savaient ce qu'ils faisaient.

— Ce que vous avez là, reprit Lucas, est donc une sorte d'hybride de *Soyouz* et de la navette spatiale.

— Une très petite navette spatiale. Il y a treize ans que nous sommes sur ce projet, et il ne nous a fallu que soixante-cinq millions de dollars pour en arriver au point où nous en sommes. C'est incroyablement peu, par rapport au coût de la navette. Nous estimons le retour sur investissement annuel à trente pour cent, en procédant à douze cents lancements par an. Le coût par vol devrait être de quatre-vingt mille dollars, le prix de revient au kilo serait de deux cent soixante-dix dollars, autant dire rien. Plus petit, plus rapide, plus économique. C'est notre mantra.

— Plus petit, à quel point, Mr Obie ? Quelle est votre capacité d'emport ?

Sullivan hésita. C'était là qu'ils risquaient de les perdre.

— Nous pouvons mettre sur orbite terrestre basse une charge de trois cents kilos, plus un pilote.

Il y eut un long silence.

— Pas plus ?

— Ça fait près de sept cents livres. On peut mettre beaucoup de matériel de recherche dans...

— Je sais combien ça fait, trois cents kilos. Ça ne fait pas beaucoup.

— Non, mais c'est facile à compenser par des lancements plus fréquents. On pourrait presque voir l'Apogee comme un avion spatial.

— En fait, nous avons bel et bien réussi à intéresser la NASA ! intervint Casper avec une note de désespoir. C'est exactement le genre de système qu'ils pourraient utiliser pour faire des sauts de puce vers la station orbitale.

— La NASA est intéressée ? releva Lucas, les sourcils arqués.

— Eh bien, nous avons des contacts privilégiés...

Ta gueule, Casper ! pensa Sullivan. *Ne t'embarque pas là-dedans.*

— Montre-leur le journal, Sully.

— Quoi ?

— Le *Los Angeles Times*. Deuxième page.

Sullivan regarda le *Times* que Hildegarde lui avait fourré dans la main. Il l'ouvrit et remarqua l'article en deuxième page : « La NASA fait décoller un projet de lanceur non habité. » Le papier était illustré par une photo des grosses légumes du JSC prise lors d'une conférence de presse. Il reconnut le type aux grandes oreilles et aux cheveux

coupés à la mitraille. Gordon Obie.

Casper lui arracha le journal et le montra aux visiteurs.

— Vous voyez le type debout à côté de Leroy Cornell ? C'est le directeur des opérations de vol, le frère de Mr Obie.

Les deux visiteurs se tournèrent et regardèrent Sullivan, l'air manifestement impressionnés.

— Alors, messieurs ? demanda Casper. Vous voulez que nous parlions affaires ?

— Autant vous parler franchement, répondit Lucas. Nous avons déjà, Mr Rashad et moi, jeté un coup d'œil aux projets des autres compagnies de développement aérospatial. Nous nous sommes renseignés sur le Kelly Astroliner, le Roton, le Kistler K-1. Nous avons été très impressionnés par tous ces appareils, surtout le K-1. Mais nous nous sommes dit que nous allions donner à votre petite compagnie une chance de jouer aussi dans la cour des grands.

Votre petite compagnie.

Qu'ils aillent se faire foutre, se dit Sullivan. Il détestait demander l'aumône, il détestait se mettre à genoux devant ces marioles. C'était sans espoir, de toute façon. Il avait mal à la tête, l'estomac dans les talons, et ces deux crétins imbus d'eux-mêmes lui avaient fait perdre son temps.

— Donnez-nous une raison de miser sur vous, reprit Lucas. Qu'est-ce qui ferait d'Apogee le bon pari pour nous ?

— Franchement, messieurs, je ne pense pas que nous ayons ce que vous cherchez, répondit platement Sullivan, avant de tourner abruptement les talons.

— Euh... excusez-moi, fit Casper en lui courant après. Sully ! murmura-t-il. Qu'est-ce qui te prend ?

— Nous ne les intéressons pas. Tu les as entendus, ces types. Ils aiment le K-1. Ils aiment les grosses fusées. Grosses comme leur bite.

— Tu vas tout foutre en l'air ! Retourne leur parler.

— Pourquoi ? Tu peux faire une croix sur leur pognon. On n'a rien à attendre d'eux.

— Si on les perd, tout est fichu.

— C'est déjà fichu.

— Non. Non, écoute, tu peux leur vendre le projet. Tu n'as qu'à leur dire la vérité. Dis-leur à quoi nous croyons fondamentalement. Parce que tu le sais, et moi aussi : nous avons ce qu'il y a de mieux.

Sullivan se frotta les yeux. L'aspirine cessait d'agir, et il avait un mal de crâne à tout péter. Il en avait marre de faire la manche. Il était ingénieur, il était pilote, et il ne demandait qu'une seule chose : passer le restant de ses jours les mains dans la graisse de moteur. Mais pour ça, ils avaient besoin d'argent frais. Et donc de nouveaux investisseurs.

Il repartit en direction des visiteurs. À sa grande surprise, les deux

hommes semblaient le considérer avec un respect non dénué de circonspection, certes, mais du respect quand même. Peut-être parce qu'il leur avait dit la vérité.

— Bon, fit Sullivan, enhardi par le fait qu'il n'avait rien à perdre. Autant se jeter à l'eau tout de suite. Voilà le deal : nous pouvons prouver nos dires par une démonstration. Les autres compagnies sont-elles prêtes à procéder à un lancement sur un simple coup de dé ? Non, bien sûr que non. Il leur faudrait un certain temps, dit-il avec un sourire carnassier. Des mois et des mois de préparatifs. Alors que nous, nous pouvons lancer à tout moment. Nous n'avons qu'à charger ce bébé sur son propulseur pour l'envoyer sur orbite basse. Écoutez, on pourrait même l'envoyer faire coucou à la station orbitale. Alors donnez-nous une date. Dites-nous quand vous voulez décoller et ça marche.

Casper devint pâle comme un fantôme. Et pas un fantôme bienveillant. Sullivan en faisait trop, il s'aventurait en terrain miné. L'*Apogee II* n'avait jamais été testé. Il était là, dans ce hangar, depuis plus de quatorze mois, à prendre la poussière pendant qu'ils raclaient les fonds de tiroir et faisaient la mendicité. Sully voulait mettre cet oiseau sur orbite pour son premier vol, pour son dépucelage ?

— En réalité, je suis tellement sûr qu'il passera l'examen haut la main, reprit Sullivan, faisant encore un peu monter les enchères, que je suis prêt à le piloter moi-même.

Casper crispa ses mains sur son estomac.

— Enfin, ce n'est qu'une figure de style, messieurs. Il volera parfaitement, même sans pilote.

— Ce n'est pas un problème, insista Sullivan. Laissez-moi l'emmener là-haut. Ce sera encore plus intéressant pour tout le monde. Qu'en dites-vous ?

Putain ! Moi, ce que je dis, c'est que tu as perdu la tête ! répondirent les yeux de Casper.

Les deux visiteurs échangèrent un coup d'œil, quelques paroles à mi-voix, puis Lucas répondit :

— Nous serions très intéressés par une démonstration. Il nous faut un peu de temps pour réunir nos partenaires. Coordonner les programmes de vol. Alors disons... un mois. Vous pourriez y arriver ?

Ils avaient mordu à l'hameçon.

— Un mois ? Pas de problème, répondit Sullivan en rigolant.

Il regardait Casper, qui fermait maintenant les yeux, comme en proie à une souffrance insupportable.

— On reste en contact, fit Lucas en repartant vers la porte.

— Une dernière question, si vous permettez, reprit Rashad. Je remarque que votre prototype s'appelle l'*Apogee II*, fit-il en indiquant l'orbiteur. Il y a un *Apogee I* ?

Casper et Sullivan se regardèrent.

— Euh, oui, répondit Casper. Il y en a eu un.

Et que lui est-il arrivé ?

Bordel de merde, se dit Sullivan. Enfin, ces mecs avaient l'air d'apprécier le parler vrai. Autant continuer sur cette lancée.

— Il s'est crashé, répondit-il avant de quitter le hangar sans se retourner.

Il s'est crashé. C'était la seule façon de décrire ce qui s'était passé, il y avait un an et demi de ça, par ce matin clair et froid qui avait vu ses rêves se crasher par la même occasion. Assis à sa table de travail bancale, dans les bureaux de la société, soignant sa gueule de bois avec un thermos de café, il ne pouvait s'empêcher de se repasser les pénibles détails de cette fichue journée. Le bus qui avait amené sur le pas de tir tout ce qui comptait à la NASA, son frère Gordie, souriant fièrement. L'air réjouit de la douzaine d'employés d'Apogee et de la vingtaine d'investisseurs qui s'étaient réunis sous la tente, avant le lancement, pour prendre un café accompagné de beignets.

Le compte à rebours, le décollage. Tout le monde avait regardé, les yeux levés vers le ciel, l'*Apogée I* filer dans l'azur, se réduire à une minuscule tête d'épingle brillante.

Et puis il y avait eu un éclair éblouissant, et tout avait été fini.

Après, son frère Gordon n'avait pas dit grand-chose. À peine quelques paroles de consolation. Il était comme ça, Gordon. Depuis toujours, chaque fois que Sullivan faisait une connerie, ce qui lui arrivait plus souvent qu'à son tour, Gordon se contentait de hocher la tête d'un air attristé, déçu. Gordon était son grand frère, le fils réfléchi, fiable, qui avait eu l'honneur de commander la navette.

Sullivan n'avait même pas réussi à intégrer le corps des astronautes. Il était pourtant pilote, lui aussi, et ingénieur aérospatial, mais les choses semblaient ne jamais se passer comme il aurait voulu. Il suffisait qu'il grimpe dans le cockpit pour qu'un fil se déconnecte ou provoque un court-circuit. Il se disait souvent qu'on aurait dû lui tatouer J'Y SUIS POUR RIEN sur le front, parce que ce n'était généralement pas sa faute si les choses tournaient mal. Mais Gordon ne voyait pas les choses de cette façon. Ça ne tournait jamais mal avec lui. Gordon pensait que le manque de chance n'excusait pas l'incompétence.

— Qu'est-ce que vous attendez pour l'appeler ? suggéra Hildegarde.

Il leva les yeux. Elle était debout devant son bureau, les bras croisés comme une institutrice réprobatrice.

— Qui ça ? demanda-t-il.

— Votre frère, de qui voulez-vous que je parle ? Dites-lui que nous

lançons le deuxième prototype. Invitez-le à assister au lancement. Il amènera peut-être les gars de la NASA.

— Je ne veux plus voir les gars de la NASA.

— Sully, si nous réussissons à les impressionner, la boîte est sauvée.

— Comme la dernière fois, hein ?

— C'était un accident. Nous avons remédié au problème.

— Et s'il y en a un autre ?

— Vous savez que vous allez finir par nous porter la poisse ? fit-elle en poussant le téléphone vers lui. Appelez Gordon. Si on joue ça aux dés, autant miser toute la baraque.

Il regarda le téléphone, pensa à l'*Apogee I*. À la façon dont les rêves de toute une vie pouvaient s'évanouir en un instant.

— Sully ?

— Laissez tomber, répondit-il. Mon frère n'a pas de temps à perdre avec des perdants.

Et il flanqua le journal dans la corbeille à papier.

26 juillet

À bord de la navette *Atlantis*

— Hé, Watson ! appela le commandant Vance en direction du pont inférieur. Venez jeter un coup d'œil à votre nouvelle maison.

Emma plana vers le passage entre ponts et émergea dans la cabine de pilotage, juste derrière le siège de Vance. Elle jeta un coup d'œil par le pare-brise et étouffa un hoquet de surprise. Elle ne s'était jamais trouvée aussi près de la station orbitale. Lors de sa première mission, deux ans et demi auparavant, ils ne l'avaient pas accostée. Ils s'étaient contentés de l'observer de loin.

— C'est beau, hein ? reprit Vance.

— C'est la plus belle chose que j'aie jamais vue, renchérit Emma, tout bas.

Et c'était vrai. Les immenses panneaux solaires déployés au-dessus de l'énorme structure en treillis donnaient à l'ISS l'allure d'un majestueux bateau à voiles voguant dans les cieux. La Station spatiale internationale avait été construite par seize pays différents. Il avait fallu quarante-cinq lancements pour convoyer ses composants dans l'espace. Car elle avait été assemblée pièce par pièce, en orbite. Le montage avait pris cinq ans. Plus qu'un simple miracle d'ingénierie, c'était le symbole de ce à quoi les hommes pouvaient arriver quand ils posaient les armes et levaient les yeux vers le ciel.

— C'est une belle petite baraque, poursuivit Vance. Je dirais que c'est un appartement avec une sacrée vue.

— Nous sommes juste dans l'axe, intervint DeWitt, le pilote de la

navette. Un vol parfait.

Vance quitta son siège et vint se planter devant la fenêtre supérieure du poste de pilotage pour l'approche visuelle, alors qu'ils approchaient du module d'accostage de l'ISS. C'était la phase la plus délicate du processus complexe de rendez-vous. *Atlantis* avait été lancée sur une orbite plus basse que la station, et depuis deux jours elle jouait au chat et à la souris avec la masse énorme de la station qui filait dans l'espace. Ils l'approcheraient par en dessous, utilisant leur système de contrôle d'attitude et de translation pour ajuster leur cap en vue de l'accostage. À cet instant, Emma entendit le *whomp* marquant la mise à feu des propulseurs et sentit frémir l'orbiteur.

— Regardez, fit DeWitt. C'est le panneau solaire qui a été endommagé le mois dernier.

Il indiqua l'un des panneaux solaires, qui arborait en effet un trou béant. L'un des plus grands dangers de l'espace, contre lequel on ne pouvait se prémunir, était l'impact avec des météorites et des débris d'origine humaine. Le moindre fragment pouvait constituer un missile dévastateur quand il était projeté à des milliers de kilomètres à l'heure.

Alors qu'ils se rapprochaient et que la station emplissait la fenêtre, Emma éprouva une fierté, une vénération si fortes que ses yeux s'emplirent de larmes. *Chez moi, se dit-elle. Je suis enfin chez moi.*

La trappe du sas bascula et une large face noire les regarda en souriant depuis l'autre bout du vestibule qui reliait *Atlantis* et l'ISS.

— Ils ont apporté des oranges ! s'écria Luther Ames en se tournant vers ses compagnons de bord. Je les sens d'ici !

— Service de livraison à domicile de la NASA, annonça le commandant Vance, sérieux comme un pape. Je vous apporte votre commande d'épicerie.

Il portait un sac de nylon plein de fruits frais. Il traversa en planant le sas d'*Atlantis* et entra dans la station.

L'accostage avait été parfait. Alors que les deux appareils filaient à une vitesse de trente-deux mille kilomètres à l'heure au-dessus de la Terre, Vance s'était approché de l'ISS à l'allure délicate de cinq centimètres à la seconde, réalisant entre le module d'accostage d'*Atlantis* et l'écouille de l'ISS un solide amarrage.

Les sas étaient maintenant ouverts, et les membres de l'équipage d'*Atlantis* entrèrent, l'un après l'autre, dans la station orbitale où ils furent accueillis par des poignées de main, des accolades et les sourires cordiaux de gens qui n'ont pas vu une nouvelle tête depuis plus d'un mois. Le module d'arrimage était trop petit pour contenir treize personnes, et l'équipage se dispersa rapidement dans les modules adjacents.

Emma fut la cinquième à prendre pied à bord de la station. Elle surgit du vestibule et inhala un mélange d'odeurs, la senteur un peu aigre, chamelle, des hommes confinés trop longtemps dans un espace clos. Elle fut accueillie par Luther Ames, un vieil ami du temps où ils s'entraînaient pour devenir astronautes.

— Dr Watson, je présume ! tonna-t-il en la plaquant sur son énorme poitrine. Bienvenue à bord. Plus il y a de dames, plus on rit !

— Tu sais bien que je ne suis pas une dame.

— Ça restera entre nous, répondit-il avec un clin d'œil.

Luther était un grand gaillard, plus grand que nature, à la bonne humeur contagieuse. Tout le monde l'aimait, parce qu'il aimait tout le monde. Emma était contente qu'il soit à bord.

Elle s'en réjouit davantage encore quand elle découvrit ses autres compagnons de mission. Michael Griggs, le commandant de l'ISS, lui serra la main et prononça quelques paroles aimables, mais d'un formalisme presque militaire. Diana Estes, l'Anglaise envoyée par l'Agence spatiale européenne, ne se montra guère plus chaleureuse. Elle souriait, mais ses yeux étaient d'un drôle de bleu glacial. Froid et distant.

Emma regarda ensuite le Russe, Nikolaï Rudenko, le plus ancien passager de la station orbitale : il était là depuis près de cinq mois. La lumière qui régnait dans le module semblait ôter toute teinte à son visage et lui conférait un ton aussi sinistre que le chaume poivre et sel de sa barbe. Ils échangèrent une poignée de main mais c'est à peine si leurs regards se croisèrent. *Cet homme n'aurait pas volé de rentrer chez lui*, se dit-elle. *Il est déprimé. Épuisé.*

Kenichi Hirai, l'astronaute de la NASDA, l'Agence spatiale japonaise, flotta ensuite vers elle et lui serra la main avec fermeté. *Lui, au moins, il est souriant*, se dit-elle. Il bredouilla une phrase de bienvenue et battit en retraite.

Puis le module se vida, l'équipage s'éparpillant vers d'autres parties de la station. Elle se retrouva seule avec Bill Haning.

Debbie Haning était morte trois jours plus tôt. *Atlantis* allait ramener Bill sur Terre, mais pas au chevet de sa femme. Au cimetière. Emma plana vers lui.

Je suis désolée, dit-elle doucement. Vraiment désolée. Il se contenta de hocher la tête et détourna le regard.

— C'est bizarre, dit-il. Nous avons toujours pensé que s'il arrivait quelque chose à l'un de nous deux, ce serait à moi. Parce que j'étais le héros de la famille. Celui qui prenait tous les risques. Il ne nous serait jamais venu à l'esprit que ce serait elle...

Il inspira profondément, et elle vit qu'il faisait un effort surhumain pour conserver l'empire sur lui-même. Ce n'était pas le moment d'en rajouter dans la compassion. La moindre parole de sympathie pouvait

détruire le fragile contrôle qu'il maintenait sur ses émotions.

— Enfin..., reprit-il dans un soupir. Il vaudrait mieux que je vous mette au courant, puisque vous devez reprendre le flambeau.

— Quand vous serez prêt, Bill, fit-elle en hochant la tête.

— Allons-y tout de suite. J'ai beaucoup de choses à vous dire, et pas beaucoup de temps avant la relève.

Emma connaissait la disposition de la station, mais son premier aperçu de la structure réelle constitua pour elle une expérience vertigineuse. L'apesanteur supprimait toute notion de référence, de haut et de bas, de plafond et de plancher. Toutes les surfaces étaient des espaces de travail fonctionnels, et si elle se retournait trop vite sans se tenir, elle était aussitôt désorientée. Ce qui, ajouté à d'horribles nausées, l'amena bientôt à se déplacer lentement, en concentrant son regard sur un point précis lorsqu'elle changeait de direction.

Elle savait que le noyau central de l'ISS représentait un espace habitable comparable à celui de deux Boeing 747, réparti entre une douzaine de modules de la taille d'un autobus, assemblés comme un gros Meccano, les points de jonction étant appelés des modules de connexion, ou « nœuds ». La navette s'était arrimée au module de connexion Deux, auquel étaient raccordés le labo de l'Agence spatiale européenne, le labo japonais et le labo américain, qui permettait d'accéder au reste de la station.

Bill la mena hors du labo US vers le module de connexion Un. Ils s'arrêtèrent un instant pour regarder par la coupole d'observation. La Terre dérivait lentement en dessous d'eux, les nuages laiteux tournoyant au-dessus de la mer.

— C'est là que je passe tous mes moments de liberté, dit Bill. À regarder par ces vitres. Pour moi, cet endroit a quelque chose de sacré. Je l'appelle l'Église de notre Mère la Terre. De l'autre côté, reprit-il au bout d'un moment, en s'arrachant au spectacle, c'est le sas qu'on emprunte pour les sorties dans l'espace. L'écoutille, en dessous de nous, mène au module d'habitation. C'est là que se trouve votre cabine personnelle. Le véhicule de secours est amarré à l'autre bout du module d'habitation, afin de faciliter l'évacuation en cas d'urgence.

— Trois membres de l'équipage dorment dans ce module ?

Il acquiesça d'un hochement de tête.

— Les trois autres donnent dans le module de service russe. On y accède par cette trappe, là-bas. Allons-y tout de suite.

Ils quittèrent le module de connexion Un et flottèrent, tels des poissons dans un labyrinthe, vers la partie russe de la station.

C'était la plus ancienne de l'ISS, celle qui était en orbite depuis le plus longtemps, et ça se voyait. Alors qu'ils traversaient Zarya, une sorte de tunnel qui hébergeait la station énergétique et de propulsion,

elle vit les taches sur les parois, les éraflures et les accrocs subis par les revêtements. Ce qui n'était jusque-là, pour elle, qu'un ensemble de plans prenait du relief, se chargeait de réalité, de sensations. La station n'était pas seulement un dédale de laboratoires étincelants ; c'était aussi un endroit où vivaient des êtres humains, et les traces de leur présence étaient partout visibles.

Ils planèrent jusqu'au module de service russe et Emma eut une vision déroutante de Griggs et de Vance la tête en bas. *À moins que ce ne soit moi qui marche à l'envers ?* se dit-elle, amusée par ce monde sans pesanteur, sans repères. Comme le module américain d'habitation, le module de service russe disposait d'un carré équipé d'une cuisine, d'une cabine de toilette et de couchettes individuelles pour trois membres d'équipage. À l'autre bout, elle repéra une autre écoutille.

— Ça va vers le vieux Soyouz ? demanda-t-elle. Bill opina du chef.

— Nous l'utilisons maintenant comme débarras. C'est à peu près tout ce qu'on peut en faire.

La capsule *Soyouz*, qui avait longtemps fait office de véhicule d'urgence, était maintenant désaffectée, et ses batteries étaient épuisées depuis belle lurette.

Luther Ames passa la tête dans le module de service russe.

— Hé, tout le monde, c'est l'heure du spectacle ! Grosse embrassade dans le centre de conférence médiatique. La NASA veut que les heureux contribuables assistent à notre petite démonstration d'amitié entre les peuples.

— Nous sommes comme les animaux du zoo, fit Bill dans un soupir las. Tous les jours, nous devons faire risette devant ces maudites caméras.

Emma suivit la colonne qui se dirigeait vers le module d'habitation. Le temps qu'elle y arrive, une douzaine de personnes y étaient déjà entassées. Ce n'était qu'un grouillement de bras et de jambes, tout ce petit monde tressautant comme autant de ludions en essayant d'éviter les autres.

Pendant que Griggs s'efforçait d'organiser les choses, Emma se réfugia dans le module de connexion Un. Elle se retrouva en train de tourner lentement dans le vide, sous la coupole. La vue, de l'autre côté de la paroi vitrée, était à couper le souffle.

La Terre s'étalait en dessous d'elle dans toute sa splendeur, sa douce courbe coiffée par un anneau d'étoiles qui lui faisait comme une couronne. Ils passaient maintenant dans la zone d'ombre, et elle reconnut des points familiers qui glissaient dans les ténèbres. Houston. C'était leur premier passage de la nuit.

Elle s'approcha de la vitre, colla ses mains à la paroi. *Oh, Jack,* pensa-t-elle avec ferveur. *Je ne sais pas ce que je donnerais pour que tu voies ça.*

Alors, elle fit un signe de la main. Et elle eut la certitude que, tout en bas dans le noir, Jack lui rendait son salut.

30 juillet

E-mail personnel pour : Dr Emma Watson (Station spatiale)

Expéditeur : Jack McCallum

Un diamant dans le ciel. Voilà à quoi tu ressembles, vue d'ici. La nuit dernière, j'ai attendu que tu passes au-dessus de moi et je t'ai fait de grands signes.

Ce matin, sur CNN, ils t'ont appelée « la femme qui en a », « la femme des étoiles qui décolle sans écailler son vernis à ongles » et je ne sais quelles autres niaiseries encore. Ils ont interviewé Woody Ellis et Leroy Cornell, et il fallait les voir sourire, tous les deux. On aurait dit deux jeunes pères. Félicitations. Tu es la petite fiancée de l'Amérique.

Vance et son équipage ont fait un atterrissage parfait. Les vampires des médias se sont jetés sur ce pauvre Bill quand il est arrivé à Houston. Je l'ai aperçu à la télé : on dirait qu'il a vieilli de vingt ans. L'enterrement de Debbie est pour demain. Je vais y aller, et après-demain je pars faire du bateau dans le golfe.

Em, j'ai reçu les papiers du divorce, aujourd'hui, et je vais être honnête avec toi : ça ne me plaît pas beaucoup. Enfin, j'imagine que ce n'est pas fait pour ça, hein ?

Bref, ils n'attendent plus que notre signature. Maintenant que c'est fini, peut-être qu'on pourra de nouveau être amis. Comme avant.

Jack

P.S. : Humphrey est une vieille pute. Tu me dois un canapé neuf.

E-mail personnel pour : Jack McCallum

Expéditeur : Emma Watson

La petite fiancée de l'Amérique ? Pitié ! Ça devient un numéro de marionnettiste funambule. J'ai l'impression que tout le monde sur Terre attend, les yeux levés vers le ciel, que je me plante. Et ce jour-là, je serai la preuve irréfutable qu'il fallait envoyer un homme. Je déteste ça.

D'un autre côté, j'adore être là-haut. Je ne sais pas ce que je donnerais pour que tu voies ça ! Quand je regarde la Terre, quand je

vois à quel point elle est incroyablement belle, j'ai envie de secouer tous ses habitants pour qu'ils comprennent. Si seulement ils pouvaient voir comme elle est petite, fragile et solitaire dans tout cet espace noir et glacé, ils y feraient plus attention.

(Oh-ho ! C'est reparti, la voilà qui s'apitoie sur le sort de la Planète mère. On aurait vraiment dû envoyer un homme.)

J'ai le plaisir de t'annoncer que les nausées ont cessé. Je peux filer d'un module à l'autre sans frémir. Je suis encore un peu désorientée quand je passe devant un hublot et que j'entrevois la Terre, par inadvertance. Je ne sais plus où sont le haut et le bas, et il me faut quelques secondes pour me réorienter. J'essaie de faire de l'exercice, mais deux heures par jour, ça fait long, d'autant qu'on ne chôme pas, ici. Des douzaines d'expériences à surveiller, un zillion d'e-mails des commanditaires d'expériences, chacun exigeant la priorité absolue pour son projet chéri. Je finirai par prendre le rythme, mais ce matin j'étais tellement fatiguée que je n'ai pas entendu le réveil de Houston (et d'après Luther, ils nous auraient envoyé la Charge des Walkyries de Wagner dans les trompes d'Eustache !)

Quant au divorce, ça ne me fait pas particulièrement plaisir à moi non plus. Enfin, nous avons tout de même eu sept bonnes années. Bien des couples ne peuvent pas en dire autant. Je sais que tu dois avoir hâte d'en finir, Jack. Je te promets que je signerai les papiers dès mon retour à la maison.

Continue à me faire signe.

Em

P.S. : Humphrey ne s'attaque jamais aux meubles, chez moi. Qu'est-ce que tu as bien pu lui faire ?

Emma éteignit son ordinateur portable et le ferma. Répondre aux e-mails personnels était sa dernière tâche de la journée. Elle avait hâte d'avoir des nouvelles de chez elle, mais l'allusion de Jack au divorce l'avait piquée au vif. *Alors il est prêt à aller jusqu'au bout, se dit-elle. Il est prêt à ce que nous soyons de nouveau « amis ».*

Elle tira la fermeture éclair de son sac de couchage. Elle était en rogne contre lui. Elle lui en voulait du calme avec lequel il avait accepté la fin de leur mariage. Au début de leur divorce, alors qu'ils se bagarraient encore, elle était paradoxalement rassurée par leurs disputes bruyantes. Mais à présent les conflits avaient cessé, et Jack en était au stade de la résignation. Pas de douleur, pas de regrets.

Et voilà, je suis là, et tu me manques encore. Et je m'en veux à mort pour ça.

Kenichi hésitait à la réveiller. Il traînait devant le panneau coulissant de sa couchette en se demandant s'il devait l'appeler à

nouveau. C'était un si petit problème, et il lui répugnait de la déranger. Elle était tellement fatiguée au dîner qu'elle s'était endormie, sa fourchette à la main. En l'absence de gravité, on ne se repliait pas sur soi-même quand on somnait dans l'inconscience, aucun sursaut de la tête ne venait vous réveiller en sursaut. On avait vu des astronautes fatigués s'endormir au beau milieu d'une réparation, leur outil à la main.

Il décida de ne pas la réveiller et retourna, tout seul, vers le labo US.

Kenichi n'avait jamais eu besoin de plus de cinq heures de sommeil et, alors que les autres dormaient, il arpentait souvent le labyrinthe de la station spatiale pour vérifier ses diverses expériences. Pour inspecter, explorer. Il avait l'impression d'appréhender enfin la véritable personnalité de la station quand son équipage humain était assoupi. Elle s'animait d'une vie autonome et se mettait à bourdonner et à cliqueter, ses ordinateurs commandant un millier de fonctions différentes, d'instructions électroniques qui couraient dans son système nerveux de câbles et de circuits. En parcourant le labyrinthe de tunnels, Kenichi pensait à toutes les mains humaines qui s'étaient activées pour permettre l'existence de chaque centimètre carré de cette structure. À tous ces ouvriers métallurgistes, électroniciens, plasturgistes. À ces verriers. Grâce à leur travail, un fils de fermier qui avait grandi dans un village de montagne au Japon planait maintenant à quatre cents kilomètres au-dessus de la Terre.

Kenichi était à bord de la station depuis un mois, et il était aussi émerveillé qu'au premier jour.

Chaque moment passé à bord de l'ISS était précieux et il ne voulait pas en gâcher une minute. Il savait que son organisme le payait cher : la fuite régulière du calcium de ses os, la fonte musculaire, la vigueur déclinante des artères et du cœur, libérés de la contrainte de la gravité. Il savait qu'il ne resterait pas éternellement ici. Alors, pendant les heures prévues pour dormir, il rôdait dans la station, regardait longuement par les hublots, allait voir les animaux dans le labo.

C'est là qu'il avait découvert la souris morte.

Elle planait, les pattes raides, sa petite gueule rose grande ouverte. Encore une souris mâle. La quatrième en seize jours.

Il vérifia que l'habitat fonctionnait normalement, que les contraintes thermiques n'avaient pas été dépassées, que le flux d'air respectait les douze renouvellements standard à l'heure. De quoi pouvaient-elles bien mourir ? Se pouvait-il que l'eau ou la nourriture soient contaminées ? Il y avait quelques mois de ça, la station avait perdu une douzaine de rats par suite d'une contamination chimique de l'eau des animaux.

La souris flottait dans un coin de l'animalerie. Les autres mâles

étaient groupés à l'extrémité opposée, comme dégoûtés par le cadavre de leur compagnon de cellule. Ils grattaient la paroi de la cage. On aurait dit qu'ils s'efforçaient désespérément d'en sortir. De l'autre côté de la barrière électrique, les femelles étaient aussi serrées les unes contre les autres. Toutes, sauf une. Elle se tortillait, décrivant lentement des arabesques dans le vide, les pattes agitées de spasmes.

Encore une malade.

Sous ses yeux, la femelle eut une dernière secousse et devint soudain toute molle.

Les autres femelles se tassèrent encore plus étroitement les unes contre les autres, petite masse de fourrure blanche convulsée, paniquée. Il devait enlever les cadavres avant que la maladie – si elle était contagieuse – ne contamine les autres souris.

Il accola la boîte à gants à la cage, passa les mains dans les diaphragmes de caoutchouc. Il tendit d'abord la main du côté des mâles, retira le petit cadavre et le mit dans un sac en plastique. Puis il ouvrit le côté des femelles et prit la deuxième souris morte. Au moment où il la retirait, un éclair de fourrure blanche fila le long de son poignet.

L'une des souris avait réussi à s'échapper dans la boîte à gants.

Il l'attrapa au vol. Et la lâcha précipitamment, sentant une soudaine douleur. La souris l'avait mordu à travers son gant.

Il retira aussitôt ses mains de la boîte, enleva rapidement les gants et regarda son doigt. Une goutte de sang perlait sur la peau. La vision était tellement inattendue qu'il en eut une vague nausée. Il ferma les yeux, se gourmanda. Ce n'était rien. – une simple piqûre. La juste vengeance de cette pauvre petite bête pour toutes les aiguilles qu'il lui avait plantées dans le corps. Il rouvrit les yeux, mais il se sentait toujours nauséux.

Il faut que je me repose, se dit-il.

Il rattrapa la souris qui se débattait toujours et la remit dans la cage. Puis il ôta les deux petits cadavres emballés de plastique et les mit au réfrigérateur. Il s'en occuperait demain. Demain, quand il se sentirait mieux.

30 juillet

— Celle-là, je l'ai trouvée morte aujourd'hui, dit Kenichi. La numéro 6.

Emma regarda les souris en fronçant les sourcils. Elles étaient hébergées dans des cages à part, les mâles séparés des femelles par une simple barrière électrique. Elles respiraient le même air, partageaient la même nourriture, la même eau. Du côté des mâles, une souris morte planait, immobile, les pattes raides, tendues devant elle.

Les autres mâles étaient regroupés à l'extrémité opposée de la cage et grattaient la paroi comme pour s'échapper.

— Vous avez perdu six souris depuis dix-sept jours ? répéta Emma.

— Cinq mâles et une femelle.

Emma examina les spécimens survivants, à la recherche du moindre signe de maladie. Ils paraissaient très en forme, leurs petits yeux noirs étaient bien brillants, leurs narines ne présentaient aucune trace de mucus.

— Commençons par sortir celle qui est morte, dit-elle, puis nous regarderons les autres.

Elle passa les mains dans la boîte à gants et retira la petite bête de la cage. Le cadavre était déjà figé par la rigidité cadavérique. Les pattes raides, la colonne vertébrale inflexible. La bouche était entrouverte, laissant dépasser un petit bout de langue rose et molle. Il n'était pas rare que des animaux de laboratoire meurent dans l'espace. Lors d'un vol de la navette, en 1998, le taux de mortalité des rats avait frisé les cent pour cent. La microgravité était un environnement anormal ; toutes les espèces ne s'y habitudeaient pas forcément.

Avant le lancement, ces souris avaient dû être testées contre un certain nombre de bactéries, de champignons et de virus. Si c'était une infection, elles l'avaient contractée à bord de la station spatiale.

Elle mit la souris crevée dans un sachet de plastique, changea de gants et pêcha dans la cage une souris vivante. Elle se débattit vigoureusement. Elle n'avait vraiment pas l'air malade. Sa seule caractéristique inhabituelle était une oreille déchiquetée, sans doute par ses camarades de captivité. Elle retourna l'animal pour regarder son ventre et poussa une exclamation de surprise.

— C'est une femelle ! dit-elle.

— Comment ?

— Il y avait une femelle du côté des mâles. Kenichi se pencha pour regarder, à travers la paroi vitrée de la boîte à gants, les organes génitaux de la souris. C'était évident. Il rougit comme une pivoine.

— La nuit dernière, expliqua-t-il. Elle m'a mordu. Je l'ai vite remise.

Emma le regarda avec un sourire compréhensif.

— Bah, le pire qui puisse arriver est un baby-boom spatial.

Kenichi enfila des gants et passa les mains dans la seconde paire de trous de la boîte à gants.

— C'est moi qui ai fait la bêtise, dit-il. Je répare.

Ils examinèrent ensemble les autres souris de la cage mais ne trouvèrent aucune anomalie. Tous les sujets avaient l'air en bonne santé. Parfaitement sains.

— C'est vraiment bizarre, dit-elle. Si c'est une maladie contagieuse, il devrait y avoir des symptômes d'infection...

— Watson ? appela la voix de Griggs par l'intercom du module.

— Je suis au labo, répondit-elle.

— Vous avez un e-mail prioritaire des Charges utiles.

— J'arrive tout de suite.

Elle referma hermétiquement la cage et dit à Kenichi :

— Je vais lire mon courrier. Vous devriez sortir les souris mortes que vous avez mises au frigo. Nous allons les examiner.

Il acquiesça et se dirigea vers la glacière.

Sur l'ordinateur du poste de travail, elle consulta son e-mail prioritaire.

Destinataire : Dr Emma Watson Expéditeur : Helen Koenig,
Investigateur principal

Concerne : Expérience CCU#23 (culture cellulaire
d'archéobactéries)

Annulez immédiatement l'expérience en référence. Les derniers spécimens renvoyés par Atlantis révèlent des traces de contamination fongique. Toutes les cultures d'archéobactéries et leurs conteneurs doivent être incinérés à bord et les cendres dispersées au-dehors.

Emma lut et relut le message qui était apparu à l'écran. C'était bien la première fois qu'elle recevait une demande pareille. La contamination fongique n'était pas dangereuse. Incinérer les cultures semblait une mesure de précaution assez radicale. Elle était tellement étonnée de ces consignes inattendues qu'elle ne fit pas attention à Kenichi qui sortait les souris mortes du frigo. Elle ne se retourna vers lui qu'en l'entendant étouffer un hoquet.

Elle vit d'abord son visage choqué, éclaboussé par un magma putride de résidus d'entrailles. Puis elle regarda le sachet de plastique qui venait d'éclater. Dans un sursaut d'horreur, Kenichi l'avait lâché et l'objet flottait en apesanteur, entre eux.

— Qu'est-ce que c'est ? cria-t-elle.

— La souris, répondit-il d'un ton incrédule.

Mais ce n'était pas une souris morte qu'elle voyait dans le sachet. C'était une masse de tissus en décomposition, une masse putréfiée de chair et de fourrure d'où s'échappaient des globules répugnants.

Une menace biologique !

Elle fila à l'autre bout du module vers le panneau d'alarme et appuya sur le bouton qui interrompait le flux d'air entre les modules. Kenichi avait déjà ouvert la trappe de secours et prenait deux masques filtrants. Il lui en lança un, qu'elle se colla sur le nez et la bouche. Toute parole était inutile ; ils savaient ce qu'ils avaient à faire.

Ils refermèrent rapidement les écrouilles de chaque côté du module, isolant complètement le labo du reste de la station. Puis

Emma prit un sac pour spécimens biologiques et s'approcha avec circonspection du sachet de chair liquéfiée qui planait dans le module. La tension de surface condensait les liquides en un globule. Si elle arrivait à ne pas provoquer de remous dans l'air, elle pourrait le capturer dans le sachet sans disperser les gouttelettes. Elle abaissa doucement le sachet au-dessus du spécimen qui flottait en apesanteur et le scella aussitôt. Elle entendit Kenichi pousser un soupir de soulagement. Le problème semblait circonscrit.

— Est-ce que ça a fui dans le réfrigérateur ? demanda-t-elle.

— Non. C'est juste quand je l'ai sorti. Le sac, il était... vous savez, gonflé comme un ballon.

Le processus de putréfaction libérait des gaz, et le contenu était sous pression. À travers le sac de plastique étanche, elle voyait la date de la mort sur l'étiquette. *Ce n'est pas possible*, se dit-elle. En cinq jours, le corps s'était réduit en un magma noir de chair décomposée, putride. Le sac était froid au toucher. Le réfrigérateur fonctionnait donc. Malgré le stockage au froid, quelque chose avait accéléré la décomposition du cadavre. Des streptocoques mangeurs de chair ? se demanda-t-elle. Ou une autre bactérie, tout aussi destructrice ?

Elle regarda Kenichi et se dit : *ça lui a éclaboussé les yeux*.

— Il faut que nous parlions au chercheur principal qui vous a envoyé ces souris, dit-elle.

Il n'était que cinq heures du matin en Californie, mais à en juger par sa voix, le Dr Michael Loomis, chercheur au Ames Research Center et responsable de l'expérience « Conception et gestation des souris en vol spatial » était bien réveillé et avait même l'air un peu inquiet. Il parlait à Emma depuis son labo. Elle ne le voyait pas, mais elle imaginait celui qui parlait de cette voix nasillarde : un grand gaillard énergique. Un homme pour qui cinq heures du matin était une heure de travail normale.

— Nous avons suivi ces animaux pendant plus d'un mois, dit Loomis. C'est une expérience relativement peu stressante pour les sujets. Nous pensions mélanger les mâles et les femelles la semaine prochaine, dans l'espoir qu'ils s'accouplent et se reproduisent. Cette recherche revêt des implications importantes pour le vol habité à long terme. La colonisation planétaire. Comme vous pouvez l'imaginer, ces morts nous ennuient beaucoup.

— Nous avons déjà fait incuber des cultures, répondit Emma. Les souris mortes semblent se décomposer plus vite qu'elles ne devraient. D'après l'état des cadavres, j'ai peur qu'il ne s'agisse d'une contamination par *Clostridia* ou *Streptococcus*.

— Des organismes aussi dangereux dans la station ? Ce serait un sérieux problème.

— Absolument. Dans un environnement clos comme le nôtre, nous serions très vulnérables.

— Vous avez procédé à l'autopsie des souris mortes ?

Emma hésita.

— Nous sommes équipés pour traiter les problèmes de contamination d'un laboratoire P-2, c'est tout. Si c'est une bactérie dangereusement pathogène, je ne peux pas prendre le risque d'infecter d'autres animaux. Ou des gens.

Il y eut un instant de silence, puis Loomis dit :

— Je comprends, et je ne puis qu'être d'accord avec vous. Alors vous allez vous débarrasser des cadavres ?

— Tout de suite, répondit Emma.

31 juillet

Pour la première fois depuis son arrivée à bord de la station orbitale, Kenichi n'arrivait pas à trouver le sommeil. Il y avait des heures qu'il avait accroché le harnais de son sac de couchage, et pourtant il était encore éveillé. Il ruminait l'énigme des souris mortes. Personne ne lui avait fait le moindre reproche, mais il se sentait responsable de l'échec de l'expérience. Il essaya de réfléchir à ce qu'il avait pu faire de travers. Avait-il utilisé une aiguille contaminée lors des prélèvements de sang, par exemple, ou bien avait-il fait une erreur de manip dans les commandes de paramètres environnementaux des cages ? L'idée de toutes les erreurs qu'il avait pu commettre l'empêchait de dormir.

Et puis il avait mal à la tête.

Ça avait commencé le matin, par des picotements au niveau des yeux. Au fur et à mesure que la journée passait, les picotements étaient devenus une douleur, et maintenant toute la moitié gauche de sa tête lui faisait mal. Pas très mal, mais assez pour qu'il ne pense qu'à ça.

Il défit la fermeture à glissière de son sac de couchage. Il n'arriverait pas à se reposer, de toute façon ; autant retourner voir les souris.

Il passa devant la cabine individuelle de Nikolai et se dirigea à travers la série de modules reliés les uns aux autres qui menaient à la partie américaine de la station. Il ne se rendit compte qu'en entrant dans le labo qu'il n'était pas seul à souffrir d'insomnie.

Il entendait des murmures dans le labo NASDA adjacent. Il entra en planant sans bruit dans le module de connexion Deux et jeta un coup d'œil par l'écoutille ouverte. Il vit Diana Estes et Michael Griggs, les membres enlacés, les bouches verrouillées en une exploration avide. Il recula aussitôt, avant qu'ils ne le voient, le visage brûlant de

confusion. Bon, et maintenant ? Devait-il les laisser tranquilles et regagner son poste de couchage ? *Ce n'est pas bien*, se dit-il avec une soudaine rancune. *Je suis là pour travailler, pour remplir ma tâche.*

Il flotta vers l'animalerie. Il fit beaucoup de bruit, délibérément, en ouvrant les tiroirs des cages. Un moment plus tard, comme il s'y attendait, Diana et Griggs firent leur apparition, l'air gênés. *C'est la moindre des choses*, se dit-il, *compte tenu de ce qu'ils étaient en train de faire.*

— Nous avons un problème avec la centrifugeuse, mentit Diana. Je crois que c'est arrangé, maintenant.

Kenichi se contenta de hocher la tête, sans manifester qu'il savait à quoi s'en tenir. Diana resta aussi froide que la glace, ce qui le mit en colère et l'effraya en même temps. Griggs, au moins, avait la décence d'avoir l'air un peu penaud.

Kenichi les regarda sortir du labo en vol plané et disparaître par l'écouille. Puis il s'intéressa à ce qui se passait dans les cages. Une autre souris était morte.

Une femelle.

1^{er} août

Diana Estes tendit calmement le bras vers le garrot, ferma et rouvrit plusieurs fois le poing pour faire gonfler la veine du pli de son coude. Elle ne détourna pas le regard, elle ne cilla pas alors que l'aiguille s'enfonçait dans sa peau ; en réalité, elle avait l'air tellement détachée qu'elle aurait pu regarder quelqu'un d'autre se faire pomper le sang. Tous les astronautes se font piquer et tripoter un nombre incalculable de fois au cours de leur carrière. Rien qu'à l'occasion des tests de sélection, ils subissaient une multitude de prises de sang, d'examens physiques et de questions indiscretes. Leur chimie interne, leur électroencéphalogramme, leur chimie cellulaire faisaient l'objet d'examens permanents, et les résultats étaient analysés, pesés, mesurés par les spécialistes de physiologie aérospatiale. Ils transpiraient et haletaient sur des tapis roulants, des électrodes collées à la poitrine, on cultivait leurs fluides corporels, on sondait leurs boyaux, on examinait chaque pouce de leur peau. Les astronautes n'étaient pas seulement des gens surentraînés ; c'étaient aussi des sujets d'expérience. Des espèces de rats de laboratoire. Et tant qu'ils étaient en orbite, ils devaient se soumettre à des batteries d'examens parfois pénibles.

Aujourd'hui, c'était le jour de la séance de prélèvements. Cette corvée revenait à Emma, en tant que médecin de bord. La plupart des membres de l'équipage se mettaient à geindre en la voyant arriver.

Diana, elle, s'était contentée de présenter son bras à l'aiguille. Le

temps que la seringue se remplisse de sang, Emma sentit le regard de l'autre femme peser sur elle, estimer son habileté, sa technique. De même que la princesse Diana avait été la rose d'Angleterre, on disait plaisamment à JSC que Diana Estes en était le glaçon. Une astronaute qui ne perdait jamais son sang-froid, même au cœur d'une authentique catastrophe.

Il y avait quatre ans de ça, Diana était à bord d'*Atlantis* quand l'un des moteurs principaux était tombé en rideau. Les enregistrements des conversations de l'équipage révélaient que, sous l'effet de l'angoisse, les voix du commandant de la navette et du pilote qui s'efforçaient de guider la navette vers un terrain d'atterrissage d'urgence étaient devenues stridentes. Mais pas celle de Diana. On l'entendait lire froidement la check-list alors qu'*Atlantis* s'appêtait à un atterrissage incertain en Afrique du Nord. Mais sa réputation de femme de glace avait été scellée par les données transmises par télémesure. Lors de ce vol particulier, l'équipage entier avait été bardé d'électrodes afin d'enregistrer tension et pulsations. Alors que le rythme cardiaque de tout le monde avait grimpé en flèche, celui de Diana était à peine monté à 96 pulsations-minute.

« Elle n'est pas humaine, avait ironisé Jack. En fait, c'est une androïde. La première d'une nouvelle lignée d'astronautes de la NASA. »

Emma avait dû admettre qu'il y avait chez elle quelque chose d'un peu inhumain.

Diana jeta un coup d'œil à l'endroit de la piqûre, constata que le saignement avait cessé et retourna froidement à son expérience de culture de cristaux de protéines. Elle avait, en vérité, une perfection presque androïde, avec ses longs membres fuselés, sa peau sans défaut, d'une blancheur crémeuse, après un mois passé dans l'espace. Ajoutez à ça un QI de génie, d'après Jack, qui s'était entraîné avec elle pour la mission en navette qu'il n'avait jamais effectuée.

Diana, qui avait un doctorat en science des matériaux, avait publié plus d'une douzaine d'articles scientifiques sur les zéolites – des éléments cristallins utilisés dans le raffinage des produits pétroliers – avant d'être acceptée dans le corps des astronautes. Elle était à présent chargée des recherches sur les cristaux organiques et inorganiques. Sur Terre, la formation des cristaux était affectée par la gravité. Par zéro-g, les cristaux qui se formaient étaient plus gros, plus élaborés, et on pouvait mieux analyser leur structure. Des centaines de protéines humaines, de l'angiotensine à la gonadotrophine chorionique, étaient cultivées sous leur forme cristalline à bord de l'ISS. Ces recherches pharmaceutiques vitales pouvaient mener à la mise au point de nouvelles molécules.

En ayant fini avec Diana, Emma quitta le labo de l'Agence spatiale

européenne et plana jusqu'au module d'habitation où elle retrouva Mike Griggs.

— À votre tour, dit-elle. Il tendit le bras en rechignant.

— Ce qu'il ne faut pas faire pour la science...

— Juste une petite éprouvette de rien du tout, cette fois, fit Emma en nouant le garrot.

— On finit par être plus piqués que des camés, dans ce métier.

Elle tapota doucement la peau pour faire saillir la veine. Elle se gonfla, toute bleue, pareille à une corde sur son bras musclé. Griggs était obsédé par sa condition physique, ce qui n'était pas simple dans l'espace. La vie en apesanteur imposait de rudes contraintes à l'organisme humain. Les astronautes avaient le visage gonflé par les modifications de leurs fluides corporels. Les muscles de leurs cuisses et de leurs mollets fondaient jusqu'à ce qu'ils se retrouvent avec des pattes de poulets qui dépassaient, étiques et d'une blancheur livide, de leurs shorts bouffants. Le moindre travail devenait épuisant, les irritations étaient trop nombreuses pour être mentionnées. Et puis il y avait la charge émotionnelle provoquée par le fait d'être enfermé pendant des mois avec des compagnons également sous tension, qui se lavaient rarement, et portaient des vêtements sales.

Emma passa un coton imbibé d'alcool sur la peau et enfonça l'aiguille dans la veine. Le sang jaillit dans la seringue. Elle le regarda, vit qu'il détournait les yeux.

— Ça va ?

— Ouais. J'aime bien les vampires qui connaissent leur métier.

Elle dénoua le garrot et entendit son soupir de soulagement quand elle ôta l'aiguille.

— Vous pouvez aller déjeuner, maintenant. J'ai pompé le sang de tout le monde sauf de Kenichi. Où est-il ? demanda-t-elle en parcourant le labo du regard.

— Je ne l'ai pas vu, ce matin.

— J'espère qu'il n'a pas mangé. Ça ficherait en l'air le taux de glucose.

Nikolaï, qui flottait dans un coin en finissant tranquillement son petit-déjeuner répondit :

— Non, il dort toujours.

— Bizarre, commenta Griggs. Lui qui se lève toujours avant tout le monde...

— Il n'a pas bien dormi, cette nuit, reprit Nikolaï. Je l'ai entendu vomir. Je lui ai demandé s'il avait besoin d'aide, mais il m'a dit que non.

— Je vais le voir, annonça Emma.

Elle prit le long tunnel qui menait au module de service russe où se trouvait la couchette du Japonais. Le panneau était fermé.

— Kenichi ? appela-t-elle. Kenichi ? insista-t-elle comme il n'y avait pas de réponse.

Elle hésita un moment, ouvrit le panneau et vit son visage.

Il avait les yeux rouge vif.

— Oh, mon Dieu ! dit-elle.

La maladie

Le médecin qui était à la console du contrôle de mission de la station spatiale au JSC était Todd Cutler, un docteur au visage frais et rose que les astronautes avaient surnommé « Doogie Howser », à cause d'une série télévisée dont le héros était un médecin adolescent. Cutler avait en fait trente-deux ans bien sonnés, et il s'était taillé une réputation flatteuse de flegme et de compétence. Il faisait office de médecin personnel d'Emma pendant qu'elle était en orbite, et une fois par semaine ils avaient un entretien sur une ligne sécurisée. Lors de cette conférence médicale privée, elle lui rapportait les détails les plus intimes sur sa condition physique. Elle avait confiance en lui, en ses compétences médicales, et elle était soulagée que Todd soit de garde à cette heure-ci.

— Il a des hémorragies sclérales aux deux yeux, dit-elle. J'ai cru que j'allais crever de trouille quand je l'ai vu. Je pense que c'est dû à ses vomissements de cette nuit. La violence des changements de pression a dû faire éclater des capillaires dans ses yeux.

— C'est un problème relativement mineur en ce moment, dit Todd. Les hémorragies se résorberont. Et le reste de l'examen physique ?

— Température : trente-huit six, le pouls est à cent vingt et la tension à cent soixante. Rien à signaler, apparemment, du côté du cœur et des poumons. Il se plaint de maux de tête, mais je n'ai détecté aucun symptôme neurologique. Ce qui m'ennuie le plus, c'est l'absence de bruits intestinaux et son abdomen est sensible à la palpation. Il a vomi plusieurs fois rien qu'au cours de la dernière heure. Pas de sang, jusqu'à présent. Todd, il a l'air vraiment mal, reprit-elle après un instant de réflexion. Et j'ai gardé la mauvaise nouvelle pour la fin : son taux d'amylase est de six cents.

— Ça, c'est mauvais. Vous pensez qu'il a une pancréatite ?

— Avec ce taux d'amylase, c'est possible.

L'amylase était une enzyme produite par le pancréas, dont le taux montait en cas d'inflammation de l'organe. Mais un taux élevé pouvait aussi faire penser à un problème abdominal aigu : une perforation intestinale ou un ulcère du duodénum.

— Et puis il a beaucoup de globules blancs, reprit Emma. J'ai effectué des cultures des prélèvements sanguins, juste au cas où.

— Quel est le contexte ? Quelque chose de particulier à signaler ?

— Deux choses. D'abord, il a été soumis à un stress émotionnel

important. L'une de ses expériences se passe mal, et il se sent responsable.

— Et la deuxième chose ?

— Il a eu l'œil éclaboussé, il y a deux jours, par les fluides corporels d'une souris de laboratoire morte.

— Vous pouvez m'en dire davantage ? demanda-t-il d'une voix soudain très lente.

— Les souris sur lesquelles il fait ses expériences meurent les unes après les autres, pour une raison inconnue. Les cadavres se décomposent à une rapidité stupéfiante. Je cherchais des bactéries pathogènes, alors j'ai pris des échantillons des fluides corporels afin de les mettre en culture. Malheureusement, toutes les cultures sont inutilisables.

— Pourquoi ?

— Par suite d'une contamination fongique, à mon avis. Elles ont toutes verdi. Impossible d'identifier un pathogène connu. J'ai dû m'en débarrasser. La même chose est arrivée à une autre expérience, une culture cellulaire d'un organisme marin. Nous avons dû annuler le projet parce que des champignons se sont introduits dans les tubes à essai.

La prolifération de champignons était malheureusement un problème assez fréquent dans les environnements clos comme la station, malgré le recyclage continu de l'air. À bord de la vieille station Mir, les vitres disparaissaient parfois sous une véritable couche de fourrure : des champignons. Une fois que l'air d'un astronef était contaminé par ces organismes, il était pratiquement impossible de les éliminer. Par bonheur, ils étaient à peu près inoffensifs pour les animaux de laboratoire comme pour les êtres humains.

— Alors nous ne savons pas s'il a été en contact avec des pathogènes ? insista Todd.

— Non. Pour l'instant, on dirait plutôt un cas de pancréatite qu'une infection bactérienne. Je l'ai mis sous perf et je pense lui introduire une sonde gastrique. Il faudrait peut-être commencer à envisager une évacuation d'urgence, ajouta-t-elle à regret.

Il y eut un long silence. C'était le scénario que tout le monde redoutait, la décision que personne n'avait envie de prendre. Le véhicule de rentrée d'urgence de l'équipage, qui était amarré à la station spatiale chaque fois qu'il y avait des gens à bord, était assez vaste pour permettre l'évacuation de six astronautes. Les capsules Soyouz étant hors service, le véhicule de secours était le seul moyen de quitter la station. S'il devait partir, ce serait avec eux tous à bord. Pour un seul membre d'équipage malade, ils devraient abandonner l'ISS, laissant en plan des centaines d'expériences. Ce serait un gros pépin pour la station.

Mais il y avait une autre solution. Ils pouvaient attendre la navette suivante pour évacuer Kenichi. C'était une décision médicale. Pouvait-il attendre ? Emma savait que la NASA se reposait sur son jugement clinique, et c'était une lourde responsabilité.

— Et une évacuation par la navette ? suggéra-t-elle. Todd Cutler comprit le dilemme.

— Le lancement du vol 161 de *Discovery* est prévu pour dans quinze jours. Mais sa mission est classifiée militaire. Récupération et réparation d'un satellite. L'équipage n'est pas préparé pour une mission de rendez-vous et d'amarrage à la station orbitale.

— Et si on les remplaçait par l'équipage de Kittredge ? Mon ex-équipage 162 ? Ils devaient venir ici dans sept semaines. Ils sont fin prêts.

Emma jeta un coup d'œil à Mike Griggs, qui planait non loin de là. En tant que commandant de l'ISS, sa priorité absolue était le bon fonctionnement de la station, et il était fermement opposé à l'idée de l'abandonner. Il se joignit à la conversation :

— Cutler, ici Griggs. Si nous évacuons, nous perdons toutes nos expériences. Des mois de travail fichus par la fenêtre. La meilleure solution me paraît être l'évacuation par la navette. Si Kenichi doit rentrer sur Terre, il va falloir que vous veniez le chercher. Nous devons rester ici et faire notre boulot.

— La récupération pourra-t-elle attendre ? demanda Todd.

— Quand pourriez-vous nous envoyer votre oiseau, au plus tôt ?

— Bon, parlons logistique : la fenêtre de tir...

— Non, donnez-moi uniquement un délai.

Cutler marqua une pause.

— Ellis, le directeur de vol, est à côté de moi. Votre avis, Ellis ?

Ce qui avait commencé comme un entretien privé, confidentiel, entre deux médecins était devenu un forum ouvert. Ils entendirent Woody Ellis dire :

— Trente-six heures. Pas de lancement possible avant.

Beaucoup de choses pouvaient arriver en trente-six heures, se dit Emma. Un ulcère pouvait se perforer, il pouvait faire une hémorragie. La pancréatite pouvait entraîner un collapsus circulatoire, un choc.

Ou Kenichi pouvait se remettre complètement, s'il n'avait rien de plus grave qu'une sérieuse infection intestinale.

— Le patient a été examiné par le Dr Watson, répondit Ellis. Nous devons nous en remettre à son jugement en la matière. Quel est le pronostic ?

Emma réfléchit un instant.

— Son abdomen n'exige pas d'intervention chirurgicale pour l'instant. Mais son état pourrait se détériorer rapidement.

— Vous n'en êtes pas sûre.

— Je ne suis sûre de rien.

— Quand vous nous en donnerez l'ordre, il nous faudra encore vingt-quatre heures pour faire le plein de carburant.

Une journée entière de délai entre l'appel au secours et le lancement en temps réel, plus le temps nécessité par le rendez-vous. Si l'état de Kenichi s'aggravait rapidement, pourrait-elle le maintenir en vie jusque-là ? La situation devenait éprouvante pour les nerfs. Elle était docteur, pas voyante. Elle n'avait pas de rayons X à portée de la main, pas de bloc opératoire. L'examen physique, les prélèvements sanguins étaient anormaux mais non spécifiques. Si elle décidait de retarder l'évacuation, Kenichi risquait de mourir. Si elle appelait trop vite à l'aide, des millions de dollars seraient gaspillés lors du lancement inutile.

Une mauvaise décision, dans un sens ou dans l'autre, pouvait mettre fin à sa carrière à la NASA.

C'était l'exercice de corde raide contre lequel Jack l'avait mise en garde. *Si je me plante sur ce coup-là, la Terre entière le saura. Tout le monde attend de voir si j'en ai vraiment.*

Elle regarda le résultat des examens de sang de Kenichi. Elle n'y vit rien qui justifierait d'appuyer sur le bouton du signal d'alarme. Pas encore.

— Je vais le maintenir sous perf, décida-t-elle. Je vais commencer l'aspiration par sonde gastrique. Ses constantes ont l'air stables pour le moment. Si seulement je pouvais savoir ce qu'il a dans le ventre, c'est le cas de le dire !

— Alors, à votre avis, il n'est pas encore indiqué de provoquer le lancement d'urgence de la navette ? insista Ellis.

— Non, fit-elle dans un profond soupir. Pas encore.

— Bon, nous allons tout de même nous tenir prêts pour la mise à feu de *Discovery* en cas de besoin.

— Oui, j'apprécierais. Je vous ferai bientôt parvenir les nouveaux résultats d'examen. Elle coupa la communication et regarda Griggs.

— J'espère que j'ai pris la bonne décision.

— Vous le soignez, c'est tout, d'accord ?

Elle alla voir Kenichi. Comme il aurait besoin d'être veillé toute la nuit, elle le ferait transporter du module d'habitation dans le labo US, afin que le reste de l'équipage puisse dormir tranquille. Il se trouvait dans un sac de couchage, fermeture éclair tirée. Une pompe injectait un flux régulier de solution saline dans la perfusion. Il était conscient, et il se sentait manifestement très mal.

Luther et Diana, qui veillaient sur lui, parurent tous les deux soulagés de voir Emma.

— Il a encore vomi, annonça Diana.

Emma cala ses pieds dans les étriers au sol, prit son stéthoscope et

posa doucement le diaphragme sur l'abdomen de Kenichi. Toujours pas de bruits intestinaux. Son tractus digestif était interrompu, et les liquides devaient commencer à s'accumuler dans l'estomac. Il fallait les drainer.

— Kenichi, dit-elle, je vais vous introduire une sonde dans l'estomac. Ça va vous soulager. Vous aurez moins mal, et ça arrêtera peut-être les vomissements.

— Une... une sonde ?

— Une sonde gastrique.

Elle ouvrit l'armoire médicale qui contenait un assortiment complet de matériel et de médicaments digne d'une ambulance top niveau. Dans le tiroir marqué AVIATION se trouvaient divers cathéters, dispositifs d'aspiration et sachets à prélèvements, plus un laryngoscope. Elle ouvrit un paquet contenant une sonde gastrique, un long et mince tube de plastique souple, enroulé sur lui-même, doté d'un embout perforé.

Kenichi ouvrit tout grand ses yeux rouge sang.

— Je vais y aller aussi doucement que possible, lui dit-elle. Vous pouvez aider à faire passer le tube en avalant une gorgée d'eau quand je vous le dirai. Je vais vous mettre ce bout-là dans la narine, le tuyau passera par votre arrière-gorge et, quand vous avalerez, le bout descendra dans votre estomac. Le seul moment désagréable sera juste au début, quand je vais l'introduire. Lorsqu'il sera en place, vous ne le sentirez même plus.

— Combien de temps devrai-je le garder ?

— Au moins une journée. Jusqu'à ce que vos intestins se remettent à fonctionner. Ça vaudrait vraiment mieux, Kenichi, ajouta-t-elle gentiment.

Il poussa un soupir et acquiesça d'un hochement de tête.

Emma jeta un coup d'œil à Luther qui paraissait de plus en plus horrifié par l'idée du tube.

— Il me faudrait un peu d'eau. Tu peux aller me chercher ça ?

Puis elle repéra Diana qui planait non loin de là, l'air imperturbable, froidement détachée de la crise, comme d'habitude.

— Vous pourriez m'installer le dispositif d'aspiration ?

Diana prit machinalement dans le matériel le système d'aspiration et la poche à prélèvement.

Emma déroula la sonde. Elle commença par plonger le bout dans le gel lubrifiant afin de faciliter son passage dans le nasopharynx. Puis elle tendit à Kenichi une poche que Luther avait remplie d'eau.

Elle pressa gentiment le bras de Kenichi pour le rassurer. Elle lisait la panique dans ses yeux, mais il acquiesça d'un hochement de tête.

Le lubrifiant faisait briller le bout perforé du tube. Elle lui insinua l'extrémité dans la narine droite et l'enfonça doucement dans le

nasopharynx. Il hoqueta, ses yeux s'emplirent de larmes et il commença à tousser lorsque la sonde glissa dans son arrière-gorge. Elle l'enfonça plus profondément. Il se tortillait, à présent, résistant à l'impulsion instinctive, irrépressible, de la repousser, d'arracher le tube de son nez.

— Avalez un peu d'eau, lui ordonna-t-elle.

Il eut un gémissement et, d'une main tremblante, porta la paille à ses lèvres.

— Avalez, Kenichi, insista-t-elle.

Lorsqu'une gorgée d'eau passe de la gorge dans l'œsophage, le réflexe épiglottique referme l'ouverture de la trachée, empêchant le liquide d'entrer dans les poumons. Cela permettait de guider la sonde, de lui faire emprunter le chemin désiré. À l'instant où elle vit qu'il commençait à avaler, elle poussa doucement le tube au-delà de la gorge, le long de l'œsophage, jusqu'à ce qu'il soit assez loin pour que la pointe plonge dans l'estomac.

— Ça y est, annonça-t-elle en lui attachant le tuyau sous le nez avec un bout de ruban adhésif. Vous vous en êtes bien sorti.

— L'aspiration est prête, annonça Diana.

Emma relia la sonde gastrique au système d'aspiration. Ils entendirent quelques gargouillis, puis un fluide apparut soudain dans le tube, remontant de l'estomac de Kenichi dans la poche à prélèvement. Le liquide était d'un vert bilieux ; pas de sang, remarqua Emma avec soulagement. Ce traitement suffirait peut-être : le repos intestinal, l'aspiration gastrique et l'alimentation par perfusion. S'il avait vraiment une pancréatite, ces soins lui permettraient de passer le cap des jours suivants, jusqu'à l'arrivée de la navette.

— Ma tête... J'ai mal, fit Kenichi en fermant les yeux.

— Je vais vous donner quelque chose. Ça va passer, dit Emma.

— Qu'en pensez-vous ? La crise est surmontée ? s'informa Griggs.

Il avait surveillé la procédure depuis l'écoutille. Il était resté en retrait pendant tout le temps de l'intubation, comme si la seule vision de la maladie le dégoûtait. Il prit bien soin d'éviter de regarder Kenichi et garda les yeux rivés sur Emma.

— On va bien voir, répondit-elle.

— Que dois-je dire à Houston ?

— Je viens de l'intuber. C'est trop tôt.

— Il faudra bientôt les prévenir.

— Eh bien, je ne sais pas ! lança-t-elle. (Elle reprit son calme et poursuivit, un ton plus bas :) On pourrait en parler dans le module d'habitation ?

Elle laissa Luther auprès du patient et disparut dans l'écoutille.

Griggs et Nikolaï la rejoignirent dans le module d'habitation. Ils s'assirent autour de la table du bloc-cuisine comme pour manger. Mais

ils ne partageaient que la frustration provoquée par la situation incertaine.

— C'est vous la toubib, commença Griggs. Vous ne pouvez pas prendre une décision ?

— J'essaie de le stabiliser, répondit-elle. Pour le moment, je ne sais même pas à quoi j'ai affaire. Ça pourrait se résorber d'ici un jour ou deux comme ça pourrait empirer tout d'un coup.

— Et vous ne pouvez pas nous dire ce qui va se passer ?

— Sans radio, sans salle d'opération, je suis bien incapable de dire ce qui se passe à l'intérieur de lui. Je ne peux pas prévoir dans quel état il sera demain.

— Génial.

— Je pense qu'il devrait rentrer. Je voudrais que le lancement soit avancé au maximum.

— Et l'évacuation par véhicule de secours ? demanda Nikolai.

— Un trajet en navette, contrôlé, vaut toujours mieux pour rapatrier un passager malade, répondit Emma.

Le retour par véhicule de secours était une épreuve assez brutale et, selon les conditions météo, il se pourrait qu'ils ne puissent se poser à l'endroit le plus approprié pour un transport médicalisé.

— Inutile d'envisager une évacuation par véhicule de secours, dit platement Griggs. Il n'est pas question que nous abandonnions la station.

— Si son état devient critique..., reprit Nikolai.

— Emma n'aura qu'à le maintenir en vie le temps que *Discovery* arrive ici. Bordel, cette station est une véritable ambulance volante ! Elle arrivera bien à le stabiliser !

— Et si elle n'y arrive pas ? insista Nikolai. Aucune expérience ne vaut la vie d'un homme.

— Écoutez, Griggs, je n'ai pas plus envie que vous de quitter la station, intervint Emma. Je me suis battue comme un beau diable pour monter jusqu'ici, et je n'ai pas l'intention de raccourcir mon séjour. Mais si l'état de mon patient exige une évacuation immédiate, alors j'en prendrai la responsabilité.

— Pardon, Emma, fit Diana en passant la tête par l'écoutille. J'ai les résultats des derniers examens de sang de Kenichi. Je me suis dit qu'il fallait que vous voyiez ça.

Elle tendit à Emma un listing d'imprimante.

Emma regarda le résultat : *Créatine kinase* : 20.6 (normale : 0-3.08).

Ce n'était ni une simple pancréatite ni un désordre gastro-intestinal. Le taux élevé de CK indiquait que son cœur ou ses muscles avaient souffert.

Les vomissements sont parfois un symptôme d'attaque cardiaque.

Elle regarda Griggs.

— Eh bien, ça y est, ma décision est prise, annonça-t-elle. Dites à Houston de lancer la navette. Il faut rapatrier Kenichi tout de suite.

2 août

Jack borda le foc et, dans l'effort, ses bras hâlés par le soleil se couvrirent de sueur. La voile se tendit avec un *whomp* satisfaisant, le *Sanneke* bondit sous le vent et la proue fendit soudain à plus vive allure les eaux boueuses de Galveston Bay. Il avait laissé le golfe du Mexique derrière lui et doublé le cap de Bolivar au début de l'après-midi, évitant le ferry de Galveston Island. Il tirait maintenant des bords en longeant les raffineries qui se succédaient sur la côte de Texas City et voguait cap au nord vers Clear Lake. Vers chez lui.

Après ces sept jours de mer, il était boucané et hirsute. Il n'avait informé personne de ses projets, il s'était contenté de faire des provisions et de filer vers le large, loin de la côte, dans la nuit si noire que les étoiles lui blessaient les yeux. Allongé sur le pont, la coque se balançant doucement sous son dos, il avait contemplé le ciel nocturne pendant des heures. Sous ce champ d'étoiles qui s'étendait à perte de vue dans toutes les directions, il arrivait presque à croire qu'il fondait à travers l'espace, chaque vague l'emmenant plus profondément dans la spirale d'une autre galaxie. À part les étoiles et la mer, il avait fait le vide complet dans son esprit. Puis une étoile filante avait tracé un sillage lumineux dans le ciel, et il avait soudain repensé à Emma. Il ne pouvait ériger de barrière assez haute pour l'écarter. Elle était toujours là, à la lisière de sa conscience, attendant de s'insinuer dans ses pensées lorsqu'il s'y attendait le moins. Lorsqu'il en avait le moins envie. Il s'était figé, les yeux braqués sur la traînée mourante abandonnée par le météore, et bien que rien d'autre n'ait changé, ni la direction du vent, ni le rythme des vagues, il s'était senti soudain profondément seul.

Il faisait encore noir quand il avait mis à la voile et repris le chemin de la côte.

Il remontait à présent, au moteur, le chenal qui menait dans Clear Lake, passant devant les toits qui se découpaient en ombre chinoise sur la lumière aveuglante du soleil couchant. Il regrettait déjà sa décision de rentrer si vite. Sur le golfe, la brise soufflait en permanence, alors qu'ici la chaleur était pesante, l'humidité étouffante.

Il s'amarra à son emplacement réservé et prit pied sur le ponton, les jambes flageolantes après tous ces jours passés en mer. *Première chose à faire*, se dit-il, *une bonne douche fraîche*. Le nettoyage du bateau attendrait le soir, qu'il fasse moins chaud. Quant à Humphrey – eh bien, une journée de plus au refuge pour animaux ne ferait pas de mal

à ce petit monstre à poils. Il remonta le ponton en traînant son sac de marin et, comme il passait devant la petite épicerie de la marina, ses yeux tombèrent sur le distributeur de journaux. Il lâcha son sac par terre en voyant le gros titre qui barrait la une du *Houston Chronicle* du matin même : LANCEMENT DE LA NAVETTE DEMAIN. LE COMPTE À REBOURS A COMMENCÉ.

Que s'est-il passé ? se demanda-t-il. *Qu'est-ce qui cloche ?*

Les mains tremblantes, il fouilla dans ses poches, introduisit une pièce dans la fente du distributeur, prit un journal. Deux photos accompagnaient l'article : une de Kenichi Hirai, l'astronaute japonais de la NASDA, l'autre d'Emma. Il ramassa précipitamment son sac et fonda vers le premier téléphone venu.

Trois spécialistes de médecine spatiale assistaient à la réunion, ce dont Jack déduisit que le problème était d'origine médicale. Quand il entra dans la pièce, toutes les têtes se tournèrent vers lui, et il surprit leurs regards étonnés. Il lut la même question dans les yeux de Woody Ellis, le directeur de vol de la station spatiale : *quoi, Jack McCallum reprend du service ?*

Le Dr Todd Cutler répondit à leur muette interrogation :

— Jack a participé à la mise au point du protocole des interventions médicales d'urgence pour le premier équipage de la station. J'ai pensé que sa présence pourrait nous être utile.

— L'implication personnelle est toujours source de complications, rétorqua Ellis, mal à l'aise.

L'implication personnelle, c'était Emma.

— Tous les membres d'un même équipage sont comme une famille, rétorqua Todd. Alors, d'une certaine façon, tout est personnel.

Jack s'assit à côté de Todd. Autour de la table se trouvaient le directeur adjoint du NSTS [1], le directeur opérationnel de la Station spatiale internationale, les médecins de vol et plusieurs responsables de programme. Il y avait aussi la responsable des relations publiques de la NASA, Gretchen Liu. En dehors des jours de lancement, les médias ignoraient généralement la NASA et ses activités. Mais, pour l'heure, la petite salle de presse du bâtiment des relations publiques de la NASA était pleine de journalistes de toutes les agences de presse du pays qui attendaient l'apparition de Gretchen. *C'est drôle comme, d'un jour à l'autre, les choses peuvent se présenter sous un angle différent*, se dit Jack. *Le public est versatile. Il exige des explosions, des tragédies. Des crises. Le miracle d'un lancement sans bavure n'intéresse personne.*

Todd lui fit passer une liasse de papiers. En haut de la première page était griffonnée une note : *Résultats des investigations cliniques et biologiques d'Hirai sur les dernières 24 heures. Bon retour parmi nous.*

Jack feuilleta le bilan médical tout en écoutant les divers

intervenants. Il avait une journée de retard sur eux, et il mit un moment à saisir l'essentiel. L'astronaute Kenichi Hirai était sérieusement malade et les résultats de ses examens laissaient tout le monde perplexe. La navette *Discovery* était prête à partir à six heures, avec Kittredge et son équipage, ainsi qu'un spécialiste de médecine spatiale. Le compte à rebours avait commencé.

— Vous ne revenez pas sur vos recommandations ? demanda le directeur adjoint du NSTS aux médecins de vol. Vous pensez toujours qu'Hirai peut attendre d'être évacué par la navette ?

— Nous croyons toujours que c'est l'option la plus sûre, répondit Todd Cutler. Nous maintenons nos recommandations. La station orbitale est bien équipée sur le plan médical. Ils disposent là-haut de tous les produits et du matériel nécessaire pour la réanimation cardio-respiratoire.

— Vous croyez donc toujours à une crise cardiaque ?

Todd consulta ses collègues du regard.

— Franchement, admit-il, nous ne sommes sûrs de rien. Il y a des choses qui semblent indiquer un infarctus du myocarde – une crise cardiaque, pour parler comme Monsieur Tout-le-monde. Surtout le taux élevé d'enzymes cardiaques dans le sang.

— Alors pourquoi n'en êtes-vous pas sûr ?

— L'ECG ne montre que des modifications non spécifiques. Quelques inversions des ondes T. Ce n'est pas un schéma classique d'infarctus. Et puis Hirai a été soumis à une batterie complète de tests spécifiques des problèmes cardiaques avant d'être accepté dans le programme. Il n'avait aucun facteur de risque. Franchement, nous ne savons pas très bien ce qui se passe. Mais nous devons partir du principe qu'il a fait une crise cardiaque, de sorte que l'évacuation par la navette est la meilleure option. Elle assure une rentrée plus douce et un atterrissage contrôlé. Beaucoup moins stressant pour le passager que le retour en véhicule de secours. Entre-temps, la station dispose de tous les moyens pour remédier aux éventuelles arythmies cardiaques dont il pourrait souffrir.

Jack leva les yeux des rapports de laboratoire qu'il était en train de parcourir.

— Le labo de la station ne dispose pas du matériel nécessaire pour fractionner la CK. Alors comment pouvons-nous être sûrs qu'elle est bien d'origine cardiaque ?

Tous les regards convergèrent vers lui.

— Comment ça, fractionner ? releva Woody Ellis.

— La créatine kinase est une enzyme qui aide les cellules des muscles à utiliser l'énergie emmagasinée. On la trouve dans les muscles striés et le muscle cardiaque. Quand les cellules du cœur sont endommagées, lors d'un infarctus, par exemple, le taux de CK monte

dans le sang. C'est pour ça que nous supposons qu'il a fait une crise cardiaque. Mais si ce n'est pas le cœur ?

— Et sinon, de quoi pourrait-il s'agir ?

— D'un autre type de problème musculaire. Un traumatisme par exemple, ou des convulsions. Une inflammation. En fait, une simple injection intramusculaire peut provoquer un accroissement de la CK. Pour être sûr qu'elle est d'origine cardiaque, il faudrait la fractionner. Ce qui, encore une fois, est impossible à bord de la station.

— Alors, il se peut qu'il ne s'agisse pas d'une crise cardiaque ?

— Exactement. Et il y a un autre détail qui m'intrigue. Après un traumatisme musculaire aigu, son taux de CK aurait dû revenir à la normale. Or regardez les relevés, fit Jack en parcourant les listings. Le taux n'a pas cessé de monter au cours des dernières vingt-quatre heures. Ce qui indique une persistance du problème.

— Ce n'est qu'un élément d'une intrigue plus vaste, intervint Todd. Nous avons des résultats anormaux sur toute la ligne, sans schéma reconnaissable. Les enzymes du foie, les anomalies rénales, la vitesse de sédimentation, les lymphocytes. Certains taux sont trop élevés alors que d'autres sont en chute libre. On dirait que tous les organes sont attaqués à tour de rôle.

— Attaqués ? releva Jack en le regardant.

— Ce n'est qu'une façon de parler, Jack. J'ignore ce qui se passe. Je sais que ce n'est pas une erreur du labo. Nous avons testé les autres membres de l'équipage, et ils sont parfaitement sains.

— Mais est-il assez malade pour justifier une évacuation ?

Cette question était posée par le directeur opérationnel de la navette.

Toute cette affaire lui déplaisait souverainement. La mission originelle de *Discovery* était de récupérer et de réparer *Capricorn*, un satellite espion classé Défense. Et voilà que sa mission avait été différée par la crise.

— Washington n'apprécie pas de devoir attendre pour la réparation du satellite. C'est vous qui avez ordonné que *Discovery* joue les ambulances volantes. Est-ce vraiment indispensable ? Hirai ne peut-il se remettre à bord de la station ?

— C'est impossible à prévoir. Nous ne savons pas ce qui cloche chez lui, répondit Todd.

— Dieu du ciel ! Mais vous avez une toubib là-haut ! Elle n'arrive pas à trouver ce qui ne va pas ? Jack se tendit. Emma était directement visée.

— Elle ne dispose pas de tous les moyens d'investigation nécessaires, objecta-t-il.

— Elle dispose d'à peu près tout ce qu'il faut. Comment avez-vous décrit la station, tout à l'heure, Dr Cutler ? « Un hôpital

remarquablement équipé » ?

— L'astronaute Hirai doit rentrer le plus vite possible, répondit Todd. C'est notre position. Si vous pensez en savoir plus long que vos médecins de vol, c'est votre problème. Tout ce que je peux dire, c'est que moi je n'essaie jamais de jouer au plus fin avec mes ingénieurs des systèmes de propulsion.

Ce qui mit bel et bien fin à la controverse.

— Pas d'autres problèmes ? demanda le directeur adjoint du NSTS.

— Le temps, répondit le prévisionniste de la NASA. Je crois devoir vous informer qu'un système orageux est en cours de formation à l'ouest de la Guadeloupe et se déplace très lentement vers l'ouest. Ça n'affectera pas le lancement, mais selon sa trajectoire, ça pourrait poser un problème à Kennedy au cours de la semaine prochaine à peu près.

— Merci de rester sur le qui-vive, dit le directeur adjoint du NSTS en parcourant la pièce du regard. Bien, reprit-il, constatant qu'il n'y avait pas d'autre question. Le lancement est donc prévu pour cinq heures du matin, heure de Washington. Nous nous reverrons à ce moment-là.

Punta Arena, Mexique

La mer de Cortez brillait comme de l'argent martelé dans la lumière déclinante. Helen Koenig était attablée à la terrasse du café Las Tres Virgenes et regardait les bateaux de pêche rentrer à Punta Colorado. C'était le moment de la journée qu'elle préférait. La brise du soir caressait sa peau gorgée de soleil, et elle se sentait agréablement vidée. Un garçon posa devant elle la margarita qu'elle avait commandée.

— *Gracias, señor*, murmura-t-elle.

Leurs regards se croisèrent l'espace d'un instant. Elle vit un homme calme, digne, aux yeux las et aux cheveux striés d'argent, et elle éprouva un pincement de gêne. *La culpabilité yankee*, se dit-elle tandis qu'il repartait vers le bar. Un sentiment qu'elle éprouvait chaque fois qu'elle descendait à Baja. Elle sirota son cocktail en regardant la mer, charmée par les trompettes nasillardes d'un orchestre de mariachis qui jouait quelque part sur la plage.

Ç'avait été une bonne journée. Elle l'avait presque entièrement passée en mer. Une plongée avec bouteilles le matin, suivie par une plongée à plus faible profondeur dans l'après-midi. Et puis, juste avant le dîner, elle avait nagé dans les eaux niellées par le soleil couchant. La mer avait toujours été son réconfort, son sanctuaire. Elle était constante, contrairement aux hommes, et jamais elle ne l'avait déçue. Elle était toujours prête à lui ouvrir les bras, à l'apaiser, et dans les moments de crise, c'est dans son sein accueillant qu'elle venait se réfugier.

C'était pour ça qu'elle était venue à Baja. Pour nager, seule, dans ces eaux chaudes où personne ne pouvait l'atteindre. Pas même Palmer Gabriel.

L'acidité de la margarita lui arracha une grimace. Elle la finit et en commanda une deuxième. L'alcool lui donnait déjà l'impression de planer. Peu importe. Elle était une femme libre, maintenant. Le projet était interrompu, annulé. Les cultures avaient été détruites. Palmer lui en voulait, mais elle savait qu'elle avait fait ce qu'il fallait. C'était plus sûr. Demain, elle ferait la grasse matinée, elle commanderait un chocolat chaud et des huevos rancheros pour son petit-déjeuner. Puis elle se coulerait dans les eaux, elle ferait une nouvelle plongée, un

autre retour vers la mer, l'amour de sa vie.

Un rire de femme attira son attention. Un couple flirtait, au bar. La femme était mince, bronzée, l'homme avait des muscles comme des filins d'acier. Des amours de vacances en préparation. Ils dîneraient probablement ensemble, ils marcheraient sur la plage, main dans la main. Et puis ils s'embrasseraient, ils s'étreindraient, selon le rituel bouillonnant d'hormones de l'accouplement. Helen les regarda avec un mélange d'intérêt scientifique et de jalousie féminine. Elle savait qu'elle n'était pas concernée par ce rituel. Elle avait quarante-neuf ans, et elle les faisait. Elle avait la taille épaisse, les cheveux poivre et sel, et un visage remarquablement banal, en dehors des yeux pétillants d'intelligence. Elle n'était pas le genre de femme qui attirait le regard des Adonis dorés par le soleil.

Elle finit sa seconde margarita. La sensation de flottement envahissait maintenant tout son corps ; il était temps de manger un morceau. Elle regarda le menu du Restaurant de Las Tres Virgenes, ainsi que le proclamait l'inscription figurant en haut de la carte. Les trois vierges. Un endroit fait pour elle. Elle aurait aussi bien pu être nonne.

Le garçon s'approcha pour prendre sa commande. Elle venait de commander la daurade grillée quand son regard, levé vers lui, tomba sur la télé, au-dessus du bar. Sur l'image de la navette spatiale dressée sur le pas de tir.

— Que se passe-t-il ? demanda-t-elle en indiquant l'appareil.

Le garçon haussa les épaules.

— Montez le son ! lança-t-elle en direction du barman. Je vous en supplie, il faut que j'écoute !

Il tourna un bouton et le commentaire retentit en anglais. Une chaîne américaine. Helen s'approcha du bar, les yeux rivés sur l'écran.

« ... diagnostic de l'astronaute Kenichi Hirai. La NASA n'a pas donné d'autres informations, mais selon les rapports, les médecins de vol sont déconcertés par ses symptômes. Au vu des examens de sang d'aujourd'hui, ils ont jugé plus prudent d'organiser un sauvetage par navette. *Discovery* doit décoller demain, à cinq heures du matin... »

— Señora ? demanda le garçon.

Helen se retourna et vit qu'il tenait toujours son carnet de commandes.

— Vous voulez boire autre chose ?

— Non. Non, il faut que je parte.

— Mais votre dîner...

— Annulez ma commande. Excusez-moi.

Elle ouvrit son porte-monnaie, lui tendit quinze dollars et quitta précipitamment le restaurant.

De sa chambre d'hôtel, elle essaya d'appeler Palmer Gabriel à San Diego. Au bout d'une demi-douzaine d'essais, elle réussit à joindre l'opératrice de l'international, mais quand la communication fut enfin établie, elle tomba sur la messagerie vocale de Palmer.

— Il y a un astronaute malade à bord de l'ISS, dit-elle. Palmer, c'est exactement ce que je redoutais. C'est contre ça que je vous avais tous mis en garde. Si ça se confirme, il va falloir agir en vitesse. Avant...

Elle s'interrompit, regarda la pendule. *Au diable tout ça, se dit-elle, et elle raccrocha. Il faut que je rentre à San Diego. Je suis la seule à savoir comment régler le problème. Ils vont avoir besoin de moi.*

Elle fourra ses vêtements dans sa valise, paya sa note d'hôtel et prit un taxi pour parcourir les vingt kilomètres qui séparaient la ville de l'aérodrome de Buena Vista – une simple piste. De là, un petit avion la ramènerait à La Paz, d'où elle prendrait un vol de ligne régulière pour San Diego.

La route était mauvaise, sinueuse et pleine de nids-de-poule. Par les vitres ouvertes, elle recevait toute la poussière dans la figure. Mais la partie du trajet qu'elle redoutait le plus était le vol lui-même. Elle avait une peur panique des petits avions. Si elle n'avait pas été si pressée de rentrer chez elle, elle aurait fait la route en voiture. Mais sa voiture était restée sur le parking de l'hôtel. Elle se cramponna à l'accoudoir, les mains collantes de sueur, en imaginant la catastrophe aérienne qui l'attendait.

Puis elle regarda le ciel nocturne, clair, dégagé, d'une douceur de velours, et elle pensa aux gens qui étaient à bord de la station spatiale. Elle pensa aux risques que prenaient tant d'autres êtres humains. Tout était question de perspective. Un trajet dans un petit avion n'était rien à côté du danger auquel étaient confrontés les astronautes.

Ce n'était pas le moment de paniquer. Des vies humaines étaient en jeu. Et elle était seule à savoir ce qu'il fallait faire.

Soudain, la route devint plus carrossable. La chaussée était maintenant pavée, grâce au ciel, et Buena Vista n'était plus qu'à quelques kilomètres.

Sentant que sa passagère était pressée, le chauffeur accéléra et une bourrasque entra par la vitre ouverte, lui criblant le visage de poussière. Elle se pencha pour tourner la manivelle qui relevait la vitre. Soudain, elle sentit que le taxi se déportait pour dépasser un véhicule plus lent. Elle releva les yeux et se rendit compte avec horreur qu'ils étaient dans un virage.

— *Señor !* s'écria-t-elle. *Más despacio !*

Ralentissez.

Ils étaient à la hauteur de l'autre voiture, maintenant, et le taxi prenait un peu d'avance, le chauffeur n'entendant pas déclarer forfait.

La route, devant, tournait à gauche, disparaissant à la vue.

— Ne doublez pas ! dit-elle. Je vous en prie, non !

Son regard fut attiré vers l'avant, vers les phares d'une autre voiture, et resta rivé à leur lumière aveuglante.

Elle leva les bras devant son visage comme pour protéger ses yeux de l'éclat des phares. Mais elle ne put se boucher les oreilles pour étouffer le crissement des pneus, ou le hurlement de sa propre voix alors que les phares se précipitaient vers eux.

3 août

De son poste d'observation, séparé par une vitre de la galerie pleine de visiteurs, Jack avait une vision privilégiée de la salle de contrôle. Tous les pupitres étaient occupés, et chaque contrôleur avait fait un effort de toilette pour les caméras de télévision. Les hommes et les femmes qui travaillaient en dessous avaient beau être intensément concentrés sur leur tâche, ils n'oubliaient jamais tout à fait qu'on les regardait, que l'œil du public pesait sur eux, que chacun de leurs gestes, des mouvements machinaux de leur tête, était scruté. Un an plus tôt à peine, Jack était à la console de médecin pendant un lancement de la navette, et il avait senti le regard de ces étrangers comme une vague traînée de chaleur sur sa nuque. Il savait que les gens, en dessous de lui, l'éprouvaient en ce moment même.

L'atmosphère, dans la salle de contrôle, paraissait d'un calme glacé, de même que les voix sur le réseau de communication. C'était l'image que la NASA s'efforçait d'entretenir : une image de professionnalisme. Ici, on faisait son travail, et on le faisait bien. Ce que le public voyait rarement, c'étaient les crises, en coulisse, dans les salles du fond, les catastrophes évitées de justesse, les tirs de barrage quand les choses tournaient mal et que la confusion régnait.

Il ne se passera rien de tel aujourd'hui, se dit-il. Carpenter est aux commandes. Tout ira bien.

Randy Carpenter, le directeur de vol, drivait l'équipe qui était sur le départ. Il avait assez vécu et il avait assez de bouteille pour avoir assisté à une multitude de crises au cours de sa carrière. Pour lui, les tragédies qui se produisaient dans l'espace étaient rarement provoquées par un incident majeur, mais résultaient plutôt d'une accumulation de petits problèmes qui déclenchaient un désastre. C'était donc un maniaque du détail, un homme pour qui tout incident était un drame potentiel. Son équipe le regardait comme s'il était sur un piédestal, au sens littéral du terme, parce que c'était un colosse d'un mètre quatre-vingt-douze et de près de cent trente kilos.

Jack vit Gretchen Liu, la responsable des relations publiques, assise à l'extrême gauche, à la dernière rangée de consoles, se retourner et

dédier un sourire radieux aux spectateurs de la galerie. Elle avait revêtu sa tenue « spéciale médias » : tailleur bleu marine et foulard de soie gris perle. Le monde entier avait les yeux braqués sur la mission et bien que la plupart des journalistes soient massés à Cap Canaveral, où le lancement devait avoir lieu, la galerie d'observation du contrôle de mission, au JSC de Houston, était pleine à craquer de reporters.

Ils entraient dans la dernière phase de la chronologie. Ils arrivaient au bout de la séquence synchronisée du compte à rebours. Le circuit audio retransmet le feu vert de la météo, et le décompte final commença. Jack se pencha en avant, tous les muscles tendus, alors que les événements se précipitaient vers le décollage. C'était la vieille fièvre du lancement qui revenait. L'année dernière, quand il avait pris ses distances avec le programme spatial, il croyait avoir laissé tout ça derrière lui. Et il était là, de nouveau repris par l'excitation. Le rêve. Il imaginait les membres de l'équipage sanglés sur leur siège, les vibrations du véhicule sous leurs fesses alors que la pression montait dans les chambres d'oxygène et d'hydrogène liquides. Il pensa au sentiment de claustrophobie qu'ils devaient éprouver au moment d'abaisser leur visière. Au sifflement de l'oxygène. À l'accélération de leur rythme cardiaque.

— Allumage des moteurs d'appoint ! annonça le responsable des relations publiques au centre de contrôle de lancement de Cap Canaveral. Nous sommes go pour le décollage ! Décollage ! Le contrôle vient de passer au JSC de Houston...

Sur l'écran central, la trajectoire de la navette décrivit une courbe vers l'est, suivant le trajet programmé. Jack était encore tendu, son cœur battait à tout rompre. Les écrans de télévision installés au-dessus de la galerie retransmettaient les images de la navette envoyées par le centre de communications de Kennedy. Les haut-parleurs diffusaient les échanges entre Capcom et le commandant de la navette, Kittredge. *Discovery* suivait la trajectoire prévue et atteignait les couches supérieures de l'atmosphère, où le ciel bleu s'assombrirait bientôt, laissant place aux ténèbres de l'espace.

— Tout va bien, annonça Gretchen, sur le circuit intérieur.

Sa voix avait l'accent triomphal qui convenait à un lancement parfait. Et jusque-là, il l'était. Ils avaient passé le point d'accélération maximale, ils arrivaient à la séparation du réservoir ventral, avant l'arrêt du moteur principal.

Dans la salle de contrôle, Carpenter, le directeur de vol, était debout, immobile, les yeux braqués sur l'écran principal.

— *Discovery*, vous êtes go pour séparation du réservoir ventral, annonça Capcom.

— Bien reçu, Houston, confirma Kittredge. Séparation effectuée.

Ce fut le soudain sursaut de la grosse tête de Carpenter qui mit la

puce à l'oreille de Jack. Quelque chose venait de se passer. Dans la salle de contrôle, un soudain regain d'activité sembla animer tous les contrôleurs de vol en même temps. Plusieurs d'entre eux jetèrent des regards en coulisse à Carpenter. Ses épaules normalement tombantes s'étaient redressées comme s'il était sur le qui-vive. Gretchen suivait intensément les échanges sur le circuit audio intérieur, les mains plaquées sur ses écouteurs.

Il y a quelque chose qui cloche, se dit Jack.

La communication air-sol passait toujours sur le circuit audio de la galerie.

— *Discovery*, fit Capcom, la maintenance des systèmes nous signale que les portes ombilicales ne sont pas bien fermées. Veuillez confirmer.

— Bien reçu. Nous confirmons. Les portes ne se referment pas.

— Je vous suggère de passer sur commande manuelle.

Il y eut un silence inquiétant. Puis ils entendirent Kittredge dire :

— Houston, nous sommes OK. Les portes viennent de se refermer.

Jack reprit son souffle et se rendit compte à ce moment seulement qu'il avait cessé de respirer. C'était le seul pépin, jusqu'à présent. *Tout le reste est parfait*, se répéta-t-il. Et pourtant, les effets de la soudaine décharge d'adrénaline qu'il venait de prendre s'attardaient, et il avait les mains moites. Ce minuscule incident venait simplement de leur rappeler la quantité de choses qui pouvaient mal tourner, et il ne pouvait se départir d'une soudaine impression de malaise.

Il regarda la salle de contrôle, en contrebas, et se demanda si Randy Carpenter, le meilleur d'entre tous, éprouvait le même noir pressentiment.

4 août

Jack se réveilla en pleine forme à une heure du matin, comme si l'horloge qu'il avait dans le cerveau s'était automatiquement décalée, modifiant ses cycles de veille et de sommeil. Il était allongé, les yeux grands ouverts dans l'obscurité trouée par la diode lumineuse de son réveil. *Comme la navette Discovery*, se dit-il, *je fais la course avec la station spatiale*. Pour rattraper Emma. Son corps se synchronisait déjà avec son rythme à elle. D'ici une heure, elle se réveillerait, entamerait une nouvelle journée de travail. Et Jack était là, déjà réveillé, leurs rythmes presque parallèles.

Il n'essaya pas de se rendormir. Il se leva et s'habilla.

À une heure et demie du matin, le contrôle de mission bourdonnait d'une calme activité. Il passa d'abord à la salle de contrôle, voir les contrôleurs de la navette. Jusque-là, il n'y avait rien à signaler à bord de *Discovery*.

Il prit le couloir qui menait à la salle dite des opérations spéciales, la salle de contrôle de la station orbitale. Elle était beaucoup plus petite que celle de la navette, mais elle disposait de sa batterie de consoles et de son personnel propres. Jack se dirigea droit vers le pupitre de Roy Bloomfeld, le médecin de vol, et se laissa tomber dans le fauteuil à côté de lui. Bloomfeld lui jeta un regard surpris.

— Salut, Jack. Alors te revoilà dans le programme ?

— Je ne pouvais pas me passer de vous.

— Mouais. Comme ça peut pas être pour le fric, ça doit être pour le suspense. Eh bien, ce soir, tu aurais été déçu, ajouta-t-il avec un bâillement, en s'appuyant à son dossier.

— Le patient est stable ?

— Oui, depuis douze heures. Le rythme est réglé comme du papier à musique, ajouta-t-il avec un mouvement de tête vers les écrans qui affichaient les tracés de l'ECG et de la tension de Kenichi Hirai envoyés par télémesure.

— Du nouveau ?

— Nous avons reçu son dernier bulletin de santé il y a quatre heures. Son mal de tête a empiré, et il a toujours de la température. Les antibiotiques n'ont pas l'air de faire grand-chose. Aucun de nous ne voit ce qu'il peut bien avoir.

— Emma n'a pas d'idée ?

— À ce stade, elle doit être trop épuisée pour penser. Je lui ai dit d'aller dormir un peu, puisque son patient était monitoré, de toute façon. Jusque-là, ce n'est pas passionnant. Écoute, je voudrais aller pisser, fit Bloomfeld en bâillant à nouveau. Tu peux surveiller ma console une minute ?

— Pas de problème.

Bloomfeld quitta la pièce et Jack mit son casque. Ça faisait du bien de se retrouver assis à une console. Il se sentait comme chez lui. C'était bon d'entendre les conversations assourdies des autres contrôleurs, de regarder la carte du monde qui occupait tout le devant de la salle et de suivre la trajectoire de la station orbitale, figurée par une sinusoïde. Ce n'était peut-être pas un siège à bord de la navette, mais c'était ce qui s'en rapprochait le plus. *Je ne toucherai jamais les étoiles, mais, en étant là, je peux faire en sorte que d'autres y parviennent.* C'était une révélation surprenante pour lui. Il avait donc accepté cette amère bifurcation de son existence. Il se retrouvait à la périphérie de son vieux rêve, il voyait le paysage de loin et pourtant il arrivait à l'apprécier.

Son regard fut soudain attiré par l'ECG de Kenichi Hirai. Il se pencha comme pour voir ça de plus près. Le tracé avait vacillé, décrit quelques rapides oscillations. Il se traduisait maintenant par une ligne rectiligne en haut de l'écran.

Jack se détendit. Pas de quoi s'inquiéter ; c'était caractéristique d'une anomalie électrique. Probablement un capteur qui s'était déconnecté. La tension artérielle n'avait pas changé. Le patient avait dû bouger, décoller accidentellement une électrode. Ou bien c'était Emma qui avait débranché le moniteur pour lui permettre d'aller aux toilettes. Soudain, le signal de la tension s'interrompit, confirmant le fait que Kenichi n'était plus monitoré. Il regarda l'écran pendant un moment en attendant la réapparition des tracés.

Comme elle se faisait attendre, il se connecta au circuit intérieur.

— Capcom, ici Médical. Je constate sur l'ECG du patient un schéma caractéristique d'une électrode déconnectée.

— Une électrode déconnectée ?

— Comme s'il n'était plus sous monitoring. Je ne reçois plus le tracé cardiaque. Vous pouvez vérifier avec Emma et lui demander confirmation ?

— Bien reçu, Médical. Je l'appelle.

Un doux gémissement tira Emma d'un sommeil sans rêve et elle prit soudain conscience du froid baiser de l'humidité sur son visage. Elle n'avait pas l'intention de s'endormir. Elle savait que le contrôle de mission suivait l'ECG de Kenichi par télémesure et qu'elle pouvait compter sur eux pour l'avertir en cas de modification de son état, mais elle avait l'intention de rester réveillée pendant la période de sommeil prévue pour l'équipage. Seulement, au cours des deux derniers jours, c'est tout juste si elle avait réussi à piquer quelques roupillons, souvent interrompus par ses compagnons qui venaient l'interroger sur l'état de son patient, et l'épuisement, la détente complète procurée par l'apesanteur avaient eu raison de sa résistance. Son dernier souvenir conscient était le tracé du rythme cardiaque de Kenichi sur l'écran, paraphe hypnotique qui s'était bientôt mué en un brouillard vert. Puis ç'avait été le fondu au noir.

Elle ouvrit les yeux en se disant qu'elle avait dû être éclaboussée par des gouttelettes d'eau froide qui stagnaient encore sur sa joue, et vit un globule qui flottait vers elle, tournoyant dans un arc-en-ciel de lumière diffractée. Après un bref moment d'ahurissement, elle finit par comprendre ce qu'elle regardait et, quelques secondes plus tard, elle remarqua les douzaines d'autres globules qui dansaient autour d'elle, pareils à des boules de Noël métallisées.

Il y eut un grésillement d'électricité statique, puis une voix crépita dans ses écouteurs :

— Euh, Watson, ici Capcom. Pardon de vous réveiller, mais nous voudrions vérifier l'état des capteurs biomédicaux du patient.

— Je suis réveillée, Capcom, répondit Emma d'une voix rendue rauque par l'épuisement. Enfin, je crois.

— D'après la télémesure, il y aurait une anomalie dans l'ECG de votre patient. Médical pense qu'une électrode s'est détachée.

Elle avait dérivé, tourné sur elle-même tout en dormant. Elle dut se réorienter dans le module et se retourner vers l'endroit où son patient devait se trouver.

Le sac de couchage maintenu dans un harnais fixé à la paroi par une bande velcro, ce qui lui évitait de dériver en apesanteur, était vide. Le tube de la perfusion, déconnecté, flottait librement, le bout du cathéter laissant échapper des gouttelettes brillantes de solution saline. Les fils des électrodes détachés planaient, tout emmêlés.

Elle ferma aussitôt la pompe à perfusion et jeta un rapide coup d'œil autour d'elle.

— Il n'est pas là, Capcom. Il a quitté le module ! Ne coupez pas !

D'une poussée sur la paroi, elle se projeta dans le module de connexion Deux qui menait vers les labos de la NASDA et de l'Agence spatiale européenne. Un coup d'œil par l'écoutille lui confirma qu'il n'était pas là non plus.

— Vous l'avez retrouvé ? demanda Capcom.

— Négatif. Je cherche toujours.

Avait-il perdu les pédales et, dans sa confusion, s'était-il égaré ? Elle fila dans le labo US. Une gouttelette lui éclaboussa le visage. Elle s'essuya machinalement et s'aperçut, stupéfaite, que son doigt était taché de sang.

— Capcom, il est passé par le module de connexion Un. Il saigne au point de perf.

— Je vous recommande de couper la circulation d'air entre les modules.

— Compris.

Elle retourna dans le module d'habitation. La lumière était baissée et, dans la pénombre, elle vit Luther et Griggs qui dormaient profondément, dans leur sac de couchage dont la fermeture éclair était remontée. Pas de Kenichi.

Du calme, se dit-elle en coupant la circulation d'air entre les modules. *Réfléchis. Où a-t-il pu aller ?*

Il avait pu regagner sa couchette, du côté russe de la station.

Sans réveiller Griggs ou Luther, elle quitta le module et regagna rapidement le dédale de modules et de nœuds, son regard errant en tous lieux à la recherche de son patient fugitif.

— Capcom, je ne l'ai pas encore retrouvé. Je traverse Zarya et je vais vers le module de service russe.

Elle se glissa dans le module russe, où se trouvait le compartiment personnel de Kenichi. Dans la pénombre, elle vit Diana et Nikolai qui dormaient tous les deux, flottant comme des noyés, leurs bras planant librement hors de leurs sacs de couchage. Le poste de Kenichi était

vide.

Sa vague angoisse se mua en une peur bien réelle.

Elle secoua Nikolaï. Il se réveilla lentement et, même après avoir ouvert les yeux, il mit un moment à comprendre ce qu'elle lui racontait.

— Je n'arrive pas à trouver Kenichi, répéta-t-elle. Nous devons fouiller tous les modules.

— Watson, fit Capcom dans son casque audio. La maintenance des systèmes nous signale une anomalie intermittente dans le sas du module de connexion Un. Veuillez vérifier.

— Quel genre d'anomalie ?

— Des voyants intermittents semblent indiquer que la trappe entre le local des tenues pressurisées et le sas de sortie pourrait ne pas être hermétiquement fermée.

Kenichi. Il est dans le sas.

Elle fila comme un oiseau, Nikolaï derrière elle, à travers la station et plongea dans le module de connexion Un. Le premier coup d'œil affolé qu'elle jeta par l'écoutille ouverte, dans le local des tenues pressurisées, lui procura la vision stupéfiante de ce qui ressemblait à trois corps. Deux n'étaient que des combinaisons spatiales, dont le torse supérieur rigide était fixé aux cloisons afin de faciliter l'habillage.

Le troisième était Kenichi, suspendu dans le vide, le corps cambré en arrière dans un spasme convulsif.

— Aidez-moi à le tirer de là ! ordonna Emma.

Elle manœuvra pour se positionner derrière lui et, arc-boutant ses pieds contre la paroi, elle le poussa vers Nikolaï, qui le tira à l'extérieur. En unissant leurs efforts, ils le ramenèrent vers le module du labo, où l'équipement médical avait été transféré.

— Capcom, nous avons retrouvé le patient, annonça Emma. Il semble pris de convulsions épileptiques. Je voudrais Médical sur le réseau.

— Ne coupez pas, Watson. Médical, à vous. Emma entendit une voix étonnamment familière dans son casque.

— Salut, Em. Il paraît que tu as un problème, là-haut.

— Jack ? Qu'est-ce que tu...

— Comment va le patient ?

Encore sous le choc, elle reporta son attention sur Kenichi. Elle rebrancha la perf et refixa les électrodes de l'ECG en se demandant ce que Jack faisait au contrôle de mission. Il y avait un an qu'il n'avait pas occupé le poste de médecin de vol, et il était là, sur le circuit audio, et voilà qu'il l'interrogeait d'une voix calme, presque désinvolte, sur l'état de Kenichi.

— Il convulse toujours ?

— Non. Non, il a des mouvements volontaires, maintenant. Il nous résiste...

— Les constantes ?

— Le pouls est rapide – cent vingt, cent trente. Il déplace de l'air.

— Bon. Au moins, il respire.

— Nous venons seulement de rebrancher l'ECG. Pouls sinusoïdal à cent vingt-quatre, dit-elle en regardant le rythme cardiaque qui s'inscrivait sur l'écran du moniteur. Extrasystoles ventriculaires occasionnelles.

— C'est ce que confirme la télémesure.

— La tension, maintenant..., poursuivit-elle en gonflant le brassard puis en écoutant le pouls brachial pendant qu'elle relâchait lentement la pression. Neuf cinq, six. Rien de significatif...

Le coup la prit par surprise, lui arrachant un bref cri de douleur. La main de Kenichi avait volé, la heurtant en plein sur la bouche. L'impact l'envoya valdinguer contre la paroi opposée du module.

— Emma ! s'exclama Jack. Emma ?

Étourdie, elle porta la main à ses lèvres endolories.

— Vous saignez ! s'exclama Nikolai.

Elle entendit, dans son casque, la voix affolée de Jack demander :

— Que se passe-t-il donc là-haut ?

— Ça va, murmura-t-elle, avant de répéter avec agacement : ça va, Jack. Nous fais pas un caca nerveux.

Mais elle avait encore la tête qui tintait sous l'effet du choc. Elle laissa Nikolai attacher Kenichi sur la table d'examen et recula en attendant que son étourdissement passe. Elle ne comprit pas tout de suite ce que racontait Nikolai.

Puis elle vit son air incrédule.

— Regardez son estomac, souffla Nikolai dans un murmure impérieux. Regardez !

Emma se rapprocha.

— Qu'est-ce que ça peut bien être ? chuchota-t-elle.

— Dis-moi ce qui se passe, Emma, implora Jack. Parle-moi, je t'en prie.

Elle regardait l'abdomen de Kenichi, dont la peau semblait se plisser et se rider comme en proie à une ébullition intérieure.

— Il y a quelque chose qui bouge... sous sa peau...

— Qui bouge ? Comment ça ?

— On dirait des fasciculations musculaires. Mais elles se déplacent à la surface de l'abdomen...

— Pas des mouvements péristaltiques ?

— Non, non, ça monte. Ça ne suit pas le tractus intestinal.

Elle s'interrompit. Le grouillement avait cessé aussi soudainement qu'il avait commencé, et elle regardait la surface lisse, intacte, du

ventre du patient.

Des fasciculations, se dit-elle. Des crispations désordonnées des fibres musculaires. C'était l'explication la plus vraisemblable, à un détail près : les fasciculations ne se déplaçaient pas par vagues.

Soudain, Kenichi ouvrit les yeux et regarda Emma. L'alarme cardiaque retentit. Emma jeta un coup d'œil à l'écran et vit que le tracé de l'ECG devenait complètement anarchique.

— Il fibrille ! s'exclama Jack.

— J'ai vu, j'ai vu !

Elle brancha le défibrillateur et chercha la carotide pour lui prendre le pouls.

Elle le sentit. Faiblement, à peine palpable.

Il avait les yeux révulsés, et seule sa sclérotique injectée de sang était visible. Il respirait encore.

Elle appliqua les palettes du défibrillateur sur sa poitrine, envoya une décharge de cent joules dans le corps de Kenichi.

Ses muscles se contractèrent en un spasme violent, simultané. Ses jambes s'agitèrent sur le brancard. Les sangles l'empêchèrent de voler à travers le module.

— Il fibrille toujours ! s'écria Emma.

Diana arriva en planant dans le module.

— Je peux faire quelque chose ? demanda-t-elle.

— Préparez-moi une IV de xylocaïne ! lança Emma. Le tiroir, là, à droite !

— Je l'ai !

— Il ne respire plus ! s'écria Nikolai.

Emma empoigna le masque à oxygène et dit :

— Nikolai, maintenez-moi, je vais le ballonner !

Il se mit en position, appliquant ses pieds sur la paroi opposée, le dos collé contre celui d'Emma afin de la maintenir tandis qu'elle assujettissait le masque à oxygène sur le visage de Kenichi. Sur Terre, la réanimation cardio-respiratoire était un exercice assez éprouvant ; par zéro-g, ça devenait un cauchemar d'acrobaties complexes, d'instruments qui vous échappaient sans cesse, de tuyaux qui se tortillaient et s'emmêlaient dans le vide, de seringues pleines de liquides précieux qui s'éloignaient hors de portée. Le seul fait de poser les mains sur la poitrine d'un patient pouvait vous expédier à l'autre bout de la salle. L'équipage avait souvent répété ce numéro, mais aucun exercice ne pouvait reproduire l'authentique chaos des corps qui se démenaient frénétiquement dans un espace restreint et luttaient contre la montre pour tenter de faire repartir un cœur mourant.

Après avoir positionné le masque sur la bouche et le nez de Kenichi, elle appuya sur le ballon, lui envoyant de l'oxygène dans les poumons. La ligne de l'ECG continuait à décrire de folles ondulations

sur l'écran.

— Une ampoule de xylocaïne, tout de suite ! annonça Diana.

— Nikolaiï, choquez-le à nouveau ! ordonna Emma.

Après une infime hésitation, il prit les palettes, les appliqua sur la poitrine de Kenichi et appuya sur le bouton. Cette fois, c'est une décharge de deux cents joules qui lui traversa le cœur.

Emma regarda le moniteur.

— Il est en fibrillation ventriculaire ! Nikolaiï, commencez le massage cardiaque. Je vais l'intuber !

Nikolaiï lâcha les palettes du défibrillateur qui restèrent en lévitation au bout de leurs fils. Les pieds arc-boutés à la paroi opposée du module, il s'apprêtait à poser les mains à plat sur le sternum de Kenichi quand il eut un brusque mouvement de recul.

— Qu'y a-t-il ? s'étonna Emma.

— Sa poitrine ! Regardez !

Elle suivit son regard.

La peau du torse de Kenichi bouillonnait, se convulsait. Aux points de contact, aux endroits où les palettes du défibrillateur avaient envoyé leur décharge électrique, deux bourrelets arrondis se déplaçaient comme les rides qui se forment à la surface de l'eau lorsqu'on y lance une pierre.

— Je n'ai plus rien ! fit la voix de Jack dans ses écouteurs.

Nikolaiï regardait, pétrifié, la poitrine de Kenichi.

Emma se mit en position, le dos calé contre celui de Nikolaiï.

Le cœur de Kenichi s'est arrêté de battre. Si on n'effectue pas un massage cardiaque, il va mourir.

Elle ne sentit rien bouger, rien d'inhabituel. Juste la peau distendue à l'emplacement de son sternum. *Des fasciculations musculaires*, se répéta-t-elle. *Ça ne peut être que ça. Je ne vois pas d'autre explication.*

Le corps cambré au-dessus de lui, elle commença les compressions, ses mains effectuant le travail du cœur de Kenichi, pompant le sang dans ses organes vitaux.

— Diana, une ampoule d'adré en IV !

Diana injecta l'ampoule dans la perf.

Ils regardaient tous le moniteur dans l'espoir de voir apparaître un rythme sur l'écran.

— Il faut l'autopsier, dit Todd Cutler.

Gordon Obie, le directeur des opérations de vol, lui lança un regard irrité. D'autres, dans la salle de conférence, le toisèrent d'un œil peu amène. Il proférait une évidence. Évidemment qu'il y aurait une autopsie.

Plus d'une douzaine de personnes participaient à cette réunion de crise. L'autopsie était le dernier de leurs soucis. Pour le moment, Obie avait des problèmes plus urgents. Lui qui était généralement peu loquace se retrouvait soudain dans la position inconfortable de devoir parler dans les micros que les journalistes lui tendaient sous le nez à chacune de ses apparitions publiques. Le processus atroce qui consistait à distribuer les mauvais points avait commencé.

Obie devait accepter une part de responsabilité dans cette tragédie, parce qu'il avait approuvé le choix de tous les participants à cette mission. Si l'équipage déconnaît, fondamentalement, c'était sa faute. Et le fait d'avoir choisi Emma Watson commençait à ressembler à une erreur capitale.

Tel était, du moins, le message qu'il recevait dans cette salle. En tant que seul médecin à bord de la station spatiale, il incombait à Emma Watson de se rendre compte qu'Hirai était mourant. Une évacuation immédiate en véhicule de secours aurait pu lui sauver la vie. Maintenant, une navette avait été lancée et une opération de sauvetage de plusieurs millions de dollars s'était changée en une mission de récupération et de transfert à la morgue, point à la ligne. Washington, toujours avide de boucs émissaires, et la presse internationale posaient une question politiquement dévastatrice : aurait-on, par négligence, laissé mourir un astronaute américain ?

À vrai dire, les retombées, en termes de relations publiques, étaient le sujet principal de la réunion.

— CNN Atlanta nous a faxé une déclaration du sénateur Parish, annonça Gretchen Liu.

— Je vois ça d'ici, grommela Ken Blankenship, le directeur du JSC.

— Je vous la lis : « Des millions de dollars d'impôts ont été engloutis dans la mise au point du véhicule de rentrée d'urgence de l'équipage, et pourtant la NASA a décidé de ne pas l'utiliser. Ils avaient un malade dans un état critique dont la vie aurait pu être sauvée. Maintenant, ce courageux astronaute est mort et il paraît

évident pour tout le monde qu'une effroyable erreur a été commise. Une seule mort dans l'espace est une mort de trop. Le Congrès devra ordonner une enquête.» Tels sont les propos de notre sénateur préféré, conclut Gretchen en relevant les yeux.

— Je me demande combien de gens se souviennent qu'il a essayé de torpiller le programme de véhicule de secours ? releva Blankenship. J'aimerais bien lui mettre le nez dedans, maintenant.

— Impossible. Lancez une attaque directe contre le sénateur, et il y aura de la merde sur la rampe, moi je vous le dis, rétorqua Leroy Cornell.

En tant qu'administrateur de la NASA, il passait son temps à sopeser les implications politiques. C'était une seconde nature, chez lui. Il était leur lien avec le Congrès et la Maison-Blanche, et il ne perdait jamais de vue la façon dont la partie pouvait se jouer à Washington.

— Il nous attaque.

— Ce n'est pas nouveau, tout le monde le sait.

— Pas le public, rétorqua Gretchen. Il fait la une des journaux, avec ces attaques.

— C'est tout le problème : ce gars-là est avide de gros titres, répondit Cornell. En répondant, nous ne ferons que nourrir la bête médiatique. Écoutez, Parish n'a jamais été notre allié. Il s'est toujours opposé à toutes les augmentations budgétaires que nous avons pu demander. C'est des cuirassés lance-missiles qu'il veut, pas des stations spatiales, et ce n'est pas nous qui le ferons changer d'avis. Alors, conclut Cornell en inspirant profondément, autant examiner ses critiques avec attention et nous demander si elles ne sont pas justifiées.

Il parcourut la pièce du regard. Un ange passa.

— Il est évident qu'il y a eu des erreurs de commises, reprit Blankenship. Des erreurs de jugement médical. Comment se peut-il que la gravité de l'état de cet homme n'ait pas été appréciée ?

Obie vit deux médecins de vol échanger un coup d'œil gêné. L'attention générale convergeait maintenant sur les performances de l'équipe médicale. Et sur Emma Watson.

Comme elle n'était pas là pour se défendre, c'était à Obie de le faire à sa place.

Mais Todd Cutler le prit de vitesse :

— Watson était en position défavorable, là-haut. Comme l'aurait été tout médecin, d'ailleurs. Pas de radio, pas de bloc opératoire. La vérité, c'est qu'aucun de nous ne sait de quoi Hirai est mort. C'est pour ça que nous devons l'autopsier, pour savoir ce qui s'est passé. Et si la microgravité a constitué un facteur aggravant.

— Le problème n'est pas de savoir s'il y aura ou non une autopsie,

rétorqua Blankenship. Tout le monde est d'accord sur ce point.

— Non, si j'en parle, c'est à cause de... du problème de conservation, acheva Cutler d'une voix assourdie.

Il y eut un silence. Obie vit tout le monde baisser les yeux comme absorbé dans la pénible contemplation de ce qu'impliquaient ses paroles.

— Ce qu'il veut dire, traduisit Obie, c'est qu'il n'y a rien, à bord de la station, qui permette de conserver au froid, dans un environnement pressurisé, quelque chose d'aussi gros qu'un corps humain.

— Le rendez-vous avec la navette est prévu dans dix-sept heures, intervint Woody Ellis, le directeur de vol de la station spatiale. Quelle détérioration le corps risque-t-il de subir en un tel laps de temps ?

— Il n'y a pas non plus de réfrigérateur à bord de la navette, souleva Cutler. La mort a eu lieu il y a sept heures. Ajoutez-y le temps nécessaire pour le rendez-vous, l'amarrage, le transfert du corps et du reste, puis le découplage. Le corps sera resté à température ambiante pendant trois jours au moins. Et encore, à condition que tout se passe comme prévu. Ce qui n'est pas gagné, comme nous le savons tous.

Trois jours. Obie réfléchit à ce qui pouvait arriver à un cadavre en deux jours. À l'odeur qui émanait de la poubelle quand il avait le malheur d'y oublier ne fût-ce qu'une nuit une pauvre carcasse de poulet...

— Autant dire que *Discovery* ne pourrait retarder son retour d'une seule journée, releva Ellis. Nous espérons qu'ils auront le temps d'accomplir d'autres tâches. Il y a, à bord de la station, de nombreuses expériences en cours qui sont prêtes à être rapatriées. Les chercheurs les attendent, à terre.

— Une autopsie ne servira plus à grand-chose si le corps est détérioré, objecta Cutler.

— Il n'y a pas moyen de le conserver ? En l'embaumant, peut-être ?

— Ça affecterait les constantes chimiques. Nous devons récupérer un corps non embaumé. Et le plus vite possible.

— Il doit bien y avoir un compromis, soupira Ellis. Un moyen de réussir à faire autre chose pendant la durée de l'amarrage.

— Du point de vue des relations publiques, intervint Gretchen, ça la ficherait mal qu'ils vaquent à leurs occupations habituelles alors qu'un cadavre est entreposé sur le pont inférieur. Et puis, vous ne craignez pas les... disons, le risque pour la santé ? Sans parler de... l'odeur.

— Le corps sera emballé hermétiquement dans un linceul de plastique, répondit Cutler. Ils pourraient l'entreposer à l'abri des regards dans un compartiment couchette.

Le sujet était devenu tellement sinistre que la plupart des visages avaient blêmi dans la salle. Ils pouvaient évoquer les retombées politiques et la crise médicale. Ils pouvaient parler de sénateurs hostiles et d'anomalies mécaniques. Mais les cadavres, les mauvaises odeurs et la chair en décomposition n'étaient pas des sujets sur lesquels ils avaient envie de s'éterniser.

— Je comprends, Dr Cutler, que vous soyez pressé de récupérer le corps pour l'autopsier, dit enfin Leroy Cornell, rompant le silence. Et je comprends aussi le point de vue des relations publiques, le fait que la poursuite des activités normales risque d'être interprétée comme... euh, comme un manque de sensibilité. Mais si cruel que soit ce deuil, il y a des choses qui doivent être faites. C'est notre objectif premier, non ? assena-t-il en prenant l'assistance à témoin. Ça doit rester l'une des forces de notre organisation. Peu importent les anicroches, les souffrances, nous nous efforçons toujours de faire ce qui doit être fait.

Obie perçut, à cet instant précis, un changement d'atmosphère dans la pièce. Jusqu'alors, le poids de la tragédie, la pression des médias pesaient sur eux. Il avait lu la défaite, la tristesse, sur leurs visages ; ils étaient sur la défensive. Et voilà que les nuages noirs s'éloignaient. Il croisa le regard de Cornell et sentit vaciller le mépris qu'il avait toujours éprouvé pour lui. Les beaux parleurs de cette espèce ne lui avaient jamais inspiré confiance. Pour Obie, les administrateurs de la NASA étaient un mal nécessaire, et il ne les tolérait que dans la mesure où ils ne fourraient pas leur nez dans les décisions opérationnelles.

Il était arrivé à Cornell d'enfreindre cette règle. Mais aujourd'hui, il leur avait rendu service en les amenant à prendre un peu de recul et à envisager la situation dans son ensemble. Tout le monde était arrivé à cette réunion avec son fardeau de problèmes. Cutler voulait un cadavre bien frais à autopsier ; Gretchen voulait que les choses se présentent sous le meilleur éclairage médiatique. L'équipe de management de la navette voulait élargir la mission de *Discovery*.

Cornell venait de leur rappeler qu'ils devaient tous regarder au-delà de cette mort, oublier leurs préoccupations personnelles et se demander ce qui valait le mieux pour le programme spatial.

Obie acquiesça sobrement d'un mouvement de tête, qui fut remarqué par d'autres autour de la table. Le Sphinx avait fini par exprimer son point de vue.

— Tout lancement réussi est un don des dieux, dit-il. Ne gaspillons pas celui-là.

5 août

Mort.

Les chaussures d'Emma heurtaient le tapis roulant du « moulin à marcher » au rythme de sa course, et chacun des chocs de ses semelles sur la bande de caoutchouc, chaque impact qui ébranlait ses os, ses jointures, ses muscles, était un coup de plus qu'elle s'administrait en guise d'autopunition.

Il est mort.

Je l'ai perdu. J'ai déconné et je l'ai perdu.

J'aurais dû comprendre à quel point il était malade. J'aurais dû insister pour une évacuation d'urgence en véhicule de secours. Mais j'ai tergiversé. J'ai cru pouvoir dominer la situation. J'ai cru que j'arriverais à le maintenir en vie.

Les muscles douloureux, ruisselante de sueur, elle continuait à se punir, furieuse de son propre échec. Elle n'avait pas fait d'exercice depuis trois jours parce qu'elle était trop occupée avec Kenichi. À présent elle rattrapait son retard. Elle avait bouclé les attaches de sécurité, réglé la vitesse de l'appareil et commencé à courir.

Elle adorait ça, sur Terre. Elle n'était pas particulièrement rapide, mais elle avait de l'endurance, et elle avait appris à entrer dans cette transe hypnotique qui s'empare des coureurs de fond alors que les kilomètres fondent sous leurs pieds, que la brûlure des muscles au travail se mue en euphorie. Jour après jour, elle avait lutté pour accroître son endurance, elle s'était obligée, à force de ténacité, à aller toujours plus loin, toujours plus longtemps, dans une éternelle compétition avec elle-même, ne s'accordant jamais un instant de répit. Elle était comme ça depuis sa plus tendre enfance. Elle était plus petite que les autres, mais plus farouche. Elle avait toujours été comme ça, plus dure avec elle-même qu'avec les autres.

Je me suis trompée. Et maintenant, mon patient est mort.

Sa chemise était trempée de sueur. Une large tache sombre s'étalait entre ses seins. Ses mollets, ses cuisses étaient au-delà du stade de la brûlure. Ses muscles lui donnaient l'impression d'être sur le point de se fendre en deux...

Une main se tendit, tourna un bouton. Le tapis roulant s'arrêta brusquement, avec une secousse. Elle leva les yeux et croisa le regard de Luther.

— Je crois que ça suffit, Watson, dit-il calmement.

— Pas encore.

— Tu cours depuis plus de trois heures.

— Je viens de commencer, marmonna-t-elle d'un ton sinistre.

Elle remit l'appareil en marche et ses chaussures recommencèrent à heurter la bande en cadence.

Luther la regarda un moment, son propre corps flottant au niveau de son visage, de sorte qu'elle ne pouvait éviter son regard. Elle se prit à haïr son regard scrutateur, elle se mit à le haïr, en cet instant, parce

qu'elle avait l'impression qu'il voyait à travers elle, au cœur de sa douleur, du dégoût qu'elle avait d'elle-même.

— Ça irait plus vite si tu te tapais la tête contre un mur, tu ne crois pas ? suggéra-t-il.

— Ça irait plus vite, mais ce serait moins pénible.

— Je comprends. Une punition, ça doit faire mal, hein ?

— C'est ça.

— Tu veux que je te dise ? Tout ça, c'est des conneries. Un gaspillage d'énergie. Kenichi est mort parce qu'il était malade.

— C'est là que je suis censée intervenir.

— Et comme tu n'as pas réussi à le sauver, tu es la honte du corps des astronautes, c'est ça ?

— C'est ça.

— Eh bien, tu te trompes. Et c'est un spécialiste qui te parle. Je te rappelle que j'ai revendiqué ce titre avant toi.

— C'est un concours ?

Il éteignit à nouveau le moulin à marcher. Le tapis roulant s'arrêta. Il la regarda droit dans les yeux, et il n'avait pas l'air commode. Pas plus qu'elle, en tout cas.

— Tu te rappelles comment j'ai merdé, à bord de *Columbia* ?

Elle ne répondit pas. C'était inutile. Tout le monde, à la NASA, s'en souvenait. L'affaire s'était passée quatre ans plus tôt, au cours d'une mission de réparation d'un satellite de communication en orbite. Luther était le spécialiste mission responsable du redéploiement du satellite après réparation. L'équipage l'avait éjecté de son berceau par la porte de la soute et regardé s'éloigner. La mise à feu des fusées avait eu lieu juste au moment prévu, et le satellite avait retrouvé son altitude correcte.

Mais, une fois retourné en orbite, il avait refusé de répondre à toutes les commandes. Il était mort, un bout de ferraille de plusieurs millions de dollars qui tournait inutilement autour de la Terre. Qui était responsable de ce fiasco ?

On avait aussitôt mis ça sur le dos de Luther Ames, bien sûr. Dans la précipitation, il avait oublié de programmer des codes informatiques vitaux – c'est du moins ce que le commanditaire privé avait prétendu. Luther avait affirmé qu'il avait bien composé les codes, qu'on lui faisait porter le chapeau pour des erreurs commises par le fabricant du satellite. L'affaire était restée à peu près ignorée du grand public, mais tout le monde à la NASA était au courant. Luther ne s'était plus jamais vu confier une seule mission. Il était condamné au statut d'astronaute fantôme, toujours dans le corps, mais invisible aux yeux de ceux qui sélectionnaient les équipages de la navette.

Et pour tout arranger, Luther était noir.

Pendant trois ans, il avait souffert en silence et, pendant ces trois

années, son ressentiment était allé croissant. Seul le soutien d'amis proches au sein du corps des astronautes – à commencer par Emma l'avait maintenu parmi eux. Il savait qu'il n'avait pas fait d'erreur, mais rares étaient ceux qui l'avaient cru, à la NASA. Il savait ce qu'on disait dans son dos. Luther était l'homme que les extrémistes montraient du doigt comme preuve que les minorités n'avaient pas l'étoffe des héros. Il s'était démené pour garder sa dignité, alors qu'il sentait le désespoir se refermer sur lui.

Et puis on avait su la vérité : c'était bien une défaillance du satellite. Luther Ames avait été officiellement absous et, une semaine plus tard à peine, Gordon Obie lui proposait de partir pour une mission de quatre mois à bord de la station spatiale.

Luther avait senti peser sur lui le poids du soupçon qui vous brise une réputation. Il savait ce qu'Emma pouvait endurer. Il l'avait appris à ses dépens.

Il la regarda bien en face, l'obligea à soutenir son regard.

— Tu n'es pas infailible, d'accord ? Nous sommes tous humains. À part, peut-être, Diana Estes, ajouta-t-il sèchement, lui arrachant un éclat de rire. Allez, Watson. La punition est levée. Le moment est venu de relever la tête.

Sa respiration avait retrouvé son rythme normal, même si son cœur continuait à battre la chamade. Elle s'en voulait toujours, mais Luther avait raison ; elle devait reprendre le collier. Il était temps de gérer les conséquences de ses erreurs. Il fallait qu'elle fasse son rapport à Houston. Compte rendu médical. Diagnostic. Cause du décès.

Connerie du toubib.

— L'accostage de *Discovery* est prévu d'ici deux heures, reprit Luther. Tu as du pain sur la planche.

Elle finit par hocher la tête et déboucler les attaches de sécurité du tapis roulant. Il était temps de se remettre au boulot. Le corbillard était en route.

7 août

Le cadavre dûment sanglé, scellé dans son linceul de plastique, tournoyait lentement dans la pénombre. Le corps de Kenichi avait été stocké au milieu du fatras de pièces de rechange et des réserves de lithium entreposés, comme tout ce qui n'était pas immédiatement utile au fonctionnement de la station, dans la vieille capsule *Soyouz*. *Soyouz* avait été désaffectée il y avait plus d'un an de ça, et l'équipage de l'ISS l'utilisait comme local de stockage. Il pouvait paraître terriblement irrespectueux d'y mettre Kenichi, mais l'équipage avait été durement secoué par sa mort. Voir constamment flotter son cadavre dans les

modules où ils travaillaient, où ils dormaient, aurait été un traumatisme superflu.

Emma se tourna vers le commandant Kittredge et O'Leary, le médecin de bord de la navette *Discovery*.

— J'ai scellé les restes aussitôt après la mort, dit-elle. Personne n'y a touché depuis.

Elle s'interrompt, regarda à nouveau le cadavre. Le linceul noir faisait des bosses, si bien que la forme humaine emballée à l'intérieur était méconnaissable.

— Les sondes sont toujours en place ? demanda O'Leary.

— Oui. Deux perfs, la sonde de trachéo et la sonde gastrique.

Elle n'avait touché à rien. Elle savait que l'anatomopathologiste qui procéderait à l'autopsie préférerait ça.

— Vous avez tous les examens auxquels nous avons procédé sur lui, les prélèvements de sang, les cultures, tout.

Kittredge eut un hochement de tête.

— Allons-y, dit-il gravement.

Emma détacha les sangles et tendit la main vers le cadavre. Il paraissait raide et boursoufflé, comme si les tissus avaient déjà amorcé leur décomposition anaérobie. Elle refusa de se demander de quoi Kenichi pouvait avoir l'air sous la feuille de plastique noir.

Ce fut une procession silencieuse, aussi sinistre qu'un cortège funèbre. Une famille endeuillée, escortant le cadavre de l'un des siens dans l'interminable dédale des modules. Kittredge et O'Leary guidaient doucement le corps à travers les écoutilles, suivis par Jill Hewitt et Andy Mercer. Ils flottaient en apesanteur, comme des spectres, et aussi silencieux. Quand la navette s'était amarrée, il y avait une journée et demie, Kittredge et son équipage étaient arrivés avec des sourires et des accolades, des pommes et des citrons frais, et un exemplaire du *New York Times* que tout le monde attendait avec impatience. C'était l'ex-équipage d'Emma, les gens avec qui elle s'était entraînée pendant un an, et les revoir avait le côté doux-amer des réunions de famille. Mais la fête était finie, et le dernier fardeau à transférer à bord de *Discovery* effectuait son parcours fantomatique à travers le module d'amarrage.

Kittredge et O'Leary firent descendre le cadavre par le passage menant du poste de pilotage au pont inférieur de *Discovery*. C'est là, à l'endroit où l'équipage de la navette mangeait et dormait, que le cadavre serait entreposé jusqu'à l'atterrissage. O'Leary le fit manœuvrer afin de le loger dans l'une des palettes horizontales. Avant le lancement, elle avait été reconfigurée avant de servir de lit médicalisé pour le patient malade. Maintenant, elle servirait de cercueil temporaire au cadavre qui rentrait sur Terre.

— Il n'entre pas dans l'habitacle, remarqua O'Leary. Le corps a

l'air distendu. A-t-il été exposé à la chaleur ? demanda-t-il à Emma.

— Non. La température de Soyouz est restée stable.

— Voilà le problème, fit Jill. Le linceul était coincé dans la bouche d'aération.

Elle tendit la main et libéra l'enveloppe de plastique.

— Vous pouvez y aller, maintenant.

Cette fois, le cadavre entra. O'Leary referma le panneau afin que personne ne soit obligé de contempler l'occupant du compartiment.

Ce fut ensuite la cérémonie solennelle d'adieu entre les deux équipages. Kittredge attira Emma contre lui et murmura, en lui donnant l'accolade :

— Watson, tu as la priorité pour ma prochaine mission.

Quand ils se séparèrent, elle était en larmes.

La cérémonie s'acheva sur la poignée de main traditionnelle entre les deux commandants, Kittredge et Griggs. Emma eut une dernière et fugitive vision de l'équipage de l'orbiteur – son équipage – qui faisait de grands signes d'adieu, puis les trappes se refermèrent. *Discovery* resterait amarrée à la station orbitale pendant encore douze heures, le temps que l'équipage se repose et se prépare au désaccouplement, mais la fermeture des portes étanches coupait de fait tout contact humain entre eux. Les deux bâtiments étaient redevenus distincts, après s'être temporairement rapprochés comme deux libellules se livrant à une sorte de danse nuptiale à travers l'espace.

Jill Hewitt, la pilote, avait du mal à s'endormir.

L'insomnie, elle ne savait pas ce que c'était. Même la veille d'un lancement, elle semblait sans états d'âme dans un sommeil profond, comptant sur la chance qui l'avait toujours accompagnée pour traverser sans encombre la prochaine journée. Elle se targuait de n'avoir jamais pris un somnifère de sa vie. Les somnifères, c'était pour les frénétiques qui s'excitaient en envisageant toutes sortes d'hypothèses terrifiantes. C'était pour les névrosés, les obsessionnels. En tant que pilote de chasse, Jin avait essuyé plus que sa part de dangers mortels. Elle avait survolé l'Irak. Elle avait posé un jet touché sur un porte-avions soulevé par les flots, elle s'était éjectée dans une mer en furie. Elle pensait avoir trompé la mort si souvent que celle-ci avait dû lâcher prise et rentrer chez elle la queue basse. Elle dormait donc très bien en général.

Mais cette nuit-là, le sommeil ne voulait pas venir. C'était à cause du cadavre.

Personne ne voulait s'en approcher. Le panneau du compartiment était fermé, dissimulant le corps, mais ils sentaient tous sa présence. La mort partageait leur espace vital, projetait son ombre sur leur dîner, si bien que les plaisanteries habituelles s'étaient étranglées dans leur gorge. C'était le cinquième membre de l'équipage, celui dont

personne ne voulait.

Comme pour lui échapper, Kittredge, O'Leary et Mercer avaient abandonné leurs couchettes habituelles et s'étaient regroupés au poste de pilotage. Jill était restée seule sur le pont inférieur, comme pour prouver aux hommes, ces mauviettes, qu'elle n'était pas une petite nature. Il lui en aurait fallu un peu plus pour l'émouvoir, elle, une femme.

Mais à présent que les lumières de la cabine baissaient, elle avait du mal à trouver le sommeil. Elle n'arrêtait pas de penser à ce qui gisait de l'autre côté de ce panneau fermé. À Kenichi Hirai, quand il était vivant.

Elle se souvenait bien de lui, avec sa peau livide, sa voix grave, ses cheveux noirs, raides comme du fil de fer. Une fois, lors d'une session d'entraînement en apesanteur, elle avait effleuré ses cheveux et elle avait été étonnée par leur raideur. On aurait dit des soies de sanglier. Elle se demanda à quoi il pouvait bien ressembler maintenant. En proie à une curiosité aussi soudaine que malsaine, elle se demanda ce que son visage avait bien pu devenir, quel changement la mort lui avait apporté. C'était la même curiosité qui la poussait, quand elle était enfant, à enfoncer des brindilles dans les cadavres des animaux morts qu'elle trouvait parfois dans les bois.

Elle décida de s'éloigner du cadavre.

Elle traîna son sac de couchage vers bâbord et l'accrocha derrière l'échelle qui menait au poste de pilotage. Elle ne pouvait pas aller plus loin en restant sur le même pont. Elle remonta à nouveau la fermeture éclair. Demain, aux moments cruciaux de la rentrée dans l'atmosphère et de l'atterrissage, elle aurait besoin de tous ses réflexes, de toutes ses cellules grises. Par la seule force de sa volonté, elle s'obligea à plonger dans une transe qui alla en s'approfondissant.

Elle dormait quand le tourbillon de liquide iridescent commença à filtrer à travers le linceul de Kenichi Hirai.

Tout avait commencé par quelques gouttelettes luisantes perlant à travers une petite déchirure dans le plastique, déchirure qui s'était produite quand le sac s'était coincé. Pendant des heures, le contenu du sac avait gonflé, faisant monter la pression à l'intérieur, et le plastique s'était lentement distendu. Le trou s'était agrandi, et un ruban opalescent s'était répandu à l'extérieur. Il avait filtré à travers les trous de ventilation du compartiment et s'était divisé en gouttelettes bleu-vert qui avaient brièvement flotté comme des ludions portés par la microgravité avant de se recoaguler en gros globules ondulant dans la pénombre de la cabine. Le fluide opalescent continuait maintenant à se répandre. Après s'être dispersés, au gré des courants d'air qui circulaient lentement dans la cabine, les globules parvinrent jusqu'à la

forme inerte de Jill Hewitt qui dormait, inconsciente du nuage iridescent planant autour d'elle, du brouillard qu'elle inhalait sans s'en rendre compte à chaque inspiration, des gouttelettes qui s'étaient déposées comme de la condensation sur son visage. Elle esquissa un geste pour essuyer la chose qui lui picotait la joue, et les gouttelettes opalescentes roulèrent vers son œil.

Profitant des courants ascendants, les gouttelettes dansantes trouvèrent le passage entre les ponts et commencèrent à se répandre dans la clarté crépusculaire du poste de pilotage, où trois hommes flottaient en apesanteur dans le parfait abandon du sommeil.

8 août

La menace d'ouragan était apparue au-dessus de l'est des Caraïbes plusieurs jours auparavant. Tout avait commencé comme un bref creux barométrique dans le lointain, une douce ondulation de nuages formés par l'évaporation de l'eau au-dessus de la mer équatoriale inondée de soleil. En se heurtant à une masse d'air plus froid venue du nord, les nuages avaient commencé à tourner, tourner, tourner autour d'un œil d'air calme et sec. C'était maintenant une spirale très déterminée qui semblait grandir à chaque nouveau rafraîchissement de l'image retransmise par les satellites météo géostationnaires GOES^[2]. La NOAA ^[3] le suivait depuis sa naissance, l'avait observé alors qu'il errait vers l'est de Cuba. Les derniers relevés arrivaient accompagnés d'informations sur la température, la vitesse des vents et leur direction. Et ces données confirmaient ce que les météorologistes voyaient maintenant sur l'écran de leurs ordinateurs.

C'était un orage tropical. Qui se déplaçait vers le nord-ouest et la pointe de la Floride.

C'était le genre de nouvelles que Randy Carpenter, le directeur de vol de la navette, redoutait. Les problèmes techniques, ils en faisaient leur affaire. Ils arrivaient à déjouer à peu près toutes les défaillances des systèmes. Mais contre les forces de Mère Nature, ils étaient impuissants. La réunion de ce matin-là avec l'équipe de management de mission avait pour principal objet la décision go/no go de désorbitation. Le désamarrage de la navette et la manœuvre de désorbitation étaient prévus pour dans six heures. Le briefing météo avait complètement changé la donne.

— Le groupe de météo spatiale de la NOAA annonce que la tempête tropicale se dirige vers le nord-nord-ouest, en direction des Keys de Floride, annonça le prévisionniste. Le radar de la base de Patrick et le NexRad Doppler du National Weather Service de Melbourne indiquent une vitesse radiale du vent de soixante-cinq nœuds et un redoublement des précipitations. Ce que confirment les ballons Rawinsonde et Jimsphere. Par ailleurs, le réseau Field Mill de la zone de Canaveral et le LDAR signalent une recrudescence des éclairs. Ces conditions devraient persister pendant les prochaines quarante-huit heures. Peut-être davantage.

— En d'autres termes, intervint Carpenter, pas question d'atterrir à Kennedy.

— Kennedy est définitivement exclu. Au moins pour les trois ou quatre jours à venir.

— Bon, soupira Carpenter. Nous nous en doutions plus ou moins. Et Edwards ?

La base d'essais en vol d'Edwards, qui était nichée dans une vallée à l'est de la Sierra Nevada, en Californie, n'était pas le site qu'ils auraient choisi en premier. Atterrir à cet endroit retarderait toutes les procédures de lancement de la mission suivante parce qu'il faudrait transporter la navette à Kennedy, accrochée au dos d'un 747.

— Malheureusement, reprit le prévisionniste, nous avons aussi un problème avec Edwards.

Carpenter sentit un hérisson de glace se former au creux de son estomac. Il sentait que c'était le début d'une longue succession d'anicroches. En tant que directeur de vol de la navette, il mettait un point d'honneur à faire l'inventaire de tous les incidents répertoriés afin d'analyser ce qui avait cloché. En repassant le film à l'envers, il parvenait généralement à remonter jusqu'à l'origine du problème, consécutif à une enfilade de décisions apparemment anodines et pourtant désastreuses. Parfois, tout avait commencé dans un atelier où un technicien distrait avait mal câblé un panneau. Enfin quoi ! même un truc aussi gros et coûteux que la lentille du télescope Hubble avait déconné depuis le départ.

En cet instant précis, il ne pouvait chasser l'impression qu'il repenserait plus tard à cette réunion en se demandant : *Là, j'ai eu tort, mais comment aurais-je dû m'y prendre ? Qu'aurais-je dû faire pour empêcher la catastrophe ?* – Et à Edwards, quelles sont les conditions ? demanda-t-il.

— Pour l'instant, le plafond nuageux est à deux mille deux cents mètres.

— C'est le no go automatique.

— Exactement. Autant pour le soleil de Californie. Mais il est possible que le ciel se dégage d'ici vingt-quatre à trente-six heures. Il se pourrait que nous ayons des conditions d'atterrissage convenables rien qu'en attendant. Sans ça, nous allons nous retrouver au Nouveau-Mexique. Je viens de vérifier avec le MIDDs, et les prévisions sont favorables pour White Sands : ciel clair, vents de face, de cinq à dix nœuds.

— L'alternative se résume donc à ceci : attendre qu'Edwards se dégage ou opter pour White Sands, conclut Carpenter.

Il parcourut la salle des yeux comme pour consulter les autres.

— Tout va bien là-haut, pour l'instant, dit l'un des chefs de programme. Nous pourrions les laisser amarrés à la station orbitale en

attendant que le temps se mette de la partie. Je ne vois pas la nécessité de les faire rentrer en quatrième vitesse vers un site rien moins qu'optimal.

Ce *rien moins qu'optimal* était un doux euphémisme. White Sands n'était guère qu'une piste équipée de balises d'alignement, au milieu de nulle part.

— Il y a le problème du corps. Nous devons le récupérer le plus vite possible, pendant qu'il est encore utile de procéder à l'autopsie, objecta Todd Cutler.

— Nous en sommes tous conscients. Mais si on pèse le pour et le contre, White Sands offre des possibilités limitées. Il n'y a pas moyen d'envoyer une équipe médicale civile en cas de problème à l'atterrissage. En fait, tout bien considéré, je suggère que nous attendions jusqu'à ce que Kennedy se dégage. Du point de vue logistique, c'est la meilleure option pour le programme. Un meilleur rendement de l'orbiteur, qui serait à pied d'œuvre pour la prochaine mission. Entre-temps, l'équipage pourrait utiliser la station comme hôtel pendant les quelques jours à venir.

Plusieurs autres chefs de programme hochèrent la tête. Ils étaient tous en faveur de l'approche la plus conservatrice. L'équipage était en sûreté là où il était ; à la lumière des problèmes posés par l'atterrissage à White Sands, l'urgence de rapatrier le corps d'Hirai passait au second plan. Carpenter pensa à tous les reproches qu'on pourrait lui faire au cas – le Ciel les en préserve – où la navette serait obligée de se poser en catastrophe à White Sands. Il pensa aux questions qu'il poserait s'il devait passer en revue les décisions d'un autre directeur de vol. « Pourquoi n'avez-vous pas attendu que le temps s'arrange ? Pourquoi les avoir fait rentrer précipitamment ? »

La bonne décision était celle qui minimisait les risques tout en répondant aux objectifs de la mission. Il décida d'opter pour un moyen terme.

— Trois jours d'attente, c'est trop long, déclara-t-il. Kennedy est donc hors de question. Je choisis Edwards. Avec un peu de chance, le ciel se dégagera demain. Débrouillez-vous pour chasser ces nuages, dit-il en se tournant vers le prévisionniste.

— Mais bien sûr. Je vais exécuter une danse de la pluie à l'envers. Carpenter jeta un coup d'œil à la pendule murale.

— Bon, réveil de l'équipage dans quatre heures. Nous leur annoncerons à ce moment-là qu'ils ne rentrent pas tout de suite.

9 août

Jill Hewitt se réveilla en hoquetant. Sa première pensée consciente fut qu'elle se noyait, qu'elle avalait de l'eau à chaque inspiration.

Elle ouvrit les yeux et eut une première vision affolante de ce qui ressemblait à un essaim de méduses flottant autour d'elle. Elle toussa, réussit à inspirer un bon coup et se remit à tousser. L'air exhalé avec force envoya les méduses valdinguer les unes sur les autres.

Elle s'extirpa tant bien que mal de son sac de couchage et alluma les lumières dans la cabine. Elle regarda dans le vide avec stupéfaction.

— Bob ! s'écria-t-elle. Nous avons une fuite !

Elle entendit O'Leary s'exclamer, depuis le poste de pilotage :

— Seigneur ! Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Mettez vos masques ! ordonna Kittredge. Jusqu'à ce que nous soyons sûrs que ce n'est pas toxique.

Jill ouvrit le placard d'urgence, prit le kit de protection anticontamination et lança des masques et des lunettes à Kittredge, O'Leary et Mercer qui plongeaient dans le passage menant au pont inférieur. Ils n'avaient pas eu le temps de se rhabiller. Tout le monde était en sous-vêtements et encore à moitié endormi.

Ayant mis leurs masques, ils regardèrent les globules bleu-vert qui planaient autour d'eux.

Mercer tendit la main et en attrapa un.

— Bizarre, dit-il en l'écrasant entre ses doigts. C'est visqueux. Collant. On dirait une espèce de mucus.

O'Leary, le médecin de bord, en prit un et l'approcha de ses lunettes pour le regarder de près.

— Ce n'est même pas liquide.

— Moi je trouve que si, objecta Jill. On dirait que ça l'est.

— Mais c'est plus gélatineux. Presque comme...

Une musique tonitruante se fit soudain entendre, les faisant sursauter. C'était la voix de velours d'Elvis Presley chantant *Blue Suede Shoes*. Le réveil du contrôle de mission.

— *Discovery*, nous vous souhaitons une bonne journée, fit Capcom d'un ton chaleureux. L'heure est venue de se lever et de briller, les gars !

— Nous sommes déjà réveillés, Capcom, répondit Kittredge. Il se passe, euh, quelque chose de bizarre, ici.

— Quoi ? Qu'y a-t-il de bizarre ?

— Nous avons une sorte de fuite dans la cabine. Nous essayons de l'identifier. C'est une substance visqueuse. D'un drôle de bleu-vert laiteux. Ça fait comme si de petites opales flottaient partout. Il y en a déjà dans les deux ponts.

— Vous avez mis vos masques, les gars ?

— Affirmatif.

— Vous savez d'où ça vient ?

— Nous n'en avons pas idée.

— D'accord, nous consultons tout de suite le contrôle de l'environnement et du support vie. Ils auront peut-être une idée de ce que ça peut être.

— En tout cas, ça n'a pas l'air toxique. Nous avons tous dormi avec ce truc qui flottait dans l'air. Aucun de nous ne semble indisposé.

Kittredge parcourut du regard ses compagnons masqués, et tous hochèrent la tête.

— Le produit émet-il une odeur ? demanda Capcom. L'environnement se demande si ça ne pourrait pas venir du système de collecte des déchets.

Soudain, Jill eut un léger malaise. Et si le truc qu'ils respiraient, dans lequel ils évoluaient, venait des toilettes ?

— Euh... Je suppose qu'il va falloir que l'un de nous le renifle, fit Kittredge.

Il interrogea du regard ses compagnons, qui se contentèrent de lui rendre son regard.

— Eh ben, les gars, ne vous bousculez pas, surtout, marmonna-t-il. (Il finit par soulever son masque et humer avec circonspection les doigts entre lesquels il avait écrasé le globule.) Je ne crois pas que ça vienne du système de récupération des eaux usées. Ça n'a aucune odeur chimique, non plus. Ou du moins, pas une odeur de produit pétrolier.

— Qu'est-ce que ça sent ? demanda Capcom.

— Ça sent un peu... le poisson. Comme l'humeur visqueuse des truites. Ça vient peut-être du bloc-cuisine ?

— Il se pourrait aussi que la fuite vienne d'une des charges utiles des Sciences de la vie. Vous rapportez bien quelques-unes des expériences de la station spatiale, non ? Il n'y a pas des aquariums à bord ?

— Ce truc me fait un peu penser à des œufs de grenouille. Nous inspecterons les conteneurs, répondit Kittredge en regardant les masses luisantes collées aux parois de la cabine. Il y en a partout, maintenant. Le nettoyage risque de prendre un moment. Ça va retarder notre rentrée.

— Euh, *Discovery*, ça ne me fait pas plus plaisir qu'à vous, reprit Capcom, mais votre retour va être retardé, de toute façon. Il va falloir que vous serriez les fesses.

— Quel est le problème ?

— Nous avons des intempéries, ici. Il y a des vents de travers jusqu'à quarante nœuds, à Kennedy, en ce moment, et des cyclones dans les parages. Alors, à moins que vous n'ayez envie de vous poser à White Sands, nous prévoyons un retard d'au moins trente-six heures. Il se peut que vous soyez amenés à rouvrir les sas et à rejoindre l'équipage de la station.

Kittredge regarda les globules qui flottaient dans l'air.

— Négatif, Capcom. Pas question de contaminer la station avec cette fuite. Nous devons d'abord faire le ménage.

— Bien reçu. J'ai Médical à côté de moi, il voudrait confirmation du fait que votre équipage ne souffre d'aucun symptôme. Correct ?

— Le produit en suspension a l'air inoffensif. Personne ne paraît affecté en quoi que ce soit. C'est assez joli, en fait, ajouta-t-il en chassant un amas de globules qui partirent en virevoltant comme les perles d'un collier cassé, mais je n'aimerais pas que ça se retrouve dans notre électronique. Il ne manquerait plus que ça la déglingue. Alors nous avons intérêt à soigner le nettoyage.

— Nous vous tenons au courant de l'évolution de la météo, *Discovery*. Maintenant, à vous les seaux et les serpillières !

— Ouais, rigola Kittredge. C'est nous le service de nettoyage en vol. On fait même les carreaux ! Je pense qu'on peut enlever les masques sans problème, fit-il en s'exécutant.

Jill enleva son masque et ses lunettes, et s'approcha du placard d'urgence. Elle venait de ranger le matériel quand elle s'aperçut que Mercer la regardait fixement.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda-t-elle.

— Ton œil, qu'est-ce qui t'est arrivé ?

— Quoi ? Qu'est-ce que j'ai à l'œil ?

— Tu devrais regarder.

Elle se propulsa jusqu'à la cabine de toilette.

L'image que lui renvoya le miroir lui fit un choc. La sclérotique de l'un de ses yeux était rouge sang. Pas injectée de sang, non, complètement rouge, écarlate.

— Seigneur ! murmura-t-elle, effrayée par son propre reflet. *Je suis pilote. J'ai besoin d'y voir. Et l'un de mes yeux ressemble à une poche de sang.*

O'Leary la prit par les épaules pour l'obliger à se retourner et examina son œil.

— Il n'y a pas de quoi s'inquiéter, d'accord ? fit-il. Ce n'est qu'une hémorragie sclérale.

— C'est tout ?

— Un petit vaisseau qui a claqué dans le blanc de l'œil. C'est moins grave que ça n'en a l'air. Ça va se dissiper sans affecter ta vision.

— Comment j'ai attrapé ça ?

— Ça peut s'expliquer par des changements brutaux de tension intracrânienne. Il suffit parfois d'une violente quinte de toux ou de vomissements pour faire éclater un capillaire.

Elle poussa un soupir de soulagement.

— Ça doit être ça. Je me suis réveillée en toussant parce que

j'avais inspiré un de ces glaviots volants.

— Tu vois ? Il n'y a pas de quoi t'en faire. Ça fera cinquante dollars, ajouta-t-il en lui donnant une tape sur l'épaule. Au suivant !

Rassurée, Jill se tourna vers le miroir. *Ce n'est qu'un petit saignement*, se dit-elle. *Pas de quoi s'inquiéter*. Mais l'image qui lui renvoyait son regard l'horrifiait. Un œil normal et un œil maléfique, d'un rouge brillant. D'un autre monde. Satanique.

10 août

— Des invités d'enfer, ironisa Luther. On a beau leur claquer la porte au nez, ils refusent de s'en aller.

Tout le monde se mit à rire dans le coin cuisine, même Emma. Au cours des derniers jours, on n'avait pas beaucoup rigolé à bord de l'ISS, et c'était un soulagement d'entendre des gens plaisanter à nouveau. Depuis que le corps de Kenichi avait été transféré à bord de *Discovery*, tout le monde semblait de meilleure humeur. Son corps emballé dans le linceul était un rappel constant, sinistre, de la mort, et Emma était soulagée de ne plus avoir à affronter la preuve de son propre échec. Elle pouvait à nouveau se concentrer sur son travail.

Elle avait même réussi à rire de la plaisanterie de Luther, bien que le sujet de la blague – la raison pour laquelle la navette n'était pas repartie – ne soit pas très marrant en réalité. Ça compliquait leur travail de la journée. Ils avaient prévu que *Discovery* se désaccouplerait la veille, en début de matinée. Or une journée avait passé, les deux bâtiments étaient toujours amarrés et la navette ne repartirait pas avant au moins une douzaine d'heures. L'incertitude sur le moment de son départ perturbait les activités à bord de la station. Le désamarrage ne consistait pas seulement pour l'orbiteur à se détacher et à s'éloigner. C'était une danse délicate entre deux objets énormes qui se ruaient dans l'espace à plus de trente-deux mille kilomètres/heure, et ça exigeait la coopération conjointe des équipages de la navette et de la station orbitale. Pendant la manœuvre, le logiciel de contrôle de la station spatiale devrait être temporairement reconfiguré pour les opérations de proximité, ce qui obligerait l'équipage à suspendre la plupart de ses activités de recherche. Tout le monde devrait se concentrer sur le départ de la navette.

Sur l'évitement de la catastrophe.

Et voilà qu'un plafond nuageux sur une base militaire de Californie venait tout retarder, chamboulant le programme de travail de la station spatiale. Mais c'était la nature du vol dans l'espace. Tout ce qu'on pouvait prédire avec certitude, c'est qu'il y aurait de l'imprévu.

Un globule inquiétant de jus de raisin passa en flottant près de la

tête d'Emma. *Encore de l'imprévu*, pensa-t-elle en riant pendant qu'un Luther penaud pourchassait la bulle de liquide avec une paille. Vous laissez votre attention dériver pendant un seul instant et un instrument vital ou une bonne gorgée de jus de fruit se mettait à vivre sa vie. En l'absence de gravité, un objet non attaché pouvait se retrouver n'importe où.

C'était le problème auquel l'équipage de *Discovery* était maintenant confronté.

— Il y a des globules de ce truc partout sur les commandes de pilote automatique, annonça Kittredge, qui bavardait avec Griggs sur le circuit radio. Nous n'avons pas encore fini de nettoyer les interrupteurs, mais ça fait comme un mucus épais en séchant. J'espère qu'aucun port d'entrée n'est colmaté.

— Vous avez trouvé d'où ça venait ? demanda Griggs.

— Nous avons repéré une petite fissure dans l'enclos des têtards, mais ça n'a pas l'air d'avoir beaucoup fui. Pas assez pour expliquer ce qui flotte dans la cabine.

— D'où ça pourrait venir, alors ?

— Nous sommes en train de tout vérifier dans le coin cuisine et le commodo. Nous étions tellement occupés à nettoyer que nous n'avons pas eu l'occasion de repérer la provenance de ce truc. Je ne vois vraiment pas de quoi il peut s'agir. On dirait un peu des œufs de grenouille. Des masses rondes, dans un gel verdâtre, gluant. Vous devriez voir l'équipage, on dirait qu'il a été éclaboussé par la bave verte martienne de *Ghostbusters*. Et puis Hewitt a cet œil rouge, maléfique. Mon vieux, c'est une vraie vision d'épouvante !

Un œil rouge, maléfique ?

— Qu'est-ce qu'elle a à l'œil ? demanda Emma en se tournant vers Griggs. Je n'étais pas au courant.

Griggs relaya la question à *Discovery*.

— C'est juste une hémorragie sclérale, répondit Kittredge. Rien de grave, d'après O'Leary.

— Je voudrais parler à Kittredge, demanda Emma.

— Allez-y.

— Bob, ici Emma. Comment Jill s'est-elle fait cette hémorragie ?

— Elle s'est réveillée en toussant, hier. Nous pensons que ça vient de là.

— Elle a des douleurs abdominales ? Mal à la tête ?

— Elle s'est plainte d'avoir mal à la tête il y a un moment. Et nous avons tous des courbatures. Mais on travaille comme des dingues, ici.

— Des nausées ? Des vomissements ?

— Mercer a des problèmes gastriques. Pourquoi ?

— Kenichi avait les yeux injectés de sang, lui aussi.

— Mais ce n'est pas grave, objecta Kittredge. C'est ce que nous a dit O'Leary.

— Non, c'est la conjonction des symptômes qui m'inquiète, répondit Emma. La maladie de Kenichi a commencé par des vomissements et une hémorragie sclérale. Des douleurs abdominales. Des maux de tête.

— Vous voulez dire que ce serait contagieux ? Alors, pourquoi n'êtes-vous pas malade ? C'est vous qui l'avez soigné.

Bonne question. À laquelle elle n'avait aucune réponse à apporter.

— De quelle maladie s'agit-il ? demanda Kittredge.

— Je ne sais pas. Ce que je sais, c'est que Kenichi s'est retrouvé HS au bout d'une journée après les premiers symptômes. Vous devez vous désamarrer et rentrer tout de suite, les gars. Avant que l'un de vous ne tombe malade à bord de *Discovery*.

— Pas possible. Edwards est toujours sous les nuages.

— Et White Sands ?

— Ce n'est pas une bonne option non plus. Ils ont un problème avec un des TACAN. Enfin, ce n'est pas grave. Nous allons juste attendre que le temps s'arrange. Ça ne devrait pas prendre plus de vingt-quatre heures.

— Je voudrais parler à Houston, fit Emma en regardant Griggs.

— Ils ne vont pas opter pour White Sands parce que Hewitt a un œil rouge.

— Il se pourrait que ce ne soit pas qu'une simple hémorragie sclérale.

— Comment aurait-il attrapé la maladie de Kenichi ? Il n'a pas été en contact avec lui.

Le cadavre, se dit-elle. *Son cadavre est dans la navette.*

— Bob, dit-elle. C'est encore moi, Emma. Je voudrais que vous regardiez le linceul.

— Comment ?

— Vérifiez s'il n'y a pas un trou dans le linceul de Kenichi.

— Tu as toi-même constaté qu'il était hermétiquement fermé.

— Tu es sûr qu'il l'est encore ?

— C'est bon, soupira-t-il. Je dois admettre que nous n'avons pas examiné le corps depuis qu'il est arrivé à bord. Disons que ça nous donne un peu la chair de poule à tous. Nous avons gardé le panneau de la palette fermé, afin de ne pas le voir.

— De quoi le linceul a-t-il l'air ?

— J'essaie d'ouvrir le panneau, là, tout en te parlant. Il a l'air un peu coincé, mais... il y eut un silence, puis un murmure :

— Seigneur...

— Bob ?

— La fuite vient du linceul !

— Qu'est-ce que c'est ? Du sang, du sérum ?

— Il y a une déchirure dans le plastique. C'est de là que ça suinte. Mais qu'est-ce qui pouvait bien suinter ?

Elle entendit d'autres voix, à l'arrière-plan. Des gémissements de dégoût, quelqu'un qui était pris de haut-le-cœur.

— Refermez-le hermétiquement ! s'écria Emma. Refermez-le !
Pas de réponse.

— Son corps est en compote, dit enfin Jill Hewitt. Comme s'il s'était dissous. Nous devons découvrir ce qui lui est arrivé...

— Non ! s'exclama Emma. *Discovery*, n'ouvrez pas le linceul !

À son grand soulagement, Kittredge répondit enfin :

— Bien reçu, Watson. O'Leary, referme ça. On va faire en sorte que ce... ce truc ne fuie plus au-dehors.

— Nous devrions peut-être nous débarrasser du cadavre, suggéra Jill.

— Non, répondit Kittredge. Ils en ont besoin pour l'autopsier.

— Quel genre de fluide est-ce ? demanda Emma. Bob, réponds-moi !

Il y eut un silence, puis il répondit :

— Je ne sais pas. Mais quoi que ce soit, j'espère que ce n'est pas pathogène. Parce que nous avons tous été en contact avec.

Vingt-huit livres de chair et de fourrure. C'était Humphrey, vauté comme un pacha sur la poitrine de Jack. *Ce chat veut ma mort*, pensa Jack en regardant les yeux verts, malveillants, de l'animal. Il s'était endormi sur le canapé et que croyez-vous qu'il était arrivé ? Une tonne de viande de chat lui était tombée dessus, lui écrasant les côtes, lui broyant les poumons.

Humphrey enfonça voluptueusement une griffe dans la poitrine de Jack.

Jack poussa un glapissement et l'envoya valdinguer. Humphrey atterrit sur ses quatre pattes avec un choc sourd.

— Va chasser les souris, marmonna Jack.

Il se tourna sur le côté pour reprendre son somme, mais c'était sans espoir.

Humphrey réclamait sa pâtée en poussant des miaulements stridents. Jack s'extirpa du canapé en bâillant et se traîna dans la cuisine en titubant. Il ouvrit le placard où les boîtes de pâtée pour chat étaient empilées, et aussitôt les miaulements de son tortionnaire se changèrent en hurlements. Jack remplit son bol de Little Friskies et les regarda avec écœurement disparaître dans ce goinfre de matou. Il n'était que trois heures de l'après-midi, et Jack n'avait pas encore rattrapé son retard de sommeil. Il avait passé la nuit à la console de la salle de contrôle de la station spatiale et, en rentrant chez lui, il s'était

installé dans le canapé afin de revoir le sous-système de contrôle de l'environnement et de survie de l'ISS. Il avait repris du service, et il savourait le seul fait de feuilleter le manuel d'entraînement du directeur de mission, qui était pourtant d'une aridité consternante. Mais la fatigue avait eu le dessus, et vers midi il s'était allongé. Il s'était endormi sous un tas de manuels de pilotage.

La gamelle du chat était déjà à moitié vide. Incroyable.

Jack s'apprêtait à retourner dans le salon lorsque le téléphone se mit à sonner.

C'était Todd Cutler.

— Nous battons le rappel du personnel médical. *Discovery* va se poser à White Sands, dit-il. L'avion quitte Ellington dans trente minutes.

— Pourquoi White Sands ? Je croyais que *Discovery* allait attendre que le temps se dégage au-dessus d'Edwards.

— Nous avons un problème médical à bord, et nous ne pouvons pas attendre que le temps s'arrange. Le désorbitage est prévu dans une heure. Tâche de prévoir des mesures de précaution contre toute contamination.

— De quelle contamination s'agit-il ?

— Pas encore identifiée. Simple mesure de précaution. Tu en es ?

— Tu parles si j'en suis, répondit Jack sans hésiter.

— Alors tu ferais bien de te magner, ou tu vas rater l'avion.

— Attends ! Il y a un malade ? Qui est-ce ?

— Tous, répondit Cutler. L'équipage entier.

Mesures de protection contre la contamination. Désorbitage d'urgence. De quoi peut-il bien s'agir ?

Jack courut sur le tarmac, vers l'appareil qui attendait, prêt à décoller. Les paupières plissées à cause de la poussière chassée par le vent, il gravit les marches et grimpa, la tête rentrée dans les épaules, à bord de l'avion. C'était un Gulfstream IV prévu pour quinze passagers, un de ces bons vieux jets fiables et increvables que la NASA utilisait pour transporter le personnel entre ses nombreux centres d'opérations, disséminés un peu partout. Il y avait déjà une douzaine de passagers à bord, dont plusieurs médecins et infirmières de la clinique de médecine de vol. Plusieurs saluèrent amicalement Jack.

— Nous allons partir, monsieur, dit le copilote. Si vous pouviez attacher votre ceinture...

Jack prit place près d'un hublot, à l'avant de l'appareil.

Roy Bloomfeld monta à bord en dernier, ses cheveux poil de carotte retroussés par le vent. Dès qu'il fut assis, le copilote ferma l'écouille.

— Todd ne vient pas ? demanda Jack.

— Il dirige la manœuvre d'atterrissage. C'est nous qui allons jouer les troupes de choc.

L'avion commença à rouler sur la voie de circulation menant à la piste. Ils n'avaient pas de temps à perdre ; il y avait une heure et demie de vol jusqu'à White Sands.

— Tu sais ce qui se passe ? demanda Jack. Moi, je suis dans le brouillard.

— On m'a rapidement briefé. Tu sais, la fuite qu'ils avaient à bord de *Discovery*, hier ? Celle qu'ils essayaient d'identifier ? Eh bien, c'était un fluide qui suintait du sac corporel de Kenichi Hirai.

— Le sac était étanche. Comment a-t-il pu fuir ?

— Une déchirure dans le plastique. D'après l'équipage, le contenu semblait sous pression. Une sorte de décomposition accélérée.

— Kittredge a dit que le fluide était vert et sentait légèrement le poisson. Ça ne ressemble guère aux produits de décomposition d'un cadavre.

— Nous sommes tous intrigués. L'étanchéité du sac a été rétablie. Il va falloir que nous attendions l'atterrissage pour savoir ce qui se passe à l'intérieur. C'est la première fois qu'un cadavre humain se

retrouve sous zéro-g. Le processus de décomposition se passe peut-être différemment. Peut-être les bactéries anaérobies sont-elles mortes, ce qui expliquerait que l'ordre de décomposition soit modifié.

— L'équipage est très malade ?

— Hewitt et Kittredge se plaignaient de sérieux maux de tête. Mercer dégueule tripes et boyaux, et maintenant O'Leary a des douleurs abdominales. Nous ignorons dans quelle mesure tout ça n'est pas psychosomatique. On ne peut exclure les réactions émotionnelles quand on a ingéré les restes d'un collègue en décomposition.

Les facteurs psychologiques devaient certainement compliquer le tableau. En cas d'intoxication alimentaire, on constatait qu'un pourcentage significatif de victimes n'étaient, en réalité, pas atteintes du tout. Le pouvoir de suggestion était si fort qu'il pouvait induire des vomissements aussi réels et sérieux qu'une véritable maladie.

— Ils ont dû retarder le désamarrage. White Sands a eu des problèmes aussi : l'un de leurs TACAN transmettait des signaux erronés. Il leur a fallu quelques heures pour le remettre d'équerre et fonctionnel.

Tous deux le savaient : un signal TACAN erroné, et la navette pouvait complètement rater la piste d'atterrissage.

— Ils viennent de décider qu'ils ne pouvaient plus attendre, reprit Bloomfeld. L'état de santé de l'équipage s'est aggravé au cours de la dernière heure. Kittredge et Hewitt ont tous les deux des hémorragies sclérales.

L'avion s'élança sur la piste. Le rugissement des moteurs devint assourdissant et le sol bascula vers l'avant.

— Et la station spatiale ? demanda Jack en hurlant, pour couvrir le vacarme. Il y a des malades à bord de la station ?

— Non. Ils ont laissé les sas fermés entre les deux véhicules afin d'éviter la dispersion de l'agent contaminant.

— Le problème est donc limité à *Discovery* ?

— Apparemment, oui.

Alors Emma va bien, se dit-il en poussant un profond soupir de soulagement. *Emma n'a rien*. Mais si un agent pathogène est arrivé à bord de *Discovery* dans le corps de Hirai, comment se fait-il que l'équipage de la station spatiale ne soit pas contaminé, lui aussi ?

— Où en sont-ils, à bord de la navette ? demanda-t-il.

— Ils sont en cours de désamarrage. Manœuvre de visée dans quarante-cinq minutes et atterrissage vers dix-sept heures.

Ce qui ne laissait guère de temps à l'équipage au sol pour se préparer. Il regarda par le hublot alors qu'ils crevaient les nuages et émergeaient dans un océan de lumière dorée. *Tout est contre nous*, se dit-il. *Un atterrissage en catastrophe. Un TACAN en rideau. Un équipage malade.*

Et tous ces problèmes vont converger sur une piste d'atterrissage, au milieu de nulle part.

Jill Hewitt avait une migraine effroyable et tellement mal aux yeux qu'elle arrivait à peine à se concentrer sur la check-list de désamarrage. Depuis une heure environ, la douleur avait gagné tous les muscles de son corps, et elle avait l'impression que des écrous hérissés de barbes lui déchiquetaient le dos et les cuisses. Le blanc de ses deux yeux était devenu tout rouge, et la même chose était arrivée à Kittredge. Ils avaient les yeux comme deux lacs de sang. D'un rouge luisant. Et il souffrait le martyr, lui aussi, elle le voyait à sa façon de se déplacer, de tourner lentement la tête, en évitant les secousses. Ils étaient l'un comme l'autre à l'agonie, et pourtant ils avaient refusé toute injection d'analgésique. Le désamarrage et l'atterrissage exigeaient une vigilance absolue ; ils ne pouvaient risquer de perdre ne fût-ce qu'une infime partie de leur potentiel.

Faites-nous rentrer. Faites-nous rentrer. Tel était le mantra qu'elle récitait inlassablement, la chemise trempée de sueur, la souffrance amenuisant sa concentration, et pourtant toute sa volonté tendue vers l'accomplissement de sa tâche.

Ils parcouraient à toute vitesse la check-list de départ. Elle avait branché le câble du portable IBM dans le port d'entrée de la console d'ordinateur arrière, elle avait lancé le système et chargé le programme des opérations de rendez-vous et de proximité.

— Je ne reçois rien. Pas de données, dit-elle.

— Quoi ?

— Le port doit être obstrué par ce magma vert. Je vais essayer au pont inférieur.

Elle débrancha le cordon et descendit avec le portable par le passage entre les ponts. Tous les os de son visage lui faisaient si mal qu'elle devait se retenir pour ne pas hurler de douleur. Elle avait l'impression que ses yeux palpitaient si fort qu'ils allaient jaillir de ses orbites. En bas, sur le pont inférieur, elle vit que Mercer avait déjà revêtu sa combinaison d'activité intravéhiculaire et s'était sanglé sur son siège en prévision de la rentrée dans l'atmosphère. Il était inconscient – probablement à cause de l'injection de drogue. O'Leary, qui avait aussi bouclé son harnais de sécurité, était conscient, mais il avait l'air hagard. Jill plana vers le port d'entrée du pont inférieur et brancha le portable.

Toujours pas d'afflux de données.

— Et merde ! Merde ! Merde !

Elle retourna vers le poste de pilotage et focalisa son regard au prix d'un effort surhumain.

— Ça ne marche pas ? demanda Kittredge.

— Je vais changer le câble d'alimentation et essayer à nouveau sur ce port.

Elle avait tellement mal à la tête, maintenant, qu'elle en avait les larmes aux yeux. En serrant les dents, elle débrancha le câble, le remplaça par un autre. Relança la machine. Une fois sur Windows, elle chargea le programme des opérations de rendez-vous et de proximité.

Le logo des ORP apparut sur l'écran.

Elle sentit la sueur perler sur sa lèvre supérieure alors qu'elle entraînait le temps écoulé depuis le début de la mission. En jours, heures, minutes, secondes.

Elle dut s'y reprendre à deux fois. Elle avait les doigts gourds, maladroits, et elle dut refrapper certains nombres. Enfin, elle cliqua sur Prox Ops – Opérations de proximité.

— ORP initialisé, dit-elle avec soulagement. Prêt à traiter les données.

— Capcom, avons-nous le OK pour la séparation ? demanda Kittredge.

— Un instant, *Discovery*.

L'attente était insupportable. Jill regarda sa main. C'est bien ce qu'il lui semblait : ses doigts se crispaient spasmodiquement et les muscles de son avant-bras étaient agités de soubresauts comme si des vers, ou quelque chose de vivant, grouillaient sous la peau, forant des tunnels dans sa chair. Elle se raidit, essaya d'immobiliser sa main, mais ses doigts se contractaient comme sous l'effet de chocs électriques. *Vite ! faites-nous rentrer pendant que nous pouvons encore faire voler cet oiseau.*

— *Discovery*, fit Capcom. Vous avez le OK pour le désamarrage.

— Bien reçu. Pilote automatique coupé. Paré à désamarrer, annonça Kittredge en jetant à Jill un regard de soulagement intense. Maintenant, foutons le camp d'ici et rentrons chez nous, marmonna-t-il avant d'empoigner les commandes manuelles.

Randy Carpenter, le directeur de vol, était debout, raide comme la statue du Commandeur, le regard rivé aux écrans sur le devant de la salle, son cerveau d'ingénieur calculant froidement des flux simultanés de données visuelles et de conversations en boucle. Comme toujours, il pensait avec plusieurs mouvements d'avance. L'interface d'amarrage était en cours de dépressurisation. Les crochets qui reliaient la navette à la station spatiale allaient se déconnecter et les ressorts précomprimés écarteraient doucement les deux véhicules l'un de l'autre, les faisant dériver librement dans des directions opposées. Quand ils seraient séparés par une distance de soixante centimètres, et alors seulement, les fusées du système de contrôle d'attitude et de translation de *Discovery* seraient orientées de façon à l'éloigner. À

n'importe quel moment de cette délicate séquence d'événements les choses pouvaient mal tourner, mais pour chaque anicroche possible Carpenter avait une parade. Si les crochets d'attelage ne se détachaient pas, ils déclencheraient la mise à feu de charges explosives et feraient sauter les boulons qui retenaient les loquets. Et si ça échouait, deux membres de l'équipage de la station spatiale pouvaient effectuer une sortie extravéhiculaire et ôter manuellement les boulons. Ils avaient des plans de rechange pour les plans de rechange, une échappatoire pour tous les problèmes.

Enfin, tous les problèmes prévisibles, du moins. Ce que redoutait Carpenter, c'était le pépin auquel personne n'avait pensé. Et il se posait, en ce moment même, la question qui lui venait toujours à l'esprit au début de toute nouvelle phase d'une mission : *Qu'avons-nous oublié de prévoir ?*

— Système d'amarrage de l'orbiteur désengagé comme prévu, entendit-il dire à Kittredge. Crochets libérés. Nous sommes maintenant en vol libre.

Le contrôleur de vol qui se trouvait à côté de Carpenter esquissa un petit geste de triomphe.

Carpenter était déjà à plusieurs étapes de là, il pensait à l'atterrissage. Le temps à White Sands se maintenait, le vent soufflait de face, à quinze nœuds. Le TACAN serait réparé et opérationnel à temps pour l'arrivée de la navette. Les équipes au sol convergeaient en ce moment même vers la piste d'atterrissage. Il n'y avait pas de nouveau pépin en vue, et pourtant il savait qu'il y en avait forcément un qui l'attendait au tournant.

Tout ça lui traversait l'esprit sans qu'il manifeste quoi que ce soit. Rien, aucun signe ne pouvait indiquer aux contrôleurs de vol présents dans la salle qu'il sentait l'angoisse lui brûler la gorge comme des remontées acides.

À bord de la station spatiale, Emma et ses compagnons étaient aussi dans l'expectative. Toutes les activités de recherche étaient temporairement suspendues. Ils étaient réunis sous la coupole du module de connexion Un et regardaient l'énorme navette s'éloigner lentement. Griggs contrôlait aussi la manœuvre sur un ordinateur portable IBM affichant un diagramme d'opération de rendez-vous et de proximité identique à celui que voyait en ce moment même le contrôle de mission à Houston.

Par les vitres de la coupole, Emma constata que *Discovery* commençait à s'éloigner et elle poussa un soupir de soulagement. La navette était maintenant en vol libre et allait rentrer sur Terre.

O'Leary, le médecin de bord, avait l'impression de nager dans le

brouillard. Il s'était injecté cinquante milligrammes de dolosal en intramusculaire, juste assez pour atténuer la douleur et lui permettre d'attacher Mercer sur son siège puis de préparer la cabine à la rentrée. Mais, si faible qu'elle soit, cette dose de narcotique ralentissait ses processus mentaux.

Il était sanglé sur son siège du pont inférieur, paré pour le désorbitage. La cabine lui paraissait floue comme s'il la voyait sous l'eau. La lumière lui blessait les yeux, et il avait du mal à les garder ouverts. Quelques instants plus tôt, il avait vu Jill Hewitt flotter devant lui avec le portable. Il entendait maintenant sa voix tendue dans son casque. Elle donnait la réplique à Kittredge et au Capcom. Ils avaient effectué la manœuvre de désamarrage.

Malgré la drogue qui l'abrutissait, il éprouvait un sentiment d'impuissance, de honte, à l'idée d'être sanglé sur son siège comme un invalide alors qu'au-dessus, au poste de pilotage, ses compagnons se démenaient pour les ramener sur Terre. Dans un sursaut d'orgueil, il fit un effort sur lui-même pour sortir de l'oubli confortable du sommeil et refit surface dans l'éclat aveuglant des lumières du pont inférieur. Il appuya sur le bouton qui permettait de déboucler son harnais. Les sangles se détachèrent et il flotta hors de son siège. Le pont inférieur se mit à tanguer autour de lui et il dut fermer les yeux pour résister à une soudaine vague de nausée. *Du nerf, se dit-il. L'esprit est plus fort que la matière. J'ai toujours eu un estomac en béton armé.* Mais il n'arrivait pas à s'obliger à rouvrir les yeux, à affronter le roulis déroutant de la cabine.

Jusqu'à ce qu'il entende le craquement, tout près. Compte tenu de la direction du bruit, il crut que Mercer avait bougé dans son sommeil. O'Leary se retourna. Et se rendit compte que le son ne provenait pas de Mercer. Ce qu'il voyait, là, devant lui, c'était le linceul étanche de Kenichi Hirai.

Il était gonflé à bloc. Et il continuait à gonfler.

Ce sont mes yeux, se dit-il. Mes yeux me jouent des tours.

Il cilla, refit le point. Le linceul était toujours aussi gonflé, le plastique faisant ballon au niveau de l'abdomen du cadavre. Quelques heures auparavant, ils avaient rafistolé la fuite ; la pression intérieure devait être en train d'augmenter à nouveau.

Il se propulsa dans un brouillard onirique jusqu'au compartiment, posa les mains sur le sac corporel distendu.

Et recula, horrifié. L'espace de ce bref instant, il avait senti que le linceul de plastique s'enflait, se contractait et se dilatait à nouveau.

Le corps palpitait.

La sueur lui picotant la lèvre supérieure, Jill Hewitt regarda par le hublot, au-dessus de sa tête, tandis que *Discovery* s'éloignait lentement de la station orbitale. La distance augmentait entre eux, et elle jeta un

coup d'œil aux données qui affluaient sur l'écran de son ordinateur. Trente centimètres d'écart. Soixante. On rentre chez nous. Une douleur fulgurante lui traversa la tête, un coup de poignard insupportable. Elle sentit qu'elle perdait connaissance. Elle tenta de reprendre le dessus, se cramponna à la réalité avec l'obstination d'un bulldog.

— Système d'arrimage de l'orbiteur désengagé, dit-elle entre ses dents.

— Basculons sur contrôle d'altitude et de translation, système opérationnel, répondit Kittredge.

Grâce à l'action des propulseurs, Kittredge allait écarter doucement la navette de la station orbitale et la diriger vers un point situé à mille mètres en dessous de la station. À ce moment-là, leurs orbites divergentes commenceraient automatiquement à accroître la distance entre eux.

Jill entendit le *whomp* de la mise à feu et sentit la navette vibrer alors que Kittredge, aux commandes à l'arrière, les faisait lentement reculer. Sa main tremblait. Il s'appliqua à reprendre le contrôle de ses mouvements, et son visage se crispa sous l'effort. C'était lui, et pas l'ordinateur, qui manœuvrait la navette, et la moindre secousse imprimée au manche pouvait les faire dévier loin de leur trajectoire.

Deux mètres d'écart. Trois. La phase cruciale de la séparation était derrière eux, maintenant, et ils continuaient à s'éloigner de la station orbitale.

Jill commença à se détendre.

C'est alors qu'elle entendit le cri, sur le pont inférieur. Un cri d'horreur et d'incrédulité. *O'Leary*.

Elle se retourna à l'instant où un flot monstrueux de débris humains jaillissait vers le poste de pilotage et retombait sur elle.

Kittredge, qui était le plus près du passage entre les ponts, encaissa toute la violence du choc et fut projeté contre le système de contrôle manuel de rotation. Jill partit à la renverse, son casque volant à travers la cabine, le corps jonché de lambeaux infects d'intestins, de peau et de cuir chevelu auquel adhéraient encore des touffes de cheveux noirs. Les cheveux de Kenichi. Elle entendit le choc sourd qui signalait la mise à feu des propulseurs, et l'orbiteur sembla se cabrer autour d'elle. Le nuage formé par la désintégration du cadavre s'était répandu dans tout le poste de pilotage, et une galaxie de cauchemar se mit à tourbillonner, une constellation faite de bouts de linceul en plastique déchiqueté et de fragments d'organes en putréfaction parmi lesquels flottaient ces étranges masses verdâtres. Une sorte de grappe passa devant eux en vol plané et alla s'écraser sur une paroi.

En microgravité, lorsque des gouttelettes entrent en collision avec des surfaces planes – et y restent collées –, elles tremblotent un instant

après le choc, puis restent immobiles. Celles-ci continuaient à frémir.

Elle regarda, incrédule, la trémulation s'accroître et une sorte d'onde rider la surface. C'est alors seulement qu'elle distingua, profondément enfoui dans le globule gélatineux, un noyau noirâtre qui bougeait. Qui grouillait comme une larve de moustique.

Soudain, une autre image, encore plus surprenante, attira son attention. Elle jeta un coup d'œil par le hublot au-dessus du poste de pilotage et vit la station spatiale qui fonçait vers eux à toute vitesse, si proche maintenant qu'elle distinguait les rivets de la structure en treillis des panneaux solaires.

Dans un sursaut de panique, elle se colla à la paroi et plongea à travers le sinistre nuage de chair explosée, les bras désespérément tendus vers la manette de commande de la navette.

— Collision imminente ! hurla Griggs sur le circuit radio. *Discovery* ! Vous êtes sur une trajectoire de collision !

Pas de réponse.

— *Discovery* ! Inversez la manœuvre !

Emma regarda, horrifiée, le désastre fondre sur eux. Par la coupole vitrée de la station spatiale, elle vit la navette se redresser et simultanément basculer vers tribord. Elle vit l'aile delta de *Discovery* fondre sur eux avec une inertie telle qu'elle creva la coque d'aluminium de la station. Elle eut, à l'instant de la collision, l'impression de voir la mort, sa propre mort, en face.

Les fusées du système de contrôle de translation logé dans le nez de la navette se mirent soudain à cracher. *Discovery* bascula vers le bas, inversant la manœuvre. Simultanément, l'aile delta tribord se releva, mais pas assez vite pour éviter la superstructure en treillis des panneaux solaires de l'ISS. Emma crut que son cœur cessait de battre. Elle entendit Luther murmurer :

— Seigneur Dieu !

— Évacuation ! hurla Griggs, affolé. Tout le monde dans le véhicule de secours !

Des bras et des jambes s'agitèrent, des pieds volèrent dans tous les sens alors que l'équipage se ruait, en apesanteur, hors du module de connexion. Nikolaï et Luther franchirent le sas en premier et entrèrent dans le module d'habitation. Emma venait d'attraper la poignée du sas quand ses tympans furent ébranlés par le hurlement du métal arraché, le gémissement de l'aluminium tordu, déformé par la collision de ces deux énormes objets.

La station spatiale frémit et, dans le séisme consécutif, elle eut la vision fugitive, bouleversante, des parois du module renversées, du portable de Griggs qui tournoyait dans le vide et de Diana, l'air affolé, le visage luisant de sueur.

Les lumières vacillèrent et s'éteignirent tout à fait. Ce fut soudain le noir complet, seulement troué par le voyant rouge d'un signal d'alarme clignotant qui s'éteignait, se rallumait, s'éteignait, se rallumait.

Une sirène se mit à hurler.

Randy Carpenter, le directeur de vol de la navette, contemplait le désastre sur l'écran géant de la salle de contrôle.

À l'instant de la collision, il ressentit le choc aussi concrètement que si on lui avait donné un coup de poing dans le sternum, et il porta bel et bien la main à sa poitrine.

L'espace de quelques secondes, ce fut le silence absolu au contrôle de mission. Tous regardaient avec ahurissement l'écran sur lequel on voyait la carte du monde montrant la trajectoire de la navette. À droite se trouvait l'écran synoptique des opérations de rendez-vous et de proximité où *Discovery* et l'ISS étaient représentés sous forme de contours. L'image était figée, mais la silhouette de la navette était maintenant superposée, comme un jouet écrasé, à celle de la station orbitale. Carpenter sentit ses poumons se dilater brusquement, se rendit compte que, dans son horreur, il avait oublié de respirer.

Soudain, ce fut le pandémonium dans la salle de contrôle :

— Flight, nous avons perdu la liaison radio ! entendit-il Capcom dire. *Discovery* ne répond pas !

— Flight, le système de contrôle thermique fournit toujours des données...

— Flight, pas de chute de pression dans la cabine de la navette. Pas d'indication de fuite d'oxygène...

— Et la station orbitale ? lança Carpenter. On a le contact avec eux ?

— Le contrôle de la station orbitale pour les opérations spéciales essaie de les appeler. La pression de la station est en train de chuter.

— À combien est-elle tombée ?

— Elle descend à... 710... 690. Et merde ! La station se dépressurise à toute vitesse !

Il y a une brèche dans la coque de la station ! pensa Carpenter. Mais son job n'était pas de la réparer ; ça, c'était le boulot des opérations spéciales, au bout du couloir.

L'ingénieur des systèmes de propulsion intervint sur le circuit :

— Flight, je constate l'allumage des systèmes de contrôle de translation F2U, F3U et F1U. *Quelqu'un* manœuvre les commandes de la navette !

Carpenter redressa brusquement la tête. L'écran des opérations de rendez-vous et de proximité était toujours fixe, figé, sans

rafraîchissement de l'image. Or le rapport de propulsion lui annonçait la mise à feu des correcteurs de trajectoire de *Discovery*. Il ne pouvait pas s'agir d'une décharge accidentelle ; l'équipage s'efforçait d'éloigner la navette de la station spatiale. Mais tant que la liaison ne serait pas rétablie, ils n'auraient aucune certitude sur l'état de l'équipage de la navette. Rien ne prouvait qu'ils étaient encore en vie.

C'était le plus effroyable de tous les scénarios, celui qu'il redoutait le plus. Un équipage mort à bord d'une navette en orbite. Houston pouvait contrôler la plupart des manœuvres de l'orbiteur depuis le sol, mais ils ne le ramèneraient pas sans intervention de l'équipage. Il fallait un être humain en pleine possession de ses moyens pour initialiser la manœuvre de désorbitation, pour actionner les interrupteurs qui déclencheraient l'allumage des moteurs de manœuvre orbitale. Il fallait une main humaine pour déployer les sondes de données aérologiques et abaisser le train d'atterrissage avant de poser l'appareil. S'il n'y avait personne aux commandes pour effectuer ces gestes, *Discovery* resterait en orbite, vaisseau fantôme qui tournerait silencieusement autour de la Terre jusqu'à ce que son orbite se dégrade, d'ici des mois, et qu'il tombe vers le sol dans une traînée de feu. C'était le cauchemar que Carpenter tournait et retournait dans sa tête alors que les secondes passaient, que la panique montait lentement autour de lui. Il ne pouvait se permettre de penser à la station spatiale dont l'équipage agonisait peut-être, en ce moment même, dans les affres de la mort par décompression. Il devait rester concentré sur *Discovery*. Sur son équipage, dont la survie paraissait de plus en plus compromise au fur et à mesure que le silence s'éternisait.

Puis, soudain, ils entendirent une voix. Faible, haletante :

— Contrôle, ici *Discovery*. Houston. Houston...

— C'est Hewitt ! s'exclama Capcom. Allez-y, *Discovery* !

— ... anomalie majeure... impossible d'éviter la collision. Les dégâts structurels subis par la navette paraissent minimes...

— *Discovery*, nous avons besoin d'un visu de l'ISS.

— Impossible de déployer l'antenne bande Ku. Plus de caméra en circuit fermé...

— Vous connaissez l'étendue des dégâts ?

— L'impact a arraché la superstructure des panneaux solaires. Je pense que nous avons fait un trou dans leur coque...

Carpenter eut une sorte de nausée. Ils n'avaient toujours pas de liaison radio avec la station. Pas de confirmation qu'il y avait des survivants.

— Comment va l'équipage ? s'enquit Capcom.

— Kittredge est à peine réactif. Il s'est cogné la tête sur le panneau de commandes arrière. Et l'équipage du pont inférieur... je ne sais pas...

— Et vous, Hewitt, comment vous sentez-vous ?

— J'essaie... Oh, Seigneur, ma tête... C'est vivant, reprit-elle dans un bref sanglot assourdi.

— Je ne vous reçois pas.

— La chose qui flotte partout... ce qui est sorti du sac corporel. Ça bouge tout autour de moi. C'est à l'intérieur de moi. Je le vois grouiller sous ma peau, et c'est vivant.

Un frisson parcourut la colonne vertébrale de Carpenter. Des hallucinations. Une blessure à la tête. Ils étaient en train de la perdre, de perdre leur seule chance de faire redescendre la navette sans dégâts.

— Flight, nous approchons de la manœuvre de visée, annonça Dynamique. Nous ne pouvons pas nous permettre de la rater.

— Dites-lui de passer sur désorbitation, ordonna Carpenter.

— *Discovery*, reprit Capcom. Enclenchez le groupe auxiliaire de bord.

Pas de réponse.

— *Discovery* ? répéta Capcom. Vous allez rater la manœuvre de visée.

Les secondes devinrent des minutes, et Carpenter sentait ses muscles se raidir. Il avait les nerfs comme des fils électriques sous tension. Il poussa un soupir de soulagement en entendant enfin la réponse de Hewitt :

— Équipage du pont inférieur en position d'atterrissage. Ils sont tous les deux inconscients. Je les ai attachés sur leurs sièges. Mais Kittredge... je n'arrive pas à lui faire enfiler sa tenue de rentrée...

— Tant pis pour la combinaison ! s'exclama Carpenter. Ne ratons pas cette manœuvre. Posez-moi cet oiseau, et c'est tout !

— *Discovery*, nous vous conseillons de passer immédiatement sur le groupe auxiliaire de bord. Sanglez Kittredge dans le siège tribord et procédez à la manœuvre de désorbitation.

Ils entendirent un soupir étranglé, un soupir de souffrance, puis Hewitt dit :

— Ma tête... J'y vois de plus en plus mal...

— Bien reçu, Hewitt, fit la voix de Capcom, d'un ton apaisant. Écoutez, Jill, nous savons que c'est vous qui êtes aux commandes, à présent. Nous savons ce que vous endurez. Mais nous allons vous guider le long des procédures d'atterrissage automatique, jusqu'à l'arrêt complet des roues. Restez avec nous pour l'enchaînement des séquences.

Elle émit un sanglot étranglé.

— Groupe auxiliaire de bord enclenché, murmura-t-elle. OPS-3-0-2 chargé. Dites-moi quand je dois y aller, Houston.

— Procédez à la manœuvre de désorbitation, ordonna Carpenter.

— *Discovery*, procédez à la manœuvre de désorbitation, retransmit Capcom, qui ajouta presque tendrement : Nous allons vous ramener à la maison.

Dans l'obscurité infernale, Emma se prépara au choc de la décompression. Elle savait exactement ce qui l'attendait. Comment elle allait mourir. Il y aurait le rugissement de l'air se ruant hors de la coque. Le soudain claquement des tympons. Le rapide crescendo de souffrance alors que ses poumons se dilateraient, que leurs alvéoles exploseraient. Ensuite, lorsque la pression de l'air serait voisine du vide, ses fluides corporels entreraient en ébullition, et puis sa température chuterait, se rapprocherait du point de congélation. En un instant, son sang se mettrait à bouillir. L'instant d'après, il gèlerait dans ses veines.

Les lumières rouges, clignotantes, la sirène, tout confirmait ses pires craintes. C'était une alerte de niveau 1. Ils avaient un trou dans la coque et leur air fuyait dans l'espace.

Elle sentit le claquement de ses tympons. Évacuation *immédiate* !

Elles foncèrent, Diana et elle, dans le module d'habitation, volèrent à travers l'obscurité uniquement trouée par les éclairs rouges des signaux d'alarme. La sirène était tellement assourdissante qu'ils devaient crier pour s'entendre. Dans la panique, Emma heurta de plein fouet Luther, qui la rattrapa avant qu'elle ne ricoche dans une autre direction.

— Nikolaï est déjà dans le véhicule de secours ! Ensuite, ce sera votre tour, à Diana et toi ! hurla-t-il.

— Un instant ! Où est Griggs ? demanda Diana.

— Entre et c'est tout !

Emma se retourna. Dans les éclairs psychédéliques des voyants rouges, elle ne vit personne d'autre dans le module. Griggs ne les avait pas suivies. Un brouillard étrange, impalpable, semblait planer dans l'obscurité, mais elle ne constatait pas le violent tourbillon qui aurait dû l'aspirer vers la fuite dans la coque.

Et je ne souffre pas, réalisa-t-elle soudain. Elle avait senti le claquement de ses tympons, mais pas les douleurs dans la poitrine, aucun des symptômes d'une dépressurisation subite.

Nous pouvons sauver la station. Nous avons le temps d'isoler la fuite. Elle fit demi-tour comme une nageuse, en appliquant une poussée des deux pieds sur la paroi, et repartit vers le module de connexion.

— Hé ! Watson ! Qu'est-ce qui te prend ? glapit Luther.

— N'abandonnez pas le navire !

Dans sa précipitation, elle heurta le côté de l'écouille avec son coude, se faisant vraiment mal. Pas à cause de la décompression, mais

de sa stupide maladresse. Le bras encore endolori, elle donna un coup de pied et entra dans le module de connexion.

Griggs n'y était pas, mais elle vit son portable qui planait, accroché comme un cerf-volant au bout de son cordon d'alimentation. Sur l'écran clignotait un message en caractères rouges : DÉPRESSURISATION. La pression de l'air n'était plus que de 650 et elle chutait toujours. Ils n'avaient que quelques minutes devant eux avant que leur cerveau cesse de fonctionner.

Il a dû partir à la recherche de la fuite, se dit-elle. Il est allé rétablir l'étanchéité du module endommagé.

Elle plongea dans le labo US, à travers le brouillard blanchâtre qui allait en s'épaississant. Était-ce de la buée, ou sa vision qui s'embrumait, à cause de l'hypoxie ? Un avertissement du fait que l'inconscience se rapprochait ? Elle filait dans le noir, complètement désorientée par le clignotement stroboscopique des signaux d'alarme. Elle franchit l'écoutille, à l'autre bout. Elle avait du mal à coordonner ses mouvements et sentit que ça ne s'arrangeait pas. Elle se glissa à travers l'écoutille qui menait au module de connexion Deux.

Griggs était là. Il se bagarrait avec un écheveau de câbles tendus entre la NASDA et les modules européens.

— La fuite est dans la NASDA ! hurla-t-il pour se faire entendre malgré le hurlement de la sirène. Si nous pouvons dégager les câbles de cette écoutille et fermer le sas, nous pourrions isoler le module !

Elle se précipita pour l'aider à arracher les câbles, mais ils n'arrivaient pas à déconnecter le dernier.

— Qu'est-ce que c'est que ce putain de truc ? s'emporta-t-elle.

Tous les câbles qui traversaient les écoutilles devaient être à déconnexion rapide, en cas d'urgence. Théoriquement. Celui-ci était continu – en violation de toutes les règles de sécurité.

— Il n'est pas débranchable ! hurla-t-elle.

— Allez chercher un couteau, je vais le couper !

Elle fit volte-face et retourna dans le labo US. *Un couteau ! Où veut-il que je trouve un putain de couteau, moi ?* Dans les éclairs de lumière rouge, elle vit l'armoire médicale. *Un scalpel.* Elle tira sur le tiroir, fouilla dans le plateau d'instruments, retourna en vitesse dans le module de connexion Deux.

Griggs prit le scalpel et commença à cisailer le câble.

— On peut vous aider ? hurla Luther.

Emma se retourna. Il planait, dans l'écoutille, l'air angoissé. Nikolai et Diana étaient avec lui.

— La fuite est dans la NASDA ! cria Emma. On va sceller le module !

Soudain, il y eut un véritable feu d'artifice. Griggs poussa un jappement et lâcha précipitamment le câble.

— Et merde ! Il est sous tension !
— Il faut pourtant bien qu'on le coupe ! lança Emma.
— Pour griller avec ? Et puis quoi encore ?
— Alors comment on va fermer le panneau ?
— Reculez ! ordonna Luther. Retournez dans le labo ! On va sceller tout le nœud ! Isoler cette partie de la station !

Griggs regarda le câble qui jetait toujours des étincelles. L'idée de fermer le module de connexion ne lui disait rien. Ça impliquait de sacrifier la NASDA et le module européen, qui seraient complètement dépressurisés et donc inaccessibles. Et ça condamnait, par la même occasion, l'écoutille d'amarrage de la navette, qui donnait aussi sur le module de connexion Deux.

— Les gars, la pression continue à chuter ! appela Diana en lisant une jauge manuelle. Nous sommes descendus à 625 millimètres ! Reculez, il faut fermer le module de connexion !

Emma sentait qu'elle respirait déjà plus vite. Elle s'efforça de reprendre son souffle. *L'hypoxie*. Ils allaient tous tomber comme des mouches s'ils ne faisaient pas quelque chose, et vite.

Elle tira Griggs par le bras.

— Reculez ! C'est le seul moyen de sauver la station !

Il hocha la tête, l'air hébété, et battit en retraite avec Emma dans le labo US.

Luther essaya de tirer sur l'écoutille pour la fermer, mais il ne réussit pas à la faire bouger. Maintenant qu'ils étaient hors du module de connexion, ils devaient tirer le panneau, pas pousser dessus. Et ils luttèrent contre la déperdition d'air, qui entraînait une dépressurisation rapide.

— Il va falloir que nous abandonnions aussi ce module ! hurla Luther. Repliez-vous dans le module de connexion Un et fermez l'écoutille suivante !

— Ah non ! protesta Griggs. Je ne vais pas abandonner ce module aussi !

— Griggs, nous n'avons pas le choix ! Nous n'arrivons pas à fermer cette écoutille !

— Laissez-moi faire !

Griggs agrippa la poignée et tira dessus de toutes ses forces, mais le panneau n'avait bougé que de quelques centimètres lorsqu'il dut s'arrêter, épuisé.

— Tu vas tous nous tuer pour sauver ce putain de module ! beugla Luther. C'est Nikolaï qui trouva la solution.

— *Mir* ! hurla-t-il. Alimentons la fuite !

Il quitta le labo à toute vitesse et se précipita vers la partie russe de la station.

Mir. Tout le monde avait aussitôt compris ce qu'il voulait dire.

1997. La collision de *Progress* avec le module *Spektr* de *Mir*. Il y avait eu une rupture dans la coque et le précieux air de *Mir* avait commencé à fuir dans l'espace. Les Russes, qui avaient des années d'avance dans le domaine des stations spatiales habitées, avaient une réponse toute prête : il fallait alimenter la fuite. Accroître la quantité d'oxygène dans le module afin d'élever la pression. Non seulement ça leur laisserait le temps de travailler, mais ça réduirait peut-être assez l'écart de pression pour leur permettre de refermer la trappe.

Nikolai revint en planant dans le labo avec deux bouteilles d'oxygène. Il ouvrit fébrilement les valves à fond. Malgré le hurlement des sirènes, ils entendirent le sifflement de l'air qui s'échappait. Nikolai lança les deux bouteilles dans le module de connexion Deux. *Alimenter la fuite...* Ils élevaient la pression de l'air de l'autre côté de l'écouille.

Ils envoyaient aussi de l'oxygène dans un module où un câble sous tension était maintenant à nu, se dit Emma en pensant aux étincelles. D'ici qu'ils provoquent une explosion...

— Maintenant ! hurla Nikolai. Essayons de fermer l'écouille !

Luther et Griggs empoignèrent tous les deux la poignée et tirèrent. Ils ne devaient jamais savoir si c'était l'effet de leur désespoir combiné ou si les bouteilles d'oxygène avaient suffisamment réduit le différentiel de pression de part et d'autre de l'écouille. Quoi qu'il en soit, le panneau commença lentement à se refermer.

Griggs le verrouilla hermétiquement.

Pendant un moment, Luther et Griggs restèrent mollement suspendus en apesanteur, trop épuisés pour dire un mot. Puis Griggs se retourna, les lumières clignotantes révélant son visage ruisselant de sueur.

— Maintenant, coupons ce putain de raffut ! dit-il.

Le portable planait toujours à l'endroit où il l'avait laissé dans le module de connexion Un. Il scruta l'écran luminescent, frappa rapidement une série de commandes. Au grand soulagement de tous, les sirènes se turent enfin. Les voyants rouges cessèrent aussi de clignoter, laissant place à la lueur jaune, continue, des panneaux d'alarme et d'avertissement. Au moins, ils pouvaient se parler sans hurler.

— La pression est remontée à 690 et elle continue à grimper, annonça-t-il avec un petit rire soulagé. On dirait que nous sommes rentrés chez nous sains et saufs.

— Pourquoi sommes-nous encore en alerte de niveau 3 ? s'étonna Emma en indiquant le voyant jaune sur l'écran.

Une alerte de niveau 3 pouvait vouloir dire trois choses : soit que leur ordinateur de guidage de secours était hors service, soit que l'un des gyros de stabilisation ne fonctionnait plus, soit encore qu'ils

avaient perdu la liaison radio sur la bande S avec le contrôle de mission.

Griggs appuya sur quelques touches.

— C'est la bande S. Nous l'avons perdue. *Discovery* a dû heurter la structure en treillis P-1 et amocher la radio. On dirait aussi que nos panneaux solaires de droite en ont pris un coup. Nous avons perdu un module photovoltaïque. C'est pour ça que nous sommes toujours sur énergie de secours.

— Houston doit s'arracher les cheveux en se demandant ce qui se passe, avança Emma. Et maintenant, ils ne peuvent plus nous atteindre. Et *Discovery* ? Que sont-ils devenus ?

Diana, qui s'affairait toujours sur la radio, dit :

— *Discovery* ne répond pas. Ils doivent être hors de portée UHF.

Ou ils sont déjà tous morts et incapables de répondre.

— On ne pourrait pas rallumer la lumière ? suggéra Luther. En dérivant le courant principal ?

Griggs se remit à taper sur le clavier. Une partie de la beauté de la station spatiale résidait dans sa conception redondante. Chacun des circuits électriques était configuré pour alimenter des charges spécifiques, mais ces circuits pouvaient être dérivés – reroutés – si nécessaire. Ils avaient perdu un module photovoltaïque, mais ils en avaient trois autres sur lesquels se brancher.

— Tant pis pour le cliché, fit Griggs, mais « Que la lumière soit ».

Il appuya sur une touche, et la lumière revint dans le module. Pas à pleine puissance, mais suffisamment pour leur permettre de naviguer d'une écoute à l'autre.

— J'ai redirigé le courant. Aucune des fonctions liées aux charges utiles n'est plus hors des limites de l'épure, à présent. Il faut que nous reprenions contact avec Houston, dit-il avec un soupir en regardant Nikolai. C'est à toi de jouer, Nikolai.

Le Russe avait tout de suite compris ce qu'il avait à faire. Le contrôle de mission de Moscou disposait de moyens de communication distincts avec la station. La collision n'avait pas dû affecter l'extrémité russe de la station.

Nikolai hocha sobrement la tête.

— Espérons que Moscou n'a pas oublié de payer la note d'électricité.

ITEM 3-7-EXEC

ITEM 3-8-EXEC

OPS 3-0-4 PRO

Jill hoquetait de douleur. À chaque pression sur un bouton du panneau de commandes, elle réprimait un cri. Elle avait la tête comme

un melon près d'éclater. Son champ de vision s'était restreint et elle avait l'impression de regarder dans un interminable tunnel noir, les commandes étant tout au bout, hors de sa portée. Elle devait fournir un effort de concentration surhumain pour distinguer les interrupteurs qu'elle devait actionner, tous ces boutons qui voletaient hors de portée de ses doigts. Maintenant, elle s'efforçait désespérément de distinguer l'indicateur du système d'attitude et de propulsion. La sphère rotative semblait tourner follement dans son boîtier, ou bien c'était sa vision qui se brouillait. *Je n'y vois plus. Je n'y vois plus rien...*

— *Discovery*, vous êtes en interface de rentrée, annonça Capcom. Volets sur auto.

Jill scruta le panneau en plissant les yeux et tendit la main vers l'interrupteur, mais il semblait si loin...

— *Discovery* ?

Son doigt tremblant atteignit l'interrupteur. Elle passa sur auto.

— Confirmé, murmura-t-elle.

Ses épaules s'affaissèrent. Les ordinateurs avaient maintenant pris le relais, assurant le pilotage du vaisseau. Elle ne se sentait pas en mesure de manier le manche. Elle ne savait même pas combien de temps elle resterait consciente. Le tunnel noir commençait déjà à se refermer, englobant la lumière. Pour la première fois, elle entendit le bruit de l'air qui se ruait sur la coque, elle sentit son corps plaqué contre le dossier de son siège.

La communication avec Capcom était coupée. Elle était entrée dans le silence radio, le vaisseau spatial se ruant contre l'atmosphère avec une telle force que les molécules d'air se trouvaient dépouillées de leurs électrons. La tempête électromagnétique interrompait toutes les ondes radio, toutes les communications. Pendant les douze minutes à venir, elle serait livrée à elle-même, seule avec le vaisseau et le rugissement de l'air.

Elle ne s'était jamais sentie aussi seule.

Elle sentit que le pilote automatique commençait à négocier la rentrée dans les couches supérieures de l'atmosphère, faisant basculer l'appareil sur le côté, freinant sa descente. Elle imaginait la lumière derrière les hublots du cockpit, elle sentait sa chaleur, aussi intense que celle du soleil, irradier son visage.

Elle ouvrit les yeux. Et ne vit que les ténèbres.

Où est la lumière ? se demanda-t-elle. *Où est la clarté éblouissante sur les vitres ?*

Elle cligna spasmodiquement les paupières, se frotta les yeux comme pour les débarrasser de ce qui obstruait sa vision, obliger ses rétines à recevoir la lumière. Elle tendit la main vers le panneau de commandes. Elle devait actionner les bons interrupteurs, déployer les sondes de données aérologiques et abaisser le train d'atterrissage,

sinon Houston ne pourrait pas poser la navette. Elle ne rentrerait pas vivante. Ses doigts effleurèrent une quantité affolante de cadrans et de boutons, et elle poussa un hurlement de désespoir.

Elle était aveugle.

À mille deux cents mètres au-dessus de la base d'essais balistiques de White Sands, le ciel était dégagé et l'air limpide. La piste d'atterrissage balafrait une vallée désertique. C'était en fait le lit d'une ancienne mer asséchée qui s'était formée entre les chaînes de montagnes de Sacramento et de Guadalupe, à l'est, et les montagnes de San Andres, à l'ouest. La ville la plus proche était Alamogordo, au Nouveau-Mexique. Le terrain était hostile, aride, et seules parvenaient à y survivre les plus hardies des espèces végétales.

La zone avait longtemps servi de base d'essais en vol aux pilotes de chasse. Mais elle avait connu bien d'autres utilisations au fil des décennies. Pendant la Seconde Guerre mondiale, on y avait installé un camp de prisonniers de guerre allemands. C'est là aussi que se trouvait le fameux site de Trinity, où les Américains avaient fait exploser la première bombe atomique, laquelle avait été assemblée non loin de là, à Los Alamos, au Nouveau-Mexique. Puis, dans cette vallée désertique, s'étaient mis à pousser des fils de fer barbelés et des bâtiments fédéraux d'une banalité suspecte. Ce qu'on y faisait est un mystère même pour les habitants d'Alamogordo, la ville voisine.

Dans ses jumelles, Jack voyait la piste d'atterrissage qui trémulait dans la chaleur, au loin. La piste 11/34 était orientée presque nord-sud. Elle faisait cinq kilomètres en longueur et cent mètres en largeur – elle était assez large pour accueillir les gros-porteurs, même dans cet air raréfié, qui obligeait à prévoir des bandes de roulement plus longues pour le décollage comme pour l'atterrissage.

Juste à l'ouest du point d'impact, Jack et l'équipe médicale attendaient l'atterrissage de *Discovery* auprès d'un petit convoi de véhicules de la NASA et de l'United Space Alliance. Ils avaient des brancards, de l'oxygène, des défibrillateurs et des kits de réa – tout ce qu'on peut trouver dans une ambulance bien équipée –, et bien d'autres choses encore. Quand la navette se posait à Kennedy, elle était accueillie par une équipe au sol constituée de plus de cent cinquante personnes. Ici, sur cette bande de désert, ils étaient à peine trois douzaines, dont huit médecins. Certains membres de l'équipe portaient des combinaisons de protection atmosphérique autosuffisantes conçues pour les protéger de toutes les fuites de propergol. Ils s'approcheraient en premier de la navette et ils évalueraient rapidement, à l'aide de capteurs atmosphériques, le

danger potentiel d'explosion avant de laisser approcher les médecins et les infirmières.

Il y eut un grondement dans le lointain. Jack abaissa ses jumelles et regarda vers l'est. Des hélicoptères approchaient. Très nombreux. Et assez inquiétants. On aurait dit un essaim de guêpes noires.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Bloomfeld, qui les avait également remarqués.

Tous les membres de l'équipe regardaient maintenant le ciel en murmurant, surpris.

— Des renforts, peut-être, avança Jack. Le chef du convoi, qui était équipé d'un combiné casque/micro, secoua la tête.

— D'après le contrôle de mission, ce ne sont pas des gens à nous.

— L'espace aérien devrait être dégagé, fit Bloomfeld.

— Nous essayons d'entrer en contact avec les hélicos, mais ils ne répondent pas.

Le grondement allait crescendo. Jack le ressentait maintenant dans la moelle de ses os, une vibration profonde, constante, au niveau du sternum. Ils allaient envahir l'espace aérien. D'ici un quart d'heure, *Discovery* tomberait du ciel et trouverait ces hélicos sur sa trajectoire. Il entendait le chef du convoi parler précipitamment dans son micro, il voyait une vague panique monter parmi les membres de l'équipe au sol.

— Ils maintiennent leur position, annonça Bloomfeld.

Jack releva ses jumelles. Il compta près d'une douzaine d'appareils. Ils restèrent un moment en vol stationnaire et se posèrent comme une horde de vautours, juste à l'est du point d'impact de la navette.

— Que crois-tu que ça puisse être ? demanda Bloomfeld.

Plus que deux minutes de silence radio. Et plus que quinze minutes avant l'atterrissage.

Randy Carpenter éprouva pour la première fois une pointe d'espoir. Bon, ils devaient arriver à poser *Discovery* dans de bonnes conditions. À moins d'une panne d'ordinateur catastrophique, ils allaient amener cet oiseau au sol. La clé, c'était Hewitt. Il fallait qu'elle reste consciente, qu'elle puisse actionner deux interrupteurs au bon moment. Des tâches minimales, mais cruciales. Lors de leur dernier contact radio, dix minutes auparavant, Hewitt paraissait consciente, mais elle souffrait terriblement. C'était une bonne pilote, une femme blindée, avec une colonne vertébrale en acier trempé, endurcie par son passage dans la marine américaine. Sa seule obligation : rester consciente.

— Flight, nous avons de bonnes nouvelles de la station, annonça le contrôle au sol. Le contrôle de mission de Moscou a établi le contact radio avec l'ISS sur la bande S de leur Regul.

Regul était le système radio russe sur la bande S à bord de la station internationale. Il était complètement distinct et indépendant du système américain. Il opérait via des stations au sol russes et leur satellite LUCH.

— Le contact a été bref. Ils étaient à la fin du faisceau du satellite LUCH, expliqua le contrôle au sol. Mais l'équipage est en vie, et va bien.

Carpenter éprouva un nouveau regain d'optimisme. Il serra ses gros doigts en un poing triomphant.

— Des dégâts ?

— Il y a une brèche dans la coque du module NASDA et ils ont dû isoler le module de connexion Deux et tout ce qui se trouve en amont. Ils ont aussi perdu au moins deux panneaux solaires et plusieurs segments de la superstructure en treillis. Mais il n'y a pas de blessés.

— Réacquisition du silence radio imminente, annonça Capcom.

Carpenter se concentra aussitôt sur *Discovery*. Il était heureux des nouvelles de la station spatiale, mais sa préoccupation première demeurait la navette.

— *Discovery*, vous me recevez ? appela Capcom. *Discovery* ?

Les minutes passaient. Trop nombreuses. Soudain, Carpenter se retrouva en train de danser d'un pied sur l'autre, à la limite de la panique.

— Seconde manœuvre de virage et d'inclinaison achevée, annonça Guidage. Tous les systèmes ont l'air de fonctionner.

Alors, pourquoi Hewitt ne répondait-elle pas ?

— *Discovery*, répéta Capcom d'une voix pressante. Vous me recevez ?

— On passe à la troisième manœuvre de virage et d'inclinaison, reprit Guidage.

Nous l'avons perdue, se dit Carpenter.

Puis ils entendirent sa voix. Faible, incertaine :

— Ici *Discovery*.

Le circuit audio retransmit un soupir de soulagement explosif. C'était Capcom.

— *Discovery* ! Bon retour parmi nous ! Ça fait du bien d'entendre votre voix ! Vous devez maintenant déployer vos sondes de données aérologiques.

— Je... J'essaie de trouver les commandes.

— Les sondes de données aérologiques, répéta Capcom.

— Je sais, je sais ! *Mais je ne vois pas le tableau de bord !*

Carpenter sentit son sang se figer dans ses veines. *Dieu du ciel, elle est aveugle. Et elle est dans le siège du commandant. Pas dans le sien.*

— *Discovery*, vous devez déployer les sondes, maintenant ! ordonna Capcom. Panneau C-trois...

— Je connais le panneau ! s'écria-t-elle.

Il y eut un silence, seulement troublé par le bruit de sa respiration entrecoupée de soupirs de souffrance.

— Sondes déployées, annonça Systèmes. Elle a réussi. Elle a trouvé l'interrupteur !

Carpenter reprit son souffle. Reprit espoir.

— Quatrième manœuvre de virage et d'inclinaison, annonça Guidage. Maintenant, gestion de la trajectoire en approche finale.

— *Discovery*, comment ça va ? demanda Capcom. Une minute trente secondes avant la prise de contact. *Discovery* voguait à mille kilomètres/heure, à une altitude de deux mille cinq cents mètres, et elle descendait rapidement. Les pilotes appelaient la navette la « brique volante ». C'était un engin lourd, sans moteurs, qui planait sur ses ailes delta. Il n'y aurait pas de seconde chance. Si on loupait l'atterrissage, il n'y avait pas moyen de faire demi-tour et de tenter le coup à nouveau. Elle se poserait, d'une façon ou d'une autre.

— *Discovery* ? appela Capcom.

Jack la voyait qui brillait dans le ciel, ses moteurs crachant des panaches de fumée. On aurait dit un copeau d'argent étincelant. Elle effectua un dernier virage sur l'aile pour se placer dans l'alignement de la piste.

— Allez, bébé. Tu as fière allure, tu sais ! hurla Bloomfeld.

Son enthousiasme était partagé par les trois douzaines de membres de l'équipe au sol. Chaque atterrissage de la navette était un événement qu'on fêtait, une victoire tellement émouvante que tous ceux qui l'observaient depuis le sol avaient les larmes aux yeux. Tous les regards étaient maintenant levés vers le ciel, tous les cœurs battaient la chamade tandis qu'ils observaient ce petit éclat d'argent, leur oiseau, qui descendait vers la piste.

— Magnifique. Dieu qu'elle est belle !

— You-hou !

— L'alignement est parfait ! Vraiment parfait !

Le chef de convoi, qui était en liaison avec Houston, eut un sursaut, se raidit comme sous le coup d'une soudaine angoisse.

— Et merde ! s'exclama-t-il. Le train d'atterrissage n'est pas sorti !

— Quoi ? fit Jack en se tournant vers lui.

— L'équipage n'a pas sorti le train d'atterrissage !

Jack tourna brusquement la tête vers la navette qui approchait. Elle était à peine à trente mètres au-dessus du sol, elle allait encore à plus de cinq cents kilomètres/heure. Et il ne voyait pas les roues.

Soudain, un silence de mort tomba sur la foule. La liesse venait de se changer en incrédulité. En horreur.

Jack se retint pour ne pas hurler. *Faites qu'ils sortent ces putains de roues ! Faites qu'ils sortent le train d'atterrissage !*

La navette était à vingt mètres au-dessus de la piste, dans un alignement parfait. Dix secondes avant la prise de contact.

Seul l'équipage pouvait sortir le train d'atterrissage. Aucun ordinateur ne pouvait actionner la commande, effectuer la manœuvre prévue pour une main humaine. Aucun ordinateur ne pouvait les sauver.

Quinze mètres, et elle allait toujours à près de quatre cents kilomètres/heure.

Jack ne voulait pas voir l'inéluctable, mais il n'arrivait pas à détourner le regard. L'arrière de *Discovery* toucha en premier, dans une gerbe d'étincelles. Les tuiles arrachées au bouclier thermique volèrent en tous sens. Il entendit les hurlements assourdis, les hoquets d'horreur de la foule alors que le nez de *Discovery* heurtait le sol. La navette entama une interminable glissade sur le flanc, entraînant un maelström de débris. Une aile delta se brisa, partit en voltigeant comme une faucille noire dans l'air. La navette continua à dériver latéralement dans un vacarme assourdissant.

L'autre aile se détacha, tomba à terre et vola en éclats.

Discovery quitta le tarmac, glissa dans le sable du désert, soulevant une tornade de poussière, de sorte que, pendant les dernières secondes, Jack ne vit rien. Il avait les oreilles cassées par le vacarme, par les cris de la foule, mais il ne pouvait émettre un son. Il était paralysé, assommé par le choc. Il avait l'impression d'avoir quitté son propre corps et de planer, comme un fantôme, dans une dimension spectrale.

Puis la poussière se dissipa et il vit la navette qui gisait, tel un oiseau brisé, dans un paysage effroyable jonché de débris épars.

Et puis le convoi au sol s'ébranla. Les moteurs reprirent vie. Jack et Bloomfeld remontèrent d'un bond dans le véhicule médicalisé qui amorça sa course cahotante à travers le désert, en direction du lieu de la catastrophe. Dans ce tumulte, Jack entendit un autre bruit, spasmodique, menaçant.

Les hélicoptères se rapprochaient aussi.

Le véhicule pila net. Jack et Bloomfeld sautèrent dans la poussière, serrant contre eux leurs kits médicaux d'urgence. Ils étaient encore à une centaine de mètres de *Discovery*. Les hélicos s'étaient posés en cercle autour de la navette. Empêchant le convoi d'approcher.

Jack se mit à courir vers *Discovery*, vers les hélicoptères dont les rotors ronflaient toujours. Il rentra instinctivement la tête dans les épaules au moment de s'engager sous les pales. Il n'alla pas jusque-là.

Des appareils surgirent soudain des hommes en tenue militaire qui formèrent une muraille armée, barrant la route à l'équipe de la NASA.

— Qu'est-ce que c'est que ce bordel ? hurla Bloomfeld.

— Reculez ! Reculez ! brailla l'un des soldats.

Le chef du convoi s'avança vers eux.

— Mon équipe a besoin d'approcher de l'orbiteur.

— Vos hommes vont rester en arrière !

— Vous n'avez aucune autorité en la matière ! C'est une opération de la NASA.

— Dites à vos foutus hommes de reculer, tout de suite !

Les hommes en tenue militaire braquèrent leurs armes automatiques vers les civils désarmés de la NASA. Ceux-ci commencèrent à reculer, les yeux rivés aux canons pointés sur eux, cédant à la menace implicite de massacre collectif.

Derrière les soldats, Jack vit qu'on installait en toute hâte une tente de plastique blanc sur l'écoutille de *Discovery*, comme pour l'isoler de l'extérieur. Une douzaine de silhouettes en combinaison et casque orange, étanches, émergèrent de deux des hélicoptères et s'approchèrent de la navette.

— Des combinaisons biologiques Racal, commenta Bloomfeld.

La trappe de la navette était maintenant complètement masquée par la tente de plastique. Ils ne virent pas l'ouverture du sas. Ils ne virent pas les hommes en combinaison entrer dans le pont inférieur.

C'est notre équipage qui est là-dedans, pensa Jack. Nos gens sont peut-être en train de mourir à l'intérieur. Et nous ne pouvons pas approcher. Nous avons des docteurs, des infirmières avec nous, un camion plein de matériel médical, et on ne nous laisse pas faire notre travail.

Il s'avança vers la rangée de soldats, s'approcha de l'officier qui semblait commander les opérations.

— Mon équipe médicale va intervenir, déclara-t-il.

— Je ne pense pas, monsieur, répondit l'homme avec un rictus.

— Nous sommes de la NASA. Nous sommes médecins, responsables de la santé et du bien-être de cet équipage. Vous pouvez nous tirer dessus si vous voulez, mais il faudra que vous éliminiez tout le monde pour ne pas laisser de témoins. Et je doute que vous ayez envie de faire ça.

Le canon de l'arme se pointa droit sur la poitrine de Jack. Il avait la gorge nouée, son cœur cognait contre ses côtes, mais il contourna le soldat, baissa la tête en passant sous les pales de l'hélico et continua à avancer. Il ne jeta pas un regard en arrière alors que le soldat beuglait :

— Halte ou je tire !

Il poursuivit son chemin, le regard rivé à la tente gonflée comme une bulle, devant lui. Il vit les hommes en scaphandre orange se retourner, le regarder avec stupéfaction. Il vit le vent soulever un petit nuage de poussière qui tourbillonna devant lui. Il était presque arrivé au niveau de la tente quand il entendit Bloomfeld hurler :

— Jack ! Attention !

Le coup l'atteignit à la base du crâne. Il tomba à genoux. Une douleur fulgurante, accompagnée d'éclairs éblouissants, lui traversa la tête. Un autre coup l'atteignit au côté et il mordit la poussière. Le sable était brûlant comme de la cendre sur son visage. Il roula sur le dos, vit le soldat dressé au-dessus de lui, la crosse du fusil levée, prêt à lui en assener un autre coup.

— Ça suffit, dit une voix bizarrement étouffée. Fichez-lui la paix.

Le soldat recula. Un autre visage entra dans le champ de vision de Jack, le regarda à travers la visière transparente de son casque Racal.

— Qui êtes-vous ? demanda le type.

— Le Dr McCallum, répondit Jack dans un souffle.

Il s'assit. Sa vision se brouilla, s'obscurcit. Il se prit la tête à deux mains, luttant contre les ténèbres qui menaçaient de l'engloutir. Pas question de perdre connaissance.

— Ce sont mes patients qui sont dans cet engin, reprit-il. J'exige de les voir.

— Ce n'est pas possible.

— Ils ont besoin de soins médicaux...

— Ils sont morts, Dr McCallum. Tous.

Jack se figea. Il leva lentement la tête et soutint le regard de l'homme à travers la visière transparente. Il n'y vit aucune émotion, n'y reconnut rien qui reflêtât la tragédie de quatre vies perdues.

— Je suis désolé pour vos astronautes, reprit l'homme en se détournant.

Jack se releva tant bien que mal. Il était étourdi, il titubait, mais il réussit à rester debout.

— Et vous, vous êtes qui ? demanda-t-il.

L'homme s'arrêta et se retourna.

— Je suis le Dr Isaac Roman, de l'USAMRIID, répondit-il. Cet appareil est maintenant placé sous contrôle de l'année.

L'USAMRIID. Le Dr Roman avait prononcé cette abréviation comme s'il s'agissait d'un nom propre, mais Jack savait que les lettres signifiaient U.S. Army Medical Research Institute of Infectious Diseases. Un département de l'armée américaine spécialisé dans les recherches sur les maladies infectieuses. Que fichaient-ils ici ? Depuis quand était-ce devenu une opération militaire ?

Jack plissa les paupières pour protéger ses yeux de la poussière qui volait en tous sens. Il se ressentait encore du coup qu'il avait pris sur le crâne, et il avait du mal à assimiler cette information déconcertante. Une éternité passa, une progression irréelle d'images au ralenti. Des hommes en scaphandre spatial s'avançant vers l'orbiteur. Le soldat qui braquait sur lui un œil bovin. La tente d'isolement gonflée dans le vent

comme un organisme vivant, haletant. Il regarda le cercle de soldats, qui empêchait toujours les hommes de la NASA d'approcher. Il regarda la navette, vit les hommes en combinaison spatiale sortir une première civière de la tente. Le corps était enfermé dans un sac hermétique. Un sac de plastique marqué du symbole rouge vif qui signalait un risque biologique. On aurait dit des fleurs jetées sur le corps.

La vision du brancard lui rendit ses esprits.

— Où emportez-vous les corps ? demanda Jack.

Le Dr Roman ne prit même pas la peine de se retourner. Il se contenta d'indiquer aux porteurs du brancard un hélicoptère qui attendait. Jack tenta de se rapprocher de la navette et un soldat lui barra la route à nouveau, la crosse de son arme levée, prêt à lui porter un autre coup.

— Hé ! cria l'un des compagnons de Jack. Vous lui tapez dessus encore une fois et on sera trente à témoigner !

Le soldat se retourna, regarda les gens de la NASA et de l'United Space Alliance qui s'avançaient en poussant des cris de rage.

— Vous vous prenez pour qui, là ? Pour des nazis ?

— Vous vous croyez vraiment tout permis, hein ? Y compris pour frapper des civils, maintenant ?

— Qui diable êtes-vous, les gars ?

Les soldats resserrèrent nerveusement les rangs alors que l'équipe de la NASA continuait à avancer en hurlant, soulevant la poussière avec ses pieds.

Quelqu'un tira en l'air. La foule se tut, s'arrêta.

Il y a quelque chose qui ne va pas du tout, là, pensa Jack. Quelque chose que nous ne comprenons pas. Ces soldats étaient prêts à tirer. À tuer.

Le chef de convoi l'avait aussi compris, puisqu'il bredouilla, paniqué :

— Je suis en liaison radio avec Houston ! En ce moment précis, les cent hommes et femmes du contrôle de mission écoutent tout ce qui se passe !

Lentement, les soldats abaissèrent leurs armes et regardèrent leur officier. Un long silence passa, seulement rompu par le vent et le petit bruit du sable criblant le métal des hélicos.

Le Dr Roman reparut à côté de Jack.

— Vous ne comprenez pas la situation, dit-il.

— Eh bien, qu'attendez-vous pour nous l'expliquer ?

— Nous sommes ici sur ordre de la Maison-Blanche, Dr McCallum. Le Conseil de Sécurité a réactivé la Biological Rapid Response Team, une équipe créée par décret du Congrès, sous l'égide de l'armée. Nous sommes confrontés à une grave menace bactériologique.

— Quel genre de menace bactériologique ?

Roman hésita. Il jeta un coup d'œil à l'équipe de la NASA qui formait un groupe hostile de l'autre côté de la rangée de soldats.

— De quel organisme s'agit-il ? insista Jack. Roman soutint enfin son regard à travers le masque de plastique transparent.

— Cette information est classée secret-défense.

— Nous sommes l'équipe médicale chargée de la santé de cet équipage. Pourquoi ne nous a-t-on rien dit ?

— La NASA n'a pas idée de ce dont il s'agit.

— Et comment se fait-il que vous, vous le sachiez ? demanda hargneusement Jack.

La question resta sans réponse.

Une autre civière sortit de la tente. De qui pouvait-il s'agir ? se demanda Jack. Les visages des quatre membres de l'équipage lui revinrent en mémoire. Ils étaient tous morts, maintenant. Il n'arrivait pas à s'y faire. Il ne pouvait pas croire que ces gens en pleine forme, palpitants de vie, n'étaient plus que des amas d'os brisés et d'organes broyés.

— Où emmenez-vous les corps ? demanda-t-il.

— Dans un laboratoire de confinement P4, pour autopsie.

— Qui va effectuer l'autopsie ?

— Moi.

— En tant que médecin de la mission, j'exige d'y assister.

— Pourquoi ? Vous êtes pathologiste ?

— Non.

— Alors je ne vois pas en quoi vous pourriez nous être utile.

— Combien de cadavres de pilotes avez-vous examinés ? rétorqua Jack. Sur combien d'accidents d'avion avez-vous enquêté ? Les traumatismes aérospatiaux sont ma spécialité. Mon domaine d'expertise. Vous pourriez avoir besoin de moi.

— J'en doute, trancha Roman en s'éloignant. Ivre de rage, Jack s'approcha de l'équipe de la NASA et dit à Bloomfeld :

— C'est l'armée qui contrôle les opérations sur ce site, dit-il. Ils emmènent les corps.

— En vertu de quelle autorité ?

— La Maison-Blanche, d'après ce qu'il dit. Ils ont mis en place une chose appelée Biological Rapid Response Team.

— C'est une brigade antiterroriste, répondit Bloomfeld. J'en ai entendu parler. Ils ont été créés pour traiter les problèmes de terrorisme biologique.

Ils regardèrent un hélicoptère décoller, emportant deux des corps. *Que se passe-t-il, là ?* se demanda Jack. *Qu'est-ce qu'ils nous cachent ?*

— Vous pourriez me mettre en contact avec JSC ? demanda-t-il au chef du convoi.

— Vous voulez quelqu'un en particulier ?

Jack se demanda à qui il pouvait faire confiance et qui était assez haut placé dans la bureaucratie de la NASA pour livrer combat au sommet.

— Passez-moi Gordon Obie, dit-il. Le directeur des opérations de vol.

L'autopsie

Gordon Obie entra dans la salle de vidéoconférence, prêt à livrer un combat sanglant, mais aucun des officiels assis autour de la table ne soupçonna l'ampleur de sa colère. Ça n'avait rien d'étonnant. Obie arborait son visage de joueur de poker habituel, et il ne dit pas un mot en s'asseyant à la table, à côté de Gretchen Liu. La responsable des relations publiques avait les yeux rouges et gonflés. Tout le monde avait l'air sous le choc. Ils ne remarquèrent même pas l'entrée de Gordon.

Autour de la table étaient assis Leroy Cornell, l'administrateur de la NASA, Ken Blankenship, le directeur du JSC, et une demi-douzaine de dirigeants de la NASA qui regardaient tous d'un œil atterré deux écrans de télévision en circuit fermé. Le premier montrait un certain Lawrence Harrison, colonel de l'USAMRIID, qui parlait depuis la base de Fort Detrick dans le Maryland. Le second moniteur montrait un civil aux cheveux bruns, un dénommé Jared Profitt, du Conseil de Sécurité de la Maison-Blanche. Il n'avait pas une tête de bureaucrate. Son regard endeuillé et ses traits émaciés, presque ascétiques, lui donnaient de faux airs de moine médiéval projeté malgré lui à l'époque moderne.

Blankenship invectivait le colonel Harrison :

— Non seulement vos soldats ont empêché mes hommes de faire leur travail, mais en plus ils les ont menacés en braquant des armes sur eux. L'un de nos médecins a été agressé, projeté à terre et frappé à coups de crosse de fusil. Nous avons quatre douzaines de témoins...

— Le Dr McCallum avait rompu notre cordon de sécurité. Il a refusé d'obtempérer à nos ordres, rétorqua Harrison. Nous avons une zone sensible à protéger.

— Alors maintenant l'armée américaine n'hésiterait pas à agresser, voire à abattre des civils ?

— Ken, essayons de voir les choses du point de vue de l'USAMRIID, intervint Cornell en posant une main apaisante sur le bras de Blankenship.

Monsieur Bons-Offices, se dit Gordon, écoeuré. Cornell était leur porte-parole à la Maison-Blanche, et leur meilleur atout quand il s'agissait de caresser le Congrès dans le sens du poil pour obtenir de l'argent, mais beaucoup à la NASA ne lui avaient jamais fait tout à fait confiance. Comment pouvait-on se fier à un homme qui pensait plus

en politicien qu'en ingénieur ?

— Il y avait une zone sensible à protéger. L'utilisation de la force était justifiée, poursuivit Cornell. Le Dr McCallum avait rompu le cordon de sécurité.

— Et les conséquences auraient pu être désastreuses, reprit Harrison, sur le circuit audio. D'après nos services de Renseignement, le virus de Marbourg aurait pu avoir été volontairement introduit à bord de la station spatiale. Marbourg est un cousin du virus Ebola.

— Comment aurait-il pu parvenir à bord ? rétorqua Blankenship. Tous les protocoles expérimentaux subissent une batterie de tests de sécurité. Tous les animaux de laboratoire sont garantis. Nous n'envoyons pas de sujets contaminés là-haut.

— Ça, c'est le discours officiel de l'Agence. Mais vous envoyez là-haut des charges utiles fournies par des savants de tous les coins du pays. Vous passez peut-être leurs protocoles au crible, mais vous ne pouvez pas examiner toutes les bactéries ou les cultures de tissus qui vous parviennent. Pour préserver l'existence des souches biologiques, les charges utiles sont chargées directement à bord de la navette. Et si l'une des expériences était contaminée ? Réfléchissez : il ne serait pas difficile de remplacer une culture inoffensive par un organisme virulent comme Marbourg.

— Vous voulez dire qu'il y aurait eu une tentative de sabotage délibérée de la station ? releva Blankenship. Un acte de terrorisme ?

— C'est exactement ça. Laissez-moi vous décrire ce qui se passe quand on est infecté par ce virus particulier : d'abord, le sujet a mal à tous les muscles, et une fièvre élevée. La douleur est tellement aiguë, tellement atroce, que tout contact lui est insupportable. La moindre injection intramusculaire lui arrache des hurlements de douleur. Bientôt, ses yeux deviennent tout rouges, il est pris de douleurs abdominales et de vomissements répétés. Il commence à vomir du sang. Noir, au début, à cause du processus digestif. Puis les vomissements s'accroissent, deviennent rouges, et d'une violence insoutenable. Le foie se met à enfler et finit par éclater. Les reins cessent de fonctionner. Les organes internes sont détruits et se changent en un magma noir, putride. Soudain, la tension chute de façon catastrophique. Et c'est la mort. Voilà à quoi nous avons affaire, messieurs, conclut Harrison après une pause.

— Tout ça, c'est du baratin ! lança Gordon Obie.

Tout le monde autour de la table le regarda, stupéfait. Le Sphinx avait parlé. Les rares fois où Obie s'exprimait, lors d'une réunion, c'était généralement d'un ton monocorde, pour communiquer des données et des informations, pas des émotions. Cet éclat les avait tous pris par surprise.

— Je peux demander qui vient de parler ? s'enquit le colonel

Harrison.

— Je suis Gordon Obie, directeur des opérations de vol.

— Oh. Le chef de meute des astronautes.

— Si ça peut vous faire plaisir.

— Et pourquoi serait-ce du baratin ?

— Je ne crois pas que ce soit le virus de Marbourg. Je ne sais pas ce que c'est, mais ce dont je suis sûr, c'est que vous ne nous dites pas la vérité.

Le visage du colonel Harrison se figea. Il ne répondit pas.

Jared Profitt le fit à sa place. Sa voix était exactement telle que Gordon l'avait imaginée : ténue et sèche. Ce n'était pas une brute comme Harrison, mais un homme qui préférait faire appel à l'intellect et à la raison.

— Je comprends votre frustration, Mr Obie, dit-il. Mais vous comprenez que nous ne puissions divulguer certaines informations, pour des raisons de sécurité. Il y a des choses avec lesquelles on ne peut pas prendre de risques, et le virus de Marbourg en fait partie.

— Si vous savez déjà ce que c'est, pourquoi avez-vous exclu nos médecins de vol de l'autopsie ? Vous avez peur que nous découvriions la vérité ?

— Gordon, intervint Cornell tout bas. Si nous en discussions en privé ? Gordon l'ignora et lança en direction de l'écran :

— De quelle maladie s'agit-il en réalité ? D'une infection ? D'une toxine ? D'une chose qui aurait été introduite à bord de la navette dans une charge utile militaire, peut-être ?

Il y eut un silence. Puis :

— Je reconnais bien là la paranoïa de la NASA ! éclata Harrison. L'Agence met toujours ses problèmes sur le compte de l'armée !

— Pourquoi refusez-vous de laisser notre médecin assister à l'autopsie ?

— Vous voulez parler du Dr McCallum ? avança Profitt.

— Oui. McCallum est un spécialiste des problèmes traumatiques et des pathologies spécifiques du vol spatial. Il est médecin de vol et il a appartenu au corps des astronautes. Le fait que vous refusiez de le laisser – enfin, lui ou un autre de nos médecins – assister aux autopsies m'amène à me demander ce que vous ne voulez pas que la NASA voie.

Le colonel Harrison jeta un coup d'œil en coulisse comme s'il consultait du regard une personne qui se trouvait hors champ de la caméra. Lorsqu'il se retourna vers l'objectif, son visage était rouge et furieux.

— C'est absurde ! Vos gars viennent de crasher la navette ! Vous avez loupé l'atterrissage, tué votre propre équipage, et vous mettez ça sur le dos de l'armée américaine ?

— Tout le corps des astronautes est sur le pied de guerre à cause de cette histoire, reprit Gordon. Nous voulons savoir ce qui est vraiment arrivé à nos collègues. Nous insistons pour que vous permettiez à l'un de nos médecins d'examiner les corps.

Leroy Cornell tenta d'intervenir à nouveau :

— Gordon, vous ne pouvez pas présenter des exigences déraisonnables comme ça, dit-il tout bas. Ils savent ce qu'ils font.

— Moi aussi.

— Je dois vous demander d'en rester là.

Gordon regarda Cornell droit dans les yeux. *Cornell, le représentant de la NASA auprès de la Maison-Blanche. La voix de la NASA au Congrès.* S'opposer à lui était suicidaire pour sa carrière.

Il en aurait fallu davantage pour l'arrêter.

— Je parle au nom du corps des astronautes. De mes hommes, dit-il, le regard rivé au visage de pierre du colonel Harrison, sur l'écran vidéo. Nous n'hésiterons pas, s'il le faut, à exprimer nos préoccupations devant la presse. Ce n'est pas de gaieté de cœur que nous envisageons d'étaler au grand jour les affaires confidentielles de la NASA. Les astronautes ont toujours fait preuve de discrétion. Mais si nous y sommes obligés, nous demanderons une enquête publique.

La mâchoire de Gretchen Liu tomba.

— Gordon, murmura-t-elle. Au nom du ciel ! Que faites-vous ?

— Ce que j'ai à faire.

Le silence autour de la table dura une bonne minute. Puis, à la surprise générale, Ken Blankenship reprit :

— Je prends le parti de nos astronautes.

— Moi aussi, dit une autre voix.

— Moi aussi.

— Moi aussi.

Gordon parcourut, du regard, ses collègues assis autour de la table. La plupart de ces gens étaient des ingénieurs, des responsables opérationnels qui avaient rarement les honneurs de la presse. Ils entraient plus souvent qu'à leur tour en conflit avec les astronautes, qu'ils considéraient comme des frimeurs à l'ego démesuré. Les astronautes avaient toute la gloire, mais c'était bien grâce à eux, les soutiers de l'aéronautique, eux qui effectuaient les tâches obscures et sans gloire, que le vol dans l'espace était devenu une réalité. Ils étaient le cœur et l'âme de la NASA. Et maintenant, ils faisaient bloc derrière Gordon.

Leroy Cornell encaissa le coup. Le chef abandonné par ses propres troupes. Il avait sa fierté et c'était un affront public. Il s'éclaircit la gorge et se redressa lentement. Puis il se tourna vers l'image vidéo du colonel Harrison.

— Je n'ai pas d'autre option que de soutenir aussi mes astronautes,

dit-il. J'insiste pour que l'un de nos médecins assiste aux autopsies.

Le colonel Harrison ne répondit pas. La décision fut prise par Jared Proffitt, qui tirait manifestement les ficelles, dans cette affaire. Il se tourna vers un personnage situé hors champ. Puis il regarda la caméra et hocha la tête.

Les deux écrans s'éteignirent. Fin de la vidéoconférence.

— Eh bien, vous avez fait un beau pied de nez à l'armée américaine, commenta Gretchen. Vous avez vu comme Harrison avait l'air hors de lui ?

Non, se dit Gordon en songeant à l'expression du colonel Harrison juste avant que la liaison soit coupée. *Ce n'est pas de la colère que j'ai lu sur son visage ; c'est de la peur.*

Les corps n'avaient pas été emmenés au quartier général de l'USAMRIID de Fort Detrick, dans le Maryland, comme l'avait pensé Jack. Ils avaient été transportés à une centaine de kilomètres de la piste d'atterrissage de White Sands, dans un cube de béton aveugle fort semblable à la douzaine d'autres bâtiments fédéraux anonymes qui avaient poussé comme des champignons dans cette vallée désertique. Celui-ci avait toutefois une caractéristique particulière : une série de tuyaux de ventilation sortait du toit. La palissade qui l'entourait était hérissée de barbelés. Lorsqu'ils franchirent le barrage militaire, Jack entendit bourdonner des lignes à haute tension.

Flanqué de son escorte armée, Jack s'approcha de l'entrée – *la seule entrée*, se dit-il. Sur la porte, il reconnut le symbole familier, inquiétant : le bourgeon rouge vif du risque biologique. *Que fait ce laboratoire au milieu de nulle part ?* se demanda-t-il. Puis il parcourut, du regard, l'horizon complètement dégagé et eut la réponse à sa question. Le bâtiment était là précisément parce que c'était au milieu de nulle part.

On les escorta, de l'autre côté de la porte, le long d'une enfilade de couloirs austères qui s'enfonçaient dans le cœur du bâtiment. Il vit des hommes et des femmes en tenue militaire, d'autres en blouse blanche. Sous la lumière artificielle, les visages paraissaient bleuâtres, malsains.

Les gardes s'arrêtèrent devant une porte marquée VESTIAIRES HOMMES.

— Entrez, lui dit-on. Suivez scrupuleusement les instructions, puis ressortez par l'autre porte. On vous attend.

Jack entra dans la pièce. À l'intérieur, il y avait des vestiaires, un chariot de laverie contenant des combinaisons chirurgicales vertes de toutes les tailles, une étagère avec des bonnets en papier, un évier, un miroir. Une feuille de consignes était fixée au mur. Des consignes qui commençaient ainsi : *Ôtez tous vos vêtements de ville, sous-vêtements compris.*

Il se déshabilla, mit ses vêtements dans un casier – sans serrure, remarqua-t-il –, revêtit une combinaison et sortit par l'autre porte, qui arborait toujours le même symbole de risque biologique. Il se retrouva dans une pièce éclairée à la lumière ultraviolette et s'arrêta en se demandant ce qu'il devait faire.

Une voix sortant d'un haut-parleur dit :

— Il y a des chaussettes sur l'étagère, à côté de vous. Enfilez-en une paire et sortez.

Il s'exécuta.

Une femme en combinaison l'attendait derrière la porte. Elle lui dit sèchement, sans un sourire, d'enfiler des gants stériles, puis elle arracha furieusement des bandes de ruban adhésif et scella les poignets de ses manches et le bas de son pantalon. L'armée s'était peut-être résignée à la visite de Jack, mais elle n'était pas disposée à la rendre agréable. Elle lui colla des écouteurs sur la tête et lui donna un « casque de Snoopy [4] » pour les maintenir en place.

— Maintenant, enfiler ça ! aboya-t-elle.

C'était un scaphandre spatial. Celui-ci était bleu, et des gants étaient déjà attachés au bout des manches. Alors que son aimable assistante lui enfonçait le casque sur la tête, Jack éprouva une pointe d'anxiété. Dans son hostilité, elle pouvait saboter son habillage, faire en sorte qu'il ne soit pas complètement isolé de la contamination.

Elle referma les fixations sur sa poitrine, l'amarra à un tuyau mural et il sentit le sifflement de l'air qui affluait dans sa combinaison. Il était trop tard maintenant pour penser à tout ce qui pouvait foirer. Il était prêt à entrer dans la zone contaminée.

La femme débrancha le tuyau et lui indiqua la sortie.

Il se retrouva dans un sas. La porte se referma derrière lui en claquant. Un homme en scaphandre spatial l'attendait. Il lui fit signe, sans dire un mot, de le suivre.

Ils prirent un couloir qui menait à la salle d'autopsie.

À l'intérieur, un cadavre encore enfermé dans son sac était allongé sur une table d'acier. Deux hommes en scaphandre se trouvaient déjà de l'autre côté du corps. L'un des hommes était le Dr Roman. Il se retourna, vit Jack.

— Ne touchez à rien. N'intervenez pas. Vous êtes là pour regarder, c'est tout, Dr McCallum. Alors ne venez pas vous fourrer dans nos pattes.

Charmant accueil.

L'homme en scaphandre qui l'avait escorté jusque-là brancha un tuyau mural à la combinaison de Jack, et l'air recommença à affluer dans son casque. Sans les écouteurs, il n'aurait pas entendu ce que disaient les trois autres hommes.

Le Dr Roman et ses deux acolytes ouvrirent le sac corporel.

Jack sentit sa gorge se nouer et retint son souffle. Le cadavre était celui de Jill Hewitt. On lui avait ôté son casque, mais elle portait toujours la combinaison orange d'activité intravéhiculaire sur laquelle était brodé son nom. Même sans cela, il l'aurait reconnue à ses cheveux. Des cheveux châtons, soyeux, striés de quelques fils d'argent, coupés à la Jeanne d'Arc. Son visage avait été curieusement épargné. Elle avait les yeux mi-clos. Les sclérotiques étaient d'un rouge vif, choquant.

Roman et ses acolytes tirèrent la fermeture éclair de la combinaison et la lui enlevèrent. Le tissu ignifugé étant trop difficile à couper, ils durent le peler comme on dépouille un lapin. Ils travaillaient avec efficacité, ne faisant que des commentaires factuels, rigoureusement dépourvus d'émotion. Lorsqu'elle fut déshabillée, on aurait dit une poupée cassée. Elle avait les mains broyées. Ses jambes cassées étaient tordues, les tibias pliés selon des angles impossibles. Les pointes acérées de deux côtes cassées crevaient la cage thoracique, et des bandes noires marquaient l'emplacement des sangles de son harnais.

Jack se rendit compte qu'il respirait trop vite et s'efforça de refouler son horreur croissante. Il avait assisté à bien des autopsies, sur des cadavres beaucoup plus amochés. Il avait vu des aviateurs brûlés, réduits à des brandons calcinés, le crâne fendu comme une figue trop mûre par la pression du cerveau en train de cuire. Il avait vu un type qui avait eu le visage découpé en tranches par le rotor de queue d'un hélicoptère. Il avait vu l'épine dorsale d'un pilote de la marine brisée net et pliée en deux à la suite d'une éjection à travers un cockpit fermé.

Mais ça, c'était bien, bien pire parce qu'il connaissait la victime. Il se souvenait de la femme vivante, vibrante, qu'elle avait été. À son horreur se mêlait de la rage à cause de la froideur dépassionnée avec laquelle ces trois hommes regardaient le corps de Jill ainsi exposé. C'était un morceau de viande sur un étal, rien de plus. Ils ignoraient ses blessures, ses membres fracturés, tordus dans une position grotesque. La cause de la mort n'était qu'un souci secondaire, pour eux. Ils étaient beaucoup plus intéressés par le passager clandestin microbiologique qui se trouvait dans son corps.

Roman commença l'incision en Y. D'une main, il prit un scalpel, l'autre étant prudemment protégée par un gant de mailles d'acier. Il effectua une première incision partant de l'épaule droite, en diagonale, à travers la poitrine, vers la pointe du sternum. Il pratiqua une seconde incision symétrique, à partir de l'épaule gauche, puis une troisième qui descendait droit à travers l'abdomen, avec une petite embardée au niveau du nombril, et s'achevait près de l'os pubien. Ils sectionnèrent les côtes, libérant le sternum. La partie antérieure de la

cage thoracique fut soulevée, révélant la cavité thoracique.

La cause de la mort apparut aussitôt.

Qu'un avion s'écrase, qu'une voiture rentre dans un mur, ou qu'un amoureux éconduit saute du haut d'un immeuble de dix étages, les mêmes forces de décélération s'appliquent : un corps humain se déplaçant à grande vitesse s'immobilise brutalement. L'impact proprement dit peut pulvériser des côtes et projeter des échardes d'os meurtrières dans des organes vitaux. Il peut fracturer des vertèbres, rompre la moelle épinière, écraser le crâne contre le tableau de bord ou des panneaux d'instruments. Et même un pilote dûment casqué, sanglé sur son siège, dont aucune partie du corps ne heurtera la carlingue peut être tué par la seule force de décélération. Le torse a beau être maintenu, les organes internes ne le sont pas. Le cœur, les poumons, les gros vaisseaux sont retenus dans la cage thoracique par des ligaments tissulaires. Quand le torse subit un arrêt brutal, le cœur est projeté vers l'avant comme un pendule, avec une telle force qu'il déchire les tissus, fait éclater l'aorte, et le sang se déverse dans le médiastin et la cavité pleurale.

La cage thoracique de Jill Hewitt était pleine de sang.

Roman l'aspira, puis fronça le sourcil en voyant le cœur et les poumons.

— Je ne vois pas d'où vient l'hémorragie, dit-il.

— Si on enlevait tout le bloc ? suggéra son assistant. Nous aurions une meilleure visibilité.

— La déchirure s'est vraisemblablement produite dans la partie ascendante de la crosse de l'aorte, dit Jack. Dans soixante pour cent des cas, elle se trouve juste au-dessus de la valve aortique.

Roman lui jeta un regard ennuyé. Jusque-là, il avait réussi à ignorer Jack ; son commentaire lui fit soudain l'effet d'une intrusion insupportable. Sans un mot, il positionna son scalpel pour sectionner les gros vaisseaux.

— Je vous conseillerais plutôt d'examiner le cœur in situ avant d'effectuer l'ablation, reprit Jack.

— Le pourquoi et le comment de l'hémorragie ne sont pas mon principal souci, rétorqua Roman.

Ils se fichent pas mal de savoir de quoi elle est morte, songea Jack. Tout ce qu'ils veulent savoir, c'est quel est l'organisme qui croît et se multiplie peut-être dans son organisme.

Roman sectionna la trachée, l'œsophage et les gros vaisseaux, puis retira le cœur et les poumons d'un seul bloc. Les poumons étaient couverts d'hémorragies. *Traumatiques ou infectieuses ?* se demanda Jack. Puis Roman examina les organes abdominaux. Comme les poumons, l'intestin grêle était maculé de mucus hémorragique. Il déposa la masse luisante dans une cuvette, puis il effectua la résection

de l'estomac, du pancréas et du foie. Tout serait découpé en tranches et examiné au microscope. Tous les tissus seraient cultivés à la recherche de virus et de bactéries.

Le corps était maintenant vidé de presque tous ses viscères. Jill Hewitt, pilote de la marine américaine, championne de triathlon, Jill Hewitt, qui aimait le J&B, jouer gros jeu au poker et les films de Jim Larrey, Jill Hewitt n'était plus qu'une coquille vide.

Roman se redressa, l'air vaguement soulagé. Jusque-là, l'autopsie n'avait rien révélé d'inattendu. S'il y avait des symptômes de contamination par le virus de Marbourg, Jack ne les voyait pas.

Roman fit le tour du corps et passa derrière la tête.

C'était le moment que Jack redoutait. Il dut s'obliger à regarder Roman inciser le cuir chevelu, ouvrir la peau au-dessus du crâne, d'une oreille à l'autre. Il dénuda le crâne en tirant la peau vers le devant et replia le rabat sur le visage, une frange de cheveux châains coulant jusqu'à son menton. Avec un trépan, ils ouvrirent le crâne. Pas de scies. On ne pouvait se permettre d'envoyer voltiger de la poussière d'os dans un labo P4. Ils soulevèrent la calotte crânienne.

Une masse de sang caillé de la taille du poing en jaillit, éclaboussant la table d'acier.

— Un important hématome sous-dural, nota l'assistant de Roman. Une conséquence du traumatisme ?

— Je ne crois pas, répondit Roman. Vous avez vu l'aorte : la mort a dû être presque instantanée au moment de l'impact. Je ne suis pas sûr que son cœur ait pompé assez longtemps pour produire un saignement intracrânien aussi important.

Il glissa doucement ses doigts gantés dans la boîte crânienne, palpant la matière grise.

Une masse gélatineuse s'en échappa et s'écrasa sur la table.

Roman eut un mouvement de recul, surpris.

— Qu'est-ce que c'est que ce foutu truc ? demanda son assistant.

Roman ne répondit pas. Il regardait la masse tissulaire. Elle était couverte d'une membrane bleu-vert. À travers le voile luisant, la masse paraissait irrégulière, un nœud de chair informe. Il s'apprêtait à fendre la membrane lorsqu'il s'arrêta net et jeta un coup d'œil en direction de Jack.

— Ça doit être une sorte de tumeur, dit-il. Ou un kyste. Ça expliquerait les maux de tête dont elle se plaignait.

— Sûrement pas, objecta Jack. Ses maux de tête sont arrivés trop soudainement – en l'espace de quelques heures. Il faut des mois à une tumeur pour croître.

— Comment savez-vous qu'elle n'a pas dissimulé ses symptômes au cours des mois écoulés ? contra Roman. Elle aurait très bien pu garder le secret de façon à ne pas être déclarée inapte à voler.

Jack dut admettre que c'était une possibilité. Les astronautes tenaient tellement à partir en mission qu'ils pouvaient parfaitement dissimuler tous les symptômes susceptibles de les faire rayer des cadres.

Roman regarda son acolyte qui se trouvait de l'autre côté de la table par rapport à lui. L'autre homme hocha la tête, glissa la masse dans un conteneur à spécimen et l'emporta hors de la pièce.

— Vous n'allez pas l'inciser ? demanda Jack.

— Il faut d'abord le colorer et le fixer. En taillant dedans tout de suite, je risquerais de déformer la structure cellulaire.

— Rien ne prouve qu'il s'agisse d'une tumeur.

— Que voulez-vous que ce soit d'autre ?

Jack n'avait pas de réponse à fournir. Il n'avait jamais rien vu de pareil.

Roman poursuivit l'examen de la boîte crânienne de Jill Hewitt. Il était clair que la masse, quoi que ça puisse être, avait accru la pression sur son cerveau, en déformant la structure. Depuis combien de temps était-elle là ? Des mois, des années ? Comment Jill avait-elle réussi à se comporter normalement et, plus encore, à piloter un véhicule aussi compliqué que la navette ? Jack tournait et retournait ces questions dans sa tête tout en regardant Roman réséquer le cerveau et le déposer dans une cuvette d'acier.

— Il était sur le point de faire hernie à travers la tente du cervelet, nota Roman.

Pas étonnant que Jill soit devenue aveugle. Comment aurait-elle pu sortir le train d'atterrissage ? Elle était déjà inconsciente, son cerveau était sur le point de gicler comme du dentifrice par la base du cerveau.

Le corps de Jill – ou du moins ce qui en restait – fut glissé dans un nouveau sac étanche et sorti de la pièce avec les conteneurs réservés aux spécimens biologiques contaminés dans lesquels avaient été placés ses organes.

Un second corps fut apporté. Celui d'Andy Mercer.

Roman enfila des gants neufs sur ceux de sa combinaison spatiale, prit un nouveau scalpel et amorça l'incision en Y. Il agissait plus vite, comme si Jill n'avait été qu'un échauffement qui lui avait permis de trouver son rythme.

Mercer se plaignait de douleurs abdominales et de vomissements, songea Jack en regardant le scalpel de Roman inciser la peau et la graisse sous-cutanée. Mercer ne s'était pas plaint de maux de tête, contrairement à Jill, mais il avait eu de la fièvre et craché un peu de sang en toussant. Ses poumons révéleraient-ils des signes de contamination par le virus de Marbourg ?

Roman effectua à nouveau les incisions en diagonale qui se

rencontraient sous le sternum, et celle qui descendait tout le long de l'abdomen jusqu'au pubis. Il sectionna les côtes, libérant le bouclier triangulaire qui protégeait le cœur. Il souleva le sternum.

Il recula en étouffant un hoquet de surprise et lâcha son scalpel qui heurta la table avec un tintement. Son assistant resta figé sur place, l'air frappé de stupeur.

La cage thoracique de Mercer renfermait un amas de kystes bleu-vert identiques à celui que Jill Hewitt avait au cerveau. Ils étaient massés autour de son cœur comme de petits œufs translucides.

Roman resta paralysé, le regard rivé sur le torse béant. Puis son regard glissa vers la membrane péritonéale luisante. Elle était distendue, pleine de sang, et débordait par l'incision abdominale.

Il fit un pas vers le corps, regarda l'excroissance que formaient les viscères. Lorsqu'il avait ouvert la paroi abdominale, le scalpel avait entamé superficiellement la membrane. Un filet de fluide teinté de sang en suinta. Goutte à goutte, au début. Puis, sous ses yeux, le filet se changea en fleuve. La fente s'ouvrit tout à coup et de l'ouverture béante jaillit un flot de sang charriant des kystes bleu-vert, visqueux.

Roman poussa un cri d'horreur alors que les kystes tombaient par terre dans un magma de sang et de mucus.

L'une de ces masses glissa sur le béton et vint heurter la botte de caoutchouc de Jack. Il se pencha pour la palper avec sa main gantée. Il fut brutalement repoussé en arrière par les acolytes de Roman qui l'éloignèrent de la table.

— Faites-le sortir ! ordonna Roman. Faites-le sortir de là !

Les deux hommes entraînèrent Jack vers la porte. Il tenta de résister, repoussa la main gantée qui s'était refermée sur son épaule. L'homme recula, trébucha sur un plateau d'instruments chirurgicaux et s'étala par terre, les quatre fers en l'air, au milieu des kystes et du sang qui couvraient le sol.

Le deuxième homme arracha de son branchement mural le tuyau d'alimentation en air de Jack et leva l'extrémité libre.

— Je vous suggère de nous suivre, Dr McCallum, dit-il. Pendant que vous avez encore de quoi respirer.

— Ma combinaison ! Oh, mon Dieu ! J'ai une fuite !

C'était l'homme qui avait trébuché sur le plateau d'instruments. Il regardait, horrifié, une fente de cinq centimètres de long dans la manche de son scaphandre étanche, une manche qui était maculée des fluides corporels du corps de Mercer.

— C'est mouillé ! Je le sens ! Ma manche intérieure est mouillée !

— Décontamination ! aboya Roman. Allez-y tout de suite !

L'homme débrancha son tuyau et sortit en courant, paniqué, de la salle. Jack le suivit vers le sas et ils passèrent ensemble sous la douche décontaminante. L'eau jaillit des aspersoirs, au-dessus d'eux, s'abattit

sur leurs épaules comme une pluie tropicale. Puis la douche de désinfectant commença, un torrent de liquide vert qui crépita sur le plastique de leurs casques.

Lorsque le déluge cessa enfin, ils sortirent par la porte opposée et ôtèrent leurs scaphandres. L'homme se dépouilla aussitôt de sa combinaison chirurgicale détrempée et passa son bras sous un robinet d'eau courante afin de rincer tous les fluides corporels qui auraient pu suinter à travers la manche.

— Votre peau est-elle intacte ? s'enquit Jack. Pas de coupures, d'ongles incarnés ?

— Le chat de ma fille m'a griffé, hier soir.

Jack regarda le bras de l'homme et vit les marques de griffures : trois zébrures à l'intérieur du bras. Le bras où sa combinaison s'était fendue. Il regarda l'homme dans les yeux et y lut de l'épouvante.

— Et maintenant, que va-t-il se passer ? demanda Jack.

— La quarantaine. Je vais être enfermé. Et merde !

— Nous savons déjà qu'il ne s'agit pas du virus de Marbourg, reprit Jack.

— Non, soupira l'homme. Non, ce n'est pas ça.

— Alors qu'est-ce que c'est ? Dites-moi à quoi nous avons affaire.

L'homme crispa les mains sur l'évier et regarda l'eau qui s'engouffrait par la bonde.

— Nous n'en savons rien, dit-il tout bas.

Sullivan Obie pilotait sa Harley sur Mars.

Il était minuit. Le désert criblé de minuscules cratères scintillait sous la lune. Il rêvait que le vent martien lui caressait les cheveux, que sous ses pneus crissait la poussière rouge martienne. C'était un vieux fantasme qui remontait à son enfance, au temps où les précoces frères Obie construisaient des modules lunaires en carton, fabriquaient des fusées et les lançaient, et enfilaient des combinaisons spatiales faites de film froissé. Au temps où ils savaient avec certitude, Gordie et lui, que leur avenir était dans les cieux.

Et voilà où finissent ces grands rêves, songea-t-il. Dans le désert, à faire le zouave avec une grosse meule et une gueule de bois soignée à la tequila. Jamais il n'irait sur Mars. Pas plus que sur la Lune. Il y avait gros à parier qu'il n'arriverait même pas à décoller de cette putain de Terre ; il se volatiliserait avant. Une mort instantanée, spectaculaire. La belle affaire ! Ça valait toujours mieux que de crever du cancer à soixante-quinze ans.

Il s'arrêta en dérapage contrôlé, sa Harley soulevant une gerbe de sable, et regarda, par-delà les ondulations du désert étincelant sous la pleine lune, *Apogee II* qui brillait comme un cigare d'argent, le nez pointé vers les étoiles. On l'avait amené la veille sur le pas de tir. Ç'avait été une lente et majestueuse procession à travers le désert. La douzaine d'employés d'Apogee avait suivi, en jouant du klaxon et en tapant sur le toit de leurs voitures, le camion à fond plat sur lequel on avait chargé l'engin. Lorsqu'on l'avait enfin redressé, mis en position, et que tout le monde avait levé les yeux pour le regarder, en plissant les paupières à cause du soleil aveuglant, il y avait eu un silence. Chacun savait que c'était le lancement de la dernière chance. Lors de son décollage, d'ici trois semaines, *Apogee II* emporterait tous leurs espoirs, tous leurs rêves.

Et ma pauvre carcasse avec, se dit Sullivan.

Il eut un frisson en pensant que c'était peut-être son cercueil qu'il voyait là-bas.

Il remit les gaz et repartit vers la route dans un grand rugissement, en prenant son élan au sommet des bosses pour franchir les creux d'un bond. Il pilotait négligemment, avec insouciance. Il carburait à la tequila, et à la récente et inébranlable certitude qu'il était un homme mort. Que dans trois semaines il emmènerait cette fusée avec lui dans

l'oubli. Jusque-là, il n'avait pas à s'en faire : rien ne pouvait l'atteindre.

La promesse de la mort le rendait invulnérable.

Il accéléra, volant à travers le paysage sinistre des fantasmes de son enfance. *Ah, piloter le véhicule lunaire, et filer à travers la Mer de la Tranquillité... Gravier une colline lunaire dans un bruit d'enfer. Prendre son essor, atterrir en douceur...*

Il sentit le sol se dérober sous lui. Ah, s'envoyer en l'air dans la nuit, la Harley rugissant entre ses cuisses, la lune brillant dans ses yeux ! Monter, monter, monter toujours plus haut. Plus loin. Jusqu'où ?

Il retomba avec une telle violence qu'il perdit l'équilibre, et la Harley bascula, se couchant sur lui. L'espace d'un moment il resta sonné, cloué entre sa moto et une roche plate. *Ben ça, pour une situation ridicule, c'est une situation ridicule*, se dit-il.

Puis la douleur frappa. Intense, terrible, comme s'il avait les hanches broyées dans un étau.

Il poussa un cri et resta là, le visage tourné vers le ciel. Sous la lune moqueuse.

— Il a le bassin en trois morceaux, dit Hildegarde. Les docteurs ont réduit les fractures la nuit dernière. D'après eux, il en a au moins pour six semaines d'hosto.

Casper Mulholland eut l'impression d'entendre ses rêves éclater comme des ballons crevés.

— Six... semaines ?

— Et trois ou quatre mois de rééducation.

— Quatre mois ?

— Je vous en prie, Casper, arrêtez de faire le perroquet. Dites quelque chose d'original.

— On est foutus.

Il se flanqua une claque, du plat de la main, sur le front, comme s'il s'en voulait d'avoir osé croire qu'ils allaient s'en tirer. C'était encore un coup de la vieille malédiction d'Apogee, qui s'arrangeait toujours pour leur couper les jarrets alors qu'ils s'apprêtaient à franchir la ligne d'arrivée. Qui avait fait sauter leur première fusée. Brûler leurs bureaux. Et qui venait de mettre hors d'état de nuire leur seul et unique pilote. Il faisait les cent pas dans la salle d'attente en se disant qu'ils n'avaient vraiment pas de chance. Ils y avaient laissé toutes leurs économies, leur réputation et les treize dernières années de leur vie. C'était le moyen qu'avait trouvé Dieu de leur dire d'arrêter les frais. De faire une croix sur toute cette histoire avant qu'il n'arrive une vraie catastrophe.

— Il était schlass, reprit Hildegarde.

Casper s'arrêta, se retourna, la regarda. Elle était plantée là, les bras furieusement croisés, ses cheveux rouges pareils au halo d'un ange vengeur.

— Ce sont les docteurs qui me l'ont dit, continua-t-elle. Il avait un gramme neuf d'alcool dans le sang. Il était beurré comme un petit Lu. Ce n'était pas un simple coup du sort. C'était une de ces conneries dont notre cher vieux Sully a le secret. Ma seule consolation, c'est que pendant les six semaines à venir, il va pisser avec un tuyau dans le zob.

Sans un mot, Casper sortit de la salle d'attente, se rua dans le couloir et entra en coup de vent dans la chambre de Sullivan.

— Espèce de sale con ! dit-il.

Sully tourna vers lui des yeux embrumés par la morphine.

— Ta sollicitude me va droit au cœur.

— Tu peux te la coller où je pense, ma sollicitude ! Trois semaines avant le lancement, tout ce que tu trouves à faire, c'est le gugusse de cirque dans le désert ! Pourquoi n'es-tu pas allé au bout des choses ? Tu aurais pu te péter la gueule pour de bon, tant que tu y étais ! Putain ! Ça n'aurait pas changé grand-chose, de toute façon !

— Je suis désolé, fit Sully en fermant les yeux.

— Tu passes ton temps à être désolé.

— J'ai déconné, je sais...

— Tu leur avais promis un vol habité. Ce n'était pas mon idée, c'était la tienne ! Maintenant, ils attendent. Ils sont tout excités. Depuis quand un investisseur s'est-il excité sur nous ? Ça aurait pu tout changer. Mais il a fallu que tu débouches cette bouteille...

— J'avais la trouille.

Sully avait parlé si bas que Casper se demanda s'il avait bien entendu.

— Quoi ? croassa-t-il.

— La trouille du lancement. J'avais... un mauvais pressentiment.

Un mauvais pressentiment. Casper se laissa lentement tomber dans le fauteuil à côté du lit. Toute sa colère s'était instantanément dissipée. La peur n'était pas un sentiment facile à avouer. Entendre Sully reconnaître qu'il avait peur, lui qui courtisait régulièrement la mort, avait de quoi ébranler Casper.

Et lui faire enfin éprouver une certaine compassion.

— Tu n'as pas besoin de moi pour le lancement, reprit Sully.

— Ils s'attendent à voir un pilote monter dans ce cockpit.

— Tu pourrais mettre un foutu singe aux commandes, on ne verrait pas la différence. Ce truc n'a pas besoin de pilote, Cap. Tu peux la commander du sol.

Casper poussa un soupir. Ils n'avaient pas le choix. Ce serait un vol non habité. Il était clair qu'ils avaient une bonne excuse pour ne pas

envoyer Sully, mais les investisseurs accepteraient-ils ? Ou croiraient-ils que l'Apogee n'avait pas les couilles ? Qu'ils n'avaient pas assez confiance pour risquer une vie humaine ?

— Je crois que j'ai perdu les pédales, hier soir, reprit doucement Sully. J'ai picolé. Impossible de m'arrêter...

Casper comprenait l'angoisse de son partenaire. Comme il comprenait qu'un échec puisse mener inexorablement à un autre, puis à un autre jusqu'à ce que la seule certitude dans la vie d'un homme soit l'échec. Pas étonnant que Sully ait eu peur ; il avait perdu confiance dans leur rêve. Dans l'Apogee.

Et peut-être qu'ils étaient tous comme ça.

— On peut encore réussir ce lancement, répondit Casper. Même sans mettre un singe dans le cockpit.

— Ouais. Tu pourrais y coller Hildegarde.

— D'accord, mais qui répondrait au téléphone ?

— Le singe.

Ils éclatèrent de rire, tous les deux. Ils étaient comme deux soldats qui s'efforcent de se remonter le moral la veille d'une défaite annoncée.

— Bon, alors, on le fait ? demanda Sully. On la lance quand même, cette fusée ?

— C'est plus ou moins pour ça qu'on l'a fabriquée.

Sully poussa un gros soupir et son visage refléta un fantôme de sa bravade passée.

— Bon, alors, autant faire les choses en beauté. On prévient toutes les agences de presse. Une fête à tout casser, sous la tente, avec champagne à gogo. Et merde ! Invite même mon satané frère et ses potes de la NASA. Si elle explose sur le pas de tir, au moins on quittera le milieu avec panache.

— Ouais, ça, le panache, c'est pas ce qui nous manque.

Ils se regardèrent avec un immense sourire.

Casper se leva.

Allez, remets-toi vite, Sully, dit-il. On aura besoin de toi pour *Apogee III*.

Il retrouva Hildegarde qui l'attendait toujours dans la salle d'attente.

— Alors, qu'est-ce qu'on fait ? demanda-t-elle.

— On lance selon le programme prévu.

— Sans pilote.

— Sans pilote, confirma-t-il. En la guidant du sol.

À sa grande surprise, elle poussa un soupir de soulagement.

— Alléluia !

— Pourquoi cette allégresse alors que notre commandant de bord est sur son lit de douleur ?

— Exactement. Comme ça, il ne sera pas là pour tout faire foirer.
Elle lança son sac sur son épaule et tourna les talons.

11 août

Nikolaï Rudenko flottait en apesanteur dans le local des tenues pressurisées et regardait Luther se tortiller pour passer sur ses hanches la partie inférieure du scaphandre spatial. Pour le petit Nikolaï, Luther était un géant exotique aux épaules énormes et aux jambes pareilles à des pistons hydrauliques. Et sa peau ! Nikolaï était carrément bleuâtre après tous ces mois passés à bord de la station orbitale, alors que Luther était toujours d'un beau brun brillant et offrait un contraste saisissant avec les faces pâles qui hantaient ce monde aux couleurs délavées. Nikolaï, qui était déjà en tenue, plana vers Luther afin de l'aider à enfiler la partie supérieure rigide du scaphandre. Ils s'activaient sans faire de grands discours ; ni l'un ni l'autre n'était d'humeur loquace.

Les deux hommes avaient passé la nuit dans le local des tenues pressurisées, afin de permettre à leur organisme de s'adapter à une pression atmosphérique restreinte : 0,7 bar ; les deux tiers de celle qui régnait dans la station spatiale. La pression, à l'intérieur de leur scaphandre, serait encore plus basse. Elle ne serait que de 0,3 bar. Les scaphandres ne pouvaient être gonflés davantage, faute de quoi leurs membres auraient été trop raides et ils n'auraient pu les plier, avec tous les inconvénients que cela supposait. Passer directement d'un environnement pressurisé à un scaphandre d'activité extravéhiculaire dont la pression était inférieure revenait au même que de remonter trop vite des profondeurs de l'océan vers la surface. Dans le vide de l'espace, on pouvait souffrir du mal des caissons. Des bulles d'azote se formaient dans le sang, obstruant les capillaires, empêchant le précieux oxygène d'arriver au cerveau et à la moelle épinière. Les conséquences pouvaient être dévastatrices : la paralysie et l'embolie. Comme les plongeurs de grands fonds, les astronautes devaient laisser à leur corps le temps de s'adapter aux changements de pression. La nuit précédant une sortie dans l'espace, l'équipage devait se laver les poumons avec de l'oxygène presque pur et s'enfermer dans le sas pour « bivouaquer ». Ils restaient seuls pendant des heures, dans un local minuscule déjà bourré de matériel. Ce n'était pas l'endroit idéal pour des claustrophobes.

Les bras tendus au-dessus de la tête, Luther s'introduisit dans la partie supérieure du scaphandre qui était fixée à la paroi du local. C'était une danse épuisante. Autant essayer de s'insinuer en se

tortillant dans un tunnel d'une étroitesse insensée. Enfin, sa tête apparut par le haut, et Nikolai l'aida à verrouiller la fermeture annulaire, scellant hermétiquement les deux moitiés du scaphandre.

Ils enfilèrent alors leur casque. En baissant les yeux pour ajuster son casque au torse de son scaphandre, Nikolai remarqua un petit point brillant au niveau du col. *Une goutte de salive*, se dit-il, et il verrouilla son casque. Ils enfilèrent alors leurs gants. Ainsi harnachés, ils ouvrirent l'écotille du local des tenues pressurisées et entrèrent dans le sas adjacent. Ils refermèrent l'écotille derrière eux. Ils étaient à présent dans un compartiment encore plus petit, juste assez grand pour eux deux et le gros sac à dos qui était leur pack de survie.

Trente minutes de respiration préparatoire les attendaient maintenant. Pendant qu'ils inhalaient l'oxygène pur, purgeant leur sang de l'ozone qui pouvait encore s'y trouver, Nikolai plana, les yeux clos, en se préparant mentalement à la marche dans l'espace qui les attendait. S'ils n'arrivaient pas à réorienter les panneaux vers le soleil, s'ils ne pouvaient pas débloquer la rotule de la structure en treillis, ils allaient manquer d'énergie. Ce serait un rude handicap. Ce que Nikolai et Luther allaient faire au cours des six heures à venir pouvait être déterminant pour l'avenir de la station spatiale.

Malgré le poids de la responsabilité qui pesait sur ses épaules lasses, Nikolai avait hâte d'ouvrir l'écotille et de sortir du sas. La sortie extravéhiculaire était une sorte de renaissance : le fœtus émergeait d'une étroite ouverture, puis le cordon ombilical pendouillait alors qu'ils nageaient dans l'espace infini. Si la situation n'avait pas été aussi grave, il aurait trépigné d'impatience en attendant le moment de connaître enfin la liberté de flotter dans un univers sans murailles, la Terre d'un bleu affolant tournant loin, là-bas, sous leurs pieds.

Mais les images qui lui venaient à l'esprit alors qu'il attendait, les yeux clos, la fin des trente minutes, n'étaient pas celles d'une marche dans l'espace. Il voyait les visages des morts. Il imaginait *Discovery* en train de plonger du haut de l'espace. Il se représentait les membres de l'équipage sanglés sur leur siège, secoués comme des pantins, il entendait le claquement de leur colonne vertébrale, il sentait leur cœur qui explosait. Le contrôle de mission ne leur avait pas donné les détails de la catastrophe, mais il avait la tête pleine de visions cauchemardesques qui le laissaient anéanti, la bouche sèche, le cœur battant.

— Hé, les gars, les trente minutes sont écoulées, annonça la voix d'Emma par l'interphone. Le moment est venu de décompresser.

Les mains collantes de sueur, Nikolai ouvrit les yeux et vit Luther amorcer la pompe de dépressurisation. L'air commença à s'échapper avec un sifflement, la pression chuta dans le sas. Si leur scaphandre

avait la moindre fuite, ils ne tarderaient pas à s'en apercevoir.

— Prêt ? demanda Luther, vérifiant le verrouillage de leurs cordons ombilicaux.

— Prêt.

Luther équilibra la pression du sas avec le vide extérieur, puis il actionna la poignée et ouvrit l'écoutille en la tirant vers lui.

L'air s'échappa en sifflant.

Ils restèrent un moment immobiles, cramponnés aux bords de l'écoutille, et regardèrent au-dehors, impressionnés par le spectacle. Puis Nikolai s'éloigna en nageant dans les ténèbres de l'espace.

— Ils sont en train de sortir, dit Emma.

Elle observait, sur le circuit vidéo intérieur, les deux hommes qui émergeaient du sas, leurs cordons ombilicaux derrière eux. Ils sortirent les outils des boîtes dans lesquelles ils étaient rangés, près du sas. Puis, en s'accrochant aux poignées, ils s'approchèrent de la structure en treillis. En passant devant la caméra montée juste en dessous, Luther fit un petit signe de la main.

— On est beaux, comme ça ? demanda-t-il par le circuit UHF.

— On vous voit bien par la caméra extérieure, répondit Griggs, mais nous ne recevons rien des caméras de vos scaphandres.

— Celle de Nikolai non plus ?

— Aucune des deux. Nous allons essayer d'identifier l'origine du problème.

— Bon, enfin, on va vers les panneaux solaires évaluer les dommages.

Les deux hommes sortirent du champ de la première caméra. Ils disparurent un moment, puis Griggs dit :

— Les voilà.

Il indiqua un autre écran sur lequel on voyait maintenant les hommes en scaphandre spatial se propulser à la force des poignets, en s'accrochant aux rampes, vers la deuxième caméra et le haut du montant. Ils sortirent à nouveau du champ. Ils étaient à présent dans l'axe de la caméra endommagée, et donc invisibles.

— Vous approchez, les gars ? demanda Emma.

— On y est... presque, fit Luther, qui avait l'air à bout de souffle.

Tout doux, se dit-elle. Pas d'affolement.

Pendant ce qui parut une éternité, ils n'entendirent plus que le silence. Emma sentit son pouls s'accélérer, son angoisse monter. La station était déjà endommagée et manquait d'énergie. Ces réparations ne pouvaient pas mal se passer. *Si seulement Jack était là*, se dit-elle. Jack était un bricoleur de génie, capable de remonter un moteur de bateau ou de bidouiller une radio à ondes courtes avec des matériaux de fortune, trouvés dans une décharge. En orbite, les outils les plus

précieux étaient des mains habiles.

— Luther ? appela Griggs.

Pas de réponse.

— Nikolai ? Luther ? Répondez, s'il vous plaît.

— Quel bordel ! fit la voix de Luther.

— Que se passe-t-il ? Il y a un problème ? demanda Griggs.

— Tu parles, qu'il y a un problème ! Ce n'est pas joli, bonhomme.

La partie P-6 du montant est complètement tordue. *Discovery* a dû arracher le panneau solaire 2-B, plier ce bout-là, et puis, en basculant, elle a fait sauter les antennes de la bande S.

— Vous pensez pouvoir réparer ?

— La bande S, pas de problème. On a des unités de rechange, on va les remplacer. Mais les panneaux solaires bâbord... rien à espérer. Il faudrait toute une nouvelle structure en treillis de ce côté-là.

— Bon, fit Griggs en se frottant le visage avec lassitude. Nous avons donc définitivement perdu un module photovoltaïque. Je suppose que nous pourrions faire sans. Mais il faut que les panneaux P-4 soient réorientés ou nous sommes fichus.

Il y eut un nouveau silence pendant que Luther et Nikolai redescendaient de la structure en treillis. Soudain, ils se trouvèrent dans le champ de la caméra. Emma les vit passer lentement dans leurs scaphandres encombrants, avec leurs énormes sacs à dos, tels des plongeurs nageant sous l'eau. Ils s'arrêtèrent devant les panneaux solaires P-4. L'un des deux hommes descendit en vol plané le long du montant et regarda le mécanisme qui réunissait les énormes ailes solaires à leur support.

— La rotule est tordue, annonça Nikolai. Elle ne tourne plus.

— Vous pouvez la libérer ? demanda Griggs.

Il y eut un rapide échange entre Luther et Nikolai. Puis ils entendirent Luther dire :

— Vous tenez à ce que la réparation soit élégante ?

— Pas spécialement. C'est d'énergie que nous avons besoin, messieurs, et le plus vite possible, ou nous aurons de gros soucis.

— Alors je suppose que nous pouvons tenter l'approche atelier de carrosserie.

— Ça veut dire ce que je pense ? demanda Emma en regardant Griggs.

C'est Luther qui répondit à la question :

— On va prendre un marteau et taper sur ce putain de truc jusqu'à ce qu'il ait repris la forme voulue.

Il était toujours vivant.

Le Dr Isaac Roman regarda, par le hublot, son malheureux collègue qui était assis sur un lit d'hôpital et regardait, croyez-le ou non, des

dessins animés à la télévision. Sur Télétoon, plus précisément, qu'il suivait avec une concentration presque désespérée. Il ne jeta même pas un coup d'œil à l'infirmière en scaphandre qui était entrée dans la pièce pour récupérer le plateau-repas auquel il n'avait pas touché.

Roman appuya sur le bouton de l'interphone.

— Alors, Nathan, comment vous sentez-vous aujourd'hui ?

Le Dr Nathan Helsingier tourna son regard hébété vers le hublot et remarqua alors seulement que Roman était là et l'observait.

— Ça va. Je suis parfaitement en forme.

— Vous ne présentez absolument aucun symptôme.

— Je vous dis que je vais bien.

Roman l'observa un moment. Le type n'avait pas l'air malade, mais son visage était pâle et tendu. Épouvanté.

— Quand pourrai-je sortir d'isolement ? demanda Helsingier.

— Ça fait à peine une trentaine d'heures.

— Les astronautes ont éprouvé les premiers symptômes au bout de dix-huit heures.

— Ils étaient en microgravité. Nous ne savons pas à quoi nous attendre ici, et nous ne pouvons pas courir de risques. Vous le savez.

Helsingier se tourna brusquement vers la télé, mais Roman eut le temps de voir les larmes qui brillaient dans ses yeux.

— C'est l'anniversaire de ma fille, aujourd'hui.

— Nous lui avons envoyé un cadeau de votre part. Nous avons prévenu votre femme que vous ne pourriez pas être là. Que vous étiez dans un avion à destination du Kenya.

Helsingier eut un petit rire amer.

— Vous verrouillez tout, hein ? Et si je crève ? Qu'est-ce que vous lui raconterez ?

— Que c'est arrivé au Kenya.

— Un endroit comme un autre, après tout, soupira-t-il. Alors, qu'est-ce que vous lui avez payé ?

— À votre fille ? Je crois que c'était une Barbie médecin.

— C'est exactement ce qu'elle voulait. Comment le saviez-vous ?

Le téléphone portable de Roman se mit à sonner.

— Je reviens vous voir, dit-il en tournant le dos au hublot pour répondre.

— Dr Roman, ici Carlos. Nous avons les premières séquences d'ADN. Vous devriez venir voir ça.

— J'arrive.

Il trouva le Dr Carlos Mixtal assis devant l'ordinateur du labo. Une succession de lettres défilait sur l'écran :

GTGATTAAAGTGTTAAAGTTGCTCATGTTCA
ATTATGCAGTTGTTGCGTTGCTTAGTGTCTTT

AGCAGACACATATGAAAAGCTTTTAGATGTTTT
GAATTCAATTGTTGGTTTATTGTCAAACTTTAG
CAGATGCAAGAGAAATTCCTGAATGCGATATT
GCTTTAGTTGAAGGCTCTGT

Les lettres, quatre en tout, G, T, A et C, composaient une séquence de nucléotides. Chacune des lettres représentait l'un des blocs constitutifs de l'ADN, le plan génétique de tous les organismes vivants.

Carlos se retourna en entendant les pas de Roman, et il n'y avait pas à se méprendre sur l'expression de son visage. Carlos avait peur. *Comme Helsing*, se dit Roman. *Tout le monde crève de trouille.*

Roman s'assit à côté de lui.

— C'est ça ? demanda-t-il en indiquant l'écran.

— C'est l'organisme qui a infecté Kenichi Hirai. Nous l'avons prélevé dans les restes que nous avons pu... racler sur les parois de *Discovery*.

Les restes était le mot qui s'imposait pour décrire ce qu'ils avaient retrouvé du corps du Japonais. Des grumeaux de tissus déchiquetés, collés sur les cloisons de l'orbiteur.

— La majeure partie de l'ADN est impossible à identifier. Nous n'avons aucune idée de ce qu'il code. Mais cette séquence particulière, là, sur l'écran, je peux vous dire ce que c'est. Il s'agit du gène de la coenzyme F420.

— C'est-à-dire ?

— Une enzyme spécifique du domaine des archéobactéries.

Roman s'appuya au dossier de son fauteuil, en proie à une sorte de vertige.

— C'est donc confirmé, murmura-t-il.

— Oui. L'organisme comporte définitivement de l'ADN d'archéobactérie, dit Carlos, qui marqua une pause. À part ça, je crains d'avoir de mauvaises nouvelles.

— Ah bon ? Vous trouvez que ça ne va pas assez mal comme ça ?

Carlos tapota sur le clavier et l'écran afficha un segment différent de la séquence de nucléotide.

— C'est l'un des autres amas de gènes que nous avons trouvés. J'ai d'abord cru que c'était une erreur, mais j'ai eu la confirmation depuis que non, c'est bien un hybride de *Rana pipiens*, la grenouille léopard septentrionale.

— Hein ?

— Eh oui. Dieu sait où cette chose est allée pêcher des gènes de grenouille. Et c'est là que ça devient vraiment terrifiant, poursuivit Carlos en passant à un autre segment du génome. Encore une séquence identifiable.

Roman sentit un frisson remonter le long de sa colonne vertébrale.

— Et ces gènes-là, qu'est-ce que c'est ?

Cet ADN est spécifique de *Mus musulis*. La souris commune.

— C'est impossible, fit Roman en le regardant.

— J'ai vérifié. La forme de vie a réussi, d'une façon ou d'une autre, à incorporer de l'ADN de mammifère dans son génome. Elle a intégré de nouvelles facultés enzymatiques. Elle change. Elle évolue.

Vers quoi ? se demanda Roman.

— Et ce n'est pas tout, reprit Carlos en continuant à taper sur le clavier, faisant apparaître une nouvelle séquence de nucléotides sur l'écran. Cet amas n'appartient pas non plus à une archéobactérie.

— Alors, qu'est-ce que c'est ? Encore de l'ADN de souris ?

Non. Cette séquence-là est humaine.

Le frisson acheva de gravir la colonne vertébrale de Roman. Les poils de sa nuque se hérissèrent. Il tendit une main engourdie vers le téléphone.

— Passez-moi la Maison-Blanche, dit-il. Il faut que je parle à Jared Proffitt.

On décrocha à la seconde sonnerie.

— Proffitt.

— Nous avons analysé l'ADN, dit Roman.

— Alors ?

— Alors, la situation est plus grave que nous ne le pensions.

Nikolaï s'arrêta pour se reposer. Il avait les bras tremblants de fatigue. Après des mois passés dans l'espace, son corps s'était affaibli et avait oublié l'effort physique. En apesanteur, on n'avait rien de lourd à soulever, on n'avait que rarement besoin d'exercer sa musculature. Il avait travaillé pendant cinq heures d'affilée, avec Luther, pour réparer les antennes de la bande S. Ils avaient démonté et remonté la rotule. Maintenant, il était épuisé. Le fait de devoir lutter contre la raideur de l'énorme scaphandre à la moindre flexion des bras faisait du travail le plus insignifiant une tâche surhumaine.

Travailler en scaphandre était une torture en soi. Pour isoler le corps des températures extérieures extrêmes qui allaient de moins cent cinquante à plus cent vingt degrés Celsius, et pour qu'il reste sous pression dans le vide de l'espace, le scaphandre était fait de multiples strates de mylar aluminisé isolant, de nylon antidéchirure, d'une couche de tissu ortho, et d'un revêtement fait d'une vessie pressurisée. Sous leur scaphandre, les astronautes portaient un sous-vêtement de contrôle thermique, entrelardé de tuyaux dans lesquels circulait de l'eau. À la partie supérieure, rigide, du scaphandre était en outre intégré le fameux pack de survie qui comprenait de l'eau, de l'oxygène, un réacteur de secours appelé scooter de l'espace et une radio. En fin de compte, le scaphandre de sortie extravéhiculaire était un vaisseau spatial individuel, encombrant, peu maniable, dans lequel le seul fait de visser un écrou exigeait de la force et de la concentration.

Ce travail avait épuisé Nikolaï. Les gros gants du scaphandre étaient tellement malcommodes qu'il en avait des crampes dans les doigts, et il était en sueur.

Et puis il avait faim.

Il ingurgita une gorgée d'eau à partir de l'embout monté dans sa combinaison et poussa un soupir. L'eau avait un drôle de goût, elle sentait un peu le poisson, mais bon... tout avait un drôle de goût en apesanteur. Il absorba une autre gorgée et sentit quelque chose d'humide éclabousser sa joue. Comme il ne pouvait passer la main dans son casque pour s'essuyer, il pensa à autre chose et regarda la Terre. Cette vision soudaine, étalée sous ses pieds dans sa gloire prodigieuse, lui occasionna une petite nausée, un léger vertige. Il ferma les yeux et attendit que ça passe. C'était le mal de l'espace, voilà

tout ; ça arrivait souvent quand on entrevoyait soudain la Terre, au moment où on s'y attendait le moins. Alors que les spasmes de son estomac s'apaisaient, il prit conscience d'une autre sensation : l'eau qui l'avait éclaboussé coulait le long de sa joue. Il se démancha le cou dans l'espoir de chasser la goutte, mais elle continua à glisser sur sa peau.

Voyons, en apesanteur il n'y a pas de haut et de bas. L'eau ne devrait même pas couler.

Il commença à secouer la tête, tapota son casque avec sa main gantée.

Mais il sentait toujours la goutte qui se déplaçait sur son visage, traçant son sillon humide sur sa mâchoire. Le tissu absorberait sûrement l'humidité, l'empêcherait de tomber plus bas...

Soudain, il se raidit. L'humidité s'était glissée sous le bord du casque. Elle rampait maintenant vers son oreille. Ce n'était ni une goutte d'eau, ni un banal suintement, c'était animé d'une volonté propre. C'était vivant.

Il se pencha sur la gauche, puis sur la droite, dans l'espoir de déloger la chose. Il flanqua des coups de plus en plus violents sur son casque. Et pourtant il sentait que ça continuait à se déplacer, ça glissait sous son combiné audio.

Il se mit à voltiger, à tourner dans une danse frénétique, entrevoyant des images étourdissantes de la Terre, puis le noir de l'espace, puis de nouveau la Terre.

L'humidité s'était glissée dans son oreille.

— Nikolaï ! Nikolaï, répondez ! s'écria Emma qui avait suivi la scène sur l'écran vidéo.

Il tournait sur lui-même, en frappant frénétiquement son casque avec ses mains gantées.

— Luther, on dirait qu'il fait une crise d'épilepsie !

Luther apparut sur l'écran. Il volait au secours de son partenaire de mission extravéhiculaire. Nikolaï continuait à se débattre, secouait la tête en tous sens. Emma entendit, sur la bande UHF, Luther demander frénétiquement :

— Qu'est-ce qu'il y a ? Qu'est-ce qu'il y a ?

— Mon oreille... c'est dans mon oreille...

— Tu as mal ? Mal à l'oreille ? C'est ça ? Regarde-moi !

Nikolaï continuait à flanquer des coups sur son casque.

— Ça s'enfonce ! hurla-t-il. Sortez-moi ça de là ! Enlevez-moi ça !

— Qu'est-ce qu'il a ? s'écria Emma.

— Je ne sais pas ! Mon Dieu, il panique...

— Luther, il est trop près de la caisse à outils. Éloigne-le avant qu'il n'endommage son scaphandre !

Sur l'écran, ils virent l'un des hommes empoigner l'autre par le bras.

— Viens, Nikolaï ! On va rentrer dans le sas ! Soudain, Nikolaï prit son casque à deux mains comme s'il voulait l'enlever.

— Non ! Ne fais pas ça ! hurla Luther en prenant les bras de son partenaire dans une tentative désespérée pour retenir ses mouvements.

Les deux hommes luttèrent, leurs cordons ombilicaux dansant autour d'eux, s'entortillant.

Griggs et Diana avaient rejoint Emma devant le moniteur vidéo, et ils regardaient, horrifiés, le drame qui se déroulait hors de la station.

— Luther, la caisse à outils ! s'écria Griggs. Faites attention à vos combinaisons !

Au moment où il prononçait ces paroles, Nikolaï réussit, d'une secousse, à se libérer. Son casque heurta un montant de la caisse à outils. Un brouillard impalpable, une sorte de brume blanchâtre, jaillit soudain de sa visière.

— Luther ! s'écria Emma. Son casque ! Vérifie son casque ! Luther scruta la visière de Nikolaï.

— Le con ! Il l'a pété ! hurla-t-il. Il a fendu son casque ! Il est en train de se dépressuriser !

— Branche sa réserve d'oxygène d'urgence et rentrez tout de suite !

Luther tendit le bras et actionna la commande d'alimentation en oxygène du scaphandre de Nikolaï. L'afflux d'air le maintiendrait peut-être sous pression pendant un temps suffisant pour permettre à Nikolaï de rentrer sain et sauf à bord. Luther commença à tirer son partenaire vers le sas en se démenant pour contrôler ses mouvements désordonnés.

— Vite, murmura Griggs. Dépêchez-vous, par pitié !

Il fallut à Luther de précieuses minutes pour traîner son partenaire dans le sas, fermer l'écouille et attendre la repressurisation de l'atmosphère. Il ne respecta pas le contrôle habituel du clapet de fermeture mais pompa tout de suite pour amener la pression à une atmosphère.

Le sas se rouvrit. Emma se précipita à leur rencontre.

Luther avait déjà ôté le casque de Nikolaï et s'efforçait fébrilement d'enlever la partie supérieure de son scaphandre. En unissant leurs efforts, ils réussirent à dévêtir Nikolaï qui se débattait toujours. Emma et Griggs le traînèrent ensuite à travers la station, dans le module de service russe où la lumière et l'énergie étaient complètement rétablies. Il hurla tout du long en griffant le côté gauche de son casque audio. Il avait les yeux enflés, hermétiquement clos, les paupières tuméfiées. Elle lui palpa les joues et sentit des crépitations – de l'air emprisonné dans les tissus sous-cutanés à cause de la décompression. Un filet de

salive brillait sur son maxillaire.

— Nikolaï, calmez-vous ! lança Emma. Tout va bien. Vous m'entendez ? Ça va aller.

Il poussa un cri strident, arracha son casque audio et l'envoya valdinguer.

— Aidez-moi à l'allonger ! ordonna Emma.

Ils ne furent pas trop de quatre pour déployer la table d'examen médical, débarrasser Nikolaï de son sous-vêtement de contrôle thermique et l'attacher sur la table. Tout le temps qu'Emma mit à l'ausculter et à examiner son abdomen, il continua à gémir et à tourner la tête d'un côté et de l'autre.

— C'est son oreille, dit Luther.

Il avait ôté son propre scaphandre et regardait, les yeux ronds, Nikolaï se tortiller comme un ver.

— Il a dit qu'il avait quelque chose dans l'oreille.

Emma regarda plus attentivement le visage de Nikolaï. La ligne de salive qui partait de son menton et suivait la courbe de sa mâchoire, du côté gauche. Remontait vers son oreille. Une gouttelette d'humidité était visible sur le pavillon de l'oreille.

Elle alluma l'otoscope à pile et inséra l'embout dans le conduit auditif de Nikolaï.

La première chose qu'elle vit, ce fut du sang. Une gouttelette de sang vermeil, qui brillait à la lumière de l'otoscope. Puis elle observa le tympan.

Il était perforé. Au lieu de la lueur de la membrane tympanique, elle vit un trou noir, béant. *Barotraumatisme*, se dit-elle aussitôt. La décompression subite lui avait-elle crevé le tympan ? Elle examina l'autre tympan. Il était intact.

Intriguée, elle éteignit l'otoscope et regarda Luther.

— Que s'est-il passé, dehors ?

— Je ne sais pas. On faisait une petite pause, tous les deux. On reprenait des forces avant de rentrer. Un instant il allait parfaitement bien, l'instant d'après, c'était la panique.

— Je voudrais voir son casque.

Elle quitta le module de service russe et retourna dans le local des tenues pressurisées. Elle ouvrit l'écoutille et regarda les deux scaphandres que Luther avait remis à leur place, accrochés à la cloison.

— Qu'est-ce que tu fais, Watson ? demanda Griggs qui l'avait suivie.

— Je voudrais voir la largeur de la fente. À quelle vitesse le scaphandre s'est décompressé.

Elle s'approcha du plus petit scaphandre, étiqueté *Rudenko*, et ôta le casque. Elle regarda dedans et vit une trace d'humidité collée à la

visière fendue. Elle prit un écouvillon dans une de ses poches à fermeture velcro et effleura le fluide. Il était épais, gélatineux. Et bleu-vert.

Elle sentit un frisson fort désagréable ramper le long de sa colonne vertébrale.

Kenichi était là-dedans, se rappela-t-elle soudain. La nuit de sa mort, nous l'avons trouvé dans ce sas. Il a réussi à le contaminer, d'une façon ou d'une autre.

Elle recula brutalement, paniquée, heurtant Griggs au passage.

— Dehors ! s'écria-t-elle. Sortez tout de suite !

— Qu'y a-t-il ?

— Je pense que nous avons une contamination biologique ! Refermez l'écoutille ! Vite !

Ils sortirent précipitamment du sas, réintégrèrent le module, refermèrent l'écoutille et la scellèrent hermétiquement. Puis ils se regardèrent.

— Vous pensez qu'il y a eu des fuites ? demanda Griggs d'une voix tendue.

Emma parcourut le module du regard, à la recherche de gouttelettes flottant en apesanteur. Au premier abord, il n'y avait rien. Puis une ébauche de mouvement, une étincelle révélatrice, parut danser à la limite de son champ de vision.

Elle se retourna pour la regarder. Elle avait disparu.

Jack était assis à la console de la salle de contrôle de la station orbitale pour les opérations spéciales. Il avait les yeux rivés sur la pendule, sur le mur de face, et il sentait sa tension monter à chaque seconde. Les conversations que lui retransmettaient ses écouteurs évoquaient un nouveau danger. Le dialogue allait staccato alors que les contrôleurs et le directeur de vol de la station spatiale, Woody Ellis, échangeaient des comptes rendus d'état. La salle de contrôle de l'ISS était une version plus petite mais plus spécialisée de la salle de contrôle de la navette. Elle était d'ailleurs construite sur le même modèle et se trouvait dans le même bâtiment. On ne s'y occupait que des opérations concernant la station spatiale. Au cours des trente-six dernières heures, depuis que *Discovery* avait percuté l'ISS, la fièvre montait dans la salle, avec des épisodes de panique intermittente. Il y avait tellement de gens dans la salle, ils avaient passé tellement d'heures dans une tension croissante que l'air lui-même puait la crise : un mélange d'odeurs de sueur et de café aigre.

Nikolaï Rudenko souffrait de problèmes liés à la dépressurisation et avait manifestement besoin d'être évacué. Mais comme il n'y avait qu'un seul canot de sauvetage – le véhicule de rentrée d'urgence de l'équipage –, tout le monde devrait rentrer avec lui. Ce serait une

évacuation contrôlée. Pas d'impasses, pas d'erreur. Pas de panique. La NASA avait effectué cette simulation un nombre incalculable de fois, mais il n'y avait jamais eu de véritable évacuation par véhicule de rentrée d'urgence. Pas avec cinq personnes à bord.

Pas avec quelqu'un que j'aime à bord.

Jack était en sueur, physiquement malade d'angoisse.

Il comparait sans cesse l'heure de la pendule à celle qu'indiquait sa propre montre. Tout le monde attendait que la station spatiale arrive à la position voulue de son orbite afin que la séparation du véhicule puisse s'effectuer. Le but était de ramener le véhicule de rentrée d'urgence sur Terre selon la trajectoire la plus directe possible, et vers un terrain d'atterrissage immédiatement accessible au personnel médical. Tout l'équipage aurait besoin d'assistance. Après des semaines passées dans l'espace, ils seraient aussi faibles que des chatons, leurs muscles incapables de les soutenir.

Le moment de la séparation approchait. Il leur faudrait vingt-cinq minutes pour s'écarter de la station, faire l'acquisition du signal de guidage GPS, quinze minutes pour initialiser la manœuvre de désorbitation, et une heure pour l'atterrissage.

D'ici moins de deux heures, Emma serait de retour sur Terre. *D'une façon ou d'une autre.* Cette pensée lui avait traversé l'esprit avant qu'il ait le temps de la retenir. Avant qu'il puisse s'empêcher de revoir la terrible image du corps disloqué de Jill Hewitt étalé sur la table d'autopsie.

Il serra les poings, s'obligea à ramener son attention sur les données fournies par les capteurs biomédicaux de Nikolaï Rudenko. Le rythme cardiaque était rapide mais régulier ; la tension se maintenait. *Allez, allez... Ramenons-les à la maison, maintenant.*

Il entendit Griggs, à bord de la station, annoncer :

— Capcom, mon équipage est à bord du véhicule de rentrée et le sas est fermé. C'est un peu intime, là-dedans, mais quand vous serez parés, ce sera bon pour nous.

— Tenez-vous prêt à mettre les gaz, répondit Capcom.

— Prêt.

— Comment va le malade ?

Le cœur de Jack bondit dans sa poitrine lorsque la voix d'Emma se fit entendre sur le circuit, intervenant dans la conversation :

— Ses constantes sont stables, mais il est complètement désorienté. Les crépitations se sont déplacées vers son cou et le haut du buste, lui causant un certain inconfort. Je lui ai refait de la morphine.

La soudaine dépressurisation avait provoqué des bulles d'air dans les tissus tendres. C'était sans gravité, mais pénible. Ce qui inquiétait le plus Jack, c'était la présence éventuelle de bulles d'air dans le système nerveux. Se pouvait-il que ce soit la raison pour laquelle

Nikolaï était désorienté ?

— Ils sont go pour la mise à feu, annonça Woody Ellis. Enlevez les joints.

— ISS, relaya Capcom, vous êtes go pour...

— Attendez ! tonna une voix.

Jack regarda, stupéfait, Ellis, le directeur de vol, lequel avait l'air tout aussi surpris que lui. Il se tourna vers Ken Blankenship, le directeur du JSC, qui venait d'entrer dans la salle, flanqué d'un homme en civil, aux cheveux noirs, et d'une demi-douzaine d'hommes en tenue de l'armée de l'air.

— Désolé, Woody, croyez-moi, reprit Blankenship. Mais ce n'est pas moi qui décide.

— Qui décide quoi ? rétorqua Ellis.

— L'évacuation est annulée.

— Nous avons un malade, là-haut ! Le véhicule de secours est prêt à partir...

— Il ne peut pas rentrer.

— Qui dit ça ?

L'homme aux cheveux noirs s'avança. Il répondit, d'un ton de calme regret :

— C'est moi. Jared Proffitt, du Conseil de Sécurité de la Maison-Blanche. Veuillez ordonner à votre équipage de rouvrir le sas et de quitter le véhicule de rentrée d'urgence.

— Mon équipage est en danger, protesta Ellis. Je le ramène à la maison.

— S'il vous plaît, intervint Navigation. Si nous voulons que la rentrée se passe comme prévu, nous devons amorcer les opérations.

Ellis eut un hochement de tête en direction de Capcom.

— Procédez à la mise à feu du véhicule de rentrée d'urgence. Amorçons la séparation.

Avant que Capcom ait eu le temps d'articuler un mot, on lui ôta son casque, on l'arracha à son fauteuil et on l'écarta sans ménagement. Un homme en tenue de l'armée de l'air prit sa place à la console.

— Hé là ! s'écria Ellis. Hé là !

Tous les contrôleurs de vol se figèrent alors que les hommes en tenue militaire se déployaient dans la pièce. Aucune arme n'apparut, mais la menace était évidente.

— ISS, retardez l'allumage, dit le nouveau Capcom. L'évacuation a été annulée. Rouvrez les écoutilles et quittez le véhicule de retour d'urgence.

— Je crois que je vous ai mal reçu, Houston, répondit un Griggs déconcerté.

— L'évacuation est annulée. Sortez du véhicule de rentrée d'urgence. Nous avons des difficultés avec les ordinateurs de guidage

et de contrôle de la trajectoire. Il a été décidé qu'il valait mieux retarder l'évacuation.

— De combien de temps ?

— Indéfiniment.

Jack se leva d'un bond, prêt à en découdre avec ce nouveau Capcom et à lui arracher son casque.

Jared Profitt se dressa subitement devant lui, lui barrant le chemin.

— Vous ne comprenez pas la situation, monsieur.

— Ma femme est à bord de la station. Nous devons la ramener.

— Ils ne peuvent pas rentrer. Ils sont peut-être tous contaminés.

— Par quoi ?

Profitt ne répondit pas.

Fou de rage, Jack se jeta sur lui, mais il fut retenu par deux hommes en uniforme.

— Contaminés par quoi ? hurla Jack.

— Un nouvel organisme, répondit Profitt. Une chimère.

Jack regarda le visage consterné de Blankenship. Il regarda les militaires qui s'étaient déployés, prêts à prendre position aux consoles. Puis il remarqua un autre visage connu : celui de Leroy Cornell, qui venait d'entrer dans la pièce. Cornell avait l'air blême, ébranlé. C'est alors que Jack comprit que la décision avait été prise au sommet. Qu'ils auraient beau faire, Blankenship, Woody Ellis ou lui-même, ça n'y changerait rien.

La NASA n'avait plus le contrôle des opérations.

La chimère

13 août

Ils se réunirent chez Jack, tous les volets fermés.

Ils n'osaient pas se retrouver au JSC, de crainte qu'on ne les remarque. Ils étaient abasourdis par la soudaine prise en main des opérations de la NASA et n'avaient aucune idée de la façon de procéder. C'était une crise pour laquelle ils n'avaient pas de manuel d'exploitation, pas de plan d'urgence. Jack n'avait invité qu'une poignée de gens, tous des opérations de la NASA : Todd Cutler, Gordon Obie, les directeurs de vol Woody Ellis et Randy Carpenter, et Liz Gianni, du directoire des charges utiles.

La sonnerie de la porte retentit, et tout le monde se raidit.

— Le voilà, dit Jack en allant ouvrir.

C'était le Dr Eli Petrovitch, du directoire des sciences de la vie de la NASA, un homme frêle qui, depuis deux ans, se bagarrait contre un lymphome. Il était manifestement en train de perdre le combat. Il n'avait presque plus de cheveux. Seuls quelques poils blancs se battaient encore en duel sur son crâne. Il avait la peau jaune, parcheminée, tendue sur les os, mais dans ses yeux brillait une lueur d'excitation, la lueur de la curiosité insatiable du chercheur.

— Vous l'avez ? demanda Jack.

Petrovitch hocha la tête et tapota la mallette d'ordinateur portable qu'il serrait contre son cœur.

— L'USAMRIID a accepté de communiquer certaines de ses informations, dit-il avec un sourire de goule.

— *Certaines ?*

— Pas toutes. Une grande partie du génome reste classée secret-défense. Ils ne nous ont fourni que des fragments de séquence, séparés par de grands vides. Ils nous en montrent juste assez pour que nous comprenions à quel point la situation est grave.

Il posa son portable sur la table de la salle à manger et l'ouvrit. Pendant que tout le monde s'approchait, il lança un programme et glissa une disquette dans le lecteur.

Des données commencèrent à défiler sur l'écran, une succession, apparemment aléatoire, de lettres qui passaient si vite qu'elles étaient illisibles. Ce n'était pas du texte ; ces lettres ne formaient pas des mots ; c'était un code. Les quatre mêmes lettres revenaient tout le

temps, selon une séquence sans cesse renouvelée : A, T, G et C. Elles représentaient les nucléotides : l'adénosine, la thymine, la guanine et la cytosine. Les constituants de l'ADN. Cette enfilade de lettres était un génome, la carte d'identité chimique d'un organisme vivant.

— Voilà leur chimère, expliqua Petrovitch. L'organisme qui a tué Kenichi Hirai.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire de chimère dont je n'arrête pas d'entendre parler ? demanda Randy Carpenter. Vous pourriez peut-être nous expliquer ça à nous, pauvres ingénieurs ignares que nous sommes ?

— Certainement, acquiesça Petrovitch. Et vous n'avez aucune raison de vous croire ignares. C'est un terme utilisé en biologie moléculaire. Le mot vient du grec ancien. La chimère était une créature mythologique invincible. Une créature à tête de lion, qui crachait le feu, sur un corps de chèvre terminé par une queue de serpent. Bellérophon finit par avoir sa peau. Au terme d'un combat déloyal, d'ailleurs, parce qu'il demanda à Pégase, le cheval ailé, de le prendre sur son dos, et il lui décocha des flèches depuis le ciel.

— C'est fascinant, coupa impatiemment Carpenter. Mais quel rapport ?

— La chimère grecque était une créature bizarre constituée de trois animaux différents : le lion, la chèvre et le serpent. Ce chromosome est exactement la même chose : un ensemble de séquences hybrides, une chimère biologique dont l'ADN vient d'au moins trois espèces sans aucun rapport entre elles.

— Vous pouvez les identifier ? Petrovitch hocha la tête.

Au fil des années, les savants du monde entier ont amassé une bibliothèque de séquences génétiques issues de toute une variété d'espèces, des virus à l'éléphant. Mais le collationnement de toutes ces données est une entreprise de longue haleine. Il a fallu des dizaines d'années rien que pour séquencer le génome humain. Vous imaginez bien qu'un certain nombre d'espèces n'ont pas encore été référencées. De vastes zones du génome de cette chimère ne figurent pas dans la bibliothèque. Mais voilà ce que nous avons pu identifier jusqu'à présent.

Il cliqua sur une icône symbolisant une hélice d'ADN et sur l'écran apparut :

Mus musculus (souris commune)

Rana pipiens (grenouille léopard septentrionale)

Homo sapiens

— Cet organisme est un hybride de souris, de grenouille et d'être humain. D'une certaine façon, dit-il après une pause, l'ennemi, c'est

nous.

Un ange passa dans la pièce.

— Lequel de nos gènes est dans ce chromosome ? demanda Jack, tout bas. Quelle partie de la chimère est humaine ?

— C'est une question intéressante, répondit Petrovitch en hochant la tête. La réponse l'est aussi. Voilà quelque chose que vous devriez apprécier, le Dr Cutler et vous.

Il pianota sur le clavier et fit apparaître une liste sur l'écran :

Amylase
Lipase
Phospholipase A
Trypsine
Chymotrypsine
Elastase
Entérokinase

— Mon Dieu, murmura Cutler. Rien que des enzymes digestives.

Cet organisme est conçu pour dévorer son hôte, pensa Jack. Il utilise ces enzymes pour nous digérer de l'intérieur, réduire nos muscles, nos organes et nos tissus conjonctifs en une espèce de soupe immonde.

— Jill Hewitt nous a dit que le corps d'Hirai s'était désintégré, intervint Randy Carpenter. Je pensais qu'elle avait des visions.

— Ce ne peut être qu'un organisme issu du génie génétique, dit soudain Jack. Cet organisme a été concocté dans un labo. Quelqu'un a pris une bactérie ou un virus, et a greffé dessus des gènes d'autres espèces pour en faire une machine à tuer plus efficace.

— Mais *quelle* bactérie ? *Quel* virus ? releva Petrovitch. Mystère. Faute d'autres séquences génétiques à examiner, nous ne pouvons identifier l'espèce dont ils sont partis. L'USAMRIID refuse de nous montrer la partie la plus importante du génome de cet organisme, celle qui identifie le tueur. Vous êtes seul, ici, à avoir effectivement observé la pathologie, lors de l'autopsie, dit-il en regardant Jack.

— Je n'en ai eu qu'un bref aperçu. Ils m'ont fichu dehors si vite que j'ai à peine eu le temps d'y jeter un coup d'œil. Ce que j'ai vu ressemblait à des espèces de kystes de la taille d'une perle, inclus dans une matrice bleu-vert. Il y en avait dans le thorax et l'abdomen de Mercer. Dans le crâne de Hewitt. De ma vie, je n'avais jamais rien vu de pareil.

— N'aurait-il pu s'agir de kystes hydatiques ? avança Petrovitch.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda Woody.

— C'est une infection causée par l'état larvaire d'un ver parasite appelé *Echinococcus*. Il provoque la formation de kystes dans le foie et

les poumons. Ou dans n'importe quel organe, à vrai dire.

— Vous pensez qu'il pourrait s'agir d'un parasite ?

— Les kystes hydatiques mettent longtemps à se former, objecta Jack. Des années, pas des jours. Je ne pense pas qu'il s'agisse d'un parasite.

— Ce n'étaient peut-être pas des kystes mais des spores, intervint Todd. Des boules fongiques, des *Aspergillus* ou des *Cryptococcus*.

Liz Gianni, des charges utiles, intervint :

— L'équipage avait signalé un problème de contamination par un champignon. L'une des expériences avait dû être détruite suite à une invasion fongique.

— Quelle expérience ? demanda Todd.

— Il faudra que je regarde. Je me souviens que c'était une culture de cellules.

— Une simple contamination fongique ne suffirait pas à expliquer ces morts, objecta Petrovitch. Rappelez-vous qu'il y avait tout le temps des champignons à bord de *Mir* ; personne n'en a souffert. Ce génome est celui d'une forme de vie complètement nouvelle, déclara-t-il en indiquant l'écran de l'ordinateur. Je suis d'accord avec Jack. Il a dû être élaboré de toutes pièces.

— Ce serait donc un acte de bioterrorisme, conclut Woody Ellis. Quelqu'un a saboté notre station. L'agent pathogène a dû être envoyé dans l'une des charges utiles.

Liz Gianni secoua vigoureusement la tête. C'était une femme dotée d'une forte présence, d'une agressivité presque animale.

— Les charges utiles sont soumises à des procédures de sécurité draconiennes, affirma-t-elle d'un ton sans réplique. Elles font l'objet de rapports de sécurité, leurs dispositifs de confinement sont analysés à trois niveaux différents... Croyez-moi, s'il y avait eu quelque chose de dangereux, nous l'aurions repéré et éliminé.

— Encore aurait-il fallu que vous vous rendiez compte que c'était dangereux, reprit Ellis.

— Mais bien sûr que nous nous en serions rendu compte !

— Et s'il y avait une faille dans les mesures de sécurité ? risqua Jack. Beaucoup de charges utiles expérimentales nous sont envoyées directement par les investigateurs principaux, les savants eux-mêmes. Nous ne connaissons pas leur système de sécurité propre. Imaginez qu'il y ait un terroriste chez eux, qu'il ait échangé une culture bactériologique au dernier moment, le saurions-nous nécessairement ?

Il sentit qu'il avait fait mouche. Elle se refusait à admettre cette possibilité, mais il lut un certain désarroi dans ses yeux.

— C'est... c'est peu vraisemblable.

— Mais ça pourrait arriver.

— Nous allons passer tous les investigateurs principaux à la

moulinette, décréta-t-elle. Tous les savants qui ont envoyé des expériences là-haut. S'il y a une brèche dans leur système de sécurité, je vous jure que je la trouverai !

Elle est fichue d'y arriver, se dit Jack. Comme tous les autres mâles présents, il avait un peu peur de Liz Gianni.

Gordon Obie, qu'on n'appelait pas le Sphinx pour rien, et qui écoutait sans rien dire, enregistrant les informations en silence, intervint pour la première fois dans la discussion :

— Reste à connaître le pourquoi du comment, dit-il. *Pourquoi* quelqu'un aurait-il voulu saboter la station ? Qui pourrait avoir une dent contre nous ? Un fanatique opposé à la technologie ?

— Un équivalent biologique d'Unabomber, répondit Todd Cutler.

— Tant qu'à faire, il aurait été plus simple et beaucoup plus logique de libérer l'organisme à JSC pour exterminer notre infrastructure, non ?

— On ne peut pas appliquer un raisonnement logique à un fanatique, dit Cutler.

— Tout le monde a sa logique, y compris les fanatiques, rétorqua Gordon. Il suffit de connaître la structure dans laquelle ils fonctionnent. C'est ça qui m'ennuie. Je me demande s'il s'agit vraiment d'un sabotage.

— Si ce n'est pas du sabotage, je ne vois pas ce que ça pourrait être, objecta Jack.

— Il y a une autre possibilité, tout aussi terrifiante, répondit Gordon en tournant vers Jack un regard troublé. Une erreur.

Le Dr Isaac Roman courait dans le couloir, son bipeur couinant à la ceinture. Il redoutait ce qu'il allait voir. Il fit taire son bipeur et ouvrit la porte donnant sur la zone de confinement maximal du laboratoire P4. Il n'entra pas dans la chambre du patient mais resta prudemment au-dehors et observa le spectacle d'épouvante qui se déroulait derrière le hublot d'observation.

Le Dr Nathan Helsinger se tordait, en proie à de terribles convulsions, dans une mare de sang. Le sang éclaboussait aussi les murs. Deux infirmières et un médecin en scaphandre essayaient vainement de le maîtriser, mais en vain ; ses spasmes étaient trop violents. D'une détente des deux jambes, il envoya valdinguer l'une des infirmières qui glissa sur le sol de béton couvert de sang et partit à la renverse.

Roman appuya sur le bouton de l'interphone.

— Votre combinaison ! Vérifiez qu'elle n'est pas percée !

Elle se releva tant bien que mal et il lut une expression de terreur dans ses yeux. Elle examina ses gants, ses manches, la jonction du tuyau d'alimentation en air et c'est avec quelque chose qui ressemblait

à un sanglot de soulagement qu'elle répondit :

— Non. Il n'y a pas de rupture d'étanchéité.

Un jet de sang aspergea le hublot. Roman eut un mouvement de recul alors que des traînées rouges ruisselaient sur la vitre. Helsinger se cognait la tête par terre, maintenant. Sa colonne vertébrale se détendait et se courbait en arrière d'une façon caractéristique. L'opisthotonos. Roman n'avait constaté ce phénomène spectaculaire qu'une seule fois dans sa vie, chez une victime d'empoisonnement à la strychnine. Le corps se cambrait exagérément, comme un arc qu'on bande. Helsinger eut un nouveau spasme, et son crâne heurta violemment le béton, faisant jaillir son propre sang sur les visières des infirmières.

— Reculez ! ordonna Roman par l'interphone.

— Il va se tuer ! protesta le médecin.

— Je ne veux pas que vous soyez contaminés.

— Si nous pouvions contrôler ces convulsions...

— Vous ne pouvez rien faire pour lui. Je vous ordonne de sortir de là tout de suite. Avant d'être atteints à votre tour.

Les deux infirmières reculèrent à contrecœur. Après réflexion, le docteur en fit autant. Ils restèrent plantés là, témoins silencieux, devant le spectacle d'épouvante qui se déroulait à leurs pieds.

Helsinger fut repris de convulsions. Il projeta la tête en arrière. Son cuir chevelu se fendit, comme un drap qui se déchire. La mare de sang devint un petit lac.

— Oh mon Dieu ! Vous avez vu ses yeux ? s'écria l'une des infirmières.

Il avait les yeux exorbités, comme deux billes géantes qui auraient essayé de jaillir de leurs orbites. *Prolapsus traumatique*, songea Roman. Les globes oculaires étaient projetés vers l'avant par une pression intracrânienne catastrophique, écartant largement les paupières.

Les convulsions se poursuivirent sans trêve ni relâche, sa tête martelant le sol. Des fragments d'os voltigèrent, criblant la vitre. On aurait dit qu'il essayait de se fendre le crâne pour laisser sortir ce qui était emprisonné dedans.

Une autre fêlure. Un autre jaillissement de sang et d'os.

Il aurait dû être mort. Pourquoi continuait-il à se démener comme ça ?

Enfin, des poulets auxquels on a coupé le cou continuent bien à courir et à s'agiter... Les spasmes d'agonie d'Helsinger n'en finissaient pas. Sa tête se souleva du sol, sa colonne vertébrale s'incurva vers l'avant comme un ressort soumis à une tension insupportable, juste avant la rupture. Il renvoya sa tête en arrière. Il y eut un crac ! et son crâne se fendit comme un œuf. Des éclats d'os giclèrent. Une masse grisâtre s'écrasa sur le hublot.

Roman recula avec un hoquet étouffé, en proie à une soudaine nausée. Il baissa la tête, s'efforça de reprendre empire sur lui-même. Lutta contre les ténèbres qui menaçaient d'envahir sa vision.

Il réussit à relever la tête. Il transpirait, il tremblait de tous ses membres. Il jeta un coup d'œil par le hublot.

Nathan Helsingier avait enfin cessé de bouger. Ce qui restait de sa tête gisait dans un lac de sang. Il y en avait une telle quantité que, pendant un moment, Roman ne vit rien d'autre. Puis il réussit à poser son regard sur le visage du mort. Sur la masse bleu-vert, frémissante, qui adhérerait à son front. Des kystes.

La chimère.

14 août

« Nikolai ? Nikolai, réponds !

— Mon oreille ! C'est dans mon oreille...

— Tu as mal ? Mal à l'oreille ? C'est ça ? Regarde-moi !

— Ça s'enfonce ! Sortez-moi ça de là ! Enlevez-moi ça ! »

Jared Profitt, le spécialiste scientifique du Conseil de Sécurité de la Maison-Blanche, coupa le magnétoscope et regarda les hommes et les femmes assis autour de la table. Ils avaient tous l'air horrifiés.

Ce qui est arrivé à Nikolai Rudenko n'était pas un simple accident de dépressurisation, dit-il. C'est pour ça que nous avons été amenés à prendre les mesures que vous savez. C'est aussi pourquoi je vous incite tous vivement à marcher avec nous. L'enjeu est trop important. Jusqu'à ce que nous en sachions davantage sur cet organisme – comment il se reproduit, son mode de contamination –, nous ne pouvons laisser rentrer ces astronautes.

Un silence consterné lui répondit. Même Leroy Cornell, l'administrateur de la NASA, qui avait ponctué la réunion de commentaires outragés sur la mainmise intolérable dont son agence était l'objet, restait coi, comme frappé de mutisme.

C'est le Président qui posa la première question :

— Que savons-nous de cet organisme ?

— Le Dr Isaac Roman, de l'USAMRIID, répondra mieux que moi à cette question.

Profitt eut un geste de la main en direction d'un homme qui n'était pas assis à la table mais légèrement en retrait, de sorte que personne à peu près ne l'avait remarqué dans la pièce. Il se leva afin que tout le monde le voie. Le Dr Roman était un grand gaillard aux cheveux grisonnants. Et à l'air las. Plus que las : épuisé.

— Je crains de ne pas avoir de bonnes nouvelles, commença-t-il. Nous avons inoculé la chimère à un certain nombre de mammifères, dont des chiens et des singes-araignées. En l'espace de quatre-vingt-

seize heures, tous étaient morts. Le taux de mortalité est de cent pour cent.

— Et il n'y a aucun traitement ? Rien ne marche ? demanda le secrétaire de la Défense.

— Rien. Ce qui serait déjà assez effrayant en soi. Mais il y a pire.

Un silence de mort s'établit dans la pièce et la consternation s'inscrivit sur les visages. Que pouvait-il y avoir de pire que cela ?

— Nous avons analysé l'ADN des œufs recueillis sur les singes morts. La chimère a acquis de nouvelles séquences de gènes spécifiques d'*Ateles geoffroyi*. Le singe-araignée.

Le Président blêmit. Il regarda Profit.

— Cela veut-il dire ce que je pense ?

— C'est dévastateur, confirma Profit. Chaque fois que cette forme de vie est hébergée par un nouvel hôte, à chaque nouvelle génération, on dirait qu'elle acquiert de nouveaux gènes. Un nouvel ADN, et les facultés qui vont avec. Ça lui permet de garder plusieurs coups d'avance sur nous.

— Comment peut-elle bien faire ça ? demanda le général Moray, de l'État-major général. Comment un organisme peut-il acquérir de nouveaux gènes et rester lui-même ? Ça paraît incompatible.

— C'est paradoxal, mais pas impossible, répondit Roman. En fait, c'est un processus que l'on observe dans la nature. Il est fréquent que des bactéries échangent leurs gènes, ce qui leur permet de développer rapidement une résistance aux antibiotiques. Elles élaborent des gènes de résistance, ajoutant un nouvel ADN à leurs chromosomes, et se les transmettent par l'intermédiaire de virus. Comme n'importe quelle espèce de la nature, elles emploient toutes les armes à leur disposition pour survivre et se perpétuer. C'est ce que fait cet organisme.

Il prit, sur le bout de la table, un agrandissement d'une photo de cellule prise au microscope électronique.

— Vous voyez ici, ces choses qui ressemblent à de minuscules granules ? Ce sont des amas de virus assistants. Des transmetteurs qui circulent dans la cellule parasitée, pillent son ADN et en ramènent des fragments éparés à la chimère. Ajoutant de nouveaux gènes, de nouvelles armes, à son arsenal. Cet organisme est arrivé équipé pour la survie quelles que soient les conditions environnementales, ajouta-t-il en regardant le Président. Il lui suffit de piller l'ADN de la faune locale.

Le Président avait l'air au bord de la nausée.

— Alors il continue à changer. Il évolue.

Il y eut des murmures de consternation autour de la table. Des regards inquiets, des bruits de chaises.

— Et ce médecin qui a été contaminé ? demanda une femme du Pentagone. Celui que l'USAMRIID avait fait mettre en isolement au

laboratoire P4 ? Il est toujours en vie ?

Roman marqua une pause.

— Le Dr Helsinger est mort tard dans la nuit, répondit-il d'un air sincèrement navré. J'ai assisté à ses derniers instants et c'était... Il a eu une fin horrible. Il a été pris de convulsions si violentes que nous n'avons pu les maîtriser, de crainte que l'un des scaphandres du personnel de soin ne se trouve endommagé et quelqu'un d'autre contaminé. Ces convulsions ne ressemblaient à aucune de celles auxquelles il m'a été donné d'assister. On aurait dit que tous les neurones de son cerveau étaient soumis à de soudaines décharges électriques. Il a rompu la barrière de son lit médicalisé. Il l'a carrément arrachée du cadre. Il a roulé à bas du matelas et il a commencé à... à se cogner la tête par terre. Si brutalement que... enfin, bref, nous avons entendu craquer son crâne, dit-il en déglutissant péniblement. Il y avait du sang partout. Il s'est frappé la tête sur le béton du sol comme s'il essayait de se fendre la boîte crânienne dans l'espoir de libérer la pression qui augmentait à l'intérieur. Ça n'a fait qu'aggraver le traumatisme, parce qu'il s'est occasionné une hémorragie cérébrale. La pression intracrânienne est devenue si forte qu'elle faisait saillir ses globes oculaires hors de leurs orbites. Comme dans un dessin animé. Comme ces animaux qu'on voit écrasés sur les routes. Et ce fut la fin, conclut-il dans un soupir.

— Vous comprenez maintenant à quelle épidémie nous pourrions être confrontés, enchaîna Profitt. C'est pourquoi nous ne pouvons nous autoriser la moindre faiblesse, la moindre imprudence. Nous ne pouvons nous permettre de faire du sentiment.

Il y eut un autre silence. Tout le monde regardait le Président, attendant – espérant – une décision sans équivoque.

Au lieu de cela, il fit pivoter son fauteuil vers la fenêtre et regarda au-dehors.

— Je voulais être astronaute, dans le temps, dit-il tristement.

Comme nous tous, non ? songea Profitt. *Quel enfant, dans ce pays, n'a rêvé d'aller en fusée dans l'espace ?*

— J'étais là quand John Glenn est parti aux commandes de la navette, reprit le Président. Et j'ai pleuré. Comme tout le monde. Nom de Dieu ! J'ai pleuré comme un bébé. De fierté. Parce que j'étais fier de lui, de ce pays, et aussi, tout simplement, d'être humain.

Il se tut, reprit sa respiration et se frotta les yeux d'une main.

— Et vous voudriez que je condamne ces gens à mort ? Profitt et Roman échangèrent un coup d'œil gêné.

— Nous n'avons pas le choix, monsieur le Président, répondit Profitt. C'est cinq vies contre l'existence de Dieu seul sait combien d'hommes et de femmes, ici, sur Terre.

— Ce sont des héros. De vrais héros en chair et en os. Devant Dieu

et devant les hommes. Et nous allons les laisser mourir là-haut.

— En fait, monsieur le Président, quoi que nous fassions, il y a peu de chances que nous réussissions à les sauver, rétorqua Roman. Ils sont probablement tous contaminés. Ou ils le seront bientôt.

— Il se pourrait donc que certains ne le soient pas ?

— Nous n'en savons rien. Notre seule certitude, c'est que Rudenko l'est. Nous pensons qu'il a été contaminé au cours de la sortie dans l'espace. Rappelez-vous que l'astronaute Hirai a été découvert, il y a dix jours, en train de convulser dans le local des tenues pressurisées. Ça expliquerait comment la combinaison a été contaminée.

— Alors, pourquoi les autres ne présentent-ils pas encore de symptômes ? Pourquoi Rudenko est-il seul à être malade ?

— D'après nos études, l'organisme pathogène aurait besoin d'un certain temps d'incubation avant d'arriver au stade infectieux. Nous pensons qu'il est particulièrement contagieux au moment de la mort de l'organisme hôte, ou juste après, lors de son expulsion. Mais nous n'en avons aucune preuve. Nous n'avons pas droit à l'erreur. Nous devons partir du principe qu'ils sont tous contaminés.

— Eh bien, laissez-les en isolement, au laboratoire P4, jusqu'à ce que vous en ayez la certitude. Mais au moins, faites-les rentrer.

— C'est justement là qu'est le risque, monsieur le Président, reprit Profitt. Dans le fait de les laisser rentrer. Contrairement à la navette, le véhicule de rentrée d'urgence n'est pas un appareil qu'on peut guider jusqu'à une piste d'atterrissage spécifique. Ce n'est qu'une capsule munie de parachutes, à peu près incontrôlable. Imaginez que quelque chose tourne mal, qu'elle explose dans l'atmosphère ou qu'elle s'écrase à l'atterrissage : cet organisme serait libéré dans l'atmosphère. Le vent pourrait l'emporter n'importe où. Et à ce stade, son génome risque de comporter tellement d'ADN humain que nous ne pourrions plus le combattre. Il nous ressemblerait trop. Tout ce qui serait mortel pour lui tuerait aussi les êtres humains, déclara Profitt. (Il fit une pause pour donner plus de poids à la conclusion de sa tirade.) Nous ne pouvons nous permettre de laisser nos émotions affecter notre décision. L'enjeu est trop important.

— Sauf votre respect, monsieur le Président, intervint Leroy Cornell, je me permets de vous signaler que ce serait une mesure politiquement désastreuse. Le public n'acceptera jamais que nous laissions mourir cinq héros dans l'espace.

— La politique devrait être le cadet de nos soucis en ce moment précis ! lança Profitt. Notre priorité absolue est la santé publique !

— Alors, pourquoi ce secret ? Pourquoi avez-vous mis la NASA sur la touche ? Vous ne nous avez montré que des fragments du génome de l'organisme. Nos spécialistes des Sciences de la vie sont prêts et tout disposés à vous faire bénéficier de leurs connaissances. Nous

avons au moins autant envie que vous de trouver un remède. Si l'USAMRIID voulait bien partager ses informations avec nous, nous pourrions travailler ensemble.

— Nous avons un impératif de sécurité, répondit le général Moray. Un pays hostile pourrait en faire une arme biologique dévastatrice. Diffuser le code génétique de la chimère revient à donner le plan de cette arme.

— Ça veut dire que vous ne faites pas confiance à la NASA pour gérer cette information ? Le général Moray soutint le regard de Cornell.

— Je crains que la nouvelle philosophie de la NASA, qui consiste à faire cadeau de sa technologie à tous les pays paumés de la Terre, n'en fasse une organisation à haut risque.

Cornell devint rouge de colère mais ne répondit rien.

Profitt se tourna vers le Président.

— L'idée, monsieur le Président, que cinq astronautes doivent mourir dans l'espace est une tragédie. Mais nous devons voir plus loin. Nous devons envisager le risque d'une tragédie infiniment plus vaste. Une épidémie à l'échelle planétaire, provoquée par un organisme que nous commençons à peine à comprendre. L'USAMRIID travaille vingt-quatre heures sur vingt-quatre pour essayer de découvrir comment il agit. D'ici là, je vous abjure de jouer le jeu. La NASA n'est pas équipée pour gérer le risque de désastre biologique. Il y a un organisme responsable de la protection planétaire, et un seul : la Biological Rapid Response Team, qui est préparée à affronter exactement ce genre de crise. Quant aux opérations de la NASA, laissez-les sous le contrôle du haut commandement, appuyé par la XIV^e armée. La NASA a trop de liens personnels et émotionnels avec les astronautes. Le gouvernement doit être tenu d'une main ferme. Nous avons besoin d'une discipline sans faille.

Profitt parcourut lentement du regard les hommes et les femmes assis autour de la longue table. Il n'y en avait pas beaucoup qui lui inspiraient un respect sincère. La plupart ne recherchaient que le pouvoir et le prestige personnel. Certains n'étaient là que par copinage, grâce à leurs relations politiques. Et dans l'ensemble, ils succombaient trop facilement à la sensiblerie ambiante. Rares étaient ceux dont les motivations étaient aussi simples et claires que les siennes.

Rares étaient ceux qui faisaient les mêmes cauchemars que lui, qui se réveillaient en pleine nuit, trempés de sueur à l'idée de ce qu'ils pourraient être amenés à affronter.

— Ce que vous voulez dire, si je vous comprends bien, c'est que les astronautes ne pourront jamais redescendre, traduisit Cornell.

Profitt regarda l'administrateur de la NASA, vit son visage de

cen dre et éprouva une sincère sympathie pour lui.

— Lorsque nous aurons trouvé un remède contre cet organisme, quand nous saurons comment le tuer, alors nous pourrons parler de ramener vos hommes sur Terre.

— S'ils sont encore en vie, murmura le Président.

Profitt et Roman échangèrent un coup d'œil, mais ne répondirent pas. C'était évident pour eux. Le remède arriverait trop tard. Les astronautes ne rentreraient pas vivants.

Jared Profitt était en costume et cravate, malgré la canicule. Il ne s'en rendait même pas compte. Tout le monde se plaignait de la chaleur qu'il faisait l'été à Washington, mais il ne craignait pas les températures élevées. Lui, c'était l'hiver qu'il redoutait. Il était frileux. Quand le thermomètre tombait en dessous de zéro, il avait les lèvres bleues et il grelottait sous des couches et des couches de pulls et d'écharpes. Même en été, il avait toujours une petite laine dans son bureau, à cause de la climatisation. Aujourd'hui, il faisait près de quarante degrés et tout le monde était en nage, mais pour rien au monde il n'aurait desserré sa cravate ou ôté son veston.

La réunion l'avait glacé, physiquement et moralement.

Il avait à la main un sac en papier marron qui contenait son déjeuner, le même qu'il préparait tous les matins avant de sortir. Il suivait tous les jours le même circuit : il allait vers le Potomac en longeant le Reflecting Pool. Il trouvait un réconfort dans cette routine, dans ce qu'elle avait de *familier*. Il y avait tellement peu de choses, ces temps-ci, dans sa vie, qui lui paraissaient familières et réconfortantes. Or il découvrait en vieillissant qu'il tenait à certains rituels, un peu comme un moine, dans une congrégation religieuse, adhère au rythme quotidien du travail, de la prière et de la méditation. Par bien des côtés, il était comme ces ascètes de l'Antiquité. Il ne mangeait que pour nourrir son corps et mettait un costume parce que ça se faisait. Profitt était un homme pour qui l'argent ne voulait rien dire. Il n'aurait pas pu porter un nom plus éloigné de sa réalité personnelle.

Il s'engagea en ralentissant l'allure sur la pelouse qui montait le long du Mémorial de la Guerre du Vietnam et regarda les visiteurs qui défilaient solennellement devant le mur où étaient gravés les noms des morts. Il savait à quoi ils pensaient tous en regardant ces dalles de granit noir. Ils pensaient aux horreurs de la guerre. *Tous ces noms. Tous ces morts.*

Et lui, il se disait : *Vous n'avez pas idée.*

Il s'assit sur un banc à l'ombre pour manger. D'un sac en papier, il tira une pomme, un bout de fromage et une bouteille d'eau. Pas du Perrier ou de l'Evian, non, de l'eau du robinet. Il mangea lentement, en regardant la foule qui déambulait d'un mémorial à l'autre. *Et c'est*

ainsi que la société honore ses héros, se dit-il. Elle érige des statues, grave des plaques de marbre, plante des drapeaux. Elle frémit en pensant à toutes ces vies gâchées, envoyées à l'abattoir. Aux deux millions de soldats et de civils morts au Vietnam. Aux cinquante millions de morts de la Seconde Guerre mondiale. Aux vingt et un millions de morts de la Première Guerre mondiale. Des nombres ahurissants. Et les gens se faisaient toujours la même réflexion : décidément, l'homme n'a pas de pire ennemi que lui-même.

Eh bien, *si*.

Les gens ne le voyaient pas, mais il était partout, l'ennemi, tout autour d'eux, en eux. Dans l'air qu'ils respiraient, dans ce qu'ils mangeaient. Depuis la naissance de l'humanité, il était sa némésis, et il lui survivrait longtemps après sa disparition de la surface de la Terre. Il avait fait plus de morts que toutes les guerres que l'humanité avait pu livrer depuis le commencement des temps. Cet ennemi, c'était le monde microbien.

De l'an 542 à l'an 767 de notre ère, au cours de la pandémie justinienne, la peste avait fait quarante millions de morts.

Vers l'an 1300, retour de la Mort Noire : vingt-cinq millions de morts.

Entre 1918 et 1919, la grippe espagnole avait fait trente millions de morts.

Et en 1997, le pneumocoque de la pneumonie avait tué Amy Sorensen Profit, 43 ans.

Il finit sa pomme, remit le trognon dans le sac en papier marron et en fit une boule bien serrée. C'était un déjeuner frugal, mais ça lui allait. Il resta encore un moment assis, le temps de finir son eau.

Une touriste passa, une femme aux cheveux châtain clair. Quand elle se tournait juste un peu comme ça et que la lumière oblique donnait sur son visage, on aurait dit Amy. Elle dut se sentir observée car elle baissa les yeux vers lui. Ils se fixèrent un moment du regard, elle avec méfiance, lui avec de muettes excuses, puis elle s'éloigna et il décida qu'elle ne lui ressemblait pas tant que ça, après tout. Personne ne ressemblait à sa femme disparue. Personne ne pouvait.

Il se leva, jeta les reliefs de son déjeuner dans une poubelle et repartit comme il était venu, en passant devant le mur. Devant les vétérans uniformes, gris et hirsutes, à présent, qui montaient la garde. Honorant la mémoire des morts.

Mais même les souvenirs s'effacent, se dit-il. L'écho de son rire, l'image de son sourire, en face de lui, à la table de la cuisine, tout ça s'estompait au fil des jours. Seuls demeuraient les souvenirs pénibles. Une chambre d'hôtel à San Francisco. Un coup de téléphone au beau milieu de la nuit. Des images fiévreuses d'aéroports, de taxis, de cabines téléphoniques alors qu'il traversait le pays à toute vitesse dans

l'espoir d'arriver à temps à l'hôpital de Bethesda.

Mais le streptocoque nécrosant avait son programme à lui, sa programmation meurtrière personnelle. *Exactement comme la chimère.*

Il inspira et se demanda combien de virus, de bactéries, de champignons microscopiques il venait d'inhaler dans cette bouffée d'air. Et combien étaient potentiellement mortels.

15 août

— Qu'ils aillent se faire foutre, voilà ce que je dis, moi ! lança Luther après avoir coupé la liaison radio afin que le contrôle de mission ne puisse suivre leur conversation. On va remonter dans le véhicule de secours, appuyer sur les boutons et rentrer. Ils ne pourront pas nous obliger à faire demi-tour et à revenir ici.

Une fois qu'ils auraient quitté la station, il n'y aurait pas de demi-tour possible. Le véhicule de rentrée d'urgence de l'équipage n'était qu'un planeur muni de parachutes pour freiner sa descente. Une fois séparé de la station spatiale, il pourrait effectuer un maximum de quatre révolutions autour de la Terre avant d'être obligé de désorbiter et de se poser.

— On nous a dit d'attendre en serrant les fesses, protesta Griggs, et c'est exactement ce que nous allons faire.

— Suivre ces ordres de merde ? Si on ne le redescend pas tout de suite, Nikolaï va nous claquer dans les mains !

Griggs regarda Emma.

— Votre avis, Watson ?

Emma veillait sur Nikolaï depuis vingt-quatre heures. Il était sous monitoring, et ils savaient tous qu'il était dans un état critique. Bien qu'attaché sur la table d'examen, il tremblait et se tortillait, les membres parfois agités de spasmes d'une telle violence qu'Emma craignait qu'il ne se casse quelque chose. On aurait dit un boxeur sonné sur le ring. Il avait le visage tuméfié par des œdèmes sous-cutanés qui gonflaient ses tissus, et notamment ceux des paupières au point qu'il ne pouvait plus les ouvrir. À travers les fentes étroites, ses sclérotiques étaient d'un rouge éclatant, démoniaque.

Mais elle ne savait pas ce qu'il entendait et comprenait, de sorte qu'elle n'osait dire tout haut ce qu'elle pensait. Elle fit signe à ses compagnons de sortir du module de service russe.

Ils se réunirent dans le module d'habitation, où Nikolaï ne pouvait surprendre leur conversation. Et où, aussi, ils pouvaient sans risque ôter leurs lunettes et leurs masques.

— Si Houston n'ordonne pas tout de suite notre évacuation, il est cuit, déclara-t-elle.

— Ils sont au courant de la situation, répondit Griggs. Ils ne

peuvent pas autoriser l'évacuation tant que la Maison-Blanche ne leur donne pas le feu vert.

— Alors on va rester ici, les bras croisés, à se regarder crever les uns après les autres ? protesta Luther. Supposez qu'on parte avec le véhicule de secours, qu'est-ce qu'ils feraient ? Ils nous abattraient à vue ?

— Ils pourraient le faire, répondit Diana, tout bas.

La vérité de ses paroles les réduisit au silence. Tous les astronautes qui avaient un jour mis le pied à bord de la navette et sué à grosses gouttes en écoutant le compte à rebours savaient qu'il y avait, dans un bunker du Kennedy Space Center de Cap Canaveral, une équipe de l'armée de l'air dont le seul rôle était de faire sauter la navette et son équipage en vol. Si le système de guidage se mettait à débloquer au cours du lancement, si elle déviait dangereusement vers une zone peuplée, le devoir de ces hommes était d'appuyer sur le bouton de destruction. Ils connaissaient les membres de l'équipage de la navette. Ils avaient probablement vu des photos de leurs familles. Ils savaient exactement qui ils allaient tuer. C'était une responsabilité effroyable, et pourtant personne n'avait le moindre doute : ils l'assumeraient.

Tout comme ils détruiraient le véhicule de retour d'urgence si on leur en donnait l'ordre. Face au spectre d'une épidémie mortelle, d'une espèce inconnue, les vies de cinq astronautes ne pesaient pas lourd.

— Je suis prêt à parier qu'ils nous laisseraient rentrer, dit Luther. Pourquoi ne le feraient-ils pas ? Quatre d'entre nous sont encore en pleine forme. Nous n'avons rien attrapé.

— Mais nous avons été exposés à la contamination, objecta Diana. Nous avons respiré le même air, partagé le même espace vital. Luther, vous avez dormi ensemble dans ce sas, Nikolaï et toi.

— Je me sens en pleine forme.

— Moi aussi. Et Griggs et Watson aussi. Mais si c'est contagieux, il se peut que nous soyons déjà en train de couvrir l'infection.

— C'est pour ça que nous devons obéir aux ordres, dit Griggs. Et que nous allons rester ici.

— Tu te sens l'âme d'une martyre ? demanda Luther en se tournant vers Emma.

— Non, répondit-elle. Pas du tout.

— Watson ? fit Griggs, surpris.

— Pardon, ce n'est pas à moi que je pense. C'est à mon patient, Nikolaï. Il ne peut pas parler, alors il faut bien que je le fasse pour lui. Je veux qu'il entre à l'hôpital, Griggs.

— Vous avez entendu ce qu'a dit Houston.

— Ce que j'ai entendu était très confus. Un ordre d'évacuation, aussitôt annulé. Ensuite, on nous a dit qu'il s'agissait du virus de Marbourg, et puis on nous dit que ce n'était pas un virus mais un

nouvel organisme concocté par des bioterroristes. Je n'ai absolument aucune idée de ce qui se passe ici. Tout ce que je sais, c'est que mon patient... est en train de mourir, dit-elle tout bas. Et mon premier devoir est de tout faire pour le maintenir en vie.

— Et mon devoir à moi est d'agir en commandant de la station, rétorqua Griggs. Je dois croire que Houston fait au mieux. Ils ne risqueraient pas nos vies à moins que la situation ne soit vraiment grave.

Emma ne pouvait le contredire. Le contrôle de mission était assuré par des gens qu'elle connaissait, des gens fiables. *Et Jack est là-bas*, se dit-elle. Il n'y avait pas un être humain au monde en qui elle avait plus confiance.

On dirait qu'on nous envoie quelque chose, fit Diana en jetant un coup d'œil à l'ordinateur. C'est pour Watson.

Emma plana jusqu'à l'autre bout du module et lut le message qui venait d'apparaître sur l'écran. Il émanait de la NASA, des Sciences de la vie.

Dr Watson,

Nous pensons que vous devez savoir à quoi vous avez affaire – à quoi nous avons tous affaire. C'est l'analyse de l'ADN de l'organisme qui a contaminé Kenichi Hirai.

Emma appela le document attaché.

Il lui fallut un moment pour traduire la séquence de nucléotides qui défilait sur l'écran. Et quelques minutes de plus pour encaisser la conclusion.

Le même chromosome portait des gènes de trois espèces différentes. Des gènes de grenouille. De souris. Et d'homme.

— Quel est cet organisme ? demanda Diana.

— Une nouvelle forme de vie, répondit Emma, tout bas.

C'était la créature de Frankenstein. Une abomination de la nature. Soudain, un mot retint plus particulièrement son attention. *Les souris*. Elles avaient été les premières victimes de la contamination. Elles mouraient les unes après les autres, depuis dix jours. La dernière fois qu'elle avait regardé dans la cage, il n'y avait qu'une survivante. Une femelle.

Elle quitta le module de service russe et se dirigea vers la partie de la station qui fonctionnait au ralenti.

Le labo US était plongé dans la pénombre. Elle flotta dans la lueur crépusculaire vers le compartiment des cages à animaux. Les souris étaient-elles les vecteurs primitifs de cet organisme, le canal par lequel la chimère était arrivée à bord de la station ? Ou n'étaient-elles que des victimes accidentelles, infectées par suite de l'exposition à un

autre organisme qui se trouvait à bord ?

Et la dernière souris, était-elle encore en vie ?

Elle ouvrit le compartiment et chercha, du regard, la dernière occupante de la cage.

Elle eut un pincement au cœur. La souris était morte.

Elle en était venue à penser que cette petite bête à l'oreille rongée était une battante, une femelle combative et coriace qui, par la seule force de sa volonté, avait survécu là où ses compagnons de captivité avaient succombé. Emma éprouva une soudaine pointe de tristesse en regardant le petit corps sans vie qui flottait au bout de la cage. Son abdomen avait déjà l'air enflé. Le corps devrait être retiré tout de suite et envoyé dans l'espace avec les déchets contaminés.

Elle plaqua la boîte à gants sur le côté de la cage, inséra ses avant-bras dans les gants et tendit les mains vers le petit corps inerte. À l'instant où ses doigts se refermaient sur la souris, elle reprit subitement vie. Emma poussa un cri de surprise et la lâcha.

La souris se cabra et la regarda, les moustaches frémissantes d'indignation.

Emma eut un petit rire surpris.

— Alors, comme ça, tu n'es pas morte, finalement ! murmura-t-elle.

— *Watson !*

Elle se retourna vers l'interphone qui venait de cracher son nom.

— Je suis dans le labo.

— Venez vite ! Nikolaï convulse !

Elle quitta le labo en quatrième vitesse et se précipita vers le module russe en se cognant à toutes les parois dans la pénombre. La première chose qu'elle vit, ce fut la tête que faisaient ses compagnons, leur horreur manifeste même à travers leurs lunettes. Puis ils s'écartèrent, et elle vit Nikolaï.

Son bras gauche était agité de secousses si brutales que tout son corps en était ébranlé. Les spasmes envahirent inexorablement tout le côté gauche de son corps, d'abord sa jambe, puis ses hanches. L'intensité des convulsions s'accrut encore, et les sangles qui maintenaient ses poignets lui mirent bientôt la peau à vif. Emma entendit un craquement écœurant alors que les os de son avant-bras gauche se brisaient. Il arracha la sangle qui retenait son poignet droit et heurta le bord de la table avec une telle force qu'il se fracassa la main.

— Retenez-le ! Je vais lui faire du valium ! hurla Emma en fouillant frénétiquement dans la trousse d'urgence.

Griggs et Luther le prirent chacun d'un côté, mais même Luther n'eut pas la force de maintenir le bras libre de Nikolaï. Il battait l'air comme un fouet et envoya Luther valdinguer. Luther tomba les quatre

fers en l'air et son pied heurta Diana sur la joue, déplaçant ses lunettes.

Nikolai renvoya soudain sa tête en arrière, heurtant la table. Il poussa un hoquet gargouillant et sa poitrine s'emplit d'air. Une quinte de toux lui déchira la gorge.

Il cracha des glaires, que Diana prit en pleine figure. Elle poussa un petit jappement de dégoût et lâcha prise, planant en arrière tout en essuyant son œil à nu.

Un globule de mucus bleu-vert passa devant elle, en apesanteur. Un petit noyau pareil à une perle était niché dans cette masse gélatineuse. Emma ne comprit ce que c'était qu'en le voyant passer devant l'un des appareils d'éclairage. Quand on tient un œuf de poule devant la flamme d'une bougie, on peut voir à travers la coquille. La lampe joua le même rôle, sa lueur traversant la membrane opaque du noyau.

Quelque chose bougeait à l'intérieur. C'était vivant.

Le moniteur cardiaque émit un signal sonore. Une ligne continue traversait l'écran. Emma se retourna d'un bond pour regarder Nikolai et constata qu'il avait cessé de respirer.

16 août

Jack passa le casque sur sa tête. Il était tout seul dans une salle du fond, à l'écart du contrôle de mission. Ils étaient censés s'entretenir en privé, Emma et lui, mais il savait que leur conversation de ce jour-là ne serait pas confidentielle. Il soupçonnait toutes les communications avec la station orbitale d'être maintenant contrôlées par l'Armée de l'air américaine et le Space Command.

— Capcom, dit-il, ici Médical. Je suis prêt pour la consultation privée.

— Bien reçu, Médical, répondit Capcom. Contrôle au sol, sécurisez la liaison air-sol.

Il y eut une pause, puis :

— À vous, Médical. Conférence privée.

Le cœur de Jack battait la chamade. Il prit sa respiration et dit :

— Emma, c'est moi !

— Il aurait pu s'en sortir si on l'avait ramené sur Terre, dit-elle tout de suite. Il aurait eu une chance.

— Ce n'est pas nous qui avons interrompu l'évacuation ! Encore une fois, la NASA a été court-circuitée, sur ce coup-là. Nous nous bagarrons pour vous ramener ici aussi vite que possible. Alors il faut vous cramponner...

— Il sera trop tard, Jack. (Elle avait dit cela calmement, d'un ton posé, mais ses paroles le glacèrent jusqu'à la moelle des os.) Diana est

contaminée.

— Tu es sûre ?

— Je viens de vérifier son niveau d'amylase. Il grimpe. Nous la surveillons, en ce moment précis. Nous attendons les premiers symptômes. Ce truc a voltigé dans tout le module. Nous avons essayé de nettoyer, mais nous ne savons pas très bien qui d'autre a pu être contaminé. Tu sais, ces masses que tu as vues dans les corps d'Andy et de Jill ? reprit-elle d'une voix étranglée. Les trucs que tu as pris pour des kystes ? J'en ai ouvert un sous le microscope. Je viens de transmettre les images aux Sciences de la vie. Ce ne sont pas des kystes, Jack. Et ce ne sont pas des spores non plus.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Des œufs. Il y a quelque chose dedans. Et ça grossit.

— Comment ça, ça grossit ? Tu veux dire que ce serait pluricellulaire ?

— Oui. C'est exactement ce que je suis en train de dire.

Il n'en revenait pas. Il pensait qu'ils avaient affaire à un microbe, rien de plus gros qu'une bactérie mono-cellulaire. Les ennemis les plus redoutables de l'humanité avaient toujours été microbiens : des bactéries, des virus et des protozoaires, trop petits pour être visibles à l'œil nu. Si la chimère n'était pas une simple bactérie mais un organisme pluricellulaire, alors il s'agissait de quelque chose de beaucoup plus évolué.

— Celui que j'ai vu n'était pas encore formé, dit-elle. On aurait plutôt dit un... un amas de cellules qu'autre chose. Mais c'était vascularisé. Et animé de mouvements contractiles. Cette chose pulsait, palpitait, comme une culture de cellules de myocarde.

— C'était peut-être une culture. Un amas d'organismes unicellulaires symbiotique.

— Non, non. Je crois que c'était un unique organisme. Et il était encore jeune, il se développait.

— Pour donner quoi ?

— Ça, seul l'USAMRIID le sait, répondit-elle. Ces choses se développaient dans le corps de Kenichi Hirai. Elles digéraient ses organes. Quand son corps s'est désintégré, elles ont dû éclabousser tout l'intérieur de la navette.

Que l'armée a immédiatement placée sous quarantaine, songea Jack en pensant aux hélicoptères. Et aux hommes en scaphandre.

— Il y en a aussi dans le corps de Nikolai.

— Débarrassez-vous de son corps, Emma ! lança-t-il. Il n'y a pas de temps à perdre !

— C'est ce que nous sommes en train de faire. Luther s'apprête à lâcher le corps à partir du sas. Espérons que le vide de l'espace tuera cette chose. C'est un événement historique, Jack. Le premier

enterrement humain dans l'espace.

Elle eut un drôle de petit rire, vite étouffé dans le silence.

— Écoute-moi, reprit-il. Je vais te ramener à la maison. Même s'il faut, pour ça, que je vienne te chercher moi-même aux commandes de je ne sais quelle putain de fusée.

— Ils ne nous laisseront pas rentrer. Je le sais, maintenant.

Il ne l'avait jamais entendue parler sur ce ton défaitiste, et cela le mit en colère. Non. Cela le désespéra.

— Tu ne vas pas craquer, Emma !

— C'est du réalisme, Jack. J'ai vu l'ennemi. La chimère est un organisme pluricellulaire, complexe. Ça bouge. Ça se multiplie. Ça utilise notre ADN, nos gènes, contre nous. Si c'est un organisme issu du génie génétique, alors un terroriste a créé l'arme absolue.

— Dans ce cas, il aura aussi conçu un moyen de défense. Il ne viendrait à l'idée de personne de déchaîner une nouvelle arme sans savoir comment la neutraliser.

— Si, un fanatique. Un terroriste qui ne chercherait qu'à tuer le plus grand nombre de gens possible. Et cette chose pourrait bien y arriver. Non seulement elle tue, mais elle prolifère. *Elle se dissémine.* Compte tenu de tout ça, il est clair que nous ne rentrerons jamais sur Terre, conclut-elle après une pause, d'une voix qui trahissait son épuisement.

Jack ôta son casque et se prit la tête à deux mains. Il resta un long moment, seul dans la pièce, la voix d'Emma encore présente à l'esprit. *Je ne sais pas comment faire pour te sauver, pensait-il. Je ne sais même pas par où commencer.*

Il n'entendit pas la porte s'ouvrir, il ne leva les yeux que lorsque Liz Gianni, des charges utiles, l'appela.

— Nous avons un nom, dit-elle.

Il secoua la tête, surpris.

— Comment ?

— Je vous avais dit que j'allais rechercher l'expérience qui avait dû être détruite à cause d'une contamination fongique. C'était bien une culture de cellules. Investigateur principal : le Dr Helen Koenig, une biologiste marine d'un labo de Californie.

— Et que dit-elle ?

— Elle a disparu. Elle a démissionné la semaine dernière du labo de SeaScience où elle travaillait. Depuis, on est sans nouvelles d'elle. Mais il y a mieux, Jack. Je viens de parler à quelqu'un de SeaScience. Une chercheuse. D'après elle, des gars du FBI auraient fait une descente dans le labo de Koenig le 9 août. Ils auraient emporté tous ses dossiers.

Jack se redressa d'un bond.

— Sur quoi portaient ses recherches ? Quel genre de culture cellulaire a-t-elle envoyé là-haut ?

— Un organisme marin unicellulaire. Une archéobactérie.

— Ça devait être un protocole de trois mois, poursuivit Liz. Une étude sur la reproduction des archéobactéries en microgravité. La culture a commencé à donner des résultats bizarres. Une croissance rapide, avec formation de granules. Elle se multipliait à une allure stupéfiante.

Ils se promenaient, Jack et elle, le long d'une des allées qui serpentaient à travers le campus du JSC, passèrent devant un bassin où une fontaine projetait un jet d'eau dans l'air immobile. Il faisait une chaleur lourde, pénible, mais ils préféraient discuter dehors ; c'était plus sûr. Ici, au moins, ils pouvaient s'entretenir en toute discrétion.

— Les cellules ont un comportement différent en apesanteur, confirma Jack.

À vrai dire, c'était précisément la raison pour laquelle on procédait à des cultures en orbite. Sur Terre, les tissus poussaient à plat, en feuilles, couvrant la surface des boîtes de Pétri. Dans l'espace, l'absence de gravité permettait aux tissus de se développer dans les trois dimensions, prenant des formes qu'ils n'auraient jamais eues sur Terre.

— Compte tenu de l'intérêt de ces informations, reprit Liz, il est étonnant qu'on ait coupé court à l'expérience au bout de six semaines et demie seulement.

— Qui a interrompu le protocole ? demanda Jack.

— Helen Koenig elle-même. Apparemment, elle a examiné les spécimens d'archéobactéries qui avaient été renvoyés sur Terre à bord d'*Atlantis*, elle s'est aperçue qu'ils étaient contaminés par des champignons et elle a ordonné la destruction des cultures qui se trouvaient encore à bord de la station orbitale.

— Et elles ont été détruites ?

— Oui, mais ce qui est bizarre, c'est la façon dont elles l'ont été : l'équipage n'a pas eu l'autorisation de les jeter dans un sac et de les larguer par le système de collecte des résidus, ce qui est la façon habituelle de procéder avec les organismes non dangereux. Au lieu de ça, Koenig leur a dit de les incinérer et d'évacuer les cendres dans le vide.

Jack s'arrêta sur le chemin et la regarda.

— Si le Dr Koenig est une bioterroriste, pourquoi aurait-elle détruit

sa propre arme ?

— Votre réponse vaut la mienne.

Il réfléchit un moment en essayant de donner un sens à l'affaire, mais ne trouva pas de réponse.

— Dites-m'en plus sur son expérience, reprit-il. Qu'est-ce que c'est au juste qu'une archéobactérie ?

— Nous avons exploré la littérature scientifique, Petrovitch et moi. Les archéobactéries sont une classe étrange d'organismes unicellulaires primitifs dits extrémophiles, c'est-à-dire qui aiment les conditions extrêmes. On les a découverts il y a une petite vingtaine d'années, près des événements volcaniques des fosses sous-marines. On en a aussi trouvé dans la glace des pôles, dans des roches enfouies à des profondeurs inimaginables de la croûte terrestre. Des endroits où on n'aurait jamais cru que la vie puisse exister.

— Ce seraient donc des bactéries d'une espèce particulièrement dure à cuire ?

Non, c'est une branche de la vie complètement distincte. *Archéo* est un préfixe qui vient du grec et qui veut dire « ancien ». On estime que leur origine remonterait à celle de l'ancêtre universel de toute vie. À une époque où il n'y avait même pas de bactéries. Les archéobactéries furent parmi les premiers habitants de notre planète, et il est probable qu'elles figureront au nombre des derniers survivants. Quoi qu'il arrive, une guerre nucléaire, l'impact d'un astéroïde, elles seront là bien après notre propre extinction. Dans un certain sens, ajouta-t-elle après réflexion, ce sont les ultimes conquérantes de la Terre.

— Elles sont infectieuses ?

— Non. Elles sont inoffensives pour les êtres humains.

— Alors ce n'est pas notre organisme tueur.

— Et s'il y avait autre chose dans cette culture ? Si cette Helen Koenig y avait introduit un autre organisme juste avant de nous envoyer la charge utile ? Je trouve intéressant qu'elle ait disparu juste au moment où la crise commençait à devenir aiguë.

Jack ne répondit pas tout de suite. Il se demandait toujours pourquoi Helen Koenig avait subitement demandé l'incinération de sa propre expérience. Il se rappela ce que Gordon Obie avait dit lors de leur réunion : ce n'était peut-être pas une opération de sabotage mais quelque chose de tout aussi terrifiant : une erreur.

— Ce n'est pas tout, reprit Liz. Il y a, dans cette histoire, une chose qui me paraît suspecte, à la lumière des événements.

— Quoi donc ?

— La façon dont le projet a été financé. Les expériences qui ne sont pas commanditées par la NASA font l'objet d'une sérieuse compétition pour être admises à bord de la station. Les investigateurs principaux doivent remplir la demande de l'OLMSA exposant les

applications commerciales possibles de l'expérience. Les demandes sont examinées sous toutes les coutures et soumises à divers comités avant qu'on décide quelle expérience sera lancée. Le processus prend un certain temps, généralement un an ou plus.

— Combien de temps le dossier des archéobactéries a-t-il attendu ?

— Six mois.

— C'est allé vite, non ? releva-t-il en fronçant les sourcils.

— À une vitesse fulgurante, confirma-t-elle en hochant la tête. Les promoteurs du projet n'ont pas eu à se battre pour obtenir le financement de la NASA, contrairement à ce qui se passe la plupart du temps. Ces éprouvettes ont payé leur billet, si je puis ainsi m'exprimer. Quelqu'un a casqué pour envoyer cette expérience là-haut.

C'était, en fait, l'une des façons dont la NASA se débrouillait pour que la station spatiale soit économiquement viable : en louant de l'espace à des utilisateurs commerciaux privés.

— Pourquoi une entreprise irait-elle dépenser autant d'argent, et croyez-moi, ce n'est pas donné, pour une culture d'organismes quasiment sans intérêt ? Par curiosité scientifique ? avança-t-elle avec un reniflement. J'en doute !

— Et qui a financé le projet ?

— La société pour laquelle travaillait le Dr Koenig. SeaScience, à La Jolla, en Californie. Ils développent des produits tirés de la mer.

Le désespoir que Jack éprouvait jusque-là commença à s'estomper. Il avait maintenant une information à partir de laquelle travailler. Un plan d'action. Au moins, il pouvait faire quelque chose.

— Je voudrais l'adresse et le numéro de téléphone de SeaScience, dit-il. Et le nom de la personne avec qui vous avez parlé.

— Tout de suite, Jack, répondit Liz avec un mouvement de menton déterminé.

17 août

Diana dormit mal et se réveilla avec un épouvantable mal de tête, en proie à la plus grande confusion. Elle avait rêvé de l'Angleterre, de son enfance en Cornouailles. De l'allée de briques tracée au cordeau qui menait à la porte d'entrée, encadrée de roses trémières. Dans son rêve, elle poussait la petite grille. Elle l'avait entendue grincer, comme toujours. Les gonds auraient eu bien besoin d'une goutte d'huile. Elle avait suivi l'allée qui menait à la petite maison de pierre. Une demi-douzaine de pas et elle serait sur le seuil. Elle ouvrirait la porte. Elle crierait qu'elle était rentrée. Enfin rentrée. Elle avait envie que sa mère la serre sur son cœur, qu'elle lui pardonne. Mais les six pas se changèrent en douze, puis en vingt-quatre, et la petite maison était toujours aussi loin, hors d'atteinte, et l'allée ne cessait de s'allonger, et

la maison de reculer, jusqu'à ce qu'elle lui fasse l'impression de n'être pas plus grande qu'une maison de poupées.

Elle s'était réveillée les bras tendus, en entendant son propre cri de désespoir.

Elle ouvrit les yeux et vit que Michael la regardait. Son visage disparaissait derrière un masque filtrant et des lunettes de protection, mais elle reconnut son expression horrifiée.

Elle s'extirpa de son sac de couchage et vola à travers le module de service russe. Elle sut, avant même de se regarder dans la glace, ce qu'elle allait voir.

Une flamme d'un rouge vif, brillant, traversait le blanc de son œil gauche.

Emma et Luther parlaient à voix basse dans la semi-obscurité du module d'habitation. La majeure partie de la station était encore éclairée à l'économie ; seule la partie russe, qui disposait de son propre générateur électrique, fonctionnait à plein régime. La partie américaine de la station était réduite à un labyrinthe de tunnels crépusculaires, inquiétants. Dans la pénombre de l'habitat, la source de lumière la plus vive était l'écran de l'ordinateur sur lequel étaient affichés les diagrammes constamment réactualisés du système de contrôle de l'environnement et de survie. Emma et Luther connaissaient bien le programme. Ils s'étaient familiarisés avec ses caractéristiques et ses sous-systèmes lors de leur entraînement sur Terre. Ils avaient à présent une raison majeure et pressante de s'y intéresser : il y avait un agent infectieux à bord, et rien ne prouvait que toute la station n'était pas contaminée. Quand Nikolai avait toussé, projetant des œufs à travers tout le module de service russe, le sas était ouvert. En l'espace de quelques secondes, le système de recyclage d'air, conçu pour empêcher la formation de poches d'air vicié, avait fait circuler les gouttelettes en suspension dans toutes les autres parties de la station. Le système de contrôle de l'environnement avait-il filtré et arrêté les particules, comme il était censé le faire, ou la contagion s'était-elle répandue partout, dans tous les modules ?

L'écran de l'ordinateur affichait les flux atmosphériques de la station. Leur principale source d'air était le générateur russe, l'Elektron, qui effectuait l'électrolyse de l'eau, produisant de l'oxygène et de l'hydrogène. Il y avait un système de secours, un générateur à combustible solide fonctionnant avec des cartouches chimiques. Il y avait aussi des réservoirs d'oxygène, qui étaient renouvelés par la navette. Un réseau de canalisations distribuait l'oxygène, additionné d'azote, dans toute la station, et des ventilateurs faisaient circuler l'air entre les modules. Ils avaient aussi pour rôle d'aspirer l'air à travers divers filtres et purificateurs afin de le débarrasser du gaz carbonique,

de la vapeur d'eau et des particules en suspension.

— Les filtres à particules auraient dû intercepter tous les œufs et les larves en moins d'un quart d'heure, répondit Luther en indiquant le diagramme. Le système est efficace à quatre-vingt-dix-neuf virgule neuf pour cent. Toute chose plus grosse qu'un tiers de micron aurait dû être arrêtée.

— Encore aurait-il fallu que les œufs restent en suspension dans l'air, objecta Emma. Le problème, c'est qu'ils adhèrent aux surfaces. Et j'en ai vu bouger. Certains ont pu s'infiltrer dans des interstices, s'insinuer derrière des panneaux où on ne peut pas les voir.

— Il faudrait des mois pour démonter tous les panneaux et les chercher. Et même alors, il nous en échapperait encore probablement quelques-uns.

— N'y pensons même pas, c'est sans espoir. Je vais changer tous les filtres, et demain je vérifierai à nouveau les échantillonneurs de microbes aériens. Espérons que ça suffira. Mais si ces larves se sont introduites dans les conduits électriques, nous ne les retrouverons jamais. Quoi que nous fassions il se peut que ça ne change rien. Il est peut-être déjà trop tard, dit-elle avec un soupir.

Elle était tellement épuisée qu'elle devait faire un effort sur elle-même pour réfléchir.

— Ce qui est sûr, c'est qu'il est trop tard pour Diana, dit Luther, tout doucement.

Les hémorragies sclérales étaient apparues ce jour-là dans les yeux de Diana. Le module de service russe dans lequel elle se trouvait avait été isolé. Une bâche plastique avait été drapée autour du sas, et personne ne pouvait y entrer sans masque respiratoire et lunettes protectrices. Autant de contraintes inutiles, se disait Emma. Ils avaient tous respiré le même air. Ils avaient tous touché Nikolaï. Ils étaient peut-être tous atteints.

— Nous devons partir du principe que le module de service russe est irrémédiablement contaminé, dit-elle.

— C'est le seul module vivable, qui dispose de l'énergie à pleine puissance. Nous ne pouvons le sceller complètement.

— Alors tu sais ce qui nous reste à faire, je suppose. Luther poussa un soupir las.

— Une autre sortie dans l'espace.

— Il faut rétablir l'énergie à pleine puissance dans cette partie, confirma-t-elle. Nous devons achever la réparation de la rotule du panneau solaire, ou nous sommes au bord de la catastrophe. La moindre défaillance de notre source d'énergie restante, et nous pourrions nous retrouver sans contrôle de l'environnement. Ou perdre les ordinateurs de navigation et de guidage.

C'était ce que les Russes appelaient le *scénario cercueil* : sans

énergie pour s'orienter, la station se mettrait à tourner de façon incontrôlée.

— Même si nous rétablissons l'énergie, répondit Luther, ça ne résoudra pas notre vrai problème : la contamination biologique...

— Si nous pouvons l'isoler dans la partie russe...

— Mais elle est en train d'incuber des larves, en ce moment même ! C'est une bombe qui va nous péter à la gueule.

— Nous évacuerons son corps dès qu'elle aura cessé de vivre, répondit Emma. Avant qu'elle n'expulse les œufs ou les larves.

— Il sera peut-être trop tard. Nikolaï a expectoré ces œufs alors qu'il était encore en vie. Si nous attendons que Diana meure...

— Qu'est-ce que vous proposez, Luther ?

La voix de Griggs les surprit tous les deux, et ils se tournèrent pour le regarder. Il les observait depuis le sas, le visage luisant dans l'ombre.

— Vous suggérez que nous la foutions dehors alors qu'elle est encore en vie ?

Luther s'enfonça plus profondément dans l'ombre comme s'il reculait devant l'assaut.

— Seigneur ! Ce n'est pas ce que je voulais dire !

— Alors, qu'est-ce que vous vouliez dire ?

— Juste que les larves... nous savons que son corps en est infesté. Ce n'est qu'une question de temps.

— Nous sommes peut-être tous infestés. Il y en a peut-être dans votre corps, en train de croître et de se multiplier en ce moment même. Vous voulez que nous vous balancions dans le vide ?

— Si c'est la seule chose à faire pour empêcher la prolifération... Écoutez, nous savons tous qu'elle va mourir. Nous n'y pouvons rien. Nous devons penser à la suite...

— Taisez-vous !

Griggs fonça à travers le module et empoigna Luther par sa chemise. Les deux hommes allèrent heurter la paroi du fond et rebondirent. Ils se mirent à tourner sur eux-mêmes en apesanteur, Luther essayant de se libérer de la poigne de Griggs, lequel refusait de lâcher prise.

— Arrêtez ! s'écria Emma. Griggs, lâchez-le ! Griggs laissa tomber. Les deux hommes s'écartèrent, le souffle court. Emma vint s'interposer entre eux.

— Luther a raison, dit-elle à Griggs. Nous devons penser à la suite, que ça nous plaise ou non. Nous n'avons pas le choix.

— Et si c'était de vous qu'il s'agissait, Watson ? répliqua Griggs. Vous aimeriez que nous discussions du sort que nous comptons réserver à votre carcasse ? Sous quel délai nous comptons la mettre dans un sac et nous en débarrasser ?

— Je trouverais normal que vous y réfléchissiez ! Il y a trois autres existences en jeu, et Diana le sait. Je fais de mon mieux pour la maintenir en vie, mais pour le moment, je n'ai pas idée de ce qui pourrait la sauver. Tout ce que je peux faire, c'est la bourrer d'antibiotiques et attendre que Houston nous donne des réponses. Nous sommes livrés à nous-mêmes, ici. Nous devons prévoir le pire !

Griggs secoua la tête. Il avait les yeux rouges et l'air abruti par le chagrin.

— Comment cela pourrait-il être pire ? murmura-t-il.

Elle ne répondit pas. Elle regarda Luther, lut sa propre réponse dans ses yeux. *Le pire reste à venir.*

— ISS, nous avons Médical en ligne, annonça Capcom. Allez-y, ISS, à vous.

— Jack ? demanda Emma.

Elle fut déçue d'entendre la voix de Todd Cutler à la place.

— C'est moi, Emma. Jack a quitté JSC pour la journée. Il est en Californie avec Gordon.

Va au diable, Jack, se dit-elle. *Moi qui ai tant besoin de toi.*

— Nous sommes tous d'accord, ici, pour la sortie dans l'espace, reprit Todd. Il faut la faire, et vite. Première question : comment va Luther Ames ? Physiquement et moralement, je veux dire. Il est prêt ?

— Il est fatigué. Nous sommes tous fatigués. Nous n'avons presque pas dormi au cours des dernières vingt-quatre heures. Nous sommes complètement absorbés par le nettoyage.

— Si nous le laissons se reposer une journée, il pourrait diriger la sortie extravéhiculaire ?

— Pour le moment, une journée de repos tient de l'utopie.

— Mais ça suffirait ?

— Je suppose, répondit-elle après réflexion. Il a juste besoin de rattraper son retard de sommeil.

— Bon. Alors, seconde question : et vous, vous êtes prête à entreprendre une sortie dans l'espace ?

Emma marqua un temps d'arrêt.

— Vous voudriez que je sois sa partenaire ? répliqua-t-elle, surprise.

— Nous ne pensons pas que Griggs soit à la hauteur. Il est resté à l'écart de toutes les communications avec le sol. Notre psychologue est d'avis qu'il est trop instable, à ce stade.

— Il est malheureux, Todd. Et il vous en veut de ne pas nous laisser rentrer. Vous ne le savez peut-être pas, mais Diana et lui... euh...

Elle n'acheva pas sa phrase.

— Nous sommes au courant. Et toutes ces émotions nuisent

sérieusement à son efficacité. Ça rend la sortie dans l'espace dangereuse. Il va falloir que vous sortiez avec Luther.

— Et la tenue ? L'autre scaphandre est trop grand pour moi.

— Il y a un scaphandre Orlan-M dans le vieux *Soyouz*. Il avait été fait pour Elena Savitskaya, il y a plusieurs missions de ça, et il est resté à bord depuis. Elena était à peu près de votre taille. Son scaphandre devrait vous aller.

— C'est ma première sortie extravéhiculaire.

— Vous avez subi l'entraînement en piscine. Vous vous en sortirez très bien. Luther a juste besoin de vous pour l'assister.

— Et ma patiente ? Qui s'occupera d'elle pendant que je serai dans l'espace ?

— Griggs pourra changer les perfs, voir si elle a besoin de quoi que ce soit.

— Et en cas d'urgence médicale ? Si elle entre en convulsions ?

— Elle est en train de mourir, Emma, répondit doucement Todd. Nous ne pensons pas que vous puissiez faire grand-chose, de toute façon.

— C'est parce que vous ne m'avez donné aucune information exploitable ! Vous vous intéressez bien plus à la survie de cette station qu'à la nôtre ! On dirait que vous vous intéressez davantage à ces putains de panneaux solaires qu'à l'équipage. Nous avons besoin d'aide, Todd, ou nous allons tous crever ici !

— Il n'y a pas de remède. Pas encore...

— Alors, faites-nous rentrer, bordel !

— Vous croyez que ça nous fait plaisir de vous laisser moisir là-haut ? Vous croyez que nous avons le choix ? C'est la Kommandantur nazie, ici ! Il y a des trous du cul de l'Armée de l'air dans tous les coins du contrôle de mission, et... soudain, ce fut le silence. La communication était coupée.

— Médical ? appela Emma. Todd ? Toujours pas de réponse.

— Capcom, j'ai perdu Médical, dit-elle. Vous pourriez rétablir la liaison ?

Une pause, puis :

— Ne quittez pas, ISS.

Elle attendit ce qui lui parut une éternité. Lorsque la voix de Todd se fit à nouveau entendre, il parlait avec retenue. Avec *méfiance*, se dit Emma.

— On nous écoute, hein ? avança-t-elle.

— Affirmatif.

— C'est censé être une conférence médicale privée !
Confidentielle !

— Rien n'est plus confidentiel. Souvenez-vous-en.

Elle déglutit péniblement, réprimant sa colère.

— D'accord, d'accord. Je vous fais grâce de mes récriminations. Dites-moi simplement ce que vous savez de cet organisme. Dites-moi comment je peux le combattre.

— Je crains de ne pas avoir grand-chose à vous dire, hélas. Je viens de parler à l'USAMRIID. À un certain Dr Isaac Roman, qui est en charge du projet Chimère. Les nouvelles ne sont pas bonnes. Les tests avec les antibiotiques et les antiparasitaires n'ont rien donné. Il dit que la chimère a tellement d'ADN étranger qu'elle est maintenant plus proche du génome humain que d'autre chose. Ce qui veut dire que tous les remèdes que nous pourrions utiliser pour la détruire seraient aussi destructeurs pour nos tissus.

— Ils ont essayé les thérapies anticancéreuses ? Cette chose se multiplie si vite qu'elle paraît se comporter, à certains égards, comme une tumeur. On ne pourrait pas l'attaquer par ce biais ?

— L'USAMRIID a essayé les antimitotiques dans l'espoir de la tuer au cours de la phase de division cellulaire. Malheureusement, pour être efficaces, les doses administrées doivent être tellement élevées que le sujet n'y résiste pas. La muqueuse gastro-intestinale entre en déliquescence. Les cobayes se sont tous vidés de leur sang.

La mort la plus effroyable qu'on puisse imaginer, songea Emma. Une hémorragie massive dans les intestins et l'estomac. La bouche et le rectum pissant le sang. Elle avait vu une personne mourir de cette façon sur Terre. Dans l'espace, ce serait encore plus affreux. Des globules de sang géants emplissant la cabine comme des ballons rouge vif, crevant sur toutes les surfaces, éclaboussant les membres de l'équipage...

— Alors, rien ne marche ? lança-t-elle.

Todd ne répondit pas.

— Il n'y a vraiment rien que nous puissions tenter ? Un remède qui ne tuerait pas le sujet ?

— Ils n'ont mentionné qu'une seule chose, mais Roman pense que ce n'est qu'un effet temporaire, pas un traitement.

— De quoi s'agit-il ?

— Le caisson hyperbare. La pression nécessaire est de dix atmosphères minimum, l'équivalent d'une plongée à cent mètres de profondeur. Les animaux placés dans ces conditions sont encore vivants, six jours après la contamination.

— Une pression de dix atmosphères ?

— Minimum, sinon l'infection suit son cours. Le sujet meurt.

Elle étouffa un cri de frustration.

— Même si nous pouvions faire monter la pression à ce niveau, dix atmosphères... La station n'y résisterait pas.

— Une pression de deux atmosphères mettrait déjà la coque à rude épreuve, confirma Todd. Et puis vous auriez besoin d'un mélange

hélium-oxygène que vous ne pouvez obtenir dans la station. C'est pour ça que je ne voulais même pas vous en parler. Compte tenu de votre situation, c'est une information inutile. Nous avons envisagé la possibilité de vous envoyer un caisson hyperbare, mais un matériel de cette taille, capable d'atteindre des pressions aussi élevées, devrait être mis dans la soute d'*Endeavour*. Et ça pose plusieurs problèmes. D'abord, de délai. Il faudrait au moins deux semaines pour charger un caisson à bord et procéder au lancement. Ensuite, ça impliquerait d'amarrer l'orbiteur à la station, et donc d'exposer *Endeavour* et son équipage à la contamination. L'USAMRIID dit que ce n'est pas une option envisageable, ajouta-t-il après une courte pause.

Elle ne répondit pas. Sa frustration se changeait en rage sourde. Leur seul espoir, un caisson hyperbare, exigeait leur retour sur Terre. Et ce n'était pas envisageable non plus.

— Nous pourrions peut-être utiliser cette information quand même, répondit-elle. Expliquez-moi une chose : pourquoi la thérapie hyperbarique agit-elle ? Pourquoi les gars de l'USAMRIID ont-ils pensé à essayer ça ?

— J'ai posé la question au Dr Roman.

— Et qu'a-t-il répondu ?

— Que c'était un organisme nouveau, bizarre. Que nous devions envisager des thérapies non conventionnelles.

— Ce n'est pas une réponse.

— C'est la seule qu'il ait bien voulu me fournir.

Dix atmosphères... Ça frisait la limite extrême de ce que l'organisme humain pouvait supporter. Emma, qui avait fait de la plongée sous-marine, n'était jamais descendue à plus de quarante mètres. Pour plonger à cent mètres, il aurait fallu être dingue ! Pourquoi les gars de l'USAMRIID avaient-ils imaginé de faire des tests à des pressions aussi extrêmes ?

Ils devaient avoir une raison, conclut-elle. Ils savent, à propos de cet organisme, une chose qui leur a donné l'idée que ça pourrait marcher.

Une chose qu'ils ne nous disent pas.

Le Sphinx n'avait pas volé son surnom. C'est ce que se dit Jack lors de leur aller et retour à San Diego, à bord d'un des T-38 de la base d'Ellington.

Gordon Obie était aux commandes, et Jack encastré dans l'unique siège passager. Ils n'avaient pas échangé deux paroles pendant tout le vol. D'accord, le T-38 est peu propice à la conversation dans la mesure où le passager et le pilote y sont assis l'un derrière l'autre comme des pois dans leur cosse. Seulement, lorsqu'ils profitèrent de la reprise de carburant à El Paso pour sortir de l'habitable exigu et se dégourdir les jambes après une heure et demie de vol, Obie ne se laissa pas tirer deux mots. À un moment, pourtant, alors qu'ils étaient plantés au bord de la piste et finissaient leur Dr Pepper – obtenu à un distributeur automatique –, il se fendit d'une phrase. Une seule. Il regarda le soleil, encore très haut dans le ciel, et dit :

— Si c'était ma femme, moi aussi je les aurais à zéro.

Sur quoi il balança la canette vide dans une poubelle et repartit vers l'appareil.

Ils se posèrent sur la base de Lindbergh, Jack se mit au volant de la voiture de location et ils prirent l'Interstate vers La Jolla, au nord. Gordon ne parla guère et se contenta de regarder par la vitre. Jack avait toujours pensé que Gordon était plus une machine qu'un homme et il imaginait que son cerveau électronique enregistrerait les éléments du paysage comme autant de données : COLLINE. PONT. LOTISSEMENT. Bien que Gordon ait jadis été astronaute, personne dans le corps ne le connaissait réellement. Il ne ratait pas une réunion, mais il restait dans son coin, seul et taciturne. Jack ne l'avait jamais rien vu boire de plus raide que des Dr Pepper, sa drogue favorite. Il avait l'air parfaitement à l'aise dans son silence. Ça faisait partie de sa personnalité, comme ses oreilles décollées au point d'être comiques et ses coupes de cheveux lamentables. Si personne ne connaissait réellement Gordon Obié, c'était parce qu'il ne voyait pas de raison de se livrer.

C'est pourquoi son commentaire avait pris Jack au dépourvu. *Si c'était ma femme, moi aussi je les aurais à zéro...*

Jack ne pouvait imaginer que le Sphinx puisse avoir peur, ou qu'il soit marié. Pour ce qu'il en savait, Gordon était vieux garçon.

Le temps qu'ils arrivent sur la côte, à La Jolla, la brume de l'après-

midi montait de la mer. Ils faillirent rater l'entrée de SeaScience. Le virage était signalé par une minuscule pancarte, et la route, au-delà, semblait mener dans une plantation d'eucalyptus. Ils ne repérèrent le bâtiment qu'un kilomètre après le tournant. C'était un complexe surréaliste, une véritable forteresse de béton blanc surplombant la mer.

Une femme en blouse blanche les accueillit au bureau de la sécurité.

— Rebecca Gould, dit-elle en leur serrant la main. Le labo d'Helen était dans le même couloir que le mien. C'est moi que vous avez eue au téléphone, ce matin.

Avec ses cheveux ras et sa robuste carrure, elle avait quelque chose d'androgyné. Même sa voix grave était ambiguë.

Ils prirent un ascenseur et descendirent au sous-sol.

— Je me demande vraiment pourquoi vous avez absolument tenu à venir ici, reprit la femme. Comme je vous l'ai dit, l'USAMRIID n'a pas laissé grand-chose dans le labo d'Helen. Tenez, vous allez voir s'ils sont doués pour le nettoyage, ironisa-t-elle en indiquant une porte.

Jack et Gordon entrèrent dans le labo et regardèrent autour d'eux avec consternation. Les armoires de classement étaient vides, les tiroirs béants. Les étagères, les paillasse avaient été débarrassées de tout matériel. Il n'y avait même pas un porte-éprouvette en vue. Seule la décoration murale était restée en place, surtout des posters de voyage encadrés, des photos alléchantes de plages tropicales, de palmiers et de femmes à la peau dorée, luisante au soleil.

— Le jour où ils se sont pointés, j'étais dans mon labo, un peu plus loin, là. J'ai entendu des échanges de voix furieuses, des bruits de casse. J'ai jeté un coup d'œil dans le couloir et j'ai vu des hommes qui emportaient des dossiers et des ordinateurs. Ils ont tout embarqué. Les incubateurs et leurs cultures. Des plateaux de tubes à essai contenant des prélèvements d'eau de mer. Même les grenouilles du terrarium qui était là. Mes assistants ont essayé d'empêcher le pillage, et ça leur a valu d'être interrogés. Évidemment, j'ai appelé le bureau du Dr Gabriel, au-dessus.

— Gabriel ?

— Palmer Gabriel. Le président de la société. Il est descendu en personne avec un des avocats de SeaScience. Ils n'ont rien pu faire. L'armée est arrivée avec des cartons et ils ont tout emporté. Ils ont même pris les casse-croûte du personnel ! dit-elle en ouvrant le réfrigérateur pour leur montrer les clayettes vides. Je me demande bien ce qu'ils espéraient trouver. Et je me demande vraiment aussi pourquoi vous êtes venus, ajouta-t-elle en se tournant vers eux.

— Je pense que nous cherchons tous Helen Koenig.

— Je vous l'ai dit. Elle a donné sa démission.

— Vous savez pourquoi ?

— C'est ce que l'USAMRIID n'arrêtait pas de demander, répondit-elle avec un haussement d'épaules. Si elle avait eu des mots avec SeaScience. Si elle était mentalement instable. En tout cas, je ne m'en suis jamais rendu compte. Je pense qu'elle en avait tout simplement marre. Marre de travailler ici sept jours sur sept, sans débander, depuis Dieu sait combien de temps.

— Et personne n'a réussi à la retrouver ?

Rebecca leva le menton dans une expression belliqueuse.

— Ce n'est pas un délit de partir en vacances ! Ça ne fait pas d'elle une bioterroriste. Mais l'USAMRIID a traité ce labo comme une scène de crime. Comme si elle cultivait des virus Ebola ou je ne sais quoi. Helen étudiait les archéobactéries. Des organismes marins inoffensifs.

— Vous êtes sûre que c'était le seul projet en cours dans ce labo ?

— Vous me demandez si je suivais les travaux d'Helen ? Bien sûr que non. Je suis assez occupée avec mon propre boulot. Mais que vouliez-vous qu'elle fasse d'autre ? Il y avait des années qu'elle s'intéressait aux archéobactéries. Cette variété particulière qu'elle avait envoyée dans l'ISS était sa découverte. Elle considérait ça comme un triomphe personnel.

— Vous savez si on a trouvé une application commerciale à ces archéobactéries ?

— Pas à ma connaissance, répondit Rebecca avec une moue dubitative.

— Alors, pourquoi les étudier dans l'espace ?

— Vous n'avez jamais entendu parler de la recherche fondamentale, Dr McCallum ? Chercher à savoir pour le plaisir ? Ce sont des créatures bizarres, fascinantes. Helen avait trouvé son espèce dans le rift des Galápagos, près d'un événement volcanique, à cinq mille sept cents mètres de profondeur. Sous une pression de six cents atmosphères, à une température de cent degrés. Et cet organisme réussissait à survivre. Ça prouve à quel point la vie peut être adaptable. Il n'est que naturel de se demander ce qui pourrait arriver si on enlevait cet organisme à ses conditions de vie extrêmes pour le placer dans un environnement plus favorable. Sans ces tonnes de pression pour l'écraser. Sans la moindre gravité pour entraver sa croissance.

— Excusez-moi, coupa Gordon, les faisant se retourner tous les deux pour le regarder.

Il faisait les cent pas dans le labo, fourrant son nez dans les tiroirs vides et regardant dans les poubelles. Il était maintenant debout devant l'un des posters accrochés au mur. Il indiqua une photo qui avait été collée dans un coin du cadre. On y voyait un gros avion garé sur une piste. Deux pilotes étaient debout sous l'aile.

— Qu'est-ce que c'est que cette photo ?

— Comment voulez-vous que je le sache ? rétorqua Rebecca avec un haussement d'épaules. C'est le labo d'Helen.

— C'est un KC-135, dit Gordon.

Jack comprit soudain pourquoi Gordon avait flashé sur la photo. Le KC-135 était l'appareil que la NASA utilisait pour placer les astronautes en situation d'apesanteur. Il décrivait d'immenses courbes paraboliques, et on se serait cru dans les montagnes russes, sauf qu'à chaque plongeon les passagers bénéficiaient de trente secondes d'apesanteur.

— Le Dr Koenig a fait des expériences à bord d'un de ces avions ? insista Jack.

— Je sais qu'elle a passé quatre semaines dans une base, au Nouveau-Mexique. Je n'ai pas idée de ce qu'elle a pu y faire.

Jack et Gordon échangèrent un regard entendu. Quatre semaines de recherche à bord d'un KC-135... ça avait dû coûter une fortune.

— Qui pourrait financer ce genre de dépense ? demanda Jack.

— L'investissement devrait avoir l'aval personnel du Dr Gabriel.

— Nous pouvons lui parler ?

— Vous savez, fit la femme en secouant la tête, on ne fait pas irruption dans son bureau comme ça. Même les chercheurs qui travaillent ici le voient rarement. Il a des laboratoires et des centres de recherche dans tout le pays. Il se peut qu'il ne soit même pas ici, en ce moment.

— Encore une question, coupa Gordon. Qu'y avait-il là-dedans ?

Il s'était approché d'un terrarium vide et regardait la mousse et les gravillons du fond.

— Des grenouilles. Je vous en ai parlé, vous ne vous souvenez pas ? C'étaient les animaux familiers d'Helen. L'USAMRIID les a embarquées avec tout le reste.

Gordon se redressa d'un bloc et la regarda.

— Quel genre de grenouilles ?

Elle eut un petit rire surpris.

— Les types de la NASA posent toujours ce genre de questions sans queue ni tête ?

— Je me demandais juste quelle variété de grenouilles on pouvait avoir envie d'élever comme animaux familiers.

— Je pense que c'était une espèce de grenouille léopard. Moi, je vous recommanderais plutôt un caniche. C'est beaucoup moins visqueux. Alors, messieurs ? fit-elle en regardant sa montre. D'autres questions ?

— Je crois que ce sera tout. Merci, répondit Gordon.

Et sans ajouter un mot il quitta le laboratoire.

Ils restèrent assis dans la voiture de location, à regarder le brouillard qui tournoyait devant le pare-brise, y déposant un film grisâtre. *Rana pipiens*, se disait Jack. La grenouille léopard septentrionale. L'une des trois espèces qui constituaient le génome de la chimère.

— C'est de là que ça venait, dit-il. De ce labo. Gordon hocha la tête.

— L'USAMRIID connaissait déjà l'existence de cet endroit il y a huit jours, reprit Jack. Comment l'ont-ils appris ? Comment savaient-ils que la chimère venait de SeaScience ? Il doit bien y avoir un moyen de les obliger à cracher le morceau.

— Pas si c'est une question de sûreté nationale.

— L'ennemi n'est pas la NASA.

— C'est peut-être ce qu'ils s'imaginent. Ils croient peut-être que la menace vient de l'intérieur de la NASA.

— De l'un de nous ? releva Jack en le regardant.

— C'est l'une des deux raisons pour lesquelles la Défense peut vouloir nous tenir hors du coup.

— Et l'autre ?

— Ce sont des enfoirés.

Jack eut un petit rire et se cala contre le dossier de son siège. Ils restèrent un moment sans parler. Ils avaient déjà eu une rude journée, et ils devaient encore rentrer à Houston.

— J'ai l'impression de taper dans un oreiller, fit Jack en se plaquant les mains sur les yeux. Je ne sais pas contre quoi, contre qui je me bats. Mais je ne peux pas me permettre de cesser le combat.

— Ce n'est pas une femme que je laisserais tomber, moi non plus, dit Gordon.

Ils n'avaient prononcé son nom ni l'un ni l'autre, mais ils savaient tous les deux qu'ils parlaient d'Emma.

— Je me souviens de son premier jour à Houston, poursuivit Gordon.

Il était assis, parfaitement immobile, le regard braqué droit devant lui, masse sombre, sans couleur, la piètre clarté filtrant par les vitres emperlées estompant son visage quelconque, grisaille embrumée de gris.

— J'accueillais un nouveau contingent d'astronautes. J'ai parcouru tous ces nouveaux visages, et elle était là, juste devant, au centre. Elle n'avait pas peur d'être repérée, de l'humiliation. Elle n'avait peur de rien. Je n'aimais pas l'idée de l'envoyer là-haut, dit-il au bout d'un moment, en secouant doucement la tête. Chaque fois qu'elle était désignée pour une mission, j'aurais voulu rayer son nom de la liste. Pas parce qu'elle était mauvaise, ça non ! C'est juste que je n'aimais pas la voir partir alors que je savais tout ce qui pouvait mal tourner.

Il s'interrompit net. C'était plus que Jack ne lui en avait jamais entendu dire d'une seule traite, plus qu'il n'avait jamais révélé de ses sentiments personnels. Et pourtant, rien dans ses paroles ne le surprenait. Jack pensa aux innombrables façons dont il aimait Emma. *Et quel homme pourrait ne pas l'aimer ?* se demanda-t-il. *Même Gordon Obie n'était pas immunisé.*

Il mit le contact. Les essuie-glace muèrent en eau la brume qui masquait le pare-brise, l'en débarrassèrent. Il était déjà cinq heures ; ils effectueraient le vol de retour à Houston dans le noir. Il quitta son emplacement, se dirigea vers la sortie du parking.

Ils étaient au milieu du parking quand Gordon s'exclama :

— Qu'est-ce que c'est que ce bordel ?

Une voiture noire fonçait vers eux dans le brouillard. Jack freina sec. Une seconde voiture arriva alors à toute vitesse dans le parc de stationnement et s'arrêta en dérapage, son pare-chocs avant effleurant le leur. Quatre hommes en sortirent.

Jack se raidit alors qu'on ouvrait sa portière à la volée, et une voix ordonna :

— Messieurs, veuillez descendre de voiture. Tous les deux.

— Pourquoi ?

— Descendez tout de suite.

— J'ai l'impression que ce n'est pas négociable, murmura Gordon.

Ils descendirent à contrecœur. On les fouilla rapidement, puis on les délesta de leur portefeuille.

— Il veut vous parler à tous les deux. Montez à l'arrière.

L'homme indiqua l'une des deux voitures noires.

Jack jeta un coup d'œil aux quatre hommes qui les observaient et se résuma la situation in petto en trois mots : *inutile de résister*. Ils s'approchèrent, Gordon et lui, de la voiture noire et montèrent à l'arrière.

Un homme était assis sur le siège avant. Ils ne virent d'abord que sa nuque et ses épaules. Il avait une toison blanche, épaisse, coiffée en arrière, et portait un costume gris. La vitre descendit silencieusement et les deux portefeuilles confisqués lui furent remis. Il referma la vitre, barrière teintée de noir contre les regards indiscrets. L'espace de quelques minutes, il étudia le contenu des portefeuilles. Puis il se tourna vers ses visiteurs. Il avait des yeux d'obsidienne, noirs et curieusement dépourvus de reflet. Deux trous noirs qui engloutissaient la lumière. Il jeta les portefeuilles sur les genoux de Jack.

— Vous êtes loin de Houston, messieurs.

— On a dû se tromper de direction à El Paso, ironisa Jack.

— Que fait la NASA ici ?

— Nous voulons savoir ce qu'il y avait vraiment dans cette culture cellulaire que vous avez envoyée dans la station orbitale.

— L'USAMRIID est déjà venue ici. Ils ont tout emporté. Tout. Les dossiers de recherche du Dr Koenig, ses ordinateurs. Si vous avez des questions, je vous suggère de les interroger.

— L'USAMRIID ne veut rien nous dire.

— C'est votre problème, pas le mien.

— Helen Koenig travaillait pour vous, Dr Gabriel. Vous ne savez pas ce qui se passe dans vos propres labos ?

Jack comprit, à en juger par l'expression de l'homme, qu'il avait fait mouche. C'était le fondateur de SeaScience. Palmer Gabriel. Un nom bien angélique pour un homme dont les yeux ne reflétaient pas la lumière.

— J'ai des centaines de chercheurs sous mes ordres, répondit-il. J'ai des locaux dans le Massachusetts et en Floride. Je ne peux pas savoir tout ce qui se passe dans ces labos. Je ne peux pas non plus être tenu pour responsable de tous les crimes que commettent mes employés.

— Ce n'est pas n'importe quel crime. C'est une chimère issue du génie génétique. Un organisme qui a tué tout l'équipage d'une navette. Et il venait de chez vous.

— Mes chercheurs sont responsables de leurs projets. Je ne m'en mêle pas. Je suis chercheur moi-même, Dr McCallum, et je sais que les savants travaillent mieux quand on leur laisse la bride sur le cou. Libres de satisfaire leur curiosité. Ce que faisait Helen était son affaire.

— Pourquoi étudier les archéobactéries ? Qu'espérait-elle trouver ?

Il se retourna vers l'avant, et ils ne virent plus, de nouveau, que sa nuque et sa crinière argentée.

— Toute connaissance est bonne à prendre. On peut ne pas en discerner tout de suite la valeur. Par exemple, quel avantage peut-on bien retirer de l'étude des habitudes de reproduction de la limace de mer ? Et puis on découvre toutes les précieuses hormones qu'on peut extraire de cette créature minable. Et tout à coup, sa reproduction prend une extrême importance.

— Et quelle est l'importance des archéobactéries ?

— Là est la question, hein ? Nous ne faisons que cela, ici : étudier les organismes jusqu'à ce que nous leur découvriions une utilité. Vous avez peut-être remarqué que nous sommes près de la mer, fit-il en tendant le doigt vers les bâtiments, maintenant nimbés de brume. Toutes mes installations sont près de la mer. C'est mon gisement. C'est là que je cherche le prochain traitement contre le cancer, le prochain remède miracle. Il est parfaitement sensé de chercher ici, parce que c'est de là que nous venons. L'endroit où nous sommes nés. Toute vie vient de la mer.

— Vous n'avez pas répondu à ma question. Les archéobactéries ont-elles une valeur commerciale ?

— Ça reste à voir.

— Alors, pourquoi les envoyer dans l'espace ? A-t-elle découvert quelque chose lors de ces vols en KC-135 ? Une chose qui avait un rapport avec l'apesanteur ?

Gabriel baissa sa vitre et fit signe aux hommes. Les portes arrière s'ouvrirent.

— Veuillez descendre, maintenant.

— Attendez ! fit Jack. Où est Helen Koenig ?

— Je n'ai pas eu de nouvelles d'elle depuis qu'elle a donné sa démission.

— Pourquoi a-t-elle ordonné l'incinération de ses propres cultures de cellules ?

Jack et Gordon furent tirés de la voiture et propulsés vers leur véhicule de location.

— De quoi avait-elle peur ? hurla Jack.

Gabriel ne répondit pas. Sa vitre remonta, et son visage disparut derrière l'écran de verre teinté.

18 août

Luther laissa fuir dans l'espace les dernières bribes d'air qui se trouvaient dans le sas de sortie et ouvrit l'écoutille.

— Je passe en premier, dit-il. Va doucement. Ça fait toujours un peu peur la première fois.

Emma jeta un coup d'œil dans le vide et se cramponna au bord du sas, paniquée. Elle savait que cette sensation était normale, et que ça passerait. Ce bref accès de peur paralysante frappait presque tout le monde, lors de la première sortie dans l'espace. L'esprit avait du mal à accepter l'immensité, l'absence de haut et de bas. Des millions d'années d'évolution avaient gravé dans l'esprit humain la teneur de la chute et c'était ce qu'Emma devait maintenant s'efforcer de surmonter. Tous ses instincts lui disaient que si elle relâchait sa prise, si elle s'aventurait hors du sas, elle s'abîmerait en hurlant dans une chute interminable. En raisonnant, elle savait que ça n'arriverait pas. Elle était reliée au sas de l'équipage par son cordon ombilical. Et même s'il se rompait, elle pourrait utiliser son scooter de l'espace pour se propulser vers la station. Il faudrait une accumulation invraisemblable d'incidents divers pour provoquer la catastrophe.

Oui. Sauf que c'était exactement ce qui s'était passé dans cette station, se dit-elle. Une succession d'incidents. Un vrai *Titanic* de l'espace. Elle ne pouvait s'empêcher d'éprouver un mauvais pressentiment.

Ils avaient déjà été obligés de violer le protocole. Au lieu de passer la nuit, comme prévu, dans le sas à pression d'air réduite, ils n'y étaient restés que quatre heures. Théoriquement, ça devait suffire à leur éviter tout problème, mais le moindre changement dans les procédures normales ajoutait un élément de risque.

Elle respira à fond, plusieurs fois, et sentit que la paralysie s'estompait.

— Comment ça va ? entendit-elle Luther demander dans son combiné audio.

— Je... prends juste une minute pour profiter du spectacle, dit-elle.

— Pas de problème ?

— Non, non. Ça va.

Elle desserra sa main crispée et s'aventura hors du sas.

Diana va mourir.

Griggs regardait avec une amertume croissante les écrans de télévision en circuit fermé sur lesquels on voyait Luther et Emma au travail, hors de la station. *Des drones*, se dit-il. Des robots dociles, bondissant au coup de sifflet de Houston. Pendant des années, il avait été un drone, lui aussi. Il venait seulement de comprendre sa position dans la structure. Il était jetable, comme tous les autres. Un ORU. Une unité de remplacement en orbite, dont la fonction réelle était d'entretenir le glorieux matériel de la NASA. *On peut tous crever ici, mais oui, chef on va s'en occuper, de votre foutue station, on va vous la bichonner, allez.*

Eh bien, qu'ils ne comptent plus sur lui. La NASA l'avait trahi, elle les avait tous trahis. Watson et Ames pouvaient toujours jouer aux petits soldats ; il ne voulait plus en entendre parler.

Diana était tout ce qui comptait pour lui.

Il quitta le module d'habitation et se dirigea vers la partie russe de la station. Il se glissa sous la bâche de plastique tendue sur le sas et entra dans le module de service russe. Il ne prit pas la peine de mettre son masque et ses lunettes. À quoi bon ? Ils allaient tous y passer.

Diana était attachée à la table de soins. Elle avait les yeux gonflés, les lèvres tuméfiées. Son abdomen, si plat, si ferme il y avait quelques jours à peine, était maintenant boursouflé. *Plein d'œufs*, se dit-il. Il les imagina qui grouillaient dans ses entrailles, se développaient sous cette pâle tente de peau.

Il lui caressa doucement la joue. Elle ouvrit ses yeux rouge sang et s'efforça de mettre au point sur son visage.

— C'est moi, murmura-t-il.

Il vit qu'elle essayait de libérer son poignet de la sangle qui le maintenait. Il lui prit la main.

— Ne bouge pas le bras, Diana. À cause de la perf.

— Je ne te vois pas, dit-elle avec un sanglot. Je n'y vois plus rien.

— Je suis là. Tout près de toi.

— Je ne veux pas mourir comme ça.

Il cligna des yeux pour chasser ses larmes et ouvrit la bouche pour prononcer des paroles fallacieuses mais rassurantes, qu'elle n'allait pas mourir, qu'il ne le permettrait pas. Mais les paroles ne voulaient pas sortir. Ils avaient toujours été francs l'un envers l'autre. Il n'allait pas commencer à lui mentir maintenant. Alors il ne dit rien.

— Je n'aurais jamais cru..., murmura-t-elle.

— Quoi donc ? dit-il doucement pour l'inciter à parler.

— Que ça se... que ça arriverait comme ça. Pas moyen de jouer les héroïnes. Juste malade, inutile... Pas mon idée de... des flammes de la gloire, conclut-elle avec un petit rire et une grimace de douleur.

Les flammes de la gloire. C'est comme ça que tous les astronautes

imaginaient la mort dans l'espace. Un bref moment de terreur, et la fin brutale. La soudaine décompression, ou le feu. Ils n'auraient jamais envisagé une mort pareille, une lente et pénible désagrégation, la disparition du corps, digéré par une forme de vie étrangère. Abandonnés par la Terre. Sacrifiés en silence pour le plus grand bien de l'humanité.

Jetable. Il pouvait l'admettre pour lui-même, mais il ne pouvait tolérer que Diana soit jetable. Il ne pouvait accepter l'idée de la perdre.

Il avait peine à croire que lors de leur première rencontre, à JSC, lors de leur entraînement, il l'avait trouvée froide et rébarbative. Une blonde glaciale, trop sûre d'elle. Son accent anglais l'avait aussi rebuté. Un accent frais et cultivé, qui lui donnait un air tellement supérieur à côté de lui, le plouc de Texan. Au bout de la première semaine, ils se détestaient si cordialement que c'est à peine s'ils se parlaient.

La troisième semaine, cédant aux instances de Gordon Obie, ils avaient, à contrecœur, décrété la trêve.

La huitième semaine, Griggs s'était pointé chez elle. Juste pour prendre un verre, d'abord, pour passer en revue les conditions de leur prochaine mission. Et puis la conversation professionnelle avait pris un tour plus personnel. Le mariage malheureux de Griggs. Les mille et une choses auxquelles ils s'intéressaient, tous les deux. Mille et un centres d'intérêt communs. Ce qui devait arriver était arrivé.

Ils avaient caché leur liaison à tout le monde, à Houston. Leurs collègues ne l'avaient apprise que là, à bord de la station. Si quelqu'un s'était douté de quoi que ce soit avant leur départ, Blankenship les aurait rayés des rôles. Même à cette époque moderne, libérale, le divorce était une marque d'infamie pour un astronaute. Et si ce divorce était le résultat d'une liaison avec un autre membre du corps des astronautes, eh bien, ils pouvaient faire une croix sur leur carrière dans l'espace. Griggs aurait été réduit à l'état de fantôme, un membre invisible et inaudible du corps des astronautes.

Il l'aimait depuis deux ans. Depuis deux ans, chaque fois qu'il était couché à côté de sa femme endormie, il pensait à Diana et réfléchissait aux moyens de la rejoindre. Un jour, ils seraient réunis, même s'ils devaient pour ça démissionner de la NASA. C'était le rêve qui l'avait soutenu pendant toutes ces nuits de tristesse. Même après ces deux mois passés avec elle, dans ces quartiers exigus, même après leurs engueulades occasionnelles, il n'avait cessé de l'aimer. Il n'avait pas renoncé au rêve. Et puis voilà...

— Quel jour sommes-nous ? murmura-t-elle.

— Vendredi, répondit-il en lui caressant les cheveux. À Houston, il est cinq heures et demie de l'après-midi. L'heure de l'apéro.

— Merci mon Dieu, c'est le week-end.

— Ils sont au bar, en ce moment. Ils sirotent des margaritas en grignotant des chips. Seigneur, je ne sais pas ce que je donnerais pour un verre de n'importe quoi. Un joli coucher de soleil. Toi et moi, sur le lac...

Il vit des larmes perler sur les cils de Diana, et il en eut le cœur brisé. Il n'en avait rien à foutre de l'infection, du risque de contamination. De sa main nue, il effaça ses larmes.

— Tu as mal ? demanda-t-il. Tu veux un peu plus de morphine ?

— Non. Économise-la.

Quelqu'un d'autre en aura bientôt besoin, voilà ce qu'elle ne disait pas.

— Tu veux quelque chose ? Dis-moi ce que je peux faire.

— J'ai soif, répondit-elle. Toutes ces histoires de margaritas. Il eut un petit rire.

— Je vais t'en préparer une. La version sans alcool.

— Merci.

Il plana de l'autre côté vers le coin cuisine et ouvrit le conteneur à nourriture. Il était plein de provisions russes, différentes de celles qui étaient entreposées dans le labo US. Il vit du poisson conservé sous vide. Des saucisses. Toutes sortes de choses peu appétissantes. Et de la vodka – une petite bouteille, envoyée par les Russes, officiellement à des fins médicinales.

Ce sera peut-être le dernier verre que nous boirons ensemble.

Il versa un peu de vodka dans deux poches et remit la bouteille en place. Puis il ajouta de l'eau dans les poches, diluant la vodka de Diana au point qu'elle était à peine alcoolisée. *Juste pour le symbole*, se dit-il, *en souvenir des jours heureux*. Des soirées qu'ils avaient passées ensemble, à regarder le soleil se coucher depuis son patio. Il secoua les deux sacs pour bien mélanger l'eau et la vodka. Puis il se tourna pour la regarder.

Un ballon de sang rouge vif sortait de sa bouche.

Elle était entrée en convulsions. Ses yeux étaient révulsés, elle se mordait la langue. Un fragment de chair ensanglantée, déchiquetée, planait en apesanteur, suspendu à un fil de tissu.

Il poussa un hurlement.

— Diana !

Le ballon de sang éclata et le globule satiné s'éloigna de son visage. Un autre se forma aussitôt, alimenté par le sang coulant de la chair déchiquetée.

Il prit la gouttière de plastique scotchée à la table de soins et essaya de la lui glisser de force entre les dents afin de protéger ses tissus tendres contre tout traumatisme supplémentaire. Il ne réussit pas à lui écarter les dents. Les muscles de la mâchoire sont parmi les

plus forts du corps humain, et la sienne était hermétiquement crispée. Il prit la seringue de valium, prête pour l'injection, et enfonça l'aiguille dans l'embout de la perfusion. À l'instant où il appuyait sur le piston, ses convulsions commencèrent à décroître. Il lui administra la dose complète.

Son visage se détendit. Sa mâchoire se décrispa.

— Diana ? dit-il.

Elle ne répondit pas.

Une nouvelle bulle de sang grossissait devant ses lèvres. Il devait l'éponger s'il ne voulait pas qu'il se répande partout.

Il ouvrit la trousse de secours, prit le paquet de gaze stérile et déchira l'emballage, projetant quelques carrés de tissu au loin. Il se positionna derrière sa tête et lui ouvrit doucement la bouche pour exposer sa langue blessée.

Elle toussa, essaya de détourner le visage. Elle s'étouffait avec son propre sang, l'inspirait dans ses poumons.

— Ne bouge pas, Diana.

Tout en lui maintenant la mâchoire en position ouverte, en appuyant sur ses dents du bas avec son poignet droit, il prit une poignée de gaze de la main gauche et commença à éponger le sang. Soudain, une nouvelle convulsion raidit le cou de Diana, et ses dents se refermèrent avec un claquement sur la partie charnue de la main de Griggs.

Il poussa un cri. La douleur était si intense qu'il perdit la notion des choses. Il sentit le sang chaud jaillir, lui éclabousser le visage, vit un globule rouge monter vers lui. *Leurs deux sangs, mêlés.* Il essaya de se libérer, mais les dents de Diana étaient trop profondément enfoncées dans sa chair. Son sang continuait à gicler, le globule était maintenant de la taille d'un ballon de basket. *Il avait une artère sectionnée !* Et il n'arrivait pas à écarter les mâchoires de Diana ; la convulsion avait contracté ses muscles avec une force surhumaine.

Les ténèbres se refermaient sur lui.

Désespéré, il se mit à lui flanquer des coups de poing dans les dents, avec sa main libre. La mâchoire ne se détendit pas.

Il la frappa à nouveau. Le ballon de sang explosa en plusieurs bulles plus petites, qui lui éclaboussèrent le visage, les yeux. Et il n'arrivait toujours pas à dégager sa main. Il avait perdu tellement de sang qu'il avait l'impression de nager dans un lac rouge. Il ne pouvait inspirer une bouffée d'air qui n'en contienne.

Il lui tapait sur la figure, aveuglément. Il sentit craquer ses os, mais il n'arrivait toujours pas à se dégager. La douleur était crucifiante, insoutenable. Il fut pris de panique, une panique qui l'aveuglait sans faire taire sa souffrance. Il la frappa à coups redoublés, encore et encore, à peine conscient de ce qu'il faisait.

Avec un hurlement, il finit par arracher sa main et partit à la renverse, la main crispée sur son poignet, le sang jaillissant en torrents qui formaient des rubans écarlates autour de lui. Il lui fallut un moment pour cesser de se cogner contre les parois, pour y voir clair à nouveau. Il se concentra sur le visage massacré de Diana, sur les chicots ensanglantés qu'étaient devenues ses dents. Sur les dégâts causés par ses propres poings.

Les cloisons se renvoyèrent son hurlement de désespoir. Un cri qui faisait écho à son angoisse. *Qu'est-ce que j'ai fait ? Qu'est-ce que j'ai fait ?*

Il plana vers elle, prit son visage disloqué entre ses mains. Il ne sentait plus ses propres blessures ; sa souffrance était réduite à néant, effacée par l'horreur supérieure de ses actes.

Il poussa un autre hurlement, de rage cette fois, frappa du poing la paroi du module. Déchira la bâche plastique qui obstruait l'écoutille. *On va tous crever, de toute façon !* Puis son regard tomba sur la trousse d'urgence.

Il prit un scalpel...

Todd Cutler, le médecin de vol, regardait sa console avec une pointe de panique. Sur son écran apparaissaient les données envoyées par les capteurs biomédicaux de Diana Estes. Son ECG venait d'exploser et décrivait un schéma en dents de scie ; des pointes rapides. À son grand soulagement, cela ne dura pas. Tout aussi subitement, le tracé retrouva un rythme sinusoïdal rapide.

— Flight, dit-il, j'ai un problème avec le rythme cardiaque de ma patiente. Son ECG vient de faire apparaître un épisode de cinq secondes de tachycardie ventriculaire.

— Ce qui veut dire ? coupa brièvement Woody Ellis.

— C'est un rythme potentiellement fatal s'il se poursuit trop longtemps. Pour le moment, elle a retrouvé un rythme sinusoïdal, à 130 environ. Plus rapide qu'avant. Pas dangereux, mais ça m'ennuie.

— Votre avis ?

— Je lui administrerais un antiarythmique. De la xylocaïne ou de la cordarone en intraveineuse. Ils ont les deux dans leur kit de réa.

— Ames et Watson sont toujours dehors, en EVA. Il va falloir que Griggs le lui administre.

— Je vais lui dire comment faire.

— D'accord. Capcom, passez-nous Griggs.

Todd attendit, les yeux rivés au moniteur, la réponse de Griggs. Ce qu'il voyait l'inquiétait. Le rythme cardiaque de Diana augmentait. 135. 140, maintenant. Puis une brève pointe à 160. Les crêtes étaient un peu brouillées, soit par un mouvement de la patiente, soit par suite d'une interférence électrique. Que se passait-il là-haut ?

- Le commandant Griggs ne répond pas, annonça Capcom.
- Il faut lui faire cette xylocaïne, dit Todd.
- Nous n'arrivons pas à établir la liaison.

Ou bien il ne nous entend pas, ou bien il refuse de répondre, pensa Todd. Ils s'en faisaient pour la santé mentale de Griggs. Se serait-il replié sur lui-même au point d'ignorer une communication urgente ?

Soudain, le regard de Todd se figea sur l'écran de sa console. Diana Estes faisait des épisodes de fibrillation ventriculaire. Ses ventricules se contractaient si rapidement qu'ils ne pouvaient pomper le sang avec efficacité. Ils ne pouvaient maintenir sa pression sanguine.

- Il faut lui faire cette injection, et tout de suite ! lança-t-il.
- Griggs ne répond pas, répéta Capcom.
- Alors faites rentrer l'équipe qui est dehors !
- Non, coupa Ellis. Ils en sont à un point délicat des réparations.

Nous ne pouvons pas les interrompre.

- Son état devient critique.

— Si nous interrompons la sortie extravéhiculaire, nous pouvons faire une croix sur toutes les possibilités de réparation au cours des prochaines vingt-quatre heures.

L'équipe ne pouvait rentrer et sortir sur un claquement de doigts. La récupération prenait du temps, de même que le renouvellement du cycle de décompression. Woody Ellis ne le disait pas à haute voix, mais il pensait probablement la même chose que tout le monde dans la pièce : de toute façon, il aurait beau faire rentrer les deux autres pour l'assister, ça ne changerait probablement rien pour Diana Estes. Sa mort était inéluctable.

À la grande horreur de Todd, le tracé de l'ECG entra en fibrillation ventriculaire. Il ne redevint pas normal.

- Elle s'enfonce ! s'écria-t-il. Faites-en rentrer un tout de suite ! Faites rentrer Watson ! Il y eut une seconde d'hésitation. Puis Ellis dit :
— Allez-y.

Pourquoi Griggs ne répond-il pas ?

Emma se hissa frénétiquement de poignée en poignée, se déplaçant aussi vite qu'elle le pouvait le long de la structure en treillis des panneaux solaires. Elle se sentait maladroite, empotée, dans le scaphandre Orlan-M. Elle avait mal aux mains à cause de l'effort qu'elle devait faire pour fléchir les doigts avec ses énormes gants. Elle était déjà fatiguée par le travail qu'elle avait dû fournir pour la réparation. Le revêtement intérieur de son scaphandre était trempé de sueur et elle tremblait d'épuisement.

— Griggs, répondez ! Répondez, bordel ! lança-t-elle dans le micro de sa combinaison.

La station ne répondait pas.

- Comment va Diana ? demanda-t-elle entre deux halètements.
- Elle fibrille toujours, répondit la voix de Todd.
- Quel merdier !
- Pas de précipitation, Watson. Pas d'imprudence, surtout !
- Elle ne va pas tenir. Où est ce foutu Griggs ?

Elle était tellement haletante, maintenant, qu'elle avait du mal à poursuivre la conversation. Elle s'obligea à se concentrer sur la prise suivante, à empêcher son cordon ombilical de s'emmêler. Elle descendit tant bien que mal de la structure et plongea vers l'échelle, mais elle fut soudain retenue dans sa chute. Sa manche s'était coincée sur une aspérité de la plate-forme de travail.

Ralentis. Doucement. Tu vas réussir à te tuer.

Elle décroîna doucement sa manche et vérifia qu'elle n'y avait pas fait d'accroc. Le cœur battant à tout rompre, elle poursuivit sa descente et se hala, à la force des poignets, dans le sas. Elle ferma rapidement l'écoutille et ouvrit la valve d'égalisation de la pression.

— Parlez-moi, Todd ! lança-t-elle alors que le sas commençait à se repressuriser. Quel est le rythme ?

— Elle fibrille. Nous n'arrivons pas à établir la liaison avec Griggs.

— Nous allons la perdre.

— Je sais, je sais !

— D'accord, je suis à 0,34 bar...

— Nous vous recommandons d'assurer la norme de pressurisation. Pas d'impasse.

— Je n'ai pas le temps.

— Watson, c'est un ordre !

Elle se figea, inspira un bon coup. Todd avait raison. Dans l'environnement hostile de l'espace, il ne fallait jamais faire d'impasse. Elle procéda à la vérification de l'intégrité du sas, acheva la repressurisation et ouvrit l'autre trappe du sas qui donnait sur le local des tenues pressurisées. Elle ôta rapidement ses gants. Le scaphandre Orlan-M russe était plus facile à retirer que son équivalent américain, mais elle mit tout de même un moment à ouvrir le système de support vie arrière et à s'extraire de sa carapace. *Je n'arriverai jamais à temps*, se dit-elle en donnant de furieuses ruades pour se libérer de la partie inférieure du scaphandre.

— Son état. Médical ! aboya-t-elle dans son micro.

— Elle est en fibrillation à ondulations fines.

Le rythme qui précédait l'arrêt total du cœur, songea Emma. Ils n'avaient que peu de chance de la sauver.

Uniquement vêtue de son sous-vêtement de contrôle thermique, elle ouvrit le sas qui menait vers la station. Elle appliqua une poussée sur la paroi et plongea, tête baissée, dans l'ouverture.

Quelque chose d'humide lui éclaboussa le visage, brouilla sa

vision. Elle rata la prise et heurta la paroi opposée. L'espace de quelques secondes elle dériva, en proie à une totale confusion, cligna des yeux pour chasser la brûlure. *Qu'est-ce que j'ai aux yeux ?* se demanda-t-elle. *Pas des œufs, pitié, pas des œufs...* Elle retrouva peu à peu la vue, mais, même alors, elle ne comprit pas ce qu'elle voyait.

D'énormes globules planaient tout autour d'elle dans la pénombre du module. Elle eut une nouvelle sensation d'humidité, sur la main, cette fois. Elle baissa les yeux sur la tache noirâtre qui imbibait sa manche, les taches sombres qui fleurissaient çà et là sur son sous-vêtement de contrôle thermique. Elle présenta sa manche sous l'une des lumières du module.

La tache était du sang.

Elle regarda, horrifiée, les globules géants qui planaient dans l'ombre. Il y en avait tellement...

Elle referma précipitamment le panneau pour les empêcher de contaminer le sas. Il était trop tard pour protéger le reste de la station : les globules s'étaient déjà répandus partout. Elle plongea dans le module d'habitation, ouvrit le kit de protection anticontamination, mit le masque et les lunettes protectrices. Le sang n'était pas forcément infecté. Il était peut-être encore temps de se protéger.

— Watson ? appela Cutler.

— Du sang... il y en a partout !

— Le rythme de Diana est agonique. Il ne reste pas grand-chose à faire repartir !

— J'arrive !

Elle donna une poussée, traversa le module de connexion et entra dans Zarya, le module russe. La lumière paraissait aveuglante, après la pénombre de la partie américaine. Les globes de sang ressemblaient à de jolis ballons flottant en apesanteur. Certains avaient heurté les parois, et Zarya ressemblait à un tunnel décoré de tags rouge vif. Comme elle sortait à toute vitesse à l'autre extrémité, elle ne put éviter une bulle géante qui flottait, en plein sur son chemin. Elle ferma machinalement les yeux alors que la chose s'écrasait sur ses lunettes, masquant sa vision. Elle essuya le plus gros avec sa manche tout en repartant à l'aveuglette.

Et elle se retrouva nez à nez avec un visage d'une pâleur spectrale. Michael Griggs.

Elle poussa un hurlement d'horreur, agita futilement les bras dans le vide, sans aller nulle part.

— Watson ?

Une énorme bulle de sang adhéraient encore à la plaie béante de son cou. C'était donc de là que venait tout ce sang : une carotide sectionnée. Elle s'obligea à palper le côté intact de son cou, à la recherche d'un pouls. Elle ne sentit rien.

— L'ECG de Diana est plat ! annonça Todd.

Emma tourna son regard stupéfait vers le panneau qui donnait sur le module de service russe, où Diana était censée être en isolement. La bâche plastique était arrachée. Rien ne séparait plus le module du reste de la station.

Elle entra dans le module russe en redoutant le pire. Diana était toujours attachée sur la table de soins. Son visage avait été martelé au point de n'être plus reconnaissable. Ses dents étaient fracassées. Un ballon de sang sortait de sa bouche.

Le bruit strident du moniteur cardiaque attira enfin l'attention d'Emma. Une ligne droite traversait l'écran. Elle tendit le bras pour tourner le bouton, mais sa main se figea à mi-chemin. Une masse gélatineuse bleu-vert brillait sur l'interrupteur.

Des œufs. Diana a expulsé ses œufs. Elle a déjà libéré la chimère dans l'air.

Emma eut l'impression que l'alarme du moniteur se muait en un hurlement insupportable, mais elle ne pouvait bouger. Elle restait plantée là, immobile, figée, regardant cet amas d'œufs... Ils semblaient vaciller, devenir flous. Elle cligna des yeux et, comme sa vision retrouvait sa netteté, elle se rappela l'humidité qui avait effleuré son visage, lui piquant les yeux, alors qu'elle plongeait à travers le sas. Elle ne portait pas ses lunettes, à ce moment-là. Elle sentait encore la chose fraîche, collante, sur sa joue.

Elle porta sa main à son visage, regarda, sur le bout de ses doigts, les œufs pareils à des perles frémissantes.

Le bruit strident de l'alarme cardiaque était devenu intolérable. Elle éteignit le moniteur, faisant cesser le bruit, mais le silence qui lui succéda était tout aussi angoissant. Elle n'entendait pas le sifflement des pompes de climatisation. Le système de ventilation aurait dû aspirer l'air à travers les filtres pour le nettoyer. Il y avait trop de sang dans l'air ; tous les filtres devaient être saturés. La montée du gradient de pression dans les filtres avait déclenché l'interruption automatique du système pour éviter la surchauffe.

— Watson, répondez, s'il vous plaît ! appela Todd.

— Ils sont morts, dit-elle d'une voix brisée. Ils sont morts tous les deux.

La voix de Luther se fit alors entendre sur le circuit intérieur.

— Je reviens.

— Non, dit-elle. Non !

— Accroche-toi, Emma, j'arrive.

— Luther, il ne faut pas que tu rentres ! Il y a du sang et des œufs partout ! La station n'est plus habitable. Il faut que tu restes dans le sas.

— Ce n'est pas une solution viable à long terme.

— Il n'y a pas de putain de solution à long terme !

— Écoute, je suis dans le sas, là. Je referme l'écoutille extérieure. J'amorce la repress...

— Les ventilateurs sont coupés. Il n'y a plus moyen de purifier l'air !

— Je suis à 0,34 bar. J'assure la norme de pressurisation.

— Si tu rentres, tu vas t'exposer à la contamination !

— Repressurisation complète en cours !

— Luther, je suis déjà contaminée ! J'ai pris une giclée de cette saleté dans les yeux ! Tu es le seul qui reste, ajouta-t-elle dans un sanglot. Le seul qui ait la moindre chance de survivre.

Il y eut un long silence.

— Oh mon Dieu, Emma ! murmura-t-il.

— D'accord. D'accord, alors tu vas m'écouter, reprit-elle. (Elle prit le temps de se calmer, de réfléchir logiquement.) Luther, tu vas entrer dans le local des tenues pressurisées. Ça devrait être encore relativement propre là-dedans. Tu pourras ôter ton casque. Et puis tu couperas ton combiné casque-micro.

— Hein ?

— Fais ce que je te dis. Je vais vers le module de connexion Un. Je serai juste de l'autre côté de l'écoutille. On se reparlera à ce moment-là.

— Emma ? Emma ! fit la voix de Todd. Ne coupez pas la liaison air-sol !

— Désolée, Médical, murmura-t-elle avant d'interrompre la communication.

Un instant plus tard, elle entendit Luther dire, dans l'interphone :

— Je suis dans le local des tenues pressurisées.

Ils parlaient en privé, maintenant. Leur conversation n'était plus suivie par le contrôle de mission.

— Il te reste une option, reprit Emma. Celle que tu soutenais depuis le début. Je ne peux pas l'adopter, mais toi, tu peux. Tu es encore indemne. Tu ne rapporteras pas la maladie chez nous.

— Nous étions d'accord là-dessus : personne ne restera en arrière.

— Tu as trois heures d'air non contaminé dans ton scaphandre. Si tu gardes ton casque dans le véhicule de secours et que tu procèdes tout de suite à la désorbitation, tu peux y arriver.

— Tu vas rester ici toute seule ?

— Je suis coincée ici, de toute façon. Écoute, continua-t-elle plus calmement, nous savons tous les deux que c'est contraire aux ordres. C'est peut-être une très mauvaise idée. Personne ne peut savoir comment ils vont réagir, c'est un risque à courir. Maintenant, Luther, c'est à toi de choisir.

— Tu n'auras pas de moyen d'évacuation.

— Élimine-moi de l'équation. Ne pense même pas à moi. Je suis déjà morte, ajouta-t-elle doucement.

— Emma, non !

— Qu'est-ce que tu veux faire ? Réponds à cette question. Ne pense qu'à toi. Elle l'entendit inspirer profondément.

— Je veux rentrer.

Et moi donc, pensa-t-elle, en clignant les yeux pour refouler ses larmes. *Et moi donc, Seigneur !*

— Mets ton casque, dit-elle. J'ouvre l'écoutille.

Jack grimpa quatre à quatre l'escalier du bâtiment 30, colla son badge sous le nez de l'employé de la sécurité et fonça droit vers la salle de contrôle de la station orbitale pour les opérations spéciales.

Gordon Obie l'intercepta juste devant la porte.

— Jack, attendez ! Entrez là-dedans, faites du raffut et ils vous sortiront aussitôt, une main devant, une main derrière. Prenez le temps de vous calmer ou vous ne pourrez rien faire pour l'aider.

— Je veux que ma femme rentre tout de suite !

— Tout le monde veut qu'ils rentrent ! Nous faisons de notre mieux, mais la situation a changé. La station est complètement contaminée, maintenant. Le système de filtrage est coupé. L'équipe de sortie extravéhiculaire n'a pas réussi à achever la réparation de la rotule ; ils fonctionnent toujours sur énergie réduite. Et voilà qu'ils ne nous parlent plus.

— Comment ?

— Emma et Luther ont coupé les communications. Nous ne savons pas ce qui se passe là-haut. C'est pour ça qu'on vous a fait revenir en quatrième vitesse : pour nous aider à rétablir la communication.

Jack regarda par la porte ouverte la salle de contrôle de la station. Il vit des hommes et des femmes assis à leurs consoles, faisant leur travail, comme toujours. Soudain, l'idée que ces contrôleurs de vol puissent rester aussi calmes et efficaces le mit en rage. La mort de deux astronautes de plus n'avait pas l'air d'entamer leur professionnalisme glacé. Et leur indifférence ne faisait qu'amplifier son propre chagrin, sa propre terreur.

Il entra dans la salle. Woody Ellis, le directeur de vol, était flanqué de deux types en uniforme de l'armée de l'air. Ils monitoraient les communications air-sol, troublant rappel du fait que les opérations n'étaient plus sous le commandement de la NASA. Jack gagna la console du Médical en longeant la rangée du fond, et au passage plusieurs contrôleurs lui jetèrent des regards de sympathie. Il ne dit rien, mais se laissa tomber dans le fauteuil, à côté de Todd Cutler. Il avait une conscience aiguë du fait que juste derrière lui, dans la galerie d'observation, on surveillait le moindre de leurs mouvements.

— On t'a dit... ? demanda Todd, tout bas.

Jack opina du chef. Il n'y avait plus de tracé d'ECG sur le moniteur ; Diana était morte. Et Griggs aussi.

— La moitié de la station fonctionne encore au ralenti. Et voilà qu'ils ont des œufs en suspension dans l'air.

Et du sang. Jack voyait ça d'ici. Les lumières à moitié éteintes. La puanteur de la mort. Du sang partout, sur les murs, obstruant les filtres. Une maison des horreurs en orbite.

— Nous voudrions que tu lui parles, Jack. Que tu lui fasses dire ce qui se passe là-haut.

— Pourquoi ne communiquent-ils plus ?

— Mystère. Peut-être qu'ils nous en veulent. Et on les comprend. Peut-être qu'ils sont trop choqués.

— Non, ils doivent avoir une raison, répondit Jack en regardant l'écran placé sur le devant de la salle, sur lequel était figurée la trajectoire de la station orbitale autour de la Terre.

À quoi penses-tu, Emma ? Il mit son casque.

— Capcom, ici Jack McCallum. Je suis prêt.

— Bien reçu, Médical. Restez à l'écoute, nous allons essayer à nouveau de les contacter.

Ils attendirent. L'ISS ne répondait pas.

Dans la troisième rangée de consoles, deux des contrôleurs jetèrent soudain un coup d'œil par-dessus leur épaule, en direction d'Ellis. Jack n'entendait rien sur le réseau de communication, mais il vit le contrôleur chargé des paramètres de bord se lever et se pencher pour murmurer quelque chose, par-dessus sa console, aux contrôleurs de la seconde rangée.

Le contrôleur opérations du troisième rang ôta alors son casque, se leva, s'étira et s'engagea d'un pas nonchalant dans l'allée latérale, comme s'il allait faire un tour aux toilettes. En passant devant la console du Médical, il laissa tomber un bout de papier sur les genoux de Todd Cutler et quitta la salle.

Todd déplaça discrètement le bout de papier et jeta à Jack un regard stupéfait.

— La station a reconfiguré ses ordinateurs et chargé le programme de retour de l'équipage en mode sauvegarde, murmura-t-il. L'équipage a déjà amorcé la séquence de séparation du véhicule de rentrée d'urgence.

Jack le regarda comme s'il n'en croyait pas ses oreilles. Le programme de retour de l'équipage en mode sauvegarde était la configuration informatique destinée à accompagner l'évacuation de la station. Il parcourut rapidement la salle du regard. Il ne vit que des rangées de dos, des regards obstinément braqués sur leurs consoles. Il jeta un coup d'œil en coulisse à Woody Ellis. Il était rigoureusement immobile, mais son langage corporel en disait plus long qu'un roman.

Il sait ce qui se passe. Et il est déterminé à ne rien dire non plus.

Jack fut pris d'une suée. Voilà donc pourquoi l'équipage avait

interrompu les communications. Ils avaient pris leur décision et ils passaient à l'action. L'armée de l'air ne serait pas éternellement dans le brouillard. Grâce à leur réseau de surveillance radar et de sondes optiques, ils pouvaient repérer des objets de la taille d'une balle de base-ball en orbite basse. Dès que la séparation du véhicule de secours serait effective et qu'il serait devenu un objet indépendant en orbite, ça attirerait l'attention de la base aérienne de Cheyenne Mountain. Quant à savoir comment ils réagiraient... C'était la question à un million de dollars.

Au nom du ciel, Emma, j'espère que tu sais ce que tu fais.

Après la séparation, il faudrait vingt-cinq minutes au véhicule d'évacuation pour émuler les cibles de guidage et d'atterrissage, quinze minutes pour initialiser la manœuvre de désorbitation. Et une heure de plus pour atterrir. Le haut commandement de l'armée de l'air américaine aurait identifié et suivi la capsule bien avant qu'elle ne touche terre.

Dans la seconde rangée, le contrôleur de vol des dispositifs d'amarrage de la station spatiale leva la main, pouce en l'air, comme s'il s'étirait. Par ce geste, il venait d'annoncer sans mot dire que la séparation du véhicule de secours était effective. Pour le meilleur ou pour le pire, l'équipage rentrait sur Terre.

C'était là que la partie allait se jouer.

La tension devint presque palpable. Jack risqua un coup d'œil vers les deux gars de l'armée de l'air. Ils semblaient ignorer la situation. L'un des deux regardait la pendule, comme s'il avait hâte d'être ailleurs.

Les minutes passèrent dans la salle étrangement silencieuse. Jack se pencha en avant, le cœur battant à tout rompre, la chemise trempée de sueur. Maintenant, le véhicule de secours devait dériver le long de la coque de la station. Leur cible d'atterrissage était identifiée, leur système de guidage avait acquis le signal des satellites GPS.

Allez, allez ! pensait Jack. Procédez au désorbitage, maintenant !

Une sonnerie de téléphone rompit le silence. Jack jeta un coup d'œil en douce aux contrôleurs de l'armée de l'air et vit que l'un d'eux décrochait. Soudain, il se raidit et se tourna vers Woody Ellis.

— Que se passe-t-il, ici ?

Ellis ne répondit pas.

Le type pianota rapidement sur le clavier de la console d'Ellis et regarda l'écran, incrédule. Il se jeta sur le téléphone.

— Oui, monsieur. Je ne peux que vous confirmer la séparation du véhicule de rentrée d'urgence de l'équipage. Non, monsieur, je ne sais pas ce qui s'est passé. Oui, monsieur, les communications étaient sous contrôle, mais...

Le type écouta, la figure toute rouge, la diatribe que crachait le

récepteur. Il raccrocha en tremblant de fureur.

— Faites-la remonter ! aboya-t-il.

— Ce n'est pas une capsule *Soyouz*, répondit Woody Ellis avec un dédain à peine dissimulé. Vous ne pouvez pas lui ordonner de faire demi-tour comme à une vulgaire bagnole.

— Alors empêchez-la d'atterrir !

— Impossible. C'est un aller simple pour la Terre. Trois officiers de l'armée de l'air firent irruption dans la salle. Jack reconnut le général Gregorian, du haut commandement – l'homme qui dirigeait maintenant les opérations de la NASA.

— Où en est-on ? lança-t-il.

— Le véhicule de rentrée d'urgence s'est désamarré, mais il est toujours en orbite, répondit le contrôleur militaire au visage rouge.

— Combien de temps avant la rentrée dans l'atmosphère ?

— Euh... je n'ai pas cette information, mon général.

Gregorian se tourna vers le directeur de vol.

— Combien de temps, Mr Ellis ?

— Oh, ça dépend. Il y a un certain nombre de facteurs...

— Je ne vous demande pas une de vos conférences d'ingénieur à la con ! Je veux une réponse. Un chiffre !

Ellis se redressa de toute sa hauteur et braqua sur l'autre un regard implacable.

— Très bien. N'importe quoi entre une et huit heures. Ça dépend d'eux. Ils peuvent rester en orbite pendant quatre révolutions au maximum. Mais ils peuvent aussi procéder immédiatement à la désorbitation et toucher terre d'ici une heure.

Gregorian se jeta sur le téléphone.

— Monsieur le Président, je crains que nous n'ayons guère le temps de tergiverser. La désorbitation peut avoir lieu d'une minute à l'autre. Oui, monsieur le Président, je sais que c'est une décision difficile à prendre. Mais je recommande la même chose que Mr Profit.

C'est-à-dire ? se demanda Jack avec un sursaut de panique.

— Manœuvre de désorbitation amorcée ! annonça un des gars de l'armée de l'air, depuis l'une des consoles.

— Le temps presse, monsieur le Président, insista Gregorian. Nous avons besoin d'une réponse tout de suite.

Il y eut une longue pause, puis il hocha la tête avec soulagement.

— Vous avez pris la bonne décision. Merci, dit-il en raccrochant et en se tournant vers ses deux acolytes. Nous avons le feu vert.

— Le feu vert ? releva Ellis. Qu'allez-vous faire ?

On ignora superbement ses questions. L'un des officiers décrocha le téléphone et retransmit calmement les instructions :

— Tenez-vous prêt pour l'IEV.

IEV, hein ? Qu'est-ce que ça peut bien être ? se demanda Jack. Il

regarda Todd et comprit, à son expression, qu'il n'en savait rien non plus.

Le contrôleur de trajectoire s'approcha de leur console et répondit, tout bas, à leur question.

— Interception exoatmosphérique du véhicule, murmura-t-il. Ils vont le descendre en vol.

— La cible doit être neutralisée avant sa rentrée dans l'atmosphère, confirma Gregorian. Jack se leva d'un bon.

— Non ! hurla-t-il, paniqué.

À cet instant, d'autres contrôleurs se levèrent dans une attitude réprobatrice. Leurs protestations couvrirent presque la voix de Capcom, qui dut hurler pour se faire entendre :

— J'ai la station en ligne ! La station en ligne !

La station ? Il y avait donc encore quelqu'un à bord ? Quelqu'un avait dû rester en arrière...

Jack mit sa main en coupe autour de son oreillette et écouta la voix qui lui parvenait de l'espace.

C'était Emma :

— Houston, ici Watson, à bord de la station spatiale. Le spécialiste de mission Ames n'est pas contaminé. Je répète, il n'est pas contaminé. C'est le seul membre de l'équipage qui rentre à bord du véhicule de rentrée d'urgence. Je demande instamment qu'il soit autorisé à se poser en toute sécurité.

— Bien reçu, ISS, répondit Capcom.

— Vous voyez ? Il n'y a aucune raison de le tirer à vue, fit Ellis à l'intention de Gregorian. Annulez l'ordre d'IEV !

— Rien ne prouve que Watson dit la vérité, contra Gregorian.

— Il ne peut en être autrement. Pourquoi, sans cela, serait-elle restée là-haut ? C'est un suicide. Le véhicule de rentrée d'urgence était le seul et unique canot de sauvetage à sa disposition !

L'impact de ses paroles engourdit complètement Jack. Il eut l'impression que la conversation animée entre Ellis et Gregorian s'estompait. Jack ne s'intéressait plus au sort du véhicule de rentrée d'urgence. Il ne pensait plus qu'à Emma, qui était toute seule, maintenant, prisonnière de la station, sans moyen d'évacuation. *Elle se savait condamnée. Elle est restée là-haut pour mourir.*

— Le véhicule de rentrée d'urgence de l'équipage a achevé la manœuvre de désorbitation. Il descend. Trajectoire sur l'écran de face.

Un petit bip représentant la capsule et son unique passager humain clignotait sur la carte du monde affichée sur le devant de la salle. Soudain, une voix se fit entendre sur le réseau :

— Ici le spécialiste mission Luther Ames. J'approche de l'altitude de rentrée, tous les systèmes sont nominaux.

L'officier de l'armée de l'air regarda Gregorian.

— Nous attendons le déclenchement de l'IEV.

— Vous n'avez pas à faire ça, coupa Woody Ellis. Il n'est pas malade. Nous pouvons le ramener !

— Le vaisseau lui-même est probablement contaminé, objecta Gregorian.

— Vous n'en savez rien !

— Je ne peux courir ce risque. Je ne peux mettre en jeu la sécurité de la population de la Terre.

— Enfin, quoi, merde ! C'est un meurtre !

— Il a désobéi aux ordres. Il connaissait les conséquences.

Gregorian regarda l'officier de l'armée de l'air, hocha la tête.

— Opération IEV lancée, monsieur, confirma l'officier.

Tout le monde se tut dans la salle. Woody Ellis, pâle et bouleversé, regardait l'écran central. De nouveaux tracés apparurent, figurant des trajectoires convergentes.

Plusieurs minutes passèrent dans un silence de mort. À l'une des consoles, sur le devant de la salle, une femme se mit à pleurer sans bruit.

Houston, j'approche de l'interface de rentrée, fit soudain la voix chaleureuse de Luther, sur le réseau. J'apprécierais beaucoup que vous me réserviez un petit comité d'accueil au sol. J'aurai besoin d'aide pour sortir de ce fichu scaphandre.

Personne ne répondit. Personne n'en avait le cœur.

— Houston ? fit Luther après un instant de silence. Hé, vous êtes là, les gars ? Capcom parvint enfin à répondre, d'une voix brisée :

— Euh, bien reçu, euh... On met un fût de bière au frais pour fêter ça, Luther, mon vieux. Des filles nues. Tout le tremblement...

— Dites donc, les gars, vous vous êtes drôlement dessalés depuis la dernière fois qu'on s'est parlé. Bon, je crois que j'approche du silence radio. Mettez cette bière au frais le temps...

Il y eut un bruit assourdissant d'électricité statique, puis la liaison fut interrompue.

Le bip, sur l'écran central, explosa en mille pixels étincelants, feu d'artifice mortel, choquant, de particules électroniques.

Woody Ellis s'effondra dans son fauteuil et se prit la tête dans les mains.

19 août

— Sécurisation de la boucle air-sol, annonça Capcom. ISS, ne coupez pas.

Réponds, Jack, je t'en prie, réponds..., implora silencieusement Emma en planant dans la pénombre du module d'habitation.

Les pompes du système de climatisation étaient toujours coupées,

et le silence était tel dans le module qu'elle entendait battre son propre cœur, le souffle de l'air entrant et sortant de ses poumons.

Elle sursauta en entendant la voix de Capcom lancer soudain :

— Boucle air-sol sécurisée. Vous pouvez passer sur conférence privée.

— Jack ? appela-t-elle.

— Je suis là. Je suis là, mon amour.

— Il n'était pas contaminé ! Je le leur avais bien dit...

— Nous avons essayé de les en empêcher ! L'ordre est venu de la Maison-Blanche. Ils ne voulaient pas prendre de risques.

— C'est ma faute ! J'ai cru qu'ils le laisseraient rentrer. Je pensais que c'était sa meilleure chance de survie, s'écria-t-elle avant de fondre en larmes.

Elle était épuisée, elle était toute seule, et elle avait peur. Et elle était obsédée par sa décision catastrophique.

— Pourquoi es-tu restée là-haut, Emma ?

— Il le fallait, murmura-t-elle. (Elle inspira un bon coup et lâcha :) Je suis contaminée.

— Tu as été exposée à la contamination. Ça ne veut pas dire que tu es infectée.

— Je viens de mesurer mon taux d'amylase, Jack. Il est en train de monter.

Il ne répondit pas.

— Il y a maintenant huit heures que j'ai été exposée. Je devrais avoir vingt-quatre ou vingt-huit heures devant moi avant de... de ne plus être capable de faire grand-chose, dit-elle d'une voix à présent raffermie, étrangement calme, comme si elle parlait de la mort imminente d'un patient, pas de la sienne. Ça devrait suffire pour faire un peu de ménage. Évacuer les cadavres. Changer certains des filtres et remettre les ventilateurs en marche. Ça devrait faciliter les choses pour l'équipe suivante. S'il y en a une...

Jack n'avait pas encore parlé. Elle continua d'un ton assuré, dépassionné, toute émotion gommée par une sorte d'engourdissement.

— Quant à mes propres restes... le moment venu, je pense que le mieux que je puisse faire pour la station, c'est de sortir dans l'espace. Comme ça, je ne contaminerai rien après ma mort. Quand mon corps... L'Orlan est assez facile à enfiler sans aide. J'ai du valium et toutes sortes de drogues à portée de la main. Assez pour m'abrutir. Je dormirai quand l'air viendra à manquer. Tu sais, Jack, ce n'est pas une façon si désagréable de s'en aller, quand on y réfléchit. Flotter dans le vide, en regardant la Terre, les étoiles. Et dériver dans le sommeil...

C'est alors qu'elle l'entendit. Il pleurait.

— Jack, reprit-elle doucement. Je t'aime. Je ne sais pas pourquoi les choses se sont déglinguées comme ça, entre nous. Ça doit être en

partie de ma faute.

— Non, Emma, ne fais pas ça, dit-il dans un soupir vibrant.

— Je ne sais pas non plus pourquoi j'ai attendu si longtemps pour te le dire. C'est tellement stupide. Tu penses probablement que je dis ça parce que je vais mourir, mais Jack, la vérité du Bon Dieu, c'est que...

— Tu ne vas pas mourir, dit-il rageusement. Tu ne vas pas mourir !

— Tu connais le résultat des expériences du Dr Roman. Rien n'a marché.

— Si. Le caisson hyperbare.

— Ils n'arriveront pas à en faire venir un ici à temps. Et même s'ils consentaient à me laisser rentrer, sans véhicule de secours, je ne pourrais plus le faire.

— Il doit bien y avoir un moyen. Quelque chose à faire pour reproduire l'effet du caisson. Ça a marché sur des souris contaminées. Ça les a maintenues en vie, c'est donc que ça marche. Ce sont les seules qui ont survécu.

Non, songea-t-elle tout à coup. Ce ne sont pas les seules.

Elle se tourna lentement vers le sas qui donnait sur le module de connexion Un.

La souris, se dit-elle. Est-ce qu'elle est encore en vie ?

— Emma ?

— Attends un peu. Je vais vérifier quelque chose dans le labo.

Elle repartit en vol plané vers le module de connexion Un, puis le labo US. La puanteur du sang séché était renversante, à cet endroit, et même dans la pénombre elle voyait les éclaboussures noires sur les parois. Elle plana jusqu'à l'animalerie, tira la cage des souris et éclaira l'intérieur avec sa lampe torche.

Une sinistre vision lui apparut. La souris avait le ventre boursoufflé et paraissait en proie aux spasmes de l'agonie. Ses pattes étaient agitées de soubresauts, elle avait la gueule ouverte et avalait avidement des goulées d'air.

Tu ne peux pas mourir, se dit-elle. Tu es une survivreuse, l'exception à la règle. La preuve qu'il y a encore un espoir pour moi.

La souris se tortilla, tout son petit corps convulsé par la douleur. Un filet de sang jaillit d'entre ses pattes de derrière, s'incurva comme la lanière d'un fouet et se délita en un tourbillon de gouttelettes. Emma savait ce qui allait arriver ensuite : les convulsions finales alors que le cerveau se dissolvait en un magma de protéines digérées. Elle vit un jet de sang tacher la fourrure blanche de son arrière-train. Et puis quelque chose d'autre, quelque chose de rose, apparut entre les pattes de la petite bête.

Ça bougeait.

La souris eut une nouvelle secousse.

La chose rose émergea complètement. Ça n'avait pas de poils et ça se tortillait. C'était rattaché à la souris par un cordon brillant. Un cordon ombilical.

— Jack, murmura-t-elle. Jack !

— Je suis là.

— La souris... la femelle...

— Oui, eh bien ?

— Ces trois dernières semaines, elle a été exposée de façon répétée à la chimère et elle a résisté à la contamination. C'est la seule qui ait survécu.

— Quoi ? Elle est toujours en vie ?

— Oui. Et je crois que je sais pourquoi. Elle était enceinte.

La souris recommença à s'agiter et expulsa une autre larve dans un voile luisant de sang et de mucus.

— Ça a dû arriver la nuit où Kenichi l'a remise avec les mâles, dit-elle. Je n'y ai pas touché. Je n'avais pas imaginé...

— En quoi le fait qu'elle soit enceinte aurait-il pu changer quelque chose ? Pourquoi ça l'aurait-il protégée ?

Emma flotta dans la pénombre, en s'efforçant de trouver une réponse. La récente sortie dans l'espace, le choc de la mort de Luther... Elle était vidée. Et elle savait que Jack était tout aussi épuisé. Deux cerveaux fatigués, s'efforçant de gagner de vitesse la bombe à retardement qu'était la contamination.

— D'accord, d'accord. Pensons à la grossesse, dit-elle. Ce n'est pas que la gestation d'un fœtus. C'est un état physiologique complexe. Une modification métabolique radicale.

— Les hormones. Les femmes enceintes sont bourrées d'hormones. Si nous pouvions imiter cet état, nous pourrions peut-être reproduire ce qui est arrivé à cette souris.

La thérapie hormonale. Elle pensa à tous les composés chimiques qui circulaient dans le corps d'une femme enceinte. Les œstrogènes. La progestérone. La prolactine. La gonadotrophine chorionique...

— Les pilules contraceptives, reprit Jack. On peut contrefaire la grossesse avec des hormones contraceptives.

— Nous n'avons rien de tel à bord. Ça ne fait pas partie de la trousse médicale d'urgence.

— Tu as regardé dans le placard personnel de Diana ?

— Si elle avait pris des contraceptifs, je l'aurais su. Je suis le médecin de bord. J'aurais été au courant.

— Regarde tout de même. Vas-y, Emma.

Elle fonça hors du labo, dans le module de service russe, ouvrit précipitamment le placard de Diana. Elle était gênée de fouiller dans les affaires personnelles d'une autre femme. Surtout d'une morte. Parmi les vêtements soigneusement pliés, elle découvrit une réserve

secrète de bonbons. Elle ne savait pas que Diana aimait les sucreries ; il y avait tant de choses à son sujet qu'elle ne saurait jamais. Dans un autre tiroir, elle trouva du shampoing, du dentifrice et des tampons périodiques. Pas de pilules contraceptives.

Elle referma le tiroir.

— Il n'y a rien d'utilisable à bord de cette station !

— En lançant la navette demain... nous pourrions te faire parvenir les hormones...

— Ils ne la lanceront pas ! Et même si tu pouvais m'envoyer une pharmacie complète, elle mettrait encore trois jours à me parvenir !

Et d'ici trois jours, elle serait très probablement morte.

Elle se cramponna au placard maculé de sang. Elle respirait vite, péniblement, tous les muscles noués par la frustration. Le désespoir.

— Eh bien, nous n'avons qu'à prendre le problème par un autre bout, reprit Jack. Emma, reste avec moi, là ! J'ai besoin de toi pour m'aider à réfléchir.

Elle relâcha sèchement sa respiration.

— Je ne risque pas d'aller très loin.

— Pourquoi les hormones marchent-elles ? Quel est le mécanisme ? Nous savons que ce sont des signaux chimiques – un système de communication interne, au niveau cellulaire. Elles agissent en activant ou en freinant l'expression des gènes. En changeant la programmation des cellules... (Il délirait, maintenant, laissait vagabonder ses pensées dans l'espoir qu'elles l'emmèneraient vers la solution.) Pour qu'une hormone agisse, il faut qu'elle s'attache à un récepteur spécifique de la cellule cible. C'est comme une clé, à la recherche de la bonne serrure. Peut-être qu'en étudiant les données de SeaScience... Si nous pouvions savoir quelles autres séquences ADN le Dr Koenig a greffées sur le génome de cet organisme, ça nous aiderait à trouver un moyen d'interrompre la reproduction de la chimère.

— Que savez-vous du Dr Koenig ? Avait-elle d'autres recherches en cours ? Ça pourrait être un indice.

— Nous avons son CV. Nous avons vu les papiers qu'elle a publiés sur les archéobactéries. À part ça, c'est un peu mystérieux pour nous. De même que SeaScience. Nous essayons encore d'obtenir des informations complémentaires.

Ça risque de prendre du temps, pensa-t-elle. Et du temps, je n'en ai plus beaucoup devant moi.

Elle avait mal aux jointures à force de crisper les mains sur le placard de Diana. Elle relâcha sa prise et s'éloigna, comme emportée par une vague de désespoir. Le contenu du placard de Diana flottait autour d'elle. Décidément, c'était une petite gourmande. Des barres chocolatées. Des M&M's. Un sachet de cellophane contenant du gingembre candi. Cette dernière chose attira plus particulièrement son

attention. Le gingembre cristallisé...

Les cristaux...

— Jack, dit-elle. J'ai une idée.

Elle quitta le module de service russe, fonça, le cœur battant la chamade, vers le labo US et plus précisément vers l'ordinateur des charges utiles. Les caractères jaunes de l'écran baignaient d'une étrange lueur la pénombre crépusculaire du module. Elle appela le fichier OPÉRATIONS et cliqua sur *Agence spatiale européenne*. C'est là que se trouvaient toutes les procédures et les données de références concernant les expériences prévues pour ce commanditaire.

— Quelle est ton idée, Emma ? fit la voix de Jack dans ses écouteurs.

— Diana travaillait sur des cultures de cristaux de protéines, tu te souviens ? Des travaux de recherche pharmaceutique.

— Quelles protéines ? rétorqua-t-il aussitôt.

Il avait compris à quoi elle pensait.

— Je fais défiler la liste, là. Il y en a des douzaines...

Des noms de protéines défilèrent sur l'écran, si vite qu'elle avait à peine le temps de les lire. Le curseur s'arrêta sur celui qu'elle cherchait : *Gonadotrophine chorionique humaine*.

— Jack, dit-elle doucement. Je crois que je viens de gagner un peu de temps.

— Qu'est-ce que tu as trouvé ?

— De la GCH. Diana en cultivait. Mais les cristaux sont dans le module de l'Agence spatiale européenne, qui est dépressurisé. Il va falloir que je procède à une activité intravéhiculaire. En commençant la dépressurisation tout de suite, je devrais pouvoir obtenir ces cristaux d'ici quatre ou cinq heures.

— Il y en a combien à bord ?

— Je regarde. Elle ouvrit le fichier des expériences, parcourut rapidement les données chiffrées.

— Emma ?

— Un instant ! Voilà, j'ai les derniers éléments. Je cherche le taux normal de GCH de femme enceinte...

— Je pourrais te trouver ça.

— Non, ça y est. Bon, alors... mettons que je dilue cette masse de cristaux dans une solution saline normale... disons que je pèse normalement quarante-cinq kilos...

Elle pianota sur le clavier. Ce n'étaient que des suppositions gratuites. Elle ne savait pas à quelle vitesse la GCH se métabolisait, ou ce que serait sa demi-vie. La réponse apparut enfin sur l'écran.

— Combien de doses ? demanda Jack.

Elle ferma les yeux. *Il n'y en aura jamais assez. Ce n'est pas ça qui me sauvera.*

— Emma ?

Elle inspira profondément. Souffla, dans un sanglot :

— Trois jours.

L'origine

20 août

Il était une heure quarante-cinq du matin, et Jack n'y voyait plus clair tellement il était fatigué. Les mots, sur l'écran de l'ordinateur, devenaient de plus en plus souvent flous.

— Il doit bien y avoir autre chose, dit-il. Cherchez encore.

Gretchen Liu, qui était assise au clavier, leva sur Jack et Gordon un regard de bête blessée. Leur responsable des relations publiques, d'ordinaire si coquette, offrait, à vrai dire, une image bien peu séduisante. Elle dormait à poings fermés quand ils l'avaient appelée, et elle n'avait pas eu le temps de refaire son Maquillage spécial caméras, ni même de mettre ses lentilles de contact. C'était la première fois qu'ils la voyaient avec des lunettes. De grosses lunettes à monture d'écaille qui faisaient ressortir les poches qu'elle avait sous les yeux.

— Je vous l'ai dit cent fois ! C'est tout ce que donne la recherche auprès de Lexis-Nexis : à peu près rien sur Helen Koenig ; sur SeaScience, que des infos de routine. Quant à Palmer Gabriel, eh bien, vous pouvez constater par vous-mêmes qu'il ne cherche pas la publicité. Au cours des cinq dernières années, la seule occasion où son nom a été cité dans la presse, c'est dans les pages financières du *Wall Street Journal*. Des articles sur SeaScience et ses produits. Aucun renseignement biographique. Même pas une photo du bonhomme.

Jack s'affaissa dans son fauteuil et se frotta les yeux. Il y avait deux heures qu'ils étaient au service Relations publiques. Ils avaient lancé une recherche sur Helen Koenig et SeaScience sur la base de données Lexis-Nexis. Ils avaient rassemblé des quantités d'informations sur SeaScience ; des douzaines d'articles parlant de leurs produits, des shampoings aux produits pharmaceutiques en passant par les engrais. Mais sur Koenig et Gabriel, ils n'avaient rien obtenu.

— Relancez la recherche sur le nom Koenig, insista Jack.

— Nous avons essayé toutes les variations orthographiques possibles et imaginables, ronchonna Gretchen. Il n'y a rien.

— Alors essayez archéobactéries.

Gretchen s'exécuta en maugréant et cliqua sur RECHERCHE.

Une liste interminable de références d'articles défila sur l'écran :

« Des créatures extraterrestres sur Terre. Des savants revendiquent la découverte d'une nouvelle branche de la vie » (*Washington Post*)

« Les archéobactéries font l'objet d'une conférence internationale »
(*Miami Herald*)

« Des organismes trouvés dans les fosses abyssales projettent un éclairage nouveau sur les origines de la vie » (*Philadelphia Enquirer*)

— C'est sans espoir, les gars, reprit Gretchen. On ne va pas passer la nuit à lire tous ces articles. Si on allait plutôt se coucher ?

— Attendez ! intervint Gordon. Descendez jusque-là, fit-il en indiquant une citation au bas de l'écran. « Un savant meurt dans un accident de plongée aux Galápagos » (*New York Times*), lut-il à haute voix.

— Les Galápagos, releva Jack. C'est de là que venait la variété d'archéobactéries du Dr Koenig : du rift des Galápagos.

Gretchen cliqua sur la référence et fit apparaître le texte de l'article. L'affaire s'était passée deux ans plus tôt.

COPYRIGHT : *The New York Times*

SECTION : Nouvelles internationales

GROS TITRE : « Un savant meurt lors d'une plongée expérimentale aux Galápagos »

AUTEUR : Julio Perez, correspondant du NYT

ARTICLE : Un savant américain qui procédait à des recherches sur les organismes marins primitifs a trouvé la mort hier dans le rift des Galápagos. Le Dr Stephen D. Ahearn effectuait des recherches sur les archéobactéries à bord d'un submersible de poche qui s'est trouvé coincé dans un canyon sous-marin. Son corps n'a été remonté que ce matin, lorsque le navire de recherche *Gabriella* a pu ramener l'appareil à la surface.

« Nous savions qu'il était encore vivant là-dessous et nous ne pouvions rien faire, raconte un des collègues du Dr Ahearn, chercheur à bord de la *Gabriella*. Il était piégé à cinq mille sept cents mètres de profondeur. Il nous a fallu des heures pour libérer le sous-marin et le remonter à la surface. »

Le Dr Ahearn était professeur de géologie à l'université de San Diego, en Californie. Il habitait La Jolla...

— La *Gabriella*, hein ? remarqua Jack.

Ils échangèrent un coup d'œil, Gordon et lui, tous les deux frappés par la même idée saugrenue. *Gabriella*. Palmer Gabriel.

— Je parie que c'était un bateau de SeaScience, fit Jack. Et qu'Helen Koenig était à bord.

Gordon regarda à nouveau l'écran.

— Ça, c'est intéressant. Ahearn était donc géologue. Ça ne vous inspire rien ?

— Rien du tout. Pourquoi ? fit Gretchen en bâillant à se décrocher

la mâchoire.

— Que pouvait bien faire un géologue à bord d'un bateau de recherche sous-marine ?

— Des recherches sur les roches sous-marines ?

— Tâchons d'en savoir plus long sur lui.

Gretchen poussa un soupir à fendre l'âme.

— Les gars, vous me devez une nuit de sommeil. Sans compter que je vais avoir une mine épouvantable, demain.

Elle tapa *Stephen D. Ahearn* et cliqua sur RECHERCHE.

Une liste apparut. Sept articles en tout. Dont six sur sa mort dans les Galápagos.

Le septième remontait à l'année précédant sa mort :

« Un professeur de l'université de San Diego présentera ses dernières recherches sur les tectites au Congrès international de géologie de Madrid lors d'une communication qui devrait faire sensation » (*San Diego Union*)

Les deux hommes regardèrent l'écran pendant un moment, trop frappés pour prononcer un mot.

Puis Gordon dit doucement :

— C'est ça, Jack. Voilà ce qu'ils ne voulaient pas qu'on sache.

Jack avait les mains engourdis, la gorge sèche. Il ne voyait qu'un mot, le mot qui expliquait tout : les *tectites*.

Ken Blankenship, le directeur du Johnson Space Center de Houston, habitait un de ces pavillons comme il y en avait tant dans le quartier de Clear Lake, où vivaient la plupart des gens qui travaillaient au JSC. C'était une grande maison pour un homme seul. Les lampes qui s'allumèrent à leur approche révélèrent une pelouse d'une netteté méticuleuse, encadrée de haies réduites à la soumission par des tailles systématiques. Ce jardinet, si bien éclairé à trois heures du matin, était exactement ce à quoi on pouvait s'attendre de la part de Blankenship, qui était connu pour son perfectionnisme comme pour son obsession presque paranoïaque de la sécurité. *Il y a probablement une caméra de surveillance braquée sur nous en ce moment même*, se dit Jack alors qu'ils attendaient, Obie et lui, que Blankenship vienne leur ouvrir. Ils durent sonner plusieurs fois avant d'entendre bouger quelque chose à l'intérieur. Puis Blankenship apparut, petit Napoléon trapu, drapé dans un peignoir éponge.

— Il est trois heures du matin, grommela-t-il. Je peux savoir ce qui vous arrive ?

— Nous avons quelque chose à vous dire, commença Gordon.

— Mon téléphone est en dérangement ? Vous ne pouviez pas

m'appeler ?

— Nous ne voulions pas parler au téléphone. Pas de ça.

Ils entrèrent dans la maison. Jack attendit que Blankenship ait refermé la porte et dit :

— Nous savons ce que la Maison-Blanche voulait nous cacher. Nous savons d'où vient la chimère. Blankenship le regarda, son irritation devant cette intrusion en pleine nuit laissant place à la perplexité. Il se tourna vers Gordon comme s'il attendait la confirmation des paroles de Jack.

— Ça explique tout, confirma Gordon. La manie du secret de l'USAMRIID. La paranoïa de la Maison-Blanche. Et le fait que le comportement de cet organisme ne ressemble à rien de connu.

— Qu'avez-vous trouvé ?

— Nous avons réussi à savoir que le génome de la chimère comportait des séquences d'ADN de souris, de grenouille et d'être humain, répondit Jack. Mais il y avait autre chose, et l'USAMRIID ne voulait pas nous dire quoi, ni ce que c'était en réalité, ni d'où elle venait.

— Vous m'avez dit hier soir que le microbe avait été envoyé dans une charge utile de SeaScience. Que c'était une culture d'archéobactéries.

— C'est ce que nous pensions. Mais les archéobactéries ne sont pas dangereuses. Elles ne sont pas pathogènes pour l'être humain. C'est d'ailleurs pour ça que l'expérience a été acceptée par la NASA. Seulement cette archéobactérie avait quelque chose de spécial ; et ça, SeaScience ne nous l'a pas dit.

— Quelque chose de spécial ? Et quoi donc ?

— L'endroit d'où elle venait. Le rift des Galápagos. Blankenship secoua la tête.

— Oui, et alors ?

— Alors, cet organisme a été découvert par des savants de la *Gabriella*, un navire appartenant à SeaScience. L'un des chercheurs, un certain Dr Stephen Ahearn, a été appelé comme consultant à bord de la *Gabriella*. Apparemment, ce n'était pas prévu au départ. Une semaine plus tard, il était mort. Son sous-marin de poche est resté coincé au fond de la fosse et il est mort asphyxié.

Blankenship ne disait rien, mais son regard restait rivé à celui de Jack.

— Le Dr Ahearn était connu pour ses recherches sur les tectites, reprit Jack. Ce sont des fragments vitreux produits par la chute sur Terre d'un météore. C'était le domaine d'expertise du Dr Ahearn. La géologie des météores et des astéroïdes.

Blankenship ne disait toujours rien. *Pourquoi ne réagit-il pas ?* se demandait Jack. *Il ne comprend pas ce que ça implique ?*

— SeaScience a envoyé Ahearn aux Galápagos parce qu'ils avaient besoin de l'opinion d'un géologue, poursuivit Jack. Ils voulaient confirmation de ce qu'ils avaient trouvé dans les profondeurs abyssales. Un astéroïde.

Le visage de Blankenship s'était pincé. Il tourna les talons et partit en direction de la cuisine. Jack et Gordon le suivirent.

— C'est pour ça que la Maison-Blanche a tellement peur de la chimère ! s'exclama Jack. Ils savent d'où elle vient. Ils savent ce que c'est.

Blankenship prit le téléphone et composa un numéro. Un instant plus tard, il dit :

— Ici Kenneth Blankenship, le directeur du Johnson Space Center, à Houston. Je veux parler à Jared Profit. Oui, je sais quelle heure il est. C'est urgent. Alors si vous pouviez me passer son domicile...

Il y eut un instant de silence, puis il reprit :

— Ils savent. Non, ce n'est pas moi qui les ai mis au courant. Ils l'ont découvert tout seuls. (Une pause.) Jack McCallum et Gordon Obie. Oui, monsieur, ils sont là, chez moi... Il veut vous parler, dit-il en tendant le combiné.

Jack s'en empara.

— Ici McCallum.

— Combien de personnes sont au courant ? lui demanda tout de suite Jared Profit.

Cette question confirma à Jack à quel point l'information était sensible.

— Notre personnel médical, répondit-il. Et quelques personnes des Sciences de la vie.

Il n'en dit pas plus. Il n'était pas assez bête pour prononcer des noms.

— Vous pouvez garder le secret ? demanda Profit.

— Ça dépend.

— De quoi ?

— De la coopération de vos gars. Des informations qu'ils nous communiqueront.

— Que voulez-vous, Dr McCallum ?

— Que vous nous disiez tout ce que vous savez sur la chimère. Ouvrez-nous vos dossiers. Communiquez-nous les comptes rendus des autopsies. Les données de vos essais cliniques.

— Et si nous refusons, que se passera-t-il ?

— Mes collègues de la NASA enverront des fax à toutes les agences de presse du pays.

— Pour leur dire quoi, au juste ?

— La vérité. Que cet organisme n'est pas terrestre.

Il y eut un long silence. Jack entendait les battements de son

propre cœur résonner dans le récepteur. *Avons-nous bien deviné ? Avons-nous vraiment découvert la vérité ?*

— Je vais autoriser le Dr Roman à vous mettre au courant, dit enfin Profitt. Il vous attendra à White Sands.

Puis la ligne fut coupée.

Jack raccrocha et regarda Blankenship.

— Depuis combien de temps étiez-vous au courant ?

Le silence de Blankenship ne fit qu'accroître la fureur de Jack. Il fit un pas vers lui, le plaqua au mur de la cuisine.

— *Depuis combien de temps étiez-vous au courant ?* répéta-t-il d'un ton menaçant.

— Que... quelques jours seulement. On m'avait fait jurer le secret !

— C'étaient des hommes à nous qui étaient en train de crever là-haut !

— Je n'avais pas le choix ! Tout le monde était épouvanté ! La Défense, la Maison-Blanche... Vous comprendrez ce que je veux dire, soupira Blankenship en regardant Jack dans les yeux. Vous comprendrez à White Sands.

20 août

Emma serra le garrot sur son bras gauche, un bout coincé entre les dents, et les veines du pli de son coude se gonflèrent comme des vers bleus sous la peau livide. Elle passa rapidement un coton imbibé d'alcool sur la peau et fit la grimace en sentant la piquûre de l'aiguille. Comme une droguée avide de recevoir sa dose, elle s'injecta le contenu de la seringue en relâchant le garrot au milieu. Lorsque ce fut fini, elle ferma les yeux et s'autorisa un moment de détente. Elle se représentait les molécules de GCH qui circulaient dans ses veines comme autant de petites étoiles porteuses d'espoir. Elles tourbillonnaient dans son cœur et ses poumons. Se ruaient dans ses artères et ses capillaires. Elle avait l'impression d'en sentir déjà les effets : son mal de tête s'estompait, la brûlure de la fièvre se réduisait à une lueur sourde. *Plus que trois doses*, se dit-elle. *Plus que trois jours*.

Elle se sentit planer hors de son propre corps. Bientôt, elle se vit de loin, roulée en boule comme un fœtus marbré dans un cercueil. Une bulle de mucus perlait à la commissure de ses lèvres, se divisait en filaments brillants, grouillants comme des larves.

Elle rouvrit soudain les yeux et se rendit compte qu'elle avait dormi. Et même rêvé. Sa chemise était trempée de sueur. C'était bon signe. Ça voulait dire que la fièvre baissait.

Elle se massa les tempes en s'efforçant d'évacuer les images de son cauchemar, mais elle n'y arriva pas. Le rêve et la réalité étaient intimement mêlés l'un à l'autre.

Elle ôta sa chemise et en mit une propre, trouvée dans le placard de Diana. Malgré ce mauvais rêve, ce bref somme l'avait reposée, et elle était à nouveau d'attaque, prête à chercher de nouvelles solutions. Elle retourna en vol plané dans le labo US et sélectionna tous les fichiers sur la chimère que contenait l'ordinateur. C'était un organisme extraterrestre, lui avait dit Todd Cutler, et tout ce que la NASA savait sur la chose avait été transmis sur ses ordinateurs de bord. Elle regarda les fichiers dans l'espoir d'y puiser une inspiration nouvelle, une approche inédite à laquelle personne d'autre n'avait pensé. Tout ce qu'elle lut était d'une familiarité consternante.

Elle ouvrit le fichier « génome ». Une séquence de nucléotides se répandit sur l'écran en un flux interminable de A, de C, de T et de G. C'était le code génétique de la chimère, ou du moins des fragments. Elle regarda, hypnotisée, les lignes défiler sur l'écran. C'était la quintessence de la forme de vie extraterrestre qui se développait en elle. C'était la clé de tous ses secrets. Si seulement elle pouvait trouver la façon de l'utiliser...

La clé.

Elle pensa soudain à ce que Jack lui avait dit un moment plus tôt sur les hormones. *Pour agir, une hormone devait trouver un récepteur spécifique de la cellule cible auquel se lier. Comme une clé en quête de la bonne serrure.*

Par quel mécanisme une hormone de mammifère comme la GCH pouvait-elle empêcher la reproduction d'une forme de vie extraterrestre ? se demanda-t-elle. Comment un organisme extraterrestre, étranger à tout ce qui se trouvait sur notre monde, pouvait-il posséder des serrures correspondant précisément à nos clés ?

Sur l'écran de son ordinateur, le déroulement de la séquence de nucléotides était achevé. Elle regarda le curseur clignotant et pensa aux espèces d'origine terrestre dont la chimère avait pillé l'ADN. En acquérant ces nouveaux gènes, cette forme de vie étrangère était devenue en partie humaine. En partie muridée. En partie batracienne.

Elle appela Houston.

— Je voudrais parler à quelqu'un des Sciences de la vie, dit-elle.

— Une personne en particulier ? demanda Capcom.

— Un spécialiste des batraciens.

— Ne quittez pas, Watson.

Dix minutes plus tard, un certain Dr Wang, des Sciences de la vie de la NASA, arrivait sur le réseau.

— Vous avez une question sur les amphibiens ? demanda-t-il.

— Oui, sur *Rana pipiens*, la grenouille léopard septentrionale.

— Que puis-je vous dire à ce sujet ?

— Que se passe-t-il si la grenouille léopard est exposée à des

hormones humaines ?

— Une hormone en particulier ?

— Des œstrogènes, par exemple. Ou à la GCH.

— Les amphibiens sont sensibles aux œstrogènes de l'environnement et réagissent généralement mal, répondit sans hésitation le Dr Wang. La chose a été assez bien étudiée, en fait. D'après un certain nombre d'experts, le déclin mondial de la population de grenouilles serait dû à toutes les substances de type œstrogénique qui polluent les mares et les cours d'eau.

— Quel genre de substances ?

— Certains pesticides, par exemple, peuvent agir comme les œstrogènes. Ils bouleversent le système endocrinien des grenouilles, ce qui les empêche de se reproduire.

— Alors, ça ne les tue pas ?

— Non, ça perturbe simplement leur reproduction.

— Les grenouilles sont particulièrement sensibles à ça ?

— Oh oui. Beaucoup plus que les mammifères. Et puis les grenouilles ont une peau perméable, ce qui les rend susceptibles aux toxines en général. Disons que c'est leur talon d'Achille.

Leur talon d'Achille... Elle se tut un moment, réfléchit à ce qu'elle venait d'apprendre.

— Dr Watson ? reprit Wang. Vous avez une autre question ?

— Oui. Y a-t-il une maladie ou une toxine susceptible de tuer une grenouille, mais inoffensive pour un mammifère ?

— C'est une question intéressante. En ce qui concerne les toxines, c'est une question de dosage. Donnez un peu d'arsenic à une grenouille et vous la tuez. Pour tuer un homme, il en faudrait une dose plus importante. Maintenant, il y a les maladies microbiennes, certaines bactéries, des virus qui ne tuent que les grenouilles. Je ne suis pas médecin, alors je ne suis pas absolument certain qu'ils soient inoffensifs pour les êtres humains, mais...

— Des virus ? coupa-t-elle. Quels virus ?

— Eh bien, les *Ranavirus*, par exemple.

— Jamais entendu parler.

— Il faut être un spécialiste des amphibiens pour les connaître. Ce sont des virus ADN. Une branche de la famille des *Iridovirus*. Nous pensons que c'est ce qui provoque le syndrome œdémateux du têtard. Les têtards se mettent à enfler, font des hémorragies mortelles...

— Et ils en meurent ?

— Ah, c'est dévastateur.

— Ce virus tue aussi les gens ?

— Je ne sais pas. Je doute que quiconque le sache. Je sais que les *Ranavirus* ont tué des populations entières de grenouilles dans le monde.

Le talon d'Achille, se dit-elle. *Je l'ai trouvé.*

En intégrant de l'ADN de grenouille léopard dans son propre génome, la chimère était devenue en partie batracienne. Elle avait aussi acquis les vulnérabilités des batraciens.

— Il y aurait un moyen d'obtenir des spécimens vivants de ces *Ranavirus* ? Pour les expérimenter sur cette chimère..., fit-elle d'une voix traînante.

Il y eut un long silence. Puis :

— J'ai compris, répondit le Dr Wang. Personne n'a encore essayé ça. Personne n'y avait seulement songé...

— Vous pourriez vous en procurer ? coupa-t-elle.

— Oui. Je connais deux labos de recherche sur les amphibiens, en Californie, qui travaillent sur les *Ranavirus*.

— Eh bien, débrouillez-vous pour en obtenir des échantillons. Et trouvez-moi Jack McCallum. Il faut qu'il soit au courant.

— Il vient de partir pour White Sands avec Gordon Obie. Je vais les joindre là-bas.

Des herbes roulantes traversaient la route, poussées par un nuage de poussière : ils passèrent devant la maison du gardien, le long de la clôture électrique, et entrèrent dans le périmètre de désert dévolu à l'armée. Jack et Gordon descendirent de voiture et regardèrent le ciel en plissant les yeux. Le soleil était d'un orange sale, derrière le voile de poussière chassé par le vent. Une couleur de soleil couchant, pas de plein midi. Ils avaient à peine dormi quelques heures avant de décoller d'Ellington, et Jack avait du mal à supporter la lumière.

— Par ici, messieurs, dit le chauffeur.

Ils suivirent le soldat dans le bâtiment.

La réception fut bien différente de celle à laquelle Jack avait eu droit, la dernière fois. Cette fois, l'escorte de l'armée était polie et respectueuse. Et le Dr Isaac Roman les attendait à l'accueil, même s'il n'avait pas l'air particulièrement heureux de les voir.

— Vous êtes seul autorisé à m'accompagner, Dr McCallum, dit-il. Mr Obie devra nous attendre ici. C'est ce qui est convenu.

— Je n'ai jamais rien convenu de pareil, protesta Jack.

— C'est Mr Profitt qui l'a fait, pour vous. Sans lui, vous n'auriez pas été autorisé à pénétrer dans ce bâtiment. Je n'ai pas beaucoup de temps, alors si vous voulez bien me suivre...

Il tourna les talons et partit en direction des ascenseurs.

— Je vois ce que c'est : le trou du cul modèle standard, fit Gordon. Allez-y. Je vous attends ici. Jack suivit Roman dans l'ascenseur.

— Premier arrêt : le niveau moins 2, annonça Roman. C'est là que nous procédons aux essais sur les animaux.

La porte de l'ascenseur s'ouvrit et ils se retrouvèrent devant une

paroi vitrée. C'était un poste d'observation.

Jack s'approcha de la vitre et regarda le laboratoire qui se trouvait de l'autre côté. À l'intérieur, une douzaine de personnes vêtues de scaphandres isolés contre toute possibilité de contamination biologique évoluaient entre des cages hébergeant des chiens et des singes-araignées. Roman tendit le doigt vers des cages de verre placées tout près de la vitre et qui contenaient des rats.

— Vous remarquerez que chaque cage porte une étiquette mentionnant la date et l'heure de la contamination. Je ne vois pas de façon plus parlante d'illustrer la nature mortelle de la chimère.

La cage marquée PREMIER JOUR hébergeait six rats à l'air sain, vigoureux. Ils tournaient frénétiquement dans leurs roues d'exercice.

Les six rats de la cage étiquetée DEUXIÈME JOUR présentaient les premiers signes d'infection. Deux d'entre eux tremblaient, et ils avaient les yeux rouge sang. Les quatre autres étaient collés les uns contre les autres, dans un état léthargique.

— Les deux premiers jours sont la phase de reproduction de la chimère, expliqua le Dr Roman. C'est rigoureusement le contraire de ce que nous observons sur Terre. D'ordinaire, les formes de vie doivent arriver à maturité avant de pouvoir se reproduire. La chimère, elle, commence par se reproduire, et puis elle mûrit. Elle se multiplie à un rythme accéléré, produisant jusqu'à une centaine de répliques d'elle-même en quarante-huit heures. Elles sont microscopiques, au départ. Invisibles à l'œil nu. Si petites qu'elles peuvent être inspirées ou absorbées par les muqueuses sans qu'on s'en rende seulement compte.

— Elles seraient donc contagieuses à ce stade primitif de leur cycle vital ?

— Elles sont contagieuses à tous les stades de leur existence. Il suffit qu'elles soient libérées dans l'air. Ce qui se produit habituellement au moment de la mort de la victime, ou quand le corps explose, plusieurs jours après la mort. Après la contamination, une fois que la chimère s'est multipliée dans l'organisme parasité, chaque, réplique individuelle se met à grossir. À se développer, formant des... Nous ne savons pas vraiment comment appeler ça, dit-il après réflexion. Des sacs à œufs, j'imagine. Parce qu'ils contiennent une forme de vie larvaire.

Le regard de Jack se déplaça vers la cage marquée TROISIÈME JOUR. Toutes les souris se tortillaient, les membres agités de secousses comme si on leur appliquait des chocs électriques.

— Le troisième jour, reprit Roman, les larves croissent rapidement. Elles déplacent la matière cérébrale de la victime par leur seule masse, perturbant complètement ses fonctions neurologiques. Et le quatrième jour...

Ils regardèrent la quatrième cage. Tous les spécimens étaient morts, sauf un. Les cadavres n'avaient pas été retirés ; ils étaient toujours là, les pattes raides, la gueule ouverte. Il y avait encore trois autres cages ; le processus de décomposition se poursuivait.

Le cinquième jour, les cadavres commençaient à gonfler.

Le sixième jour, les ventres étaient complètement boursoufflés, la peau tendue comme un tambour. Un fluide visqueux suintait des yeux entrouverts, brillait sur les narines.

Et le septième jour...

Jack resta bouche bée devant la vitre, pétrifié par le spectacle de la septième cage. Les corps disloqués, désagregés gisaient au fond comme des ballons dégonflés. Les crevasses de la peau révélaient un magma noirâtre d'organes en putréfaction. Surtout, collée au museau d'un des rongeurs se trouvait une masse gélatineuse de globes opaques, frémissants.

— Les sacs à œufs, confirma Roman. À ce stade, les cavités du cadavre en sont pleines. Ils se développent à une allure stupéfiante, se nourrissant des tissus de l'hôte. Digérant ses muscles et ses organes. Vous avez entendu parler du cycle vital des guêpes parasites ? demanda-t-il en se tournant vers Jack.

Jack secoua la tête, fit la moue.

— La guêpe adulte pond ses œufs dans une chenille vivante. Les larves se développent, se nourrissant du fluide hémolympatique de leur hôte. Et pendant tout ce temps, la chenille reste vivante. Elle incube une forme de vie étrangère qui la dévore de l'intérieur, jusqu'à ce que les larves finissent par jaillir de leur hôte mourante. Ces larves se multiplient aussi, poursuivit Roman en esquissant un geste en direction des rats morts. Elles se développent dans une créature vivante. Et c'est ce qui finit par tuer le sujet. Toutes ces larves s'amassent dans le crâne... grignotent la matière grise, endommagent les capillaires, provoquent des saignements intracrâniens. La pression augmente. Les vaisseaux des yeux s'engorgent, éclatent. Le sujet infesté commence à avoir des maux de tête, souffre de désorientation. Il titube comme s'il était ivre. Il meurt en trois ou quatre jours. Mais le parasite continue à se nourrir de son organisme. Pille son ADN. Utilise son génome pour accélérer sa propre évolution.

— En quoi évolue-t-il ?

— Nous ne connaissons pas le stade final, répondit Roman en le regardant. À chaque génération, la chimère acquiert l'ADN de son hôte. La chimère que nous étudions à présent n'est pas la même que celle dont nous sommes partis. Son génome est devenu plus complexe. C'est une forme de vie plus avancée.

De plus en plus humaine, songea Jack.

— C'est pourquoi nous tenons au secret absolu, reprit Roman.

N'importe quel terroriste, n'importe quel pays hostile n'aurait qu'à aller fouiner dans le rift de Galápagos pour en extraire d'autres de ces choses. Cet organisme, dans de mauvaises mains...

Il n'acheva pas sa pensée.

— Alors, rien dans cette chose n'est le fruit du génie génétique ?

Roman secoua la tête.

— Elle a été découverte par hasard dans le rift, remontée à la surface par la Gabriella. Au départ, le Dr Koenig croyait avoir découvert une nouvelle espèce d'archéobactérie. Mais voilà ce qu'elle avait trouvé, fit-il en regardant la masse d'œufs grouillants. C'est resté piégé pendant des milliers d'années dans les restes de cet astéroïde. À une profondeur de six mille mètres. C'est ce qui a préservé son intégrité pendant tout ce temps. Le fait que ça ait échoué dans les profondeurs sous-marines et pas sur le sol.

Je comprends maintenant pourquoi vous avez pensé à essayer le caisson hyperbare.

La chimère est demeurée inoffensive pendant tout le temps qu'elle est restée dans les profondeurs abyssales. Nous nous sommes dit qu'en reproduisant ces pressions, nous lui rendrions peut-être son innocence.

— Et ça a marché ?

Roman secoua la tête.

— De façon temporaire, seulement. Cette forme de vie a été à jamais modifiée par l'exposition à la microgravité. D'une façon ou d'une autre, quand elle s'est retrouvée à bord de la station spatiale, l'interrupteur qui commande sa reproduction s'est trouvé actionné. C'est comme si elle était préprogrammée pour être mortelle et qu'elle avait besoin de l'apesanteur pour réamorcer ce programme.

— Le traitement par caisson hyperbare dure combien de temps ?

— Les souris contaminées restent saines tant qu'elles sont dans le caisson. Nous les maintenons en vie depuis dix jours, maintenant. Mais dès que nous les en sortons, la maladie poursuit sa progression.

— Et le *Ranavirus* ?

Une heure plus tôt, le Dr Wang, des Sciences de la vie de la NASA, avait rapidement mis Jack au courant, par téléphone. En ce moment même, un jet de l'armée de l'air acheminait une certaine quantité de virus vers le labo du Dr Roman.

— Nos savants pensent que ça pourrait marcher.

— En théorie, oui. Mais il est trop tôt pour envoyer une navette de sauvetage. Nous devons d'abord prouver que le *Ranavirus* agit avant de risquer les vies d'un autre équipage. Nous avons besoin de temps pour tester le virus. Plusieurs semaines, au moins.

Emma n'attendra pas des semaines, se dit Jack. Elle n'a que trois jours de GCH devant elle. Il regarda sans mot dire les cages contenant les rats crevés. Les œufs luisants dans leur nid de mucus. *Si seulement on*

pouvait gagner du temps.

Du temps. Une soudaine pensée lui passa par l'esprit. Le souvenir d'une chose que Roman venait de dire.

— Vous avez dit que le caisson hyperbare avait permis de maintenir des souris en vie pendant dix jours.

— C'est exact.

— Mais *Discovery* ne s'est écrasé qu'il y a dix jours.

Roman évita son regard.

— Vous aviez prévu depuis le début de procéder aux tests en caisson hyperbare. Ce qui veut dire que vous saviez depuis le début à quoi vous aviez affaire. Avant même de procéder aux autopsies.

Roman se retourna et repartit vers les ascenseurs. Il étouffa un cri de surprise quand Jack le prit par le col et l'obligea à se retourner.

— Ce n'était pas une charge utile commerciale, gronda Jack. Qu'est-ce que c'était ?

Roman se dégagea et recula en titubant, heurtant le mur.

— SeaScience a servi de couverture à la Défense nationale, reprit Jack. Vous les avez payés pour qu'ils envoient l'expérience à votre place. Pour dissimuler le fait que cette forme de vie a un intérêt militaire.

Roman se glissa vers l'ascenseur. Vers la seule issue possible.

Jack l'empoigna par sa blouse de labo et resserra sa prise sur le col.

— Ce n'était pas une action de bioterrorisme. C'était une de vos putains d'erreurs !

Le visage de Roman devint violet.

— Je... j'étouffe !

Jack le lâcha et Roman glissa à bas du mur, ses jambes s'affaissant sous son poids. L'espace d'un moment, il ne dit rien. Il resta assis en tas par terre, en s'efforçant de retrouver son souffle. Lorsqu'il reprit enfin la parole, ce fut d'une voix réduite à un soupir.

— Nous ne pouvions pas deviner ce qu'il ferait. Comment il évoluerait en apesanteur...

— Mais vous saviez que c'était extraterrestre ?

— Oui.

— Et vous saviez que c'était une chimère. Qu'elle avait déjà de l'ADN de batracien.

— Non, non. Ça, nous ne le savions pas.

— Ne me racontez pas de conneries.

— Nous ne savons pas comment l'ADN de grenouille est arrivé dans le génome ! Ça a dû se produire au labo du Dr Koenig. Une erreur ou une autre. C'est elle qui a découvert l'organisme dans la fosse sous-marine et qui a fini par comprendre de quoi il s'agissait. SeaScience savait que nous serions intéressés. Un organisme

extraterrestre... tu parles, que nous étions intéressés ! C'est la Défense qui a avancé les fonds pour les expériences à bord du KC-135. Nous avons financé l'envoi à bord de la station spatiale. En tant que charge utile militaire, ça ne serait jamais passé. Il y aurait eu trop de questions, des comités de réflexion. La NASA se serait demandé pourquoi l'Armée s'intéressait tant à des microbes marins inoffensifs. Alors que personne ne s'interroge sur les expériences du secteur privé. C'est donc parti sous l'étiquette d'expérience commerciale, commanditée par SeaScience, le Dr Koenig étant investigateur principal.

— Où est-elle, à présent ?

Roman se releva lentement.

— Elle est morte.

Cette information prit Jack au dépourvu.

— Comment ? demanda-t-il d'une voix étouffée.

— Dans un accident.

— Vous pensez que je vais gober ça ?

— C'est pourtant vrai.

Jack le regarda un moment. Et décida de le croire.

— C'est arrivé la semaine dernière, au Mexique. Elle venait de donner sa démission de SeaScience. Elle avait pris un taxi. Il n'en est pas resté grand-chose.

— Et le raid de l'USAMRIID dans son labo ? Vous n'étiez pas là-bas pour enquêter, hein ? Vous étiez là-bas pour veiller à ce que tous ses dossiers soient détruits.

— Nous avons affaire à une forme de vie étrangère ; un organisme plus dangereux que nous ne le supposons. Oui, l'expérience était une erreur. Une catastrophe. Imaginez seulement ce qui pourrait arriver si des terroristes avaient vent de cette information ?

C'est pour ça que la NASA avait été tenue dans l'ignorance. Pour ça que la vérité ne pourrait jamais être divulguée.

— Et vous n'avez pas vu le pire, Dr McCallum, reprit Roman.

— Comment ça ?

— J'ai une dernière chose à vous montrer.

Ils prirent l'ascenseur et descendirent encore d'un étage, au niveau moins trois. *Le troisième cercle de l'enfer*, se dit Jack. Ils ressortirent de la cabine et se trouvèrent à nouveau devant une paroi de verre qui les séparait d'un autre labo où s'activaient des gens en scaphandre spatial.

Roman appuya sur le bouton de l'interphone et dit :

— Vous pouvez apporter le spécimen ?

L'une des personnes en scaphandre acquiesça. Elle s'approcha d'une porte d'acier, composa un code sur une énorme serrure à combinaison et entra dans la chambre forte. Lorsqu'elle reparut, elle poussait un chariot sur lequel se trouvait un conteneur d'acier sur un

plateau. Elle s'approcha de la vitre.

Roman hocha la tête.

Elle déverrouilla le conteneur d'acier, souleva un cylindre de Plexiglas et le posa sur le plateau. Le cylindre contenait du formol, et une chose qui oscillait doucement.

— Nous avons trouvé ça niché dans la colonne vertébrale de Kenichi Hirai, dit Roman. L'épine dorsale l'a protégé de la force de l'impact lors de l'atterrissage forcé de *Discovery*. Quand nous l'avons retiré, c'était encore vivant. Enfin, vivant...

Jack essaya de parler, mais ne put émettre le moindre son. Il n'entendait que le sifflement de l'air dans le circuit de ventilation, le sang qui rugissait à ses oreilles alors qu'il regardait, épouvanté, le contenu du cylindre.

— Voilà ce que devient la larve en grandissant, reprit Roman. C'est l'étape suivante.

Il comprenait tout, à présent. La raison du secret. Ce qu'il avait vu dans le formol, enroulé dans ce cylindre de verre, justifiait tout. Ça avait souffert lors de l'extraction, mais les caractéristiques essentielles étaient apparentes. La peau de batracien luisante, la queue larvaire. Et l'enroulement fœtal de la colonne vertébrale. Ce n'était pas un batracien, mais quelque chose de beaucoup plus terrifiant parce que son appartenance génétique était reconnaissable. *Un mammifère*, se dit-il. *Peut-être même un humanoïde*. Ça commençait déjà à ressembler à son hôte.

Si cette chose parvenait à contaminer différentes espèces, elle changerait encore d'apparence. Elle pourrait piller l'ADN de n'importe quel organisme sur la Terre, prendre n'importe quelle forme. Pour finir, elle évoluerait au point de pouvoir se passer complètement d'hôte à parasiter. Elle deviendrait indépendante, autosuffisante. Peut-être même intelligente.

Et Emma était maintenant un incubateur vivant pour cette chose, son corps un cocon nourricier dans lequel elle se développait.

Jack eut un frisson. Il était planté sur le tarmac et regardait la piste. Il n'y avait rien d'autre à des kilomètres à la ronde. La jeep de l'armée qui les avait ramenés, Gordon et lui, à la base de l'armée de l'air de White Sands était loin, maintenant. Ce n'était plus qu'un petit point brillant, traînant un panache de poussière vers l'horizon. La clarté blafarde du soleil lui mettait les larmes aux yeux et, l'espace d'un moment, le désert devint flou, comme s'il le voyait sous l'eau.

Il se tourna vers Gordon.

— Il n'y a pas d'autre solution. Il faut le faire.

— Il y a un millier de choses qui peuvent foirer.

— Pff, c'est vrai de tous les lancements, de toutes les missions.

Pourquoi faudrait-il que ce soit différent cette fois ?

— Il n'y aura pas de seconde chance, pas de solution de repli. Je connais les francs-tireurs de ton espèce. Parce que c'est à ça que se résume l'opération.

— C'est ce qui la rend possible. Quelle est leur devise, déjà ? Plus petit, plus rapide, plus économique ?

— D'accord, céda Gordon. Admettons que tu ne t'écrases pas au décollage. Admettons que l'armée de l'air ne te descende pas en vol. Une fois là-haut, rien ne prouve que le *Ranavirus* marchera, et là, tu prends un sacré pari.

— Depuis le tout début, Gordon, il y a une chose qui m'intriguait : pourquoi y avait-il de l'ADN de grenouille dans ce génome ? Où la chimère avait-elle trouvé ces gènes ? Roman pense que c'est un accident. Une erreur qui se serait produite dans le labo de Koenig. Je n'y crois pas, fit-il en secouant la tête. Je n'y ai jamais cru. Pour moi, c'est Koenig qui lui a apporté ces gènes. Par mesure de précaution.

— Je ne comprends pas.

— Peut-être qu'elle pensait à la suite. Aux risques possibles. À ce qui pourrait arriver si cette nouvelle forme de vie se transformait lorsqu'elle serait en microgravité. Si la chimère échappait à tout contrôle, elle voulait avoir un moyen de la détruire. Une parade. Et voilà.

— Un virus de batracien.

— Ça va marcher, Gordon. Il le faut. J'en mettrais ma tête à couper.

Un coup de vent passa entre eux, soulevant un tourbillon de sable et de bouts de papier épars. Gordon se retourna, regarda, loin sur le tarmac, le T-38 qu'ils avaient pris pour venir de Houston. Et il poussa un soupir.

— J'aurais parié que tu allais dire ça.

22 août

Casper Mulholland en était à sa troisième plaquette de pastilles Rennie et il avait toujours l'estomac comme un chaudron d'acide bouillonnant. Dans le lointain, l'*Apogee II* étincelait telle une balle d'argent posée la pointe en l'air dans le sable du désert. Ce n'était pas un spectacle particulièrement impressionnant, surtout pour les gens qui étaient là. Ils avaient presque tous entendu le rugissement assourdissant d'un lancement de la NASA, ils avaient été frappés par le panache de feu éblouissant qui jaillissait des tuyères de la navette filant dans le ciel. L'*Apogee II* n'avait rien à voir avec tout ça. On aurait plutôt dit un jouet d'enfant, et Casper lisait la déception dans les yeux de la douzaine de visiteurs perchés sur l'estrade de fortune érigée pour l'occasion et qui regardaient le pas de tir, par-delà la morne étendue de désert. Tout le monde voulait du gros, du puissant. Le petit, l'élégant dans sa simplicité n'intéressait personne.

Un nouveau véhicule, un van, arriva près du site et un groupe de visiteurs en descendit, levant la main avec ensemble pour se protéger les yeux du soleil matinal. Il reconnut Mark Lucas et Hashemi Rashad, les deux hommes d'affaires qu'il avait reçus à l'*Apogee* plus de trois semaines auparavant. Il lut le même dépit sur leur visage alors qu'ils regardaient l'engin dressé sur le pas de tir.

— Nous ne pouvons pas nous rapprocher davantage ? demanda Lucas.

— Hélas non, répondit Casper. C'est pour votre propre sécurité. Le carburant que nous utilisons est assez explosif, vous savez.

— Mais je pensais que nous aurions droit à une vision en profondeur de votre opération de lancement.

— Ah, mais vous aurez accès à toutes nos installations de contrôle au sol, l'équivalent du contrôle de mission de Houston. Dès que l'appareil aura quitté le sol, nous vous conduirons vers le bâtiment et nous vous montrerons comment nous le guidons en orbite basse. Ça, Mr Lucas, c'est l'épreuve de vérité. N'importe quel ingénieur peut faire décoller une fusée, mais la mettre sur orbite en toute sécurité, puis la guider à distance, c'est une autre paire de manches. C'est pourquoi nous avons avancé cette démonstration de quatre jours, afin de profiter de la fenêtre de tir idoine pour le rendez-vous avec la station

spatiale. Parce que nous allons vous prouver que nous sommes parfaitement au point pour assurer la procédure de rendez-vous. L'*Apogee II* est exactement le genre d'oiseau que la NASA cherche à acheter.

— Vous n'allez pas vraiment l'amarrer, hein ? avança Rashad. J'ai entendu dire que c'était la quarantaine à bord de la station.

— Non, nous ne pensons pas nous amarrer à l'ISS. L'*Apogee II* n'est qu'un prototype et ne dispose pas encore de système d'amarrage en orbite. Mais nous allons nous approcher suffisamment de la station pour faire la démonstration que nous en serions capables. Vous savez, le seul fait que nous ayons été en mesure de modifier notre date de lancement dans un si bref délai est un argument de vente. En matière de vol spatial, la flexibilité est un argument majeur. Il faut toujours prévoir l'imprévisible. Le récent accident de mon partenaire, par exemple : Mr Obie est au lit avec le bassin fracturé, et pourtant vous avez remarqué que nous n'avons pas annulé l'essai. Nous contrôlerons toute la mission à partir du sol. Messieurs, c'est ça, la flexibilité.

— Je comprends qu'on puisse être amené à retarder un lancement, objecta Lucas. Pour cause de mauvais temps, par exemple. Mais pourquoi l'avoir avancé de quatre jours ? Certains de nos associés n'ont pas pu s'arranger pour venir ici à temps.

Casper sentit les dernières pastilles Rennie s'anéantir dans un bouillonnement d'acide gastrique.

— C'est très simple, en réalité, fit-il en s'interrompant pour prendre son mouchoir et s'éponger le front. C'est à cause de cette fenêtre de tir dont je vous parlais : l'orbite de la station spatiale est inclinée de 51,6 degrés sur l'horizon. Si vous regardez un tracé de sa trajectoire sur une carte, elle décrit une courbe sinusoïdale oscillant entre 51,6 degrés nord et 51,6 degrés sud. Comme la Terre tourne sur elle-même, la station passe au-dessus d'un endroit différent de la carte à chaque révolution. Mais la Terre n'est pas rigoureusement sphérique, ce qui complique encore les choses. Le moment le plus propice au lancement est celui où la trajectoire orbitale passe au-dessus du pas de tir. En additionnant tous ces facteurs, nous sommes parvenus à plusieurs options. Restait à choisir entre un lancement de jour ou de nuit. Entre les divers angles de lancement possibles. Et puis il y avait le problème des prévisions météorologiques...

Il constata que leurs yeux étaient devenus vitreux.

Des yeux de merlan frit. D'où l'expression « noyer le poisson », se dit-il.

— Enfin, soupira Casper, très soulagé, le moment le plus propice était aujourd'hui, à sept heures dix du matin. Mais je ne vous apprends rien, je suppose ?

— Oui, euh, non, bien sûr, fit Lucas en s'ébrouant comme un chien

sortant d'un roupillon.

— J'aurais quand même bien aimé être plus près, répéta Rashad avec une pointe de regret. De si loin, ça ne fait pas une impression formidable, hein ? dit-il en regardant la fusée, petit jouet au nez camus posé sur l'horizon.

Casper sentit son estomac s'autodigérer dans une giclée fulgurante d'acide. Il grimaça un sourire.

— Eh bien, vous savez ce qu'on dit, Mr Rashad. Ce n'est pas la taille qui compte ; c'est la façon de s'en servir.

C'est notre dernière chance, pensa Jack.

Une goutte de sueur roula sur sa tempe et se perdit dans le revêtement intérieur de son casque. Il essaya de se détendre. Son cœur battait la chamade. On aurait dit un animal pris au piège qui s'agitait frénétiquement pour sortir de sa cage thoracique. C'était le moment dont il avait rêvé pendant toutes ces années : il était sanglé dans le siège du pilote, la visière de son casque abaissée, l'oxygène branché. Le compte à rebours approchait du zéro fatidique. Mais, dans ses rêves, la peur ne faisait pas partie de l'équation ; il n'y avait que l'excitation. L'anticipation. Il ne s'attendait pas à être aussi terrifié.

— T moins cinq minutes. C'est le moment ou jamais de faire marche arrière.

C'était la voix de Gordon Obie, sur le circuit audio intérieur. À chaque étape, il avait tendu la perche à Jack pour le cas où il changerait d'avis. Au cours du vol qui les avait amenés de White Sands dans le Nevada. Aux petites heures du matin, alors que Jack revêtait sa combinaison dans le hangar d'Apogee Engineering. Et enfin sur la route qui menait au désert noir comme de la poix, vers le pas de tir. C'était la dernière occasion qui lui restait de battre en retraite.

— On peut encore arrêter le compte à rebours, reprit Gordon. Annuler la mission.

— On continue.

— Alors ce sera notre dernier contact audio. Tu n'auras plus de possibilité de communiquer avec nous. Pas de liaison avec le sol, pas de contact avec la station, ou tout sera fichu. Si tu dis un seul mot, on interrompt aussitôt toute la mission et on te ramène.

À condition que ce soit encore possible. Mais ça, il ne le dit pas.

— Bien reçu.

Il y eut un silence.

— Tu n'es pas obligé de faire ça. Personne ne te le demande.

— Ça va. Allumez cette putain de chandelle, d'accord ?

Le soupir de réponse de Gordon lui parvint, fort et clair.

— D'accord. Tu es partant. Alors, T moins trois minutes, et le décompte se poursuit.

— Merci, Gordie. Merci pour tout.

— Bonne chance, Jack McCallum. Bon vent, et Dieu soit avec toi.

La liaison audio fut coupée.

C'est peut-être la dernière voix que j'entendrai de ma vie, songea Jack. Désormais, la seule chose qui le relierait au contrôle au sol d'Apogee serait les données de pilotage qui arriveraient au système de guidage embarqué et aux ordinateurs de navigation. Le véhicule volait tout seul ; Jack n'était que le singe empaillé assis dans le siège du pilote.

Il ferma les yeux et se concentra sur les battements de son cœur. Ils avaient retrouvé un rythme normal. Il se sentait étrangement calme, à présent, prêt à l'inéluctable, quoi que ça puisse être. Il entendait les bourdonnements et les cliquetis des systèmes de bord qui se préparaient pour le grand saut. Il imaginait le ciel sans nuage, l'atmosphère aussi dense que de l'eau, tel un océan d'air à la surface duquel il devait remonter pour arriver au vide clair et froid de l'espace.

Où Emma était en train de mourir.

Les spectateurs massés sur l'estrade observaient maintenant un silence pesant. Ils suivaient le compte à rebours sur les écrans vidéo en circuit fermé. Une caméra était braquée sur l'horloge qui approchait de T moins une minute, et le décompte se poursuivait. Ils allaient profiter de cette fenêtre de tir, se dit Casper et, dans la panique, un nouveau jaillissement de sueur inonda son front. Il n'avait jamais vraiment cru, au fond de lui, que ce moment arriverait jamais. Il anticipait toutes sortes de retards, de lancements interrompus, d'annulations. Il avait eu tellement de déceptions, de déveine avec cette foutue bestiole qu'il sentait l'angoisse lui brûler la gorge comme de la bile. Il parcourut du regard les visages, sur la tribune improvisée, et vit que beaucoup d'entre eux décomptaient les secondes qui passaient. Tout commença dans un soupir, comme une perturbation rythmique dans l'air.

— Vingt-neuf. Vingt-huit. Vingt-sept...

Le soupir devint un murmure, un chœur de plus en plus fort à chaque seconde qui passait.

— Douze. Onze. Dix...

Les mains de Casper tremblaient si fort qu'il dut se cramponner à une rambarde. Il sentait son poulx qui battait jusque dans le bout de ses doigts.

— Sept. Six. Cinq...

Il ferma les yeux. Seigneur, qu'avaient-ils fait ?

— Trois. Deux. Un...

De toutes les poitrines jaillit le même cri assourdi. Un cri d'émerveillement. Puis il entendit le rugissement des propulseurs d'appoint, et il se décida à rouvrir les yeux. Il regarda le ciel. Il vit la

langue de feu qui montait vers le zénith. C'était imminent. D'une seconde à l'autre, maintenant, il y aurait l'éclair aveuglant, suivi, avec un peu de retard, par le vacarme de l'explosion qui lui crèverait les tympans. Ça s'était passé comme ça avec *Apogée I*.

Mais la traînée farouche de feu continuait à monter, et ce ne fut bientôt plus qu'une petite virgule claire accrochée sur le bleu foncé du ciel.

Une main se referma fermement sur son épaule. Il sursauta, se retourna. C'était Mark Lucas qui le regardait en souriant d'une oreille à l'autre.

— Bien joué, Mulholland ! Quel lancement magnifique !

Casper risqua un coup d'œil plein d'appréhension vers le ciel. Toujours pas d'explosion.

— Mais j'imagine que vous n'en avez jamais douté, hein ? reprit Lucas.

Casper déglutit péniblement.

— Pas un seul instant.

La dernière dose.

Emma appuya sur le piston, s'injectant lentement le contenu de la seringue dans la veine. Elle ôta l'aiguille, appliqua un bout de gaze stérile sur l'emplacement de la piqûre et replia le bras pour le maintenir le temps de se débarrasser de la seringue. Elle effectuait chaque geste avec dévotion, comme on se livre à une cérémonie sacrée, avec la pensée solennelle que c'était la dernière fois qu'elle éprouverait chacune de ces sensations, la piqûre de l'aiguille, la masse dure de la gaze contre sa chair, au creux de son bras. Combien de temps cette dernière dose de GCH la maintiendrait-elle en vie ?

Elle se retourna et regarda la cage de la souris, qu'elle avait transportée dans le module de service russe, où la lumière était meilleure. La pauvre petite bête était maintenant roulée en boule. Agitée de spasmes. Mourante. L'effet des hormones n'était pas permanent. Les bébés étaient morts le matin même. *D'ici demain*, se dit Emma, *je serai le seul être encore vivant à bord de la station*.

Non, pas le seul. Il y aurait la forme de vie qui se développait en elle. Les myriades de larves qui émergeraient bientôt de leur sommeil et commenceraient à se nourrir, à grossir.

Elle posa sa main sur son ventre, comme une femme enceinte qui aurait senti croître son fœtus en elle. Tel un vrai fœtus, la forme de vie qu'elle hébergeait hériterait de bribes de son ADN. Dans cette mesure, c'était son rejeton biologique. Il recelait la mémoire génétique de tous les hôtes qui l'avaient hébergé : Kenichi Hirai, Nikolaï Rudenko, Diana Estes. Et maintenant elle, Emma.

Elle serait la dernière. Il n'y aurait pas de nouvel hôte, pas de

nouvelles victimes, parce qu'il n'y aurait pas de sauveteurs. La station était maintenant un sépulcre. Aussi contaminée, interdite et intouchable que les léproseries du temps jadis.

Elle sortit du module russe et plana vers la partie de la station qui fonctionnait au ralenti. La lumière était à peine suffisante pour lui permettre de se repérer dans l'obscurité du module de connexion. À part le souffle régulier de sa propre respiration, de ce côté-là, c'était le silence absolu. Elle se déplaçait à travers les mêmes molécules d'air qui avaient naguère circulé dans les poumons de gens maintenant morts. Elle sentait encore la présence des cinq défunts, elle imaginait les échos de leurs voix, les dernières vibrations du bruit qui se dissolvaient enfin dans le silence. C'était l'espace dans lequel ils avaient évolué, et il était encore hanté par leur passage.

Et bientôt, se dit-elle, il sera hanté par le mien.

24 août

Jared Profitt fut réveillé juste après minuit. Deux sonneries de téléphone suffirent à le faire passer d'un profond sommeil à une vigilance sans faille. Il tendit la main vers le récepteur.

— Ici le général Gregorian, fit une voix sèche au bout du fil. Je viens d'avoir notre centre de contrôle de Cheyenne Mountain. Ce prétendu lancement de démonstration du Nevada s'apprête à tenter un rendez-vous avec la station spatiale.

— Quel lancement ?

— Celui d'Apogee Engineering.

Profitt se rembrunit. Ce nom ne lui disait rien. Toutes les semaines, des tas de gens procédaient à des quantités de lancements depuis une multitude de sites dans le monde entier. Une bardée d'entreprises du secteur aérospatial essayaient des systèmes de propulsion, lançaient des satellites ou envoyaient dans l'espace des cendres d'êtres humains incinérés. Le haut commandement suivait en permanence neuf mille artefacts en orbite.

— Rappelez-moi de quoi il s'agit, demanda-t-il.

— L'Apogee teste un nouveau véhicule de lancement réutilisable. Ils l'ont lancé à sept heures dix, hier matin. Ils ont informé le FAA [5], comme il se doit, mais ils ne nous ont mis au courant qu'après. Ce vol est prévu comme un essai orbital de leur nouveau lanceur réutilisable. Un lancement en orbite basse, un passage à proximité de l'ISS et la rentrée dans l'atmosphère. Nous le suivons depuis une journée et demie, maintenant, et d'après ses dernières manœuvres orbitales, il semble possible qu'ils passent plus près de la station qu'ils ne nous l'ont annoncé.

— À quelle distance doivent-ils en passer ?

— Tout dépendra de leurs prochaines manœuvres de visées.

— Assez près pour un rendez-vous effectif ? Un amarrage ?

— Ce n'est pas possible avec ce type de véhicule particulier. Nous avons toutes les spécifications de leur orbiteur. Ce n'est qu'un prototype sans système d'amarrage. Le mieux qu'il puisse faire, c'est de passer devant et de leur faire bonjour.

— Pardon ? releva Profitt en se redressant comme un diable sortant de sa boîte. Vous voulez dire qu'il y a un homme à bord de cet appareil ?

— Non, monsieur. Ce n'était qu'une image. L'Apogee dit que ce n'est pas un vol habité. Enfin, il y a des animaux à bord, dont un singe-araignée, mais pas de pilote. Et nous n'avons intercepté aucune communication vocale entre le sol et le véhicule.

Un singe-araignée, se dit Profitt. Ils ne pouvaient éliminer totalement la possibilité de présence à bord d'un pilote humain. Les moniteurs environnementaux de l'appareil, le niveau de dioxyde de carbone ne permettaient pas de faire la différence entre l'homme et l'animal. La maigreur des informations ne lui disait rien qui vaille. Et la programmation du lancement encore moins.

— Je ne pense pas qu'il y ait de quoi s'inquiéter, reprit Gregorian. Mais vous avez demandé à être informé de toutes les approches orbitales.

— Je voudrais en savoir un peu plus sur cette société Apogée, demanda Profitt.

— Des marginaux, répondit Gregorian avec un reniflement dédaigneux. Une société de douze personnes, dans le Nevada. Ils n'ont vraiment pas de chance. Il y a un an et demi, leur premier prototype a explosé vingt secondes après le lancement, et tous leurs premiers investisseurs ont disparu. Je suis assez surpris qu'ils soient encore dans la course. Leur booster est basé sur une technologie russe. L'orbiteur est un système simpliste avec rentrée en parachute. La capacité d'export n'est que de trois cents kilos, plus le pilote.

— Je pars tout de suite pour le Nevada avant que la situation ne nous échappe.

— Monsieur, nous suivons tous les mouvements de ce véhicule. Nous n'avons pas de raison d'intervenir à ce stade. Ce n'est qu'une toute petite compagnie qui essaie d'impressionner de nouveaux partenaires. Si l'orbiteur présente un réel problème, nous pouvons demander à nos intercepteurs au sol de se tenir prêts à faire tomber cet oiseau.

— Le général Gregorian avait sans doute raison. Le fait qu'une bande d'illuminés ait décidé d'envoyer un singe dans l'espace ne constituait pas une priorité nationale. Il devait y aller mollo sur la question : la mort de Luther Ames avait déclenché une vague de

protestations dans tout le pays. Ce n'était pas le moment de descendre en vol un autre engin spatial, surtout un appareil construit par une compagnie américaine privée.

Mais bien des choses le dérangeaient dans cette histoire. Le timing. La manœuvre de rendez-vous. Le fait qu'ils ne puissent ni confirmer ni véritablement exclure une présence humaine à bord.

Si ce n'était pas une mission de sauvetage, ça y ressemblait drôlement.

— Je pars pour le Nevada, répéta-t-il.

Quarante-cinq minutes plus tard, Profitt était dans sa voiture et quittait l'autoroute. La nuit était claire. Les étoiles brillaient comme des petites têtes d'épingle étincelantes sur le bol bleu du ciel. Il y avait peut-être cent milliards de galaxies dans l'univers, comptant chacune cent milliards d'étoiles. Combien de ces étoiles avaient des planètes, et combien de ces planètes étaient habitées ? La panspermie, la théorie selon laquelle la vie grouillait dans l'univers entier, n'était plus une simple spéculation. L'idée que la vie n'existait que sur cette petite boule bleue, dans ce système solaire insignifiant, paraissait maintenant aussi absurde que la croyance naïve des Anciens selon laquelle le Soleil et les étoiles tournaient autour de la Terre. Pour exister, la vie n'exigeait que la présence de composés carbonés, plus de l'eau sous une forme ou une autre. Or les deux existaient en abondance dans l'univers. Ce qui voulait dire que la vie, si primitive qu'elle soit, pouvait être tout aussi abondante, et que la poussière interstellaire pouvait êtreensemencée de bactéries ou de spores. Toutes les autres formes de vie étaient issues de ces créatures primitives.

Et que se passerait-il si des fragments de poussière cosmique charriant de telles formes de vie venaient ensemençer une planète où la vie existait déjà ?

C'était le cauchemar de Jared Profitt.

Il lui était arrivé, autrefois, de trouver que les étoiles étaient belles. En ce temps-là, il considérait l'univers avec émerveillement. Maintenant, quand il regardait le ciel nocturne, il voyait une menace infinie. Il voyait un Armageddon biologique.

Leur conquérant, descendant du ciel.

L'heure de la mort était venue.

Les mains d'Emma étaient agitées de tressaillements, et les veines de ses tempes battaient si fort qu'elle devait serrer les dents pour ne pas hurler. La dernière injection de morphine avait à peine atténué sa souffrance, et elle était tellement abrutie par la drogue qu'elle avait du mal à se concentrer sur l'écran de l'ordinateur. Sur le clavier, sur ses doigts. Elle s'arrêta pour apaiser le tremblement de ses mains. Puis elle commença à taper.

E-mail personnel pour Jack McCallum

Si j'avais un seul vœu à formuler, ce serait d'entendre ta voix une dernière fois. Je ne sais ni où tu es ni pourquoi je ne peux pas te parler. Je sais seulement que cette chose qui est en moi est en train de gagner la partie. Je sens que mes forces déclinent. Je me suis battue tant que j'ai pu, mais je suis fatiguée, maintenant. Je suis prête à dormir.

Ce que je voulais surtout te dire pendant que je suis encore capable de taper ces mots, c'est que je t'aime. Je n'ai jamais cessé de t'aimer. On dit que personne ne peut franchir les portes de l'éternité avec un mensonge sur les lèvres. On dit qu'il faut toujours accorder foi aux confessions faites au seuil de la mort. C'est la mienne.

Ses mains tremblaient si fort qu'elle ne pouvait plus taper. Elle signa et cliqua sur ENVOYER.

Dans le kit médical de secours, elle trouva les derniers comprimés de valium. Il en restait deux. Elle les avala avec une gorgée d'eau. Son champ de vision commençait à se restreindre. La nuit menaçait. Ses jambes s'engourdissaient comme si elles ne faisaient plus partie de son corps mais étaient devenues les membres d'une étrangère.

Elle n'avait plus beaucoup de temps devant elle.

Elle n'avait plus la force d'enfiler un scaphandre spatial. Quelle importance, de toute façon ? Peu importait l'endroit où elle mourrait. La station était entièrement contaminée. Son corps ne serait qu'un déchet de plus à éliminer.

Elle effectua son dernier passage dans la partie obscure de la station.

La coupole était l'endroit où elle voulait passer ses derniers moments de conscience. Flotter dans le noir en contemplant la splendeur de la Terre, en bas. Par les vitres, elle voyait la tache bleu-gris de la mer Caspienne. Un arc de nuages passait au-dessus du Kazakhstan. Il y avait de la neige sur l'Himalaya. *En bas, des milliards de gens vaquent à leurs occupations, songea-t-elle. Et moi, je suis là, petit point en train de mourir dans le ciel.*

— Emma ? (C'était Todd Cutler, qui parlait doucement dans son casque.) Comment ça va ?

— C'est... pas brillant, souffla-t-elle. J'ai mal. Ma vue commence à baisser. Plus de valium.

— Il faut te cramponner, Emma. Écoute-moi, écoute ce que je te dis. Ne renonce pas. Pas encore.

— J'ai déjà perdu le combat, Todd.

— Non, je t'assure ! Il faut avoir confiance...

— Un miracle ? (Elle eut un petit rire, toucha la vitre de la

coupole, sentit la chaleur du soleil à travers le verre.) Le seul vrai miracle, c'est que je sois ici, tout simplement. Que je voie la Terre d'un endroit où si peu de gens sont allés. Si seulement je pouvais parler à Jack.

— Nous faisons tout pour que ce soit possible.

— Où est-il ? Pourquoi ne pouvez-vous le joindre ?

— Il se démène comme un fou pour te ramener sur Terre. Il faut le croire.

Elle refoula ses larmes. *Oui, je le crois.*

— On peut faire quelque chose pour toi ? demanda Todd. Il y a quelqu'un à qui tu voudrais parler ?

— Non, soupira-t-elle. Il n'y a que Jack.

Il y eut un silence.

— Je pense... Je crois que ce que je veux surtout, maintenant...

— Oui ? l'incita Todd.

— Je veux dormir. C'est tout. Juste dormir.

Il s'éclaircit la gorge.

— Bien sûr. Tu vas te reposer. Je suis là, si tu as besoin de moi. Bonne nuit, ISS, ajouta-t-il doucement avant de couper la communication.

Bonne nuit, Houston, pensa-t-elle, et elle ôta son casque et le laissa flotter dans l'obscurité.

Le convoi de voitures noires s'arrêta dans un gigantesque nuage de poussière. Jared Profitt descendit de la voiture de tête et regarda le siège social d'Apogee. C'était un morne bâtiment de bardage, sans fenêtre. On aurait dit un hangar pour avions, sauf qu'il était surmonté d'antennes satellites.

— Faites cerner le bâtiment, ordonna-t-il avec un mouvement de menton en direction du général Gregorian.

Moins d'une minute plus tard, les hommes de Gregorian annonçaient que le bâtiment était sous contrôle. Profitt entra à l'intérieur.

Il tomba sur un groupe disparate d'hommes et de femmes qui formaient un cercle tendu, hostile. Il reconnut aussitôt deux des visages : Gordon Obie, le directeur des opérations de vol, et Randy Carpenter, le directeur de vol de la navette. La NASA était donc là, comme il le soupçonnait, et ce bâtiment anonyme, perdu au milieu du désert du Nevada, avait été changé en contrôle de mission rebelle.

Mais il s'agissait d'une installation de fortune, bien différente de la salle de contrôle de la NASA. Le sol était de béton brut. Ça grouillait de câbles et de fils dans tous les coins. Un chat obèse traînait son ventre entre des tas de matériel informatique réformé. Profitt s'approcha des pupitres de commande et vit les données qui affluaient.

— Quel est le statut de l'orbiteur ? demanda-t-il. L'un des hommes de Gregorian, un contrôleur de vol, répondit :

— Il vient d'achever sa manœuvre de visée, monsieur, et il est dans le couloir. Il pourrait effectuer le rendez-vous avec l'ISS en moins de quarante-cinq minutes.

— Suspendez la manœuvre d'approche.

— Non ! s'exclama Gordon Obie.

Il s'écarta du groupe et s'avança vers lui.

— Ne faites pas ça. Vous ne comprenez pas...

— Il ne peut pas y avoir d'évacuation de l'équipage de la station, répondit Profitt.

— Ce n'est pas une évacuation !

— Alors, que se passe-t-il là-haut ? Il est clair qu'il est sur le point d'effectuer un rendez-vous avec l'ISS.

— Non. Ce n'est pas ça. Il n'a pas de système d'amarrage. Il ne peut pas se connecter à la station. Il n'y a aucun risque de

contamination croisée.

Vous n'avez pas répondu à ma question, Mr Obie. Que fait *Apogee II* là-haut ? Gordon hésita.

— Il simule une séquence d'approche. C'est tout. C'est un test des possibilités de rendez-vous d'*Apogee*.

— Monsieur, fit le contrôleur de vol de l'armée, je vois une anomalie majeure, là.

Profitt se retourna vers la console.

— Quelle anomalie ?

— La pression atmosphérique de la cabine. Elle devrait être à 1, et elle est descendue à 0,56 bar. Soit l'orbiteur a une sérieuse fuite d'air, soit ils l'ont volontairement laissée se dépressuriser.

— Depuis combien de temps est-elle à ce niveau ?

Le contrôleur de vol pianota rapidement sur le clavier, et un graphe apparut, un diagramme de la pression de la cabine en fonction du temps.

— D'après leurs ordinateurs, la cabine est restée à 1 bar pendant les douze premières heures suivant le lancement, et puis, il y a près de trente-six heures, la pression est descendue à 0,7, niveau auquel elle est restée stable jusqu'à il y a une heure. Monsieur, je sais ce qu'ils font ! dit-il soudain en relevant la tête. Ça m'a tout l'air d'être un protocole de présortie extravéhiculaire.

— Un quoi ?

— Ils se préparent à une sortie dans l'espace. Je pense qu'il y a quelqu'un à bord de cet orbiteur, fit l'homme en regardant Profitt.

Lequel Profitt regarda à son tour Gordon Obie.

— Qui est à bord ? Qui avez-vous envoyé là-haut ?

Gordon comprit qu'il n'y avait plus de raison de taire la vérité. Il rendit les armes.

— Jack McCallum, répondit-il calmement.

Le mari d'Emma Watson.

— C'était donc bien une mission de récupération, répondit Profitt. Comment était-ce censé marcher ? Il effectuait une sortie en scaphandre, et après ?

— Le scooter de l'espace. La combinaison Orlan-M qu'il porte en est équipée. Il doit l'utiliser pour se propulser d'*Apogee II* à la station, entrer par le sas...

— Et récupérer sa femme, et la ramener sur Terre.

— Non, ce n'est pas notre projet. Écoutez, il sait, nous savons tous, pourquoi elle ne peut pas revenir sur Terre. Jack est allé là-haut pour lui apporter le *Ranavirus*.

— Et si le virus ne marche pas ?

— Eh bien, c'est un coup de poker.

— Il s'expose à la contamination dans l'ISS. Nous ne le laisserons

jamais revenir sur Terre.

— Il n'a pas l'intention de revenir ! L'orbiteur rentrera sans lui, dit Gordon, le regard rivé à celui de Profitt. C'est un aller simple, et Jack le sait. Il a accepté les conditions. C'est sa femme qui est en train de mourir là-haut ! Il ne veut pas, il ne peut pas la laisser s'en aller toute seule.

Profitt se tut, estomaqué. Il regarda la console, les moniteurs sur lesquels affluaient les données. Pendant que les secondes défilaient, il pensa à sa propre femme, Amy, en train d'agoniser à l'hôpital de Bethesda. Il se souvint de sa course effrénée à l'aéroport de Denver pour attraper le premier avion qui le ramènerait auprès d'elle, il se souvint de sa détresse quand il était arrivé, à bout de souffle, à la porte, pour voir l'avion décoller sans lui. Il pensa au désespoir que devait éprouver McCallum, à son angoisse d'être si près, si dramatiquement près de son but, pour la voir dériver inexorablement hors de portée. Et il se dit : *Ça ne peut faire de mal à personne, qu'à lui-même. Ce McCallum a pris sa décision en toute connaissance de cause. Quel droit ai-je de lui mettre des bâtons dans les roues ?*

Il se tourna vers le contrôleur de vol de l'armée et dit :

— Restituez le contrôle des opérations à l'*Apogee*. Qu'ils poursuivent la manœuvre.

— Monsieur ?

— J'ai dit : laissez l'orbiteur poursuivre sa manœuvre d'approche.

Il y eut un moment de silence stupéfait. Puis les contrôleurs de vol d'*Apogee* récupérèrent leurs fauteuils.

— Mr Obie, reprit Profitt en se tournant vers Gordon. Vous devez comprendre que je vais suivre attentivement chacun des mouvements de McCallum. Je ne suis pas votre ennemi, mais j'ai le devoir de protéger les habitants de cette planète, et je ferai ce qu'il faut pour ça. Si je constate la moindre indication du fait que vous projetez de ramener l'une de ces deux personnes sur Terre, j'ordonne la destruction d'*Apogee II*.

Gordon Obie hocha la tête.

— J'en ferais autant à votre place.

— Alors nous savons tous les deux où nous en sommes, soupira Profitt avant de se tourner vers la rangée de consoles. Allez-y. Que cet homme retrouve sa femme.

Jack était suspendu au bord de l'éternité.

Il avait dûment suivi l'entraînement en piscine, mais rien au monde n'aurait pu le préparer à ce coup de poing viscéral, à la peur paralysante qui s'était emparée de lui à l'instant où il s'était trouvé face au vide de l'espace. Il avait ouvert la trappe de la soute, et la première chose qu'il avait vue était la Terre, loin là-bas, à une

distance vertigineuse. Il ne voyait pas la station. Elle était au-dessus de lui, hors de son champ de vision. Pour y arriver, il allait falloir qu'il franchisse ces portes ouvertes, qu'il plonge dans le vide de l'espace et qu'il fasse le tour vers le côté opposé d'*Apogee II*. Mais pour ça, il faudrait d'abord qu'il réussisse à oublier tous les instincts qui lui hurlaient de se réfugier au fond du sas.

— Emma, murmura-t-il avec ferveur, comme on prie.

Il inspira un bon coup, prêt à relâcher sa prise sur le sas, à s'abandonner aux cieux.

— *Apogee II*, ici Capcom Houston. *Apogee...* Jack, je vous en prie, répondez !

L'appel retransmis par le combiné casque-micro de sa combinaison le surprit. Il n'attendait aucun contact du sol. Le fait que Houston l'appelle ouvertement par son nom voulait dire que le secret était éventé.

— *Apogée*, répondez, c'est urgent !

Il resta silencieux, ne sachant trop s'il devait confirmer sa présence en orbite.

— Jack, on nous informe que la Maison-Blanche n'interférera pas avec votre mission. Pourvu que vous compreniez ce fait essentiel : c'est un aller simple. Si vous entrez à bord de la station spatiale, poursuivit Capcom, vous ne pourrez revenir sur Terre.

— Ici *Apogee II*, répondit enfin Jack. Message reçu. Bien compris.

— Et vous prévoyez toujours de continuer ? Réfléchissez.

— Pourquoi pensez-vous que je sois venu ici ? Pour la vue ?

— Euh, bien reçu. Mais avant que vous poursuiviez, nous tenions à ce que vous soyez au courant des faits : nous avons perdu le contact avec l'ISS il y a près de six heures.

— Comment ça, perdu le contact ?

— Emma ne répond plus.

Six heures, se dit-il. *Que s'est-il passé au cours des six dernières heures ?* Le lancement avait eu lieu deux jours plus tôt. Il lui avait fallu tout ce temps pour rejoindre l'ISS et effectuer les manœuvres de rendez-vous. Pendant ces deux jours, il avait été coupé de toute communication, de toute information concernant la station et ce qui se passait à bord.

— Vous arrivez peut-être trop tard. Vous pourriez avoir envie de reconsidérer...

— Que dit la télémessure ? coupa-t-il. Quel est son rythme ?

— Elle n'est pas branchée. Elle a choisi de déconnecter ses capteurs biomédicaux.

— Alors vous ne savez rien du tout. Vous ne pouvez pas me dire ce qui se passe.

— Juste avant de couper la communication, elle vous a envoyé un

dernier e-mail. Jack, ajouta doucement Capcom, c'est un adieu.

Non. Il relâcha sa prise sur la trappe et appliqua une pression sur le seuil du sas, plongeant tête baissée dans la soute ouverte. *Non.* Il agrippa une poignée et se hissa, à la force des poignets, vers la porte en coquille, de l'autre côté d'*Apogee II*. Soudain, la station spatiale fut là, planant juste au-dessus de lui, si énorme, si gigantesque qu'il fut momentanément pétrifié par l'émerveillement. Puis, paniqué, il se dit : *où est le sas ? Je ne vois pas le sas !* Il y avait tellement de modules, de panneaux solaires dispersés sur une zone vaste comme deux terrains de foot. Il n'arrivait pas à s'y retrouver. Il était perdu, désorienté par cette immensité même.

Puis il repéra la capsule vert foncé de Soyouz qui dépassait vers l'avant. Il était sous la partie russe de la station. Subitement, tout se mit en place. Il leva les yeux vers la partie américaine, et il identifia le module d'habitation US. Au-dessus du module se trouvait le module de connexion Un, sur lequel donnait le sas.

Il savait où il allait.

Le moment était venu de faire le plongeon. Avec la seule aide de son scooter de l'espace, il devait se propulser dans le vide sans cordon ombilical, sans rien à quoi se cramponner. Il activa le jet pack, s'écarta d'*Apogee* et se lança vers la station.

C'était sa première sortie dans l'espace, et il se sentait empoté et inexpérimenté, incapable de juger à quelle vitesse il allait atteindre son but. Il heurta la coque du module d'habitation avec une telle violence qu'il rebondit et réussit de justesse à se raccrocher à une main courante.

Vite. Elle est en train de mourir.

Malade d'angoisse, il remonta le module d'habitation sur toute sa longueur, en respirant trop vite, trop fort.

— Houston, dit-il d'une voix hachée, je voudrais Médical. Qu'il se tienne prêt.

— Bien reçu.

— Je suis... je suis presque au module de connexion Un.

— Jack, ici Médical, fit la voix calme et forte de Todd Cutler. Vous avez été hors circuit pendant deux jours. Il y a deux ou trois choses que vous devez savoir. Emma s'est administré la dernière dose de GCH. Il y a cinquante-cinq heures. Depuis, ses constantes se sont détériorées. L'amylase et le CPK crèvent le plafond. Lors de sa dernière transmission, elle se plaignait de maux de tête et de détérioration de la vision. C'était il y a six heures. Nous ignorons tout de son état actuel.

— Je suis devant la trappe du sas !

— Ordinateur de contrôle de la station reconfiguré en mode extravéhiculaire. Vous êtes go pour repressurisation.

Jack ouvrit l'écoutille et se hissa dans le sas d'entrée. Au moment où il se retournait pour fermer la trappe extérieure, il eut une dernière vision d'*Apogee II*. L'orbiteur s'éloignait déjà. Son canot de sauvetage repartait sans lui. Il avait passé le point de non-retour.

Il referma la trappe, la verrouilla soigneusement.

— Valve d'égalisation de la pression ouverte, dit-il.
Repressurisation amorcée.

— J'essaie de vous préparer au pire, reprit Todd. Au cas où elle...

— Dites-moi quelque chose d'utile.

— D'accord, d'accord. Voilà les dernières informations de l'USAMRIID. Il semblerait que le *Ranavirus* ait une certaine efficacité sur leurs animaux de labo, mais il n'agit que lorsque le traitement est administré dans les trente-six heures suivant la contamination.

— Et s'il est administré après ?

Cutler ne répondit pas. Son silence confirmait le pire.

La pression dans le sas était de un bar. Jack ouvrit l'écoutille et plongea dans le local des tenues pressurisées. Il ôta frénétiquement ses gants, sa combinaison Orlan-M, et réussit, en se tortillant, à s'extraire du sous-vêtement de contrôle thermique. Des poches à fermeture éclair de l'Orlan il tira différents paquets contenant des médicaments de première urgence et des seringues préinjectables de *Ranavirus*. Maintenant, il tremblait de peur à l'idée de ce qu'il allait trouver dans la station.

Il ouvrit à la volée l'écoutille intérieure.

Et là, il se trouva face à son pire cauchemar.

Elle planait dans l'obscurité du module de connexion, comme une nageuse à la dérive dans un océan de ténèbres. Une nageuse en train de se noyer. Ses membres étaient agités de spasmes. Des convulsions lui disloquaient l'échine, projetant sa tête d'avant en arrière, faisant voler ses cheveux comme la crinière d'un cheval emballé. Les spasmes de la mort.

Non, se dit-il. *Je ne te laisserai pas mourir. Enfin quoi, Emma, tu ne vas pas me quitter comme ça !*

Il la prit par la taille et l'entraîna vers le module de service russe. Vers la partie de la station où il y avait encore de la lumière et du courant. Son corps était agité de secousses comme un fil électrique branché sur haute tension. Elle était si petite, si fragile dans ses bras, et pourtant, la force qui parcourait son corps mourant était telle qu'il risquait à tout instant de lâcher prise. Il n'était pas habitué à l'apesanteur et tout le long du chemin qui menait au module de service russe, il rebondit comme un homme ivre sur les cloisons et les écoutilles.

— Jack, parle-moi, appela Todd. Que se passe-t-il ?

— Je l'ai amenée dans le module de service russe. Je l'attache sur

la table de soins...

— Tu lui as administré le virus ?

— Il faut d'abord que je l'attache. Elle convulse.

Il assujettit les sangles velcro sur sa poitrine et ses hanches, amarrant son torse à la table de soins. Sa tête heurtait violemment le plateau, ses yeux roulaient dans ses orbites. Les sclérotiques étaient d'un rouge éclatant, affreux à voir. *Le virus. Il faut le lui injecter, tout de suite.*

Un garrot était accroché sur le côté de la table. Il le détacha et le noua autour de son bras agité de mouvements frénétiques. Il n'eut pas trop de toutes ses forces pour lui déplier le bras, mettre à nu la veine du coude. Avec les dents, il ôta l'embout protecteur de la seringue de *Ranavirus*. Lui enfonça l'aiguille dans le bras, appuya sur le piston.

— Je le lui ai injecté ! annonça-t-il. Tout le contenu de la seringue.

— Comment se comporte-t-elle ?

— Elle convulse toujours.

— Il y a du dilantin dans la trousse d'urgence ! Tu vas lui en administrer en IV !

— Je l'ai. Je branche une perf.

Le garrot passa en tournoyant lentement devant lui, rappel surprenant du fait que, par zéro-g, tout ce qui n'est pas attaché finit par dériver hors de portée. Il le rattrapa au vol et reprit le bras d'Emma.

Un instant plus tard, il annonçait :

— Ça y est ! Le dilantin passe ! La perf est ouverte au maximum.

— Des changements ?

Jack regarda sa femme en implorant silencieusement : *je t'en prie, Emma. Ne me claque pas dans les mains.*

Peu à peu, sa colonne vertébrale se détendit. Son cou se décrispa et elle cessa de se cogner la tête sur la table de soins. Elle regarda droit devant elle, et il aperçut ses iris : deux flaqes noires entourées par les sclérotiques rouge sang. Il ne put retenir un gémissement.

Sa pupille gauche était complètement dilatée. Noire, sans vie.

Il était trop tard. Elle était en train de mourir.

Il lui prit la tête à deux mains, comme si, par la seule force de sa volonté, il allait la ramener à la vie. Mais tout en l'implorant de ne pas le quitter, il savait qu'il ne pourrait la sauver ni par ce seul contact, ni par la prière. La mort était un processus organique. Des fonctions biochimiques, des échanges d'ions qui cessaient peu à peu dans les membranes cellulaires. Le tracé cérébral s'aplatissait. Les contractions rythmiques des cellules du myocarde devenaient fébriles et cessaient tout à fait. Sa seule ferveur ne la ferait pas revivre.

Mais elle n'était pas morte. Pas encore.

— Todd, dit-il.

— Je suis là.

— Que se passe-t-il au stade terminal ? Qu'arrive-t-il aux animaux de labo ?

— Qu'entends-tu par là ?

— Tu as dit que le *Ranavirus* marchait quand on l'administrait assez tôt, au stade de l'incubation. Ça veut dire qu'il doit tuer la chimère. Alors pourquoi n'agit-il pas quand il est administré plus tard ?

— À partir d'un certain stade, les dommages tissulaires sont trop importants. Il y a eu des hémorragies internes...

— Des hémorragies ? Où ça ? Que montrent les autopsies ?

— Dans soixante-quinze pour cent des cas, chez les chiens, l'hémorragie fatale est intracrânienne. Les enzymes de la chimère endommagent les vaisseaux sanguins à la surface du cortex cérébral. Les vaisseaux se rompent et le saignement entraîne une augmentation catastrophique de la pression intracrânienne. Ça provoque une sorte de traumatisme crânien massif. Comme une hernie du cerveau.

— Et si on pouvait stopper l'hémorragie, de façon à interrompre les dommages cérébraux ? Si on faisait passer le stade critique aux victimes, afin qu'elles vivent assez longtemps pour laisser le temps au *Ranavirus* d'agir ?

— Pourquoi pas ?

Jack regarda la pupille gauche, dilatée, d'Emma. Une image terrible lui revint à l'esprit : celle de Debbie Haning, inconsciente, sur un chariot d'hôpital. Il n'avait pas réussi à la sauver. Il avait attendu trop longtemps pour intervenir et, à cause de son indécision, il l'avait perdue.

Je ne te perdrai pas.

— Todd, dit-il, elle a la pupille gauche dilatée. Il faut la trépaner.

— Comment ? À l'aveuglette, sans rayons X...

— C'est sa seule chance ! J'ai besoin d'une perceuse. Dis-moi où ils rangent leurs outils, ici !

— Un instant.

Quelques secondes plus tard, Todd revenait sur le circuit.

— Nous ne savons pas très bien où les Russes stockent leur matériel, mais les instruments de la NASA sont dans le module de connexion Un, dans les compartiments de rangement. Regarde les étiquettes sur les sacs Nomex. Le contenu est détaillé.

Jack fonça hors du module de service et se rua vers le module de connexion en rentrant dans les cloisons et les écoutilles au passage. Il ouvrit, les mains tremblantes, les compartiments de rangement. Il en extirpa trois sacs Nomex avant de trouver celui dont l'étiquette mentionnait : *Perceuses/mèches/mandrins*. Il empoigna un deuxième sac contenant des tournevis et des marteaux, et repartit à toute

vitesse. Il n'avait quitté Emma qu'un bref instant, mais l'angoisse de la retrouver morte lui donnait des ailes. Il traversa Zarya à toute vitesse et regagna le module de service.

Elle respirait encore. Elle était toujours en vie.

Il accrocha les sacs Nomex à la table et en sortit les outils. Ils avaient été prévus pour la construction et la réparation de la station spatiale, pas pour la neurochirurgie. Soudain, alors qu'il tenait la perceuse dans sa main, il réfléchit à ce qu'il allait faire et fut pris de panique. Il allait opérer dans des conditions non stériles, avec un outil prévu pour des boulons d'acier, pas de la chair et de l'os. Il regarda Emma, allongée inerte sur la table, et pensa à ce qui se trouvait sous la boîte crânienne, à sa matière grise, qui renfermait une vie de souvenirs, de rêves et d'émotions. Tout ce qui faisait qu'elle était Emma, la seule, l'unique. Et en train de mourir.

Il fouilla dans la trousse médicale et y prit des ciseaux et un rasoir. Il saisit une mèche de ses cheveux au-dessus de son os temporal gauche, les coupa puis rasa les poils restants, dégagant un espace suffisant pour pratiquer une incision. *Tes beaux cheveux... J'ai toujours aimé tes cheveux. Je t'ai toujours aimée.*

Il dégagea le reste de ses cheveux et les noua derrière son crâne. *Autant éviter qu'ils contaminent le champ.* Avec un bout de ruban adhésif, il attacha sa tête à la table de soins. Il enfila des gants stériles. Ses mouvements avaient retrouvé leur précision, leur efficacité. Il prépara ses instruments. La sonde d'aspiration. Le scalpel. La gaze. Il trempa la pointe des forets dans le désinfectant et les essuya à l'aide d'une gaze imbibée d'alcool.

Il saisit le scalpel.

Il effectua l'incision, les mains collantes de sueur dans ses gants de latex. Le sang suintant du cuir chevelu forma un globule qui grossit lentement. Il l'épongea avec la gaze et continua à inciser jusqu'à ce que la lame atteigne le crâne.

Ouvrir la boîte crânienne, c'est exposer le cerveau à un univers hostile d'envahisseurs microbiens. Enfin, le corps humain est résistant. Il arrive à survivre aux agressions les plus brutales. C'est ce qu'il n'arrêtait pas de se répéter tout en procédant à une entaille dans le lobe temporal afin de positionner la pointe de la mèche. Dès l'Antiquité, les Égyptiens, les Incas avaient effectué avec succès des trépanations, faisant des trous dans le crâne avec des outils incroyablement rudimentaires, sans connaître les techniques de stérilisation. C'était faisable.

Les mains fermes, avec une concentration farouche, il commença à forcer l'os. Quelques millimètres de trop, et il pouvait atteindre la matière grise, détruisant en une fraction de seconde des milliers de précieux souvenirs. Qu'il touche l'artère méningée moyenne, et il

pouvait déchaîner un geyser de sang impossible à étancher. Il s'arrêtait à chaque instant pour reprendre son souffle, pour sonder la profondeur du trou. *Doucement. Doucement.*

Soudain, il sentit la dernière pellicule d'os lâcher. La mèche était passée au travers. Il retira doucement la perceuse, le cœur cognant dans sa gorge.

Une bulle de sang commença aussitôt à se former au-dessus du trou, se gonfla comme un ballon. Du sang rouge foncé – veineux. Il poussa un soupir de soulagement. Ce n'était pas du sang artériel. Le saignement intracrânien trouvant à s'écouler par cette nouvelle ouverture, la pression qu'il exerçait sur le cerveau d'Emma devait déjà commencer à se relâcher. Il aspira la bulle, épongea le suintement avec de la gaze et fit un second trou, puis un autre, effectuant un cercle de perforations dans le crâne. Le temps que le dernier trou soit percé, et le cercle achevé, il avait des crampes dans les mains, le visage inondé de sueur. Mais il ne pouvait s'arrêter pour se reposer ; chaque seconde comptait.

Il prit un tournevis et un marteau à panne ronde.

Faites que ça marche. Faites que j'arrive à la sauver.

Il enfonça doucement la pointe du tournevis dans le crâne comme si c'était un ciseau, puis, les dents serrées, il fit levier et souleva le disque osseux.

La taille, le positionnement de l'ouverture lui permettant enfin de s'échapper, le sang jaillit hors du crâne et se répandit au-dehors.

Évacuant autre chose. *Des œufs.* Une grappe d'œufs qui planèrent là, frémissants, dans l'air. Il les captura avec la sonde aspirante et les emprisonna dans la bouteille à vide. Depuis le commencement des temps, les plus redoutables ennemis de l'humanité ont toujours été les plus petites formes de vie. Des virus. Des bactéries, des parasites. *Et maintenant, ça, pensa Jack en regardant dans la bouteille. Mais nous avons les moyens de le vaincre.*

L'épanchement sanguin à travers l'ouverture crânienne était maintenant réduit à un suintement. Le jaillissement initial avait suffi à relâcher la pression sur son cerveau.

Il examina la pupille gauche d'Emma. Elle était toujours dilatée, mais quand il braqua un pinceau lumineux dessus, il lui sembla – à moins que ce ne soit un effet de son imagination ? – voir les bords frémir légèrement, comme un lac d'eau noire agité de rides convergeant vers le centre.

Tu vas t'en sortir, se dit-il.

Il entoura la plaie avec de la gaze et prépara une nouvelle perfusion contenant des stéroïdes et du phénobarbital. Cela aurait pour effet d'approfondir le coma dans lequel elle était plongée, et de protéger son cerveau de tout dommage supplémentaire. Il fixa les

capteurs de l'électrocardiogramme sur sa poitrine.

Lorsqu'il eut fait tout ce qu'il pouvait pour elle, il se noua un garrot autour du bras et s'injecta une dose de *Ranavirus*. Soit ils en mourraient tous les deux, soit ça les sauverait. Il ne tarderait pas à le savoir.

Le cœur d'Emma faisait apparaître sur le moniteur de l'ECG un rythme sinusal régulier. Il lui prit la main et attendit un signe.

27 août

Gordon Obie entra dans la salle de contrôle de la station orbitale et parcourut du regard les visages des hommes et des femmes assis devant leurs consoles. Sur l'écran principal, la station spatiale suivait son chemin sinueux sur la carte du monde. En ce moment précis, dans le désert d'Algérie, ceux qui lèveraient les yeux vers le ciel nocturne s'émerveilleraient peut-être du spectacle de cette étrange étoile, aussi brillante que Vénus, qui traversait le firmament. Une étoile unique en son genre, parce qu'elle n'avait pas été créée par un Dieu tout-puissant, ni par une force de la nature, mais par la fragile main de l'homme.

Une étoile dont les gardiens se trouvaient à l'autre bout du monde, dans cette pièce.

Woody Ellis, le directeur de vol, se retourna et accueillit Gordon avec un triste hochement de tête.

— Rien. C'est le silence, là-haut.

— À quand remonte la dernière transmission ?

— Jack a coupé la communication il y a cinq heures pour dormir un peu. Il n'a guère eu le temps de souffler depuis trois jours. Nous évitons de le déranger.

Trois jours, et l'état d'Emma n'avait pas évolué d'un iota. Gordon s'approcha en soupirant de la rangée du fond, où se trouvait la console du médecin de vol, Todd Cutler. Il ne s'était pas rasé depuis des jours et suivait d'un œil hagard les télémesures d'Emma sur son moniteur. Depuis combien de temps Todd n'avait-il pas dormi ? se demanda Gordon. Tout le monde était visiblement épuisé, mais personne n'était disposé à admettre la défaite.

— Elle se cramponne toujours, là-haut, annonça doucement Todd. Nous avons supprimé le phénobarbital.

— Mais elle ne sort pas du coma.

Todd se redressa sur le dossier de son fauteuil.

— Non, soupira-t-il en se pinçant la base du nez entre deux doigts. Je ne sais plus quoi lui conseiller. De la neurochirurgie dans l'espace... ça ne s'est jamais fait.

C'était une phrase qu'ils avaient souvent prononcée, tous autant

qu'ils étaient, au cours des dernières semaines : ça ne s'est jamais fait. C'est une première, pour nous. On s'aventure dans l'inconnu. D'un autre côté, n'était-ce pas l'essence même de l'exploration ? L'impossibilité de prévoir les crises, l'obligation de trouver une solution propre à chaque nouveau problème. Tous les triomphes étaient bâtis sur le sacrifice.

Or il y en avait eu, des triomphes, même au milieu de cette tragédie. *Apogée II* avait réalisé un atterrissage parfait dans le désert de l'Arizona, et Casper Mulholland négociait le premier contrat de sa compagnie avec l'armée de l'air. Jack était toujours sain et sauf, et pourtant il y avait déjà trois jours qu'il était à bord de l'ISS, ce qui semblait prouver que le Ranavirus était bien un remède et un moyen de prévention contre la chimère. D'ailleurs, le seul fait qu'Emma soit encore en vie pouvait passer pour un triomphe en soi.

Même si ce n'était qu'une victoire temporaire.

Gordon regardait avec une profonde tristesse la courbe fluorescente de l'ECG traverser l'écran. *Combien de temps le cœur peut-il continuer à battre quand le cerveau est grillé ?* se demandait-il. *Combien de temps le corps peut-il survivre dans le coma ?* Observer cette lente disparition dans le néant d'une femme naguère vibrante était plus pénible que de la voir mourir brutalement, dans une catastrophe.

Soudain, il se redressa, le regard rivé au moniteur.

— Tiens, dit-il. Qu'est-ce qui lui arrive ?

— Comment ?

— Son cœur. Il y a quelque chose qui ne va pas.

Todd leva la tête et regarda le tracé frémissant qui s'inscrivait sur l'écran.

— Non, dit-il enfin en tendant la main vers le bouton de la radio. Ce n'est pas son cœur.

Le sifflement aigu d'une alarme perça le sommeil crépusculaire de Jack qui se réveilla en sursaut. Des années de pratique hospitalière, de nuits de garde, lui avaient appris à émerger instantanément du sommeil le plus profond, en pleine possession de ses moyens. Il ouvrit les yeux. Le moniteur cardiaque d'Emma. Il y avait quelque chose qui clochait.

Il se tourna vers l'origine du signal et eut, l'espace d'un instant, l'impression que le monde était à l'envers. Emma paraissait suspendue au plafond, la tête en bas. L'une des trois électrodes de l'ECG flottait librement, détachée, comme une algue dérivant sous l'eau. Il pivota de cent quatre-vingts degrés, et tout redevint normal.

Il refixa l'électrode. Il regarda l'écran, le cœur battant à l'idée de ce qu'il allait voir. À son immense soulagement, un rythme normal bipait sur l'écran.

Mais il y avait autre chose. Le tracé frémissait.

Un mouvement.

Il regarda Emma et il vit qu'elle avait les yeux ouverts.

— L'ISS ne répond pas, annonça Capcom.

— Renouvelez les appels. Nous devons établir la liaison avec lui tout de suite ! lança Todd.

Gordon regarda les données biomédicales sans rien y comprendre, et en craignant le pire. Le tracé de l'ECG commença par monter, puis redescendit et devint soudain plat. *Oh non !* se dit-il. *Nous l'avons perdue !*

— Elle est simplement déconnectée, fit Todd. L'électrode a dû se détacher. Peut-être qu'elle convulse.

— Toujours pas de réponse de la station orbitale, répéta Capcom.

— Qu'est-ce qu'il peut bien foutre, là-haut ?

— Regardez ! fit Gordon.

Les deux hommes se raidirent tandis qu'un bip apparaissait sur l'écran. Bientôt suivi par un deuxième, puis un troisième.

— Médical, j'ai la station ! déclara Capcom. Vous êtes demandé en consultation immédiate.

Todd se propulsa dans son fauteuil.

— Ici le contrôle au sol, sécurisez la boucle. Allez, Jack, je t'écoute.

Ce fut vraiment une conversation privée. Seul Todd entendit ce que Jack avait à lui dire. Dans le silence soudain, tous ceux qui se trouvaient là se tournèrent vers la console du médecin. Même Gordon, qui était assis juste à côté de lui, ne put déchiffrer son expression. Todd était penché en avant, les mains plaquées sur les écouteurs de son casque, comme si ça l'aidait à se concentrer.

Puis il dit :

— Attendez un instant, Jack. Il y a des tas de gens, ici, qui ont hâte d'entendre ça. Annonçons-leur la nouvelle.

Todd se tourna vers Ellis, le directeur de vol, et leva les deux mains, pouces en l'air, dans un geste de triomphe.

— Watson est réveillée ! Elle parle !

La suite devait rester à jamais gravée dans la mémoire de Gordon Obie. Il entendit les voix s'enfler, devenir des hurlements de joie. Il sentit que Todd lui flanquait dans le dos une claque qui manqua l'envoyer au tapis. Liz Gianni poussa un hurlement de Sioux. Et Woody Ellis se laissa tomber dans son fauteuil, l'air à la fois incrédule et extatique.

Mais surtout, ce que Gordon n'oublierait jamais, c'est sa propre réaction. Il parcourut la salle du regard et s'aperçut soudain qu'il avait la gorge nouée et la vision embrumée. Pendant toutes ces années qu'il avait passées à la NASA, personne n'avait vu pleurer Gordon Obie. Et

le jour où on verrait ça, il ferait plus chaud que maintenant.

Il se leva et quitta discrètement la salle en les laissant brailler tout leur soûl.

Cinq mois plus tard
Panama City, Floride

Il y eut des grincements de poulies et des bruits métalliques dans le vaste hangar de la marine des États-Unis, et la chambre hyperbare s'ouvrit enfin. Jared Profitt regarda les deux médecins de la marine des États-Unis sortir les premiers, en inspirant profondément. Ils avaient passé plus d'un mois confinés dans cet espace exigü, et ils avaient l'air un peu hébétés. Ils se retournèrent pour aider les deux autres occupants à recouvrer la liberté.

En sortant de là, Emma Watson et Jack McCallum repérèrent tout de suite Jared Profitt qui s'avavançait vers eux.

— Bon retour en ce bas monde, Dr Watson, dit-il en lui tendant la main.

Elle hésita, et la prit. Elle avait l'air beaucoup plus mince que sur ses photos. Plus fragile. On ne passait pas impunément quatre mois en quarantaine dans l'espace, puis cinq semaines dans une chambre hyperbare. Elle l'avait payé cher. Elle avait perdu de la masse musculaire. Ses yeux avaient l'air immenses et brillaient d'une sombre lumière dans son visage pâle. Les cheveux qui repoussaient à l'endroit où elle avait eu le crâne rasé étaient d'un blanc argenté, qui formait un contraste surprenant avec le reste de sa crinière brune.

Profitt regarda les deux médecins de la marine.

— Vous pourriez nous laisser, s'il vous plaît ?

Il attendit que le bruit de leurs pas lui confirme qu'ils s'éloignaient. Puis il demanda à Emma :

— Comment vous sentez-vous ?

— Pas mal, répondit-elle. Il paraît que je n'ai plus rien.

— Plus rien de décelable, rectifia-t-il.

C'était une distinction importante. La démonstration était faite que le *Ranavirus* réussissait bel et bien à éradiquer la chimère chez les animaux de laboratoire, mais on ne pouvait pas être certain du pronostic à long terme chez l'être humain. Tout ce qu'on pouvait dire, c'est qu'on ne retrouvait pas trace de présence de la chimère dans l'organisme d'Emma. Depuis le moment où *Endeavour* l'avait ramenée sur Terre, elle avait été soumise à toute une batterie d'exams hématologiques, radiologiques et biologiques. Tous négatifs. Mais l'USAMRIID avait insisté pour qu'elle reste dans la chambre hyperbare pendant qu'ils poursuivaient les investigations. Deux semaines auparavant, la pression de la chambre avait été ramenée au niveau

normal d'une atmosphère. Elle n'avait présenté aucun symptôme.

Pourtant, elle n'était pas complètement libre, même à présent. Jusqu'à la fin de ses jours, elle serait un sujet d'étude.

Profitt regarda Jack, lut de l'hostilité dans ses yeux. Jack n'avait rien dit, mais il avait pris Emma par la taille dans un geste protecteur qui disait clairement : *vous ne me l'enlèverez pas.*

— Dr McCallum... Quelque décision que j'aie pu prendre, c'était pour le bon motif. Vous comprenez ça, j'espère.

— Je comprends vos motifs. Ça ne veut pas dire que je sois d'accord avec vos décisions.

— Au moins, nous nous comprenons. C'est déjà ça. Bon, il y a un certain nombre de gens qui ont hâte de vous revoir, dehors. Je ne veux pas vous tenir plus longtemps éloignés de vos amis, conclut-il.

Il ne lui tendit pas la main. Il subodorait que McCallum refuserait de la serrer. Il tourna simplement les talons.

— Attendez, dit Jack. Et maintenant ? Que va-t-il se passer ?

— Vous êtes libres de partir tous les deux. À condition que vous reveniez pour des examens périodiques.

— Non, je veux dire, qu'est-ce qui va arriver aux responsables ? Aux gens qui ont envoyé la chimère là-haut ?

— Ils sont désormais écartés de toute prise de décisions.

— Et c'est tout ? fit Jack en haussant la voix, furieux. Pas de responsables, pas de sanctions ?

— Le problème sera traité de la façon habituelle en cas d'implication d'une agence gouvernementale, la NASA comprise. Une discrète mise au placard. Et une retraite paisible. Il ne peut pas y avoir d'enquête, de révélation d'aucune sorte. La chimère est trop dangereuse pour que son existence soit révélée au reste du monde.

— Mais des gens sont morts !

— On mettra ça sur le compte du virus de Marbourg. Introduit accidentellement à bord de la station spatiale par un singe infecté.

— Il faut que quelqu'un paye pour ça.

Profitt se tourna vers la porte fermée du hangar. Entre les deux battants filtrait un rai de lumière.

— Payer pour quoi ? Pour une mauvaise décision ? fit-il en secouant la tête. Il n'y a pas de crime à punir. Juste des gens qui ont fait une erreur. Des gens qui n'ont pas compris à quoi ils avaient affaire. Je sais que c'est frustrant pour vous. Je comprends que vous ayez envie de faire payer quelqu'un. Mais il n'y a pas de méchants dans la pièce, Dr McCallum. Il n'y a que des... des héros.

Il se tourna, regarda Jack dans les yeux.

Les deux hommes se fixèrent un moment en chiens de faïence. Profitt ne lut pas de chaleur, pas de confiance dans le regard de Jack. Mais il y vit du respect.

— Vos amis vous attendent, répéta-t-il.

Jack hocha la tête. Emma et lui s'approchèrent de la porte du hangar. Au moment où ils sortaient, un rayon de soleil brilla à l'intérieur, et Jared Profitt plissa les paupières, ébloui. Il vit une dernière fois leurs silhouettes, en ombre chinoise. Jack tenait Emma par les épaules, et elle avait le visage levé vers lui. Leur apparition fut saluée par un concert de cris de joie, et ils disparurent dans la lumière aveuglante de midi.

La mer

Une étoile filante raya le ciel et explosa en fragments étincelants au-dessus de la baie de Galveston. Emma étouffa un petit cri de surprise et inspira une grande bouffée d'air iodé. Tout, depuis qu'elle était rentrée sur Terre, lui paraissait nouveau, étrange. L'immensité du ciel, d'un horizon à l'autre. Le pont du bateau qui se balançait sous son dos. Le clapotis de l'eau sur la coque du *Sanneke*. Elle avait été si longtemps privée de ces simples expériences terrestres que la seule sensation du vent sur son visage lui paraissait irremplaçable. Elle avait passé ses derniers mois de quarantaine à bord de la station à regarder la Terre, tout là-bas, en pensant avec une incroyable nostalgie à l'odeur de l'herbe, au goût salé de l'air. À la chaleur du sable sous ses pieds nus. Et elle se disait : *quand je rentrerai, si je rentre un jour, je ne repartirai plus jamais.*

Et voilà, elle était là, à savourer les images et les odeurs de la Terre, et elle ne pouvait s'empêcher de tourner un regard mélancolique vers les étoiles.

— Tu n'as pas envie de remonter là-haut ? lui demanda Jack, si doucement que ses paroles faillirent se perdre dans le vent.

Il était allongé à côté d'elle, sur le pont du *Sanneke*, tenant sa main dans la sienne, et il regardait, lui aussi, le ciel nocturne.

— Tu ne t'es jamais dit : « Si on me donnait l'occasion de remonter là-haut, je partirais tout de suite » ?

— Tous les jours, murmura-t-elle. C'est drôle, non ? Quand on était là-haut, on ne parlait que de rentrer. Et maintenant qu'on est là, on ne pense qu'à une chose : repartir.

Elle passa ses doigts dans ses cheveux, où la mèche plus courte repoussait d'un blanc argenté saisissant. Elle sentait toujours la bosse irrégulière de tissu cicatriciel, à l'endroit où le scalpel de Jack avait tranché sa peau et l'aponévrose épicroânienne. C'était un rappel permanent de ce qu'elle avait enduré à bord de la station. Une succession d'horreurs gravées dans sa chair. Et pourtant, quand elle regardait le ciel, le vieux rêve s'emparait d'elle à nouveau.

— Je pense que j'espérerai toujours avoir une nouvelle chance, dit-elle. Comme les marins qui ne pensent qu'à reprendre la mer, si terrible qu'ait pu être leur dernier voyage. Ils ont beau embrasser le sol avec ferveur quand ils remettent pied à terre, la mer finit toujours par leur manquer, et ils ne rêvent que de repartir.

Mais elle ne retournerait jamais dans l'espace. Elle était un marin rivé sur une île entourée d'eau, attirante et interdite. Ce rêve resterait à jamais hors de sa portée, à cause de la chimère.

Les docteurs de Houston et de l'USAMRIID ne détectaient plus de trace d'infection dans son corps, mais ils ne pouvaient affirmer que la chimère avait été irrémédiablement éradiquée. Il se pouvait qu'elle soit simplement endormie, une locataire anodine de son organisme. Personne à la NASA ne se risquait à imaginer ce qui pourrait arriver si elle repartait dans l'espace.

Elle n'y retournerait donc jamais. Elle était désormais une astronaute fantôme. Elle faisait toujours partie du corps, mais elle avait perdu tout espoir d'être désignée pour une nouvelle mission. D'autres poursuivraient le rêve à sa place. Une nouvelle équipe était déjà à bord de la station, où elle mettait la dernière main aux réparations et au nettoyage biologique qu'ils avaient entrepris, Jack et elle. Le mois suivant, les dernières pièces de remplacement des panneaux solaires et de la structure endommagés seraient lancées à bord de *Columbia*. L'ISS ne mourrait pas. Trop nombreux étaient ceux qui avaient payé de leur vie pour faire de la station spatiale internationale une réalité ; l'abandonner maintenant rendrait leur sacrifice inutile.

Une autre étoile filante stria le ciel au-dessus d'eux, tomba comme une braise mourante et s'éteignit. Ils attendirent dans l'espoir d'en voir une autre. Quand elles avaient la chance d'apercevoir une étoile filante, certaines personnes imaginaient qu'un ange était tombé du ciel ; d'autres considéraient cela comme un présage, ou en profitaient pour faire un vœu. Emma les voyait pour ce qu'elles étaient : des débris cosmiques, des vagabonds célestes, égarés depuis les confins noirs et glacés de l'espace. Le fait que ce ne soit que des roches et de la glace n'en faisait pas des objets moins merveilleux pour autant.

Au moment où elle penchait la tête en arrière pour scruter le ciel, le *Sanneke* fut soulevé par une vague et elle eut l'impression vertigineuse que les étoiles se ruaient vers elle, qu'elle se précipitait à travers l'espace et le temps. Elle ferma les yeux. Soudain, sans raison particulière, son cœur s'emballa, sous le coup d'une angoisse inexplicable. Elle sentit le baiser glacé de la sueur sur son visage.

Jack caressa sa main tremblante.

— Ça ne va pas ? Tu as froid ?

— Non. Pas froid..., souffla-t-elle en déglutissant péniblement. Je viens de penser à quelque chose de terrifiant.

— Quoi donc ?

— Si l'USAMRIID a raison, si la chimère a été apportée sur Terre par un astéroïde, ça prouve qu'il y a de la vie ailleurs.

— Oui. Ça pourrait en être une preuve.

— Et s'il y avait de la vie intelligente ?

— La chimère est trop petite, trop primitive. Elle n'est pas intelligente.

— Mais elle aurait pu être envoyée par des êtres intelligents, murmura-t-elle.

Jack se figea.

— Une colonisation, dit-il.

— Comme des graines lancées au vent. Où que la chimère atterrisse, sur quelque planète que ce soit, dans n'importe quel système, il lui suffirait de contaminer les espèces indigènes, d'incorporer leur ADN dans son propre génome. Il ne lui faudrait pas des millions d'années pour s'adapter à son nouvel environnement. Elle n'aurait qu'à emprunter tous les outils génétiques nécessaires pour sa survie aux espèces qui vivent déjà sur place.

Et après ? Une fois qu'elle serait chez elle sur cette nouvelle planète, qu'elle y serait devenue l'espèce dominante, quelle serait l'étape suivante ? Emma n'en avait pas idée. Elle se disait que la réponse devait se trouver dans les parties du génome de la chimère qu'ils n'arrivaient pas encore à déchiffrer. Les séquences d'ADN dont les fonctions demeuraient mystérieuses.

Un nouveau météore traversa le ciel, leur rappelant que les cieux étaient turbulents, en perpétuel mouvement. Que la Terre n'était qu'une voyageuse solitaire dans l'immensité de l'espace.

— Il vaudrait mieux que nous soyons prêts, dit-elle. Avant l'arrivée de la prochaine chimère.

Jack se releva, regarda sa montre.

— Il commence à faire froid, dit-il. Rentrons chez nous. Gordon va péter les plombs si nous ratons la conférence de presse, demain.

— Je ne le vois pas perdre son sang-froid.

— Tu ne le connais pas comme moi, fit Jack en commençant à haler la drisse, la grand-voile montant le long du mât en claquant dans le vent. Il a le béguin pour toi, tu sais.

— Gordie ? dit-elle en riant. Je ne peux pas imaginer ça.

— Et tu sais ce que moi je ne peux pas imaginer ? reprit-il doucement en l'attirant contre lui dans le cockpit. C'est qu'on puisse ne pas être amoureux de toi.

Un soudain coup de vent gonfla la voile et le *Sanneke* fit un bond en avant, fendant les eaux de Gal-veston Bay.

— Parée à virer ? demanda Jack.

Il amena la proue vers l'ouest, dans le vent. En se guidant non sur les étoiles mais sur les lumières du rivage.

Les lumières de chez eux.

Remerciements

Je n'aurais pu écrire ce livre sans le bienveillant concours des personnes suivantes de la NASA, à qui j'adresse mes plus chaleureux remerciements :

Ed Campion, des Relations publiques de la NASA, qui m'a personnellement guidée lors d'une visite fascinante du Johnson Space Center de Houston ;

Mark Kirasich, directeur de vol de la Station spatiale internationale, et Wayne Hale, directeur de vol de la navette, pour les informations qu'ils m'ont fournies sur leur métier complexe et exigeant ;

Ned Penley, pour ses explications sur le processus de sélection des charges utiles ;

John Hooper, qui m'a présenté le nouveau véhicule de rentrée d'urgence de l'équipage ;

Jim Reuter, du Marshall Space Flight Center, qui m'a décrit les systèmes de contrôle de l'environnement et de support vie dans la station spatiale ;

Les médecins de vol Tom Marshburn et Smith Johnston, pour leurs renseignements sur la médecine d'urgence en apesanteur ;

Jim Ruhnke, qui a répondu à mes questions parfois saugrenues sur l'ingénierie, et Ted Sasseen (ingénieur retraité de la NASA), qui m'a fait partager les souvenirs de sa longue carrière dans l'aérospatiale.

Je tiens aussi à remercier les experts suivants pour leur aide dans des domaines aussi divers que variés :

Bob Truax et Bud Meyer, les véritables hommes-obus de Truax Engineering, pour leurs conseils éclairés sur les lanceurs réutilisables ;

Steve Waterman, pour ses connaissances sur les caissons de décompression ;

Charles D. Sullivan et Jim Burkhart, qui m'ont tout expliqué sur les virus des amphibiens ;

Ross Davis, docteur en médecine, pour ses renseignements sur la neurochirurgie ;

Bo Barber, source inépuisable d'informations sur l'aviation et les pistes (Bo, je vole avec toi quand tu veux !).

Je tiens enfin à réitérer mes remerciements à :

Emily Bestler, pour m'avoir permis de prendre mon essor

Don Cleary et Jane Berkey, de la Jane Rotrosen Agency, qui savent reconnaître ce qui fait une bonne histoire ;

Meg Ruley, qui donne vie aux rêves.

Et à...

Jacob, mon mari. Allez, chou, on est ensemble sur ce coup-là.

La traductrice, quant à elle, remercie Marie-France Sennelier pour son aide dans le domaine de la médecine d'urgence, et Marie-Odile Caulier, de l'Aérospatiale, pour ses précieux conseils en matière de terminologie astronautique.

-
- [1] National Space Transportation System, agence gouvernementale responsable, comme son nom l'indique, des programmes spatiaux. (*N.d.T.*)
- [2] Geostationary Operational Environmental Satellite. Série de satellites américains pour la surveillance météorologique au-dessus des États-Unis et du Pacifique, de l'Alaska à la Nouvelle-Zélande (*N.d.T.*).
- [3] National Oceanic and Atmospheric Administration. Organisation gouvernementale américaine qui a lancé une série de satellites météorologiques (*N.d.T.*).
- [4] Pour le lancement, les astronautes coiffent un premier casque à écouteurs baptisé « Snoopy hat » parce qu'il rappelle le casque d'aviateur de Snoopy dans le rôle du Baron Rouge. Un second casque de type motard avec un large support de protection pour le menton lui est superposé (*N.d.T.*).
- [5] Federal Aviation Agency. Équivalent de feu notre ministère de l'Air (*N.d.T.*).